

L'exil de Sharra

Zimmer Bradley, Marion

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Science - Fantasy

Marion Zimmer

Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE



POCKET

L'exil de Sharra

C'était la patrie de mes ancêtres. Ce ne serait jamais la mienne, je le savais maintenant. J'avais du mal à regarder en face le soleil qui s'abîmait derrière l'horizon - cet étrange soleil jaune, éblouissant

MARION ZIMMER BRADLEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
L'Âge de Régis Hastur

L'EXIL DE SHARRA



PRESSES POCKET

Titre original :

SHARRA'S EXIL
Daw Books, Inc.

*Traduit de l'américain
par Simone Hilling*

© 1981 by Marion Zimmer Bradley.
© Éditions Presses Pocket, 1991

DEUXIÈME ANNÉE D'EXIL

PROLOGUE

C'était la patrie de mes ancêtres.

Ce ne serait jamais la mienne, je le savais maintenant.

J'avais du mal à regarder en face le soleil qui s'abîmait derrière l'horizon – cet étrange soleil jaune, éblouissant, qui me blessait les yeux. Mais juste en cet instant précédant le crépuscule, il devenait rouge, énorme, il s'enfonçait au-delà du lac dans une gloire écarlate qui me donna soudain le mal du pays ; sur l'autre rive, une coulée pourpre... je la fixai jusqu'à ce que l'ultime lueur sanglante eût disparu ; puis le mince croissant pâle de la lune terrienne, solitaire et argentée, se leva au-dessus du lac.

Plus tôt dans la journée, il avait plu, et l'air était chargé de senteurs étrangères. Pas vraiment étrangères, car mes gènes devaient en avoir conservé le souvenir lointain. Mes ancêtres, après avoir vécu dans les arbres de ce monde, en étaient descendus pour entamer leur longue marche et devenir des humains, puis, plus tard, lancer les astronefs colonisateurs dont l'un – dit la légende – avait atterri en catastrophe sur Ténébreuse. Là les colons avaient fait souche, s'enracinant si profondément qu'à mon retour au berceau de ma race, après un exil immémorial, je découvris que je n'y étais plus qu'un étranger et que j'aspirais à retrouver ma terre d'exil ancestrale.

Je n'aurais su fixer la date de notre établissement sur Ténébreuse. Il y a trois mille ans, disait-on sur Terra ; mais sur Ténébreuse, on pensait que notre race avait dix mille ans d'histoire, presque autant que les civilisations et les chaos de Terra. L'historien le plus savant était impuissant à faire concorder les deux chronologies. Le voyage spatial a d'étranges anomalies ; les immenses distances interstellaires jouent d'étranges tours avec le temps. Les Terriens n'avaient aucun espoir d'identifier jamais le vaisseau perdu dont notre race était sortie, bien avant la fondation de l'Empire. Moi, j'avais renoncé depuis

longtemps.

J'étais déchiré entre deux cultures enracinées dans l'ADN de mes cellules, et je n'étais pas le seul. Ma mère était née sur la Terre, sous ce ciel d'un bleu impossible et cette lune incolore ; pourtant, elle avait aimé Ténébreuse, avait épousé mon Ténébran de père et lui avait donné des fils, puis elle était morte et reposait maintenant sur sa planète adoptive, dans une tombe anonyme des Monts de Kilghard.

Et je regrette de ne pas reposer près d'elle...

Un instant, je crus que cette pensée était la mienne. Puis je l'écartai farouchement. Mon père et moi étions trop proches... pas seulement par la télépathie des familles Comyn (déjà assez étrange pour les Terriens qui nous entouraient) mais par nos peurs et nos pertes communes... par l'expérience et la douleur partagées. Bâtard, rejeté par la caste de mon père parce que ma mère était à demi terrienne, mon père n'avait reculé devant rien pour me faire reconnaître Héritier Comyn. À ce jour, je ne savais toujours pas s'il l'avait fait pour moi ou pour lui. Mes futiles velléités de rébellion nous avaient tous piégés dans la sédition avortée d'Aldaran, et Sharra...

Sharra. Flamme dévorante au fond de mon esprit... image d'une femme flambante, enchaînée, tourbillonnante, tresses de feu déployées dans un brasier incandescent, menaçante... déferlante, déchaînée... Marjorie digérée par la vague ardente, hurlant, mourant...

Non ! Miséricordieuse Avarra, non...

Faire le noir. Tout bloquer. Fermer les yeux, baisser la tête, partir, rien ici, rien nulle part...

Souffrance. Agonie brûlant dans ma main...

— C'est dur, Lew, n'est-ce pas ?

Derrière moi, je sentis la présence mentale apaisante de mon père. Je hochai la tête, serrant les dents, cognant le douloureux moignon de ma main gauche contre le garde-corps, laissant l'étrange froideur de la lune blanche m'inonder.

— Je vais bien, que diable. Arrête de...

Je cherchai le mot juste et terminai, faute de mieux :

— Arrête de me mater.

— Que veux-tu que je fasse ? Je n'arrive pas à m'isoler de tes pensées, dit-il doucement. Tu étais en train... comment dire ? Tu diffusais dans toutes les directions. Quand tu gardes tes pensées pour toi, je te laisse tranquille. Au nom de tous les Dieux, Lew, j'ai été dix ans technicien à Arilinn !

Il n'ajouta rien. C'était inutile. Pendant trois années, les plus heureuses peut-être de ma vie, j'avais aussi été technicien à la Tour d'Arilinn, travaillant sur les complexes cristaux-matrices qui liaient les télépathes et les esprits pour former des réseaux fournissant communications et technologie à notre monde pauvre en métaux et en

machines. À Arilinn, j'avais appris ce que c'est qu'être télépathe, Comyn de notre caste, doué ou affligé de la capacité de lier son esprit à d'autres et de recevoir leurs pensées. On apprend à ne pas s'introduire dans leur esprit, à ne pas se laisser affecter par leur douleur ou leurs désirs, à ne pas laisser ses propres pensées se mêler aux leurs, à rester extrêmement sensible et extrêmement discret à la fois.

Moi aussi j'avais appris ce contrôle. Mais tout avait été brûlé par la matrice du neuvième niveau que, dans ma folie, j'avais tenté d'utiliser avec un cercle de télépathes à demi entraînés, dans le vain espoir de réhabiliter la haute technologie des vieux Ténébrans, descendue jusqu'à nous des Ages du Chaos sous forme de légendes. Les techniques anciennes, pour le commun, ce n'est que sorcellerie et magie. Nous savions qu'il s'agissait en vérité d'une technologie complexe, capable d'effectuer n'importe quoi, et même de propulser des astronefs pour Ténébreuse, la planète dépourvue de métaux, la parente pauvre subordonnée à l'Empire, qui deviendrait, croyions-nous, l'égale de Terra.

Nous avions failli réussir... mais Sharra était trop puissante pour nous, et la matrice qui pendant des années était restée enchaînée, fournissant paisiblement aux forgerons du feu pour leurs forges, avait été libérée, ravageant et dévastant les montagnes. Une cité avait été détruite.

Moi aussi, j'avais été détruit, brûlé dans ces feux monstrueux, et Marjorie, Marjorie était morte...

Maintenant, dans ma matrice, je ne voyais plus rien que les flammes, la destruction et Sharra...

Un télépathe est accordé à la matrice qu'il utilise. À onze ans, on m'en avait donné une, et si on me l'avait enlevée, j'aurais pu en mourir. En quoi consistent les pierres-matrices ? Je ne saurais le dire. Certains y voient de simples cristaux amplifiant les ondes psychoélectriques des aires cérébrales « silencieuses » où résident les pouvoirs Comyn. D'autres les considèrent comme une forme de vie étrangère, symbiote des pouvoirs spéciaux des Comyn. Quelle que soit la vérité, un télépathe Comyn travaille par l'intermédiaire de sa matrice personnelle ; les grandes matrices multiniveaux ne sont jamais accordées au corps et au cerveau d'un individu, mais sont relayées par sa matrice personnelle.

Mais Sharra s'était emparée de nous tous et nous avait tous englobés dans son feu...

— Assez !

Mon père s'était exprimé avec la force particulière d'un Alton, imposant son esprit au mien pour écarter ces images. Une nuit bienheureuse descendit derrière mes paupières ; je pus revoir la lune,

voir autre chose que des flammes.

Il dit doucement, tandis que je reposais mes yeux derrière ma main valide :

— Tu ne t'en aperçois pas, mais tu vas mieux, Lew. Ces images surgissent encore quand tu baisses ta garde, oui. Mais il y a de longues périodes où tu te libères de la matrice de Sharra...

— Quand je n'en parle pas, tu veux dire, l'interrompis-je avec colère.

— Non, dit-il, quand son emprise cesse. Je te monitore depuis longtemps. C'est beaucoup moins grave que la première année. À l'hôpital, par exemple... je n'arrivais pas à t'en libérer plus de quelques heures à la fois. Maintenant, il se passe des jours et même des semaines...

Pourtant, je ne serais jamais libre. Quand nous avons quitté Ténébreuse, dans l'espoir de sauver ma main brûlée, j'avais emporté la matrice de Sharra, cachée dans l'épée ornementale, non par envie de la garder, mais parce que, après ce qui s'était passé, je ne pouvais pas plus m'en séparer que de ma propre matrice. Celle-là, elle était suspendue autour de mon cou depuis que j'avais douze ans, et je ne pouvais pas m'en séparer sans douleur et probablement sans dommages cérébraux. Une fois, on me l'avait enlevée – dans le but exprès de me torturer – et j'avais frôlé la mort de si près que je préférerais ne pas y penser. Si j'en étais resté séparé un jour de plus, je serais sans doute mort d'un arrêt cardiaque ou d'un accident cérébral.

Mais la matrice de Sharra... elle avait dominé la mienne. Je n'avais pas besoin de la porter autour du cou, ou d'être en contact physique avec elle, mais je ne pouvais pas m'éloigner au-delà d'une distance critique ou les douleurs commençaient, et les images de feu se levaient dans mon cerveau, comme une électricité statique brouillant toutes communications. Mon père était compétent, mais à Arilinn les techniciens étaient restés impuissants. Finalement, on m'avait envoyé hors planète, dans le vain espoir que la science terrienne pourrait faire davantage. C'était illégal pour mon père, Kennard Alton, Souverain du Domaine Alton, de quitter Ténébreuse en même temps que son Héritier. Il l'avait fait quand même, et je suppose que j'aurais dû lui en être reconnaissant. Mais je ne ressentais que lassitude, rage et ressentiment.

Tu aurais dû me laisser mourir.

Mon père sortit dans la pâle clarté de la lune et des étoiles. Je voyais à peine sa haute silhouette, autrefois vigoureuse et imposante, aujourd'hui voûtée par les rhumatismes déformants dont il souffrait depuis des années mais toujours puissante et dominatrice. Je ne savais jamais avec certitude si je voyais sa présence physique ou la force mentale impérieuse qui gouvernait ma vie depuis qu'il avait ouvert

mon esprit de force lors de mes douze ans au Don des Alton : le don des rapports forcés même avec les non-télépathes. Il l'avait fait parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen de prouver au Conseil Comyn que j'étais digne d'être l'Héritier Alton. Mais depuis ce jour, j'avais été obligé de vivre avec ce don – et avec la domination de mon père.

Ma main puisait d'élancements douloureux à l'endroit où j'avais cogné ce qui restait de mon bras contre le garde-corps. Curieux, cette douleur ; je la sentais dans mon quatrième et mon sixième doigt... comme si on m'avait brûlé les ongles dans le feu. Et pourtant, il n'y avait plus rien au bout de mon avant-bras... rien qu'un moignon et un bourrelet cicatriciel... une douleur fantôme, me disait-on, venant des nerfs qui restaient dans le bras. Sacrement réelle, pour une douleur fantôme. Au moins, les médecins terriens, et même mon père, avaient réalisé qu'il n'y avait plus rien à faire pour ma main, et ils avaient fini par où ils auraient dû commencer : ils l'avaient amputée. Il n'y avait rien à faire, même avec leur médecine tant vantée (à juste titre). Mon esprit frémissait encore au souvenir de la chose terrifiante et difforme qui avait couronné leurs dernières tentatives de régénération des chairs. Quel que soit le mécanisme cellulaire qui ordonne à une main d'être une main, avec une paume, des doigts et des ongles, et non une serre, une plume ou un œil, cela avait été brûlé par Sharra, et une fois, à travers mes drogues, j'avais vu ce qu'était devenue ma main...

Force-toi à écarter aussi cette idée... mais existait-il une chose à quoi je puisse penser impunément ?

Je fixai le ciel tranquille d'où la dernière trace d'écarlate avait disparu.

— C'est pire au crépuscule, je crois, dit mon père. Je n'étais pas encore adulte quand je suis venu sur Terra pour la première fois ; je venais ici au coucher du soleil pour que mes cousins et frères adoptifs ne puissent pas me voir. On se fatigue tellement de...

Il me tournait le dos, et d'ailleurs il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit à part la masse sombre de sa silhouette, mais, quelque part dans ma tête, je vis quand même son petit sourire désenchanté.

— ... de toujours voir la même lune. Et mes cousins terriens trouvaient honteux de pleurer pour un garçon de mon âge. Alors, après la première fois, je me suis assuré qu'ils ne verraient plus mes larmes.

Il y a un dicton sur Ténébreuse : *Seuls les hommes rient, seuls les hommes dansent, seuls les hommes pleurent.*

Mais la situation de mon père était différente, pensai-je avec une rage envieuse. Il était venu de sa libre volonté, et dans un but défini : construire un pont entre nos peuples. Larry Montray, son ami terrien, était resté sur Ténébreuse, pupille du Seigneur Alton, et Kennard Alton était venu sur Terra pour en apprendre les sciences.

Mais moi ?

J'étais exilé, brisé, mutilé, et ma chère Marjorie était morte parce que, comme mon père avant moi, j'avais essayé de construire un pont entre l'Empire Terrien et Ténébreuse. Et j'avais une raison meilleure : j'étais fils des deux mondes, parce que Kennard, pur Comyn, avait épousé la sœur de Montray. J'avais essayé, mais j'avais choisi le mauvais instrument – la matrice de Sharra – et j'avais échoué, et je continuais à vivre privé de tout ce qui pour moi donnait une valeur à la vie, et abandonné sur un monde à une demi-Galaxie du mien. Mon père m'avait amené ici avec un espoir : sauver ou régénérer ma main brûlée par les feux de Sharra ; et après tout ce que j'avais supporté, cet espoir s'était envolé lui aussi. Et j'étais là, sur un monde étranger, détesté et familier à la fois.

Mes yeux s'habituait à l'obscurité ; maintenant, je voyais mon père, cet homme au seuil de la vieillesse, voûté et infirme, avec ses cheveux qui avaient été d'un roux flamboyant et qui étaient devenus tout gris, et son visage profondément ridé par les souffrances et les combats.

— Lew, désires-tu repartir ? Crois-tu que ce serait plus facile ? Rien ne te retient ici. Tu peux embarquer et retourner sur Ténébreuse quand tu voudras. Faut-il rentrer chez nous, Lew ?

Il ne regarda pas ma main ; ce n'était pas nécessaire. *Cela* avait échoué, il n'y avait plus de raison d'espérer un miracle.

(Mais je sentais toujours une douleur sourde, comme d'un ongle arraché au pouce. Et le sixième doigt me faisait souffrir comme s'il était écrasé dans un étau. Etrange. J'étais tourmenté par le fantôme d'une main que je n'avais plus).

— Lew, faut-il rentrer chez nous ?

Je savais qu'il en avait envie ; cette terre étrangère le tuait, lui aussi. Mais alors, il dit ce qu'il n'aurait pas dû.

— Le Conseil voudrait que je rentre. Ils savent maintenant que je n'engendrerai pas d'autres fils. Et tu es l'Héritier reconnu d'Alton ; quand je suis parti, ils ont jugé illégal que le Seigneur du Domaine Alton et son Héritier quittent la planète en même temps. Si tu rentrais, le Conseil serait forcé de reconnaître...

— Au diable le Conseil ! dis-je, si violemment que mon père sursauta.

Encore ces damnées manœuvres politiques. Il n'avait jamais cessé d'essayer de m'imposer au Conseil, faisant tourner mon enfance au cauchemar, prenant la douloureuse et dangereuse décision d'éveiller mon *laran* de force à un âge prématuré. Plus tard, cela m'avait poussé dans les bras de mes parents Aldaran et à cette fatale tentative d'acquérir du pouvoir par Sharra, et Marjorie... Je claquai brutalement la porte de mon esprit, qui se ferma, noir, vide. Je ne

voulais pas penser à ça, *je ne voulais pas...* Je ne voulais pas de leur damné Conseil, ni des Comyn, ni de Ténébreuse... Je lui tournai le dos et marchai vers le chalet au bord du lac, le sentant derrière moi, proche, trop proche...

Sors de mon esprit ! Va-t'en ! Laisse-moi tranquille ! Je voulus fermer mon esprit encore plus hermétiquement, j'entendis la porte s'ouvrir et se fermer, et je le sentis là, bien que j'aie fermé les yeux. Je ne me retournai pas, je ne le regardai pas.

— Non, Lew, ne te barricade pas, par tous les diables, écoute-moi ! Tu crois être le seul au monde qui ait perdu une femme aimée ?

Sa voix était brutale, mais d'une brutalité bien connue de moi et signifiant que, s'il avait parlé normalement, il n'aurait pas pu retenir ses larmes. Il m'avait fallu vingt-deux ans pour savoir que mon père pouvait pleurer.

— Tu avais deux ans, et ta sœur est morte à la naissance. Nous savions tous deux que nous ne devions pas avoir un autre enfant. Elaine...

C'était la première fois qu'il prononçait le nom de ma mère devant moi, même si je l'avais entendu dans la bouche de certains amis ; il disait toujours, cérémonieusement : *ta mère*.

— Yllana, répéta-t-il, se servant cette fois de la version ténébrane de son nom. Elle savait aussi bien que moi combien est fragile l'autorité d'un homme qui n'a qu'un fils. Et tu n'étais pas un enfant robuste. Crois-moi, je n'ai pas exigé d'elle un second fils. Elle l'a choisi librement. Et depuis quinze ans, je porte ce poids, en essayant de ne jamais faire sentir à Marius... que je lui en veux d'avoir coûté la vie à Yllana...

Il ne m'en avait jamais tant dit, et je sentais à la dureté de sa voix combien cela lui coûtait.

Mais si ma mère avait pu choisir librement de risquer sa vie en donnant le jour à mon frère Marius, Marjorie n'avait pas eu le choix...

Feu. Flammes dévastatrices montant vers le ciel, grandes ailes déployées incandescentes. Marjorie brûlant, brûlant dans le brasier de Sharra... Caer Donn, le monde, Ténébreuse, tous en flammes...

J'abaissai mes barrières, l'obscurité descendit sur mon esprit, je m'entendis hurler *non !* et une fois encore, je cognai mon bras mutilé sur tout ce que je trouvai, juste pour envoyer à mon cerveau des ondes de douleur telles que je ne pourrais plus penser à rien d'autre. *Il ne devrait pas me faire penser à ça, au fait que j'ai tué la seule personne que j'aie jamais aimée et que j'aimerais jamais...*

De très loin, je l'entendis crier mon nom, je sentis le contact inquiet de son esprit... Je fermai plus fort mes barrières mentales, sentis l'obscurité m'envahir. Je restai debout, immobile, sans rien voir ni entendre, jusqu'à ce qu'il s'en aille.

LIVRE UN L'EXILÉ

TÉNÉBREUSE, TROISIÈME ANNÉE D'EXIL

CHAPITRE PREMIER

Sur un balcon du Château Comyn dominant Thendara et sa vallée, Régis Hastur contemplait la ville et la Cité du Commerce Terrienne. Au-delà de la Cité s'étendaient l'astroport et les gratte-ciel du Quartier Général Terrien. Une fois encore, il se dit : *Cela a sa beauté exotique.*

Pendant des années, il avait eu un rêve. Une fois majeur, il quitterait Ténébreuse, embarquerait sur un astronef terrien et partirait vers les étoiles, les soleils étrangers et les mondes innombrables. Il laisserait derrière lui tout ce qu'il détestait : sa situation ambiguë d'héritier d'une ancienne maison, d'une régence plus anachronique d'année en année, poussé au mariage, malgré sa jeunesse, pour donner aux Hastur une descendance riche du mystérieux *laran*, ce pouvoir psychique transmis par le sang et les gènes. Il abandonnerait sans regrets le gouvernement des Domaines, leurs querelles, leurs objectifs toujours plus inconciliables dans ce monde en perpétuel changement qu'était la moderne Ténébreuse. Régis avait dix-huit ans ; légalement majeur depuis trois ans, il avait prêté serment aux Hastur. Maintenant, il savait qu'il ne réaliserait jamais son rêve.

Il n'aurait pas été le premier Comyn à quitter sa planète pour voyager dans l'Empire. L'aventure, l'attrait d'une société étrangère, l'infinie complexité de l'univers avaient séduit plus d'un Ténébran, même de la plus haute noblesse.

Le Domaine Ridenow, se dit-il. Ils pensent que Ténébreuse devrait s'aligner sur l'Empire et s'intégrer au monde moderne, et ils n'en font pas mystère. Lerrys Ridenow a beaucoup voyagé dans l'espace, et cette saison comme d'habitude, il ne manquera pas de chanter leurs louanges au Conseil. Kennard Alton a fait ses études sur Terra et il y est actuellement avec son fils. Et Régis se demanda comment vivait Lew, quelque part dans cet univers étranger.

Si j'étais délivré du poids de l'héritage Hastur, moi aussi je partirais, pour ne jamais revenir.

Et la tentation le reprit, comme au temps où il n'était qu'un enfant rebelle faisant sa première année de service dans les Cadets de la Garde – l'apprentissage obligé de tous les fils Comyn. Lui et Danilo avaient tout prévu : ils partiraient dans un astronef terrien, se trouveraient une place quelque part... se perdraient dans les immensités d'un millier de mondes inconnus. Régis sourit au souvenir de ce rêve d'enfant. Pour le meilleur et pour le pire, il était Héritier d'Hastur, et le destin de Ténébreuse faisait partie de sa vie, aussi intimement que son corps et son cerveau. Quant à Danilo, il était Héritier d'Ardais, adopté par le Seigneur Dyan Ardaïs qui n'avait pas d'enfant ; on les préparait tous les deux à leur haute charge. Ils venaient d'achever ensemble leur troisième et dernière année dans les cadets, complétant leur formation aux arts militaires. Une époque tranquille, mais terminée. Régis avait passé le dernier hiver dans la cité de Thendara, assistant aux sessions des *cortes* recevant les magistrats municipaux, les envoyés des autres Domaines et des Villes Sèches, les diplomates de l'Empire ; bref, se préparant à remplacer son grand-père en qualité de représentant des Domaines.

Danilo n'était venu en ville qu'une ou deux fois pour de courtes visites depuis la nuit de la Fête du Solstice qui clôturait la Saison du Conseil ; il avait dû retourner au Château Ardaïs pour apprendre à gouverner le Domaine qui serait le sien si Dyan demeurerait sans enfants. Puis Danilo avait été rappelé à Syrtis par la grave maladie de son propre père.

Pourquoi faut-il que je pense à Danilo tout d'un coup ? Puis il sut ; il n'était pas un puissant télépathe, mais son lien avec Danilo était fort, et il se détourna brusquement du paysage, refermant les rideaux derrière lui.

C'est un rêve futile et enfantin, de venir là rêvasser aux étoiles. Mon univers est ici.

Il entra dans l'antichambre des appartements Hastur à l'instant où un serviteur partait à sa recherche.

— *Dom Danilo Syrtis, Héritier et Gardien d'Ardais, annonça-t-il.*

Et Danilo entra, mince et beau jeune homme aux cheveux et aux yeux noirs. Régis lui donna l'accolade cérémonieuse de parent, puis, voyant par-dessus l'épaule de son ami que le serviteur était sorti, l'accolade se transforma en joyeuses embrassades.

— Dani ! Comme je suis content de te voir ! Tu n'imagines pas comme la ville est ennuyeuse en hiver !

Danilo sourit, regardant Régis avec affection. Maintenant, il était un peu plus grand que Régis.

— J'aurais bien changé de place avec toi ! Je te jure qu'Ardais a

presque le même climat que l'enfer le plus glacial de Zandru. Je ne crois pas que le Seigneur Dyan ait jamais eu plus froid au monastère de Nevarsin !

— Dyan est encore à Nevarsin ?

— Non, il l'a quitté au début de l'hiver. Nous avons passé toute la saison ensemble à Ardaïs ; il m'a appris des tas de choses que, d'après lui, je devrais savoir en tant que Régent du Domaine. Puis nous sommes partis ensemble pour Thendara... C'est étrange, je n'aurais jamais pensé que je pourrais aimer sa compagnie, pourtant il n'a pas ménagé sa peine pour m'instruire de mes futurs devoirs...

— Il a dû faire cela pour l'honneur de sa propre maison, dit Régis, ironique.

— Pourtant, quand mon pauvre père est mort, il a été la gentillesse incarnée.

— Ça ne m'étonne pas non plus, dit Régis. Tu es devenu très séduisant, et le Seigneur Dyan a toujours eu du goût pour la beauté masculine...

Danilo éclata de rire. Maintenant, ils pouvaient en plaisanter, mais trois ans plus tôt, ils n'avaient pas trouvé cela drôle.

— Oh, maintenant, je suis trop vieux pour Dyan – il préfère les garçons encore imberbes, et tu peux voir...

D'un doigt nerveux, il frisa sa petite moustache noire.

— Alors, je me demande pourquoi tu ne t'es pas laissé pousser la barbe !

— Non, dit Danilo, doucement obstiné. Je te donne ma parole que pas une seule fois il n'a eu un mot ou un geste inconvenant entre un père et un fils. Quand mon propre père est mort, il lui a rendu tous les honneurs, disant que c'était un plaisir de rendre hommage à un homme qui le méritait ; cela compensait sans doute les honneurs qu'il avait dû rendre à ceux de ses parents qui ne les méritaient pas.

Le vieux Seigneur Ardaïs était mort trois ans plus tôt, fou et sénile, après une longue et honteuse vie de débauches.

— Dyan m'a dit un jour quelque chose d'approchant, acquiesça Régis. Mais parlons d'autre chose – je suis content de te voir, *bredu*. Je suppose que, cette année, tu vas siéger au Conseil parmi les Ardaïs ?

— C'est ce que dit Dyan, acquiesça Danilo. Mais le Conseil ne commence que demain, et ce soir – eh bien, ça fait des années que je ne suis pas venu à Thendara.

— Je sors rarement, dit Régis, si bas que son amertume ne transparut pas. Je ne peux pas faire trois pas dans la rue sans attirer la foule...

Danilo manqua faire une remarque désobligeante, mais il se retint, et l'ancienne sympathie se rétablit entre eux, plus intime que les paroles ; le contact télépathique du *laran*, le serment de frères jurés

et tout le reste.

Tu es Héritier d'Hastur, Régis ; ce fardeau fait partie de ta vie. Je l'allégerais si je le pouvais, mais aucune âme qui vive ne peut le faire. Et tu ne voudrais pas qu'il en soit autrement.

Tu allèges mon fardeau parce que tu le comprends ; et maintenant que tu es là, je ne suis plus seul...

Les paroles étaient inutiles. Au bout d'un moment, Danilo dit d'un ton léger :

— Il y a une taverne fréquentée par les officiers de la Garde ; eux au moins sont habitués aux Comyn ; ils ne nous prennent pas pour des monstres ou des bêtes curieuses, ni pour des héros de légende capables de marcher sans toucher le sol. Nous pourrions aller y prendre un verre sans provoquer la curiosité.

La Garde de Thendara sait au moins que nous sommes humains, avec tous les défauts et les faiblesses des humains, et parfois davantage...

Régis ne savait pas exactement si cette pensée était la sienne ou s'il l'avait reçue de l'esprit de Danilo. Ils descendirent par l'immense dédale de couloirs et d'escaliers du Château Comyn, et sortirent dans les rues animées en ce premier soir de réjouissances.

— Parfois, je viens masqué à la Fête, dit Régis.

Danilo eut un grand sourire.

— Quoi ? Et tu privés ainsi toutes les filles de la ville de la joie d'un amour sans espoir ?

Régis eut un geste nerveux – le geste de l'escrimeur qui concède une touche. Danilo réalisa qu'il l'avait piqué au vif, mais n'aggrava pas son cas en faisant des excuses. D'ailleurs, Régis reçut quand même sa pensée. *Le Régent le presse encore de se marier. Maudit vieux tyran ! Au moins, mon père adoptif comprend pourquoi je ne me marie pas.*

Puis Danilo parvint à barricader son esprit. Ils entrèrent à la taverne proche du Hall de la Garde.

La première salle était bondée de jeunes cadets. Quelques-uns saluèrent Régis, et il dut échanger quelques mots avec eux, puis ils passèrent dans l'arrière-salle plus tranquille où buvaient les officiers. Elle était sombre, même à cette heure, et quelques hommes saluèrent amicalement de la tête Régis et son compagnon, puis retournèrent immédiatement à leurs conversations, non par hostilité, mais par discrétion, accordant à l'héritier d'Hastur le seul anonymat dont il pût jouir maintenant. Contents de savoir que même le puissant Seigneur Hastur devait, de par la loi et la coutume, répondre à leur salut et reconnaître leur existence, ces officiers savaient, contrairement aux jeunes gens de l'autre salle, quelles responsabilités l'accablaient, et n'avaient pas envie de l'importuner.

Le tenancier, qui le connaissait lui aussi, lui apporta son vin

habituel sans qu'il ait eu un mot à prononcer.

— Qu'est-ce que tu prendras, Dani ?

Danilo haussa les épaules.

— Ce qu'il a apporté.

Régis allait protester, puis il éclata de rire : le vin n'était qu'un prétexte. Il leva sa grossière chope, but une gorgée et dit :

— Maintenant, raconte-moi tout ce que tu as fait pendant ton absence. Je suis désolé pour ton père, Dani ; je l'aimais et j'espérais un jour le faire venir à la cour. Tu as passé tout ce temps dans les Heller ?

Ils bavardèrent pendant des heures, oubliant la cruche de vin sur la table. Enfin, ils entendirent le roulement du couvre-feu battu dans le Hall de la Garde, et Régis sursauta et fit mine de se lever, puis éclata de rire, réalisant qu'il n'était plus obligé de rentrer. Il se rassit.

— Quel soldat tu es devenu ! le taquina Danilo.

— Ça me plaisait, dit Régis au bout d'un moment. Je savais toujours ce que j'avais à faire, qui me demandait de le faire et comment le faire. S'il y avait eu une guerre, ç'aurait été différent. Mais je n'ai eu à remplir que des missions anodines : arrêter des rixes ; emmener des ivrognes au poste s'ils troublaient l'ordre public, enquêter sur des vols, aider quelqu'un à rattacher un chien méchant. L'année dernière, il y a eu une émeute au marché – non, cette histoire est assez drôle, Dani ; la femme d'un éleveur l'avait quitté parce qu'elle l'avait surpris dans son *propre* lit avec sa *propre* cousine ! Alors, elle a détaché et dispersé toutes les bêtes qu'il était venu vendre ! Ce n'étaient qu'échoppes renversées et vaisselle brisée... Il se trouve que j'étais l'officier du jour, et j'ai dû faire rassembler les bêtes ! Un cadet s'est plaint, car il avait quitté sa famille justement pour ne pas avoir à courir toute la journée derrière les vaches ! Bref, nous avons fini par les rattraper, et j'ai dû aller témoigner devant le magistrat municipal. Le *cortes* a condamné la femme à douze *reis* d'amende pour les dommages causés, et c'est le mari qui a dû payer ! Il a protesté qu'il était la victime et que c'était sa femme qui avait libéré les bêtes, et le magistrat – c'était une Renonciante – a dit que ça lui apprendrait à conduire plus discrètement ses affaires amoureuses et à ne plus insulter ou humilier sa femme !

Danilo se mit à rire, plutôt pour la bonne humeur qu'il lisait sur le visage de Régis que pour l'histoire elle-même. Dans l'autre salle, il entendit les cadets se bousculer et se chamailler en payant leur addition avant de retourner à la caserne.

— Il me semble avoir vu parmi eux l'un des fils de ta sœur. Ils doivent être grands, maintenant.

— Pas encore cette année, dit Régis. Rafaël n'a que douze ans, et le jeune Gabriel, onze... Rafaël aurait été juste assez grand, mais son père est Commandant de la Garde et a dû trouver que c'était un peu

prématuré. Ou alors, c'est une idée de ma sœur, c'est-à-dire la même chose.

Danilo eut l'air stupéfait.

— Gabriel Lanart-Hastur est Commandant de la Garde ? Comment ça se fait ? Kennard Alton n'est donc pas rentré ?

— On ne sait rien de lui, pas même s'il est mort ou vivant, à ce que dit mon grand-père.

— Mais le Commandement de la Garde est une charge réservée aux Alton, protesta Danilo. Comment est-elle tombée aux mains des Hastur ?

— Gabriel est l'un des plus proches parents des Alton d'Armida. Kennard et son héritier étant hors planète tous les deux, que voulais-tu qu'on fasse ?

— Mais Kennard doit avoir des parents plus proches que ton beau-frère, protesta Danilo. Son autre fils Marius, par exemple – il doit avoir quinze ou seize ans maintenant.

— Même s'il était légalement reconnu comme Héritier d'Alton, dit Régis, il serait trop jeune pour commander la Garde. Le frère aîné de Kennard avait un fils, celui qu'ils ont trouvé sur Terra... mais il est technicien en chef à la Tour d'Arilinn, et s'entend à commander des soldats comme moi à faire de la broderie ! D'ailleurs, son éducation terrienne constitue un handicap – ça ne le gêne pas à Arilinn, mais ils n'en veulent pas à Thendara pour leur rappeler qu'il y a des Terriens au cœur même du Conseil Comyn ! dit-il d'un ton amer. Après tout, ils sont parvenus à se débarrasser de Lew Alton, et l'année dernière le Conseil a encore refusé d'accorder à Marius aucun des droits – et des devoirs – d'un fils Comyn. Mon grand-père m'a dit, ajouta-t-il en souriant, qu'ils avaient commis cette faute une fois avec Lew, et qu'ils n'allaient pas recommencer. Sang de Terrien, sang de vaurien.

— Lew mérite pourtant mieux que ça de leur part, dit doucement Danilo. Et même si ce n'est pas le cas, Kennard au moins ne s'est rendu coupable d'aucune trahison et devrait être consulté.

— Crois-tu que je ne l'aie pas dit ? Je suis en âge de siéger au Conseil et d'écouter mes aînés, Dani, mais crois-tu qu'ils m'écoutent quand je parle ? Mon grand-père a dit qu'il connaissait Lew et que nous avions été *bredin* dans notre enfance – sous-entendant que cela affectait mon jugement. Si Kennard était là et qu'on le consulte, peut-être qu'ils l'écouteraient. C'est ce que font la plupart des gens. D'ailleurs ils n'ont pas négligé Marius, même s'ils ne lui ont pas donné le statut d'un Alton d'Armida ; ils lui ont donné Gabriel pour tuteur, et ils l'ont envoyé au Quartier Général Terrien pour qu'il reçoive une bonne instruction terrienne. Il est beaucoup plus instruit que toi et moi, Dani, et ce qu'il a appris là-bas lui sera sans doute plus utile en cette époque de voyages spatiaux que *tout ça*...

Il embrassa du geste la salle, les Gardes avec leur épée au côté. Régis était en plein accord avec le Pacte Ténébran : celui qui voulait tuer devait prendre le risque de mourir et toute arme dépassant la portée du bras de l'attaquant était interdite. D'ailleurs les épées n'étaient pas seulement des armes, mais les symboles d'un mode de vie qui semblait bien dépassé en présence d'un Empire Stellaire. Danilo, qui suivait ses pensées, secoua la tête, l'air têtue.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, Régis. Marius mérite mieux du Conseil qu'une instruction terrienne. Je trouve que Kennard n'aurait pas dû partir hors planète, et surtout qu'il n'aurait pas dû rester si longtemps. Hastur devrait le rappeler immédiatement... à moins que ton grand-père n'ait envie de faire passer un Domaine de plus sous l'autorité des Hastur. On dirait déjà qu'il s'est approprié le Domaine Elhalyn – sinon, pourquoi Derik n'est-il pas encore couronné, à dix-huit ans ?

Régis fit la grimace.

— Tu ne connais pas notre Prince. Il a peut-être dix-huit ans, mais mentalement, c'est un enfant de dix ans. Mon grand-père ne désire rien plus ardemment qu'être débarrassé de la Régence...

Danilo haussa un sourcil sceptique, mais ne dit rien. Régis répéta :

— Derik n'est pas encore prêt à gouverner. Le Conseil a retardé son couronnement jusqu'à ses vingt-cinq ans. Il y a des précédents ; si Derik est simplement lent à acquérir sa maturité, cela lui en donnera le temps. Sinon – enfin, nous ferons voler ce faucon quand ses ailes auront poussé.

— Et si Derik, de l'avis d'Hastur, n'est jamais capable de gouverner ? demanda Danilo. Il fut un temps où les Hastur gouvernaient tous les Domaines, et la révolte contre leur tyrannie les fit éclater en une centaine de petits royaumes !

— Et ce furent encore les Hastur qui les réunirent au temps du Roi Carolin, dit Régis. Moi aussi, je connais l'histoire. Au nom d'Aldones, Dani, crois-tu que mon grand-père ait envie d'être Roi de tout ce pays ? Et moi, est-ce que je te fais l'effet d'un tyran ?

— Certainement pas, dit Dani. Mais en principe, chaque Domaine devrait être fort – et indépendant. Si le Seigneur Hastur ne peut pas couronner Derik, il devrait chercher ailleurs un Héritier d'Elhalyn. Pardonne-moi, Régis, mais ça ne me plaît pas de voir tant de pouvoir en si peu de mains ; d'abord la Régence, qui contrôle l'Héritier de la Couronne, et maintenant les Alton, qui sont Commandants de la Garde. Après ça, à qui Hastur va-t-il s'en prendre ? Dame Callina de Valeron est célibataire ; va-t-il la marier, à toi peut-être, et mettre ainsi le Domaine Aillard sous l'administration des Hastur ?

— Je suis assez grand pour être consulté sur mon mariage, dit

sèchement Régis. Et je peux t'assurer que, s'il a fait ce projet, il ne m'en a rien dit. On dirait que tu considères mon grand-père comme une araignée au centre de sa toile !

— Régis, je n'essaye pas de te chercher querelle. Danilo prit le pichet de vin ; Régis refusa de la tête, mais Danilo le servit quand même, puis porta sa chope à sa bouche, la reposa sans avoir bu et dit :

— Je considère ton grand-père comme un honnête homme, et quant à toi – tu sais très bien ce que je pense, *bredhyu*, dit-il avec une inflexion pleine de tendre amitié.

Régis sourit, mais Danilo poursuivit gravement :

— Tout cela établit un précédent dangereux. Après toi viendront peut-être des Hastur moins faits pour tant de pouvoir. Le jour pourrait arriver où tous les Domaines seraient les vassaux d'Hastur.

Par les enfers de Zandru, Dani ! dit Régis avec impatience. Crois tu vraiment que Ténébreuse restera si longtemps indépendante de l'Empire, ou que les Comyn gouverneront encore les Domaines ? Quand viendra pour nous l'heure de changer de cap, le seul bien préparé sera Marius Alton.

— Ce jour viendra sans doute, dit Danilo avec calme, mais il faudra d'abord passer sur le corps de tous les Ardaïs.

— Il aura fallu passer aussi sur le corps de beaucoup d'Hastur, mais ce jour viendra quand même. Ecoute, Dani, dit-il d'un ton pressant, comprends-tu *vraiment* la situation ? Il y a quelques générations, les Terriens se sont établis chez nous parce que nous nous trouvions au mauvais endroit au bon moment – une planète située entre les bras supérieur et inférieur de la galaxie spirale, exactement où ils avaient besoin d'un astroport qui servirait de plaque tournante au trafic de l'Empire. Ils auraient préféré une planète inhabitée, et je suis sûr qu'ils ont envisagé un moment d'annihiler nos populations. Puis ils ont découvert que nous étions une colonie terrienne perdue...

— Et Saint-Valentin-des-Neiges est enterré à Nevarsin, dit Danilo, exaspéré. J'ai entendu tout ça il y a trois ans, quand nous étions prisonniers à Aldaran, Régis !

— Non, écoute – les Terriens nous ont découverts, parlant des langues disparues depuis longtemps chez eux ; mais nous étions un monde primitif qui avait perdu sa technologie, du moins le pensaient-ils. Ils nous ont donné le statut de Monde Fermé, pour nous éviter des bouleversements sociaux trop rapides – ils font de même avec toutes les sociétés primitives. Puis ils ont découvert que nous n'étions pas si primitifs que ça, que nous avions le *laran* et la technologie des matrices. Ils ont compris que les cercles de Tours pouvaient exploiter les minerais, propulser les avions, et ainsi de suite – bref, ils voulaient la technologie des matrices, et ils ont tout essayé pour s'en emparer.

— Régis, je sais tout ça, mais...

— Tu le sais aussi bien que moi : certains Ténébrans voulaient et veulent encore les avantages de la technologie terrienne, une place dans l'Empire, un statut de colonie impliquant une certaine puissance politique, une représentation au Sénat Impérial. D'autres, surtout parmi les Comyn, pensaient que la citoyenneté de l'Empire détruirait notre monde et notre peuple. Que nous ne serions plus qu'une colonie parmi des douzaines d'autres, dépendante du commerce terrien, des métaux, du luxe et du tourisme... Et ce sont les Comyn qui ont gagné jusqu'ici. Je comprends bien qu'il y aura forcément des changements sur Ténébreuse, mais je veux qu'ils aient lieu à un rythme nous permettant de les assimiler.

— Et moi, je ne veux pas qu'ils aient lieu du tout, dit Danilo.

— Bien sûr ! Mais les Terriens sont là, que ça te plaise ou non. Et je ne veux pas qu'on m'accuse de maintenir notre peuple dans la barbarie pour que ma famille et moi-même puissions continuer à les dominer par nos pouvoirs magiques !

Il avait parlé avec plus de force qu'il n'avait cru.

— Bravo ! dit une voix languissante. L'Héritier d'Hastur est devenu majeur et sait maintenant que les Terriens sont une réalité et non une bande de croque-mitaines à faire peur aux marmots !

Régis sursauta. Il avait oublié qu'ils n'étaient pas seuls. Se retournant, il vit un grand jeune homme mince aux cheveux blonds, d'ascendance Comyn (cela se lisait sur son visage anguleux), en vêtements ténébrans d'une élégance affectée, mais en cape ornée de fourrures d'outre-planète. Régis s'inclina poliment, le visage impassible.

— Mon cousin. Je ne vous avais pas vu, Lerrys.

— Je ne vous avais pas vu non plus, *Dom* Régis, mais puisque vous criez si fort que les Terriens pourraient vous entendre de l'autre côté de la ville, à quoi bon jouer les sourds ? Je suis content de savoir que vous comprenez la situation. Cela signifie, j'espère, qu'il y aura cette année au Conseil un autre avocat de la raison, et que les Ridenow ne seront plus seuls contre ce conclave sénile de vieilles filles des deux sexes !

— N'allez pas croire que je sois totalement d'accord avec vous, *Dom* Lerrys, dit Régis avec raideur. Je préfère ne pas penser aux bouleversements sociaux qui surviendraient si Ténébreuse n'était qu'une colonie terrienne parmi d'autres...

— Mais nous *sommes* une colonie terrienne parmi d'autres, dit Lerrys. Et plus tôt nous l'admettrons, mieux ça vaudra. Des bouleversements sociaux ? Bah ! Notre peuple désire les avantages attachés à la citoyenneté terrienne, et ils pourraient accepter le reste en le découvrant. Simplement, ils n'ont pas assez d'instruction pour savoir ce qu'ils veulent : les Hastur et tous les nobles Seigneurs Comyn

y ont veillé.

Il se leva à moitié.

— Allons-nous continuer à nous interpeller de table à table ? Ne préférez-vous pas venir me rejoindre, mon cousin – avec Votre ami ? dit-il, donnant au mot une inflexion intime pleine de sous-entendus.

Piqué au vif, Régis regarda Danilo ; mais il n’y avait aucune bonne raison de refuser. Lerrys était Comyn et son parent. Son aversion était injustifiée.

Sauf peut-être, que nous avons trop de choses en commun pour mon goût. Il affiche à l'étranger ce que je dois garder secret dans l'intérêt de mon grand-père. Je l'envie peut-être d'être un cadet d'un Domaine mineur, et de ne pas être constamment en butte à la curiosité publique. Tout ce qu'il fait ne devient pas immédiatement l'objet de commérages ou de critiques.

Ils s’assirent à la table de Lerrys et acceptèrent un verre de vin dont ils n’avaient envie ni l’un ni l’autre. Au bout d’une ou deux tournées, Régis s’excuserait sous un prétexte quelconque, et il irait dîner quelque part avec Danilo ; le couvre-feu avait sonné depuis un bon moment. Bientôt, le tambour battrait le Coucher dans le Hall de la Garde, et il s’inventerait un rendez-vous quelque part. Les endroits où il dînait d’habitude seraient trop calmes pour Lerrys et ses élégants parasites ; la plupart étaient ténébreux, mais portaient des tenues terriennes très recherchées ; non les uniformes fonctionnels des astroports, mais des vêtements éclatants et colorés importés de lointaines planètes.

Lerrys, versant le vin qu’il avait commandé, poursuivit, reprenant la conversation à l’endroit où il l’avait interrompue :

— Après tout, *nous sommes* terriens, et nous méritons tous les privilèges de notre héritage. Tout le monde dans les Domaines pourrait bénéficier de la médecine et de la science terriennes – sans parler de l’instruction ! J’ai appris par hasard que vous savez lire et écrire, Régis, mais vous devez admettre que vous êtes l’heureuse exception. Combien, même parmi les cadets, ne savent que griffonner leur nom et déchiffrer péniblement le manuel des armes ?

— Je trouve qu’ils ont assez d’instruction pour ce qu’ils ont à faire dans le monde, dit Régis. Pourquoi s’encombrer l’esprit de bavardages inutiles, car la plupart des textes ne sont pas autre chose ? Il y a assez d’érudits oisifs dans le monde – et dans l’Empire aussi, d’ailleurs.

— Et s’ils sont ignorants, dit Lerrys avec un sourire sardonique, il est plus facile de les maintenir dans une soumission superstitieuse aux Comyn, en leur faisant miroiter les droits divins des Hastur, fils des Dieux...

— Je trouve comme vous que ce genre d’asservissement mental est sans excuse, dit Régis. Vous m’avez entendu tout à l’heure et vous savez que je protestais contre cette tyrannie. Mais vous ne pouvez pas

dire que nous sommes terriens et rien de plus.

Tendant le bras à travers la table, il posa sa main sur celle de Lerrys, paume contre paume, comptant leurs six doigts ; puis il toucha le sachet de cuir suspendu à son cou et contenant sa matrice, qui puisait doucement...

— Les pouvoirs des Comyn sont réels.

— Oh, le *laran*, dit Lerrys en haussant les épaules. Même certains des Terriens qui vivent parmi nous l'ont acquis ; cela aussi fait partie de notre héritage terrien... Pourquoi le *laran* devrait-il être réservé aux Comyn ? En échange, nous pourrions profiter de leur science, pour contrôler le temps par exemple, ce qui serait une bénédiction pour apaiser les tempêtes dans les Heller, pour cultiver le désert des Villes Sèches, pour établir des communications entre les Domaines et certaines régions inaccessibles au-delà du Mur Autour du Monde, pour connaître l'astronomie, les voyages spatiaux – le *laran* contre tout le savoir de la galaxie...

— Cela pourrait être dangereux, trop dangereux pour le disséminer dans l'Empire sans discrimination, dit timidement l'un des jeunes compagnons de Lerrys. Etais-tu là quand Caer Donn a brûlé, Lerrys ?

— Moi, j'étais là, dit Régis, jetant un regard incisif sur le jeune étranger. Je vous connais. Rakhal – Rafe...

— Rakhal Darriell-Scott, *s'par servu*, dit le jeune homme. On m'appelle Rafe Scott dans la Zone Terrienne. J'ai vu ce que peut faire le *laran* incontrôlé – et j'espère ne jamais le revoir.

— Ne crains rien, dit Lerrys. La matrice de Sharra a été détruite. Et à ma connaissance, c'était la seule matrice des Ages du Chaos restant sur notre monde. De plus, si de telles choses existent, nous devrions apprendre à les contrôler et les utiliser, au lieu de nous voiler la face, comme des banshees effrayés par le soleil, en faisant semblant d'ignorer leur existence. Croyez-moi, les Terriens n'ont pas plus envie que nous de voir le *laran* échapper de nouveau à notre contrôle.

— Et quoi qu'il arrive, dit un autre jeune homme, il y aura toujours ceux qui sauront utiliser le *laran* et ceux qui ne sauront pas.

Lui aussi avait quelque chose de familier ; Régis se dit qu'il devait être un parent de Rafe Scott. Il n'avait pas envie de se rappeler le temps passé au Château Aldaran et les jours terrifiants où Sharra avait fait rage dans les montagnes. Il avait bien failli y mourir avec Danilo, après leur évasion...

— Quand même, nous sommes tous terriens, dit Lerrys, et l'Empire est notre héritage ; c'est un droit, pas un privilège ; nous ne devrions pas avoir à demander la citoyenneté ou les avantages de l'Empire. On nous a donné le statut de Monde Fermé, et il est grand temps de rectifier cette erreur. Mais avant, nous devons reconnaître

l'Empire Terrien pour notre gouvernement légal, et non plus nos Seigneurs et notre aristocratie ! Je comprends, Régis, que vous veuillez conserver votre pouvoir, mais écoutez-moi ! En face de l'Empire qui englobe un millier de mondes, qu'importe ce qu'un paysan pense de nos nobles ? Tant que cette planète sera un Monde Fermé, les aristocrates locaux pourront maintenir leur hégémonie. Mais quand nous aurons reconnu que nous sommes partie intégrante de l'Empire Terrien, tous les citoyens de Ténébreuse pourront réclamer ce privilège et...

— Peut-être sont-ils nombreux à ne pas considérer cela comme un privilège... commença Danilo avec emportement.

— Qu'importe ce qu'ils pensent, l'interrompit Lerrys. Ou alors, en leur déniaient ce privilège, cherchez-vous à asseoir les vôtres, Seigneur Danilo, en qualité de Gardien d'Ardais...

Avant que Danilo ait pu répondre, il y eut une grande agitation dans la première salle, puis la porte s'ouvrit, Dyan entra et vint droit à leur table.

— Je vous salue, mes cousins, dit-il en s'inclinant légèrement.

Danilo, comme il convient à un fils adoptif en présence du Chef de son Domaine, se leva, attendant un signe d'amitié ou des ordres.

Montagnard des Heller, Dyan était grand et mince, avec des traits aquilins et des yeux gris acier, presque incolores, presque métalliques. Depuis que Régis le connaissait, il était toujours vêtu de noir de la tête aux pieds quand il ne portait pas l'uniforme ou les couleurs de son Domaine, ce qui lui donnait un air de glaciale austérité. Comme chez beaucoup de montagnards, ses cheveux n'étaient pas du roux flamboyant des Comyn, mais noirs et bouclés.

— Danilo, je te cherchais, dit-il. J'aurais dû savoir que je te trouverais ici ; et avec Régis, bien sûr.

Régis perçut un contact télépathique légèrement ironique, d'une intimité contrariante, comme si son aîné avait pris avec lui en public une liberté inconvenante, ébouriffé ses cheveux comme à un enfant, par exemple ; rien d'assez grave cependant pour qu'il puisse s'en offenser sans ridicule. Il savait que Dyan aimait le mettre mal à l'aise ; mais il ne savait pas *pourquoi*. Le visage du Seigneur Ardaïs resta indifférent et impassible.

— Voulez-vous dîner avec moi tous les deux ? dit-il. J'ai quelque chose à te dire, Danilo, qui affectera tes projets pour la saison du Conseil, et comme je sais que tu n'auras rien de plus pressé que d'en faire part à Régis, autant vous le dire à tous les deux et gagner du temps.

— Je suis à vos ordres, dit Danilo, s'inclinant légèrement.

— Vous joindrez-vous à nous, mon cousin ? demanda Lerrys.

— Un verre de vin, peut-être, dit Dyan en haussant les épaules.

Lerrys glissa sur le banc pour faire place à Dyan et à son jeune compagnon ; Régis ne le connaissait pas, et Lerrys, lui aussi, questionna Dyan du regard.

— Vous ne vous connaissez pas ? Merryl Lindir-Aillard.

Dom Merryl avait une vingtaine d'années, pensa Régis ; mince, roux, avec un visage couvert de taches de rousseur, c'était un joli garçon dans le genre juvénile. Intérieurement désinvolte – Aldones soit loué, les amis et favoris de Dyan ne le concernaient pas –, il salua courtoisement le jeune Merryl.

— Etes-vous parent de *Domna Callina*, *vai dom* ? Je ne crois pas que nous nous soyons jamais rencontrés.

— Son demi-frère, dit Merryl.

Et Régis entendit, dans l'esprit du jeune homme, la question qu'il n'osait pas poser : *Le Seigneur Dyan l'a appelé Régis ; est-ce le petit-fils du Régent, l'Héritier d'Hastur, et qu'est-ce qu'il fait là comme un citoyen normal, comme un homme ordinaire...*

Toujours la rançon de la célébrité, si lassante quand il faut vivre avec.

— Vous allez donc siéger au Conseil cette année ?

— J'aurai cet honneur ; j'y représenterai Callina, retenue à Arilinn par ses devoirs de Gardienne, dit-il, tandis que l'importun contact télépathique continuait : *dans n'importe quel Domaine, ce siège m'appartiendrait de droit, mais dans le mien, maudit soit le Conseil, le rang est transmis par les femmes, et c'est ma maudite sorcière de demi-sœur, comme toutes les femmes, qui régnera sur nous...*

Régis fit un violent effort pour se barricader, et le suintement télépathique cessa. Il dit poliment :

— Alors, je vous souhaite la bienvenue à Thendara, mon cousin.

Le mince jeune homme brun assis entre Lerrys et Rafe Scott dit timidement :

— Vous êtes le frère de Callina, *dom* Merryl ? Alors, je vous souhaite aussi la bienvenue de parent ; Linnell, la demi-sœur de Callina, a été élevée en tutelle avec moi à Armida, et je l'appelle *breda*. Elle m'a parlé de vous, mon cousin.

— J'ai grand-peur de ne pas connaître tous les parents de *Domna Callina*, rétorqua Merryl d'un ton neutre et cérémonieux.

Régis cilla à cet affront direct fait au jeune homme, et soudain, il sut qui il était : le plus jeune fils de Kennard, Marius, que le Conseil n'avait jamais reconnu et qui faisait maintenant ses études chez les Terriens. Régis n'avait pas immédiatement reconnu Marius, mais ce n'était pas surprenant ; ils évoluaient dans des milieux différents, et il ne l'avait pas vu depuis sa plus tendre enfance. Maintenant, il devait avoir au moins quinze ans révolus. Il semblait indifférent au camouflet de Merryl ; était-il tellement habitué aux insultes qu'il avait appris à

les ignorer, ou avait-il seulement appris à feindre ? Avec une politesse légèrement appuyée, Régis dit :

— Dom Marius, je ne vous avais pas reconnu, mon cousin.

Marius sourit. Il avait les yeux noirs, comme les Terriens.

— Ne vous excusez pas, Seigneur Régis. Peu de gens du Conseil me connaissent.

De nouveau, Régis perçut la suite informulée : *ou avoueraient me connaître*. Lerrys meubla le silence embarrassé qui suivit en remplissant un verre qu'il passa à Dyan avec un commentaire désinvolte sur la qualité du vin qui n'était pas des meilleures.

— Mais en qualité de Garde, mon cousin, vous avez appris à ne pas y prêter attention, sans aucun doute.

— On ne croirait jamais, actuellement, que vous avez un jour porté l'uniforme de Garde, Lerrys, rétorqua Dyan, assez affable.

— J'ai fait mon devoir de fils Comyn, dit Lerrys en souriant, comme nous tous. Quoique je ne me souvienne pas de vous avoir jamais vu dans les Cadets, Merryl.

Merryl Lindir-Aillard dit en faisant la grimace :

— J'ai attrapé une fièvre à l'époque où j'aurais dû y entrer ; ma mère, qui était de tempérament inquiet, a eu peur que je fonde sous les pluies d'été... et plus tard, mon père est mort et elle a dit qu'on avait besoin de moi à la maison.

Le ton était amer, et Danilo dit en souriant :

— C'était aussi l'avis de mon père ; il était vieux et affaibli. Pourtant, il m'a laissé partir assez facilement, sachant que c'était dans mon intérêt ; mais il a été très content quand je suis revenu. Il n'est jamais facile de savoir où l'on est le plus utile, mon cousin.

— Je crois que nous avons tous fait cette expérience, dit Dyan.

— Vous n'avez rien manqué, dit Lerrys. Par les enfers de Zandru, mon cousin, à quoi sert à notre époque de s'entraîner au combat à l'épée et au couteau ? Les Cadets – sauf votre respect, Seigneur Régis – sont un anachronisme, et plus tôt nous les rebaptiserons Garde d'Honneur en leur fournissant des uniformes rutilants, mieux ça vaudra. Les Gardes assurent la police de la cité, mais les Terriens proposent de leur enseigner des techniques policières modernes et nous devrions accepter. Je sais que vous avez l'impression d'avoir été privé d'une expérience que tout Comyn doit faire, Merryl, mais j'ai passé trois ans dans les Cadets et deux de plus comme officier de la Garde, et ça ne m'a servi à rien. Tant qu'on a belle prestance en cape de Garde – et à vous regarder, je pense que vous n'auriez eu aucun problème de ce côté – on en sait assez pour ça. Comme Dyan vous l'a dit, j'en suis sûr.

— Inutile d'être désagréable, Lerrys, dit Dyan avec raideur. Mais cela ne devrait pas m'étonner de votre part – vous avez passé plus de

temps à goûter des plaisirs exotiques sur Vainwal qu'à faire votre devoir de seigneur Comyn à Thendara ! On dirait que c'est la mode ; je ne vous blâme pas ; quand les Alton eux-mêmes négligent leurs devoirs, que peut-on attendre d'un Ridenow ?

— Etes-vous jaloux ? demanda Lerrys. Au moins, sur Vainwal, je n'avais pas à cacher mes préférences, et si les Alton peuvent passer leur temps à voyager dans l'Empire, de quel droit me critiquez-vous ?

— Je les critique tout autant... commença Dyan avec emportement.

— Seigneur Dyan, dit Marius avec colère, je croyais que vous, au moins, étiez l'ami de mon père – assez ami au moins pour vous abstenir de juger ses motifs !

Dyan le regarda dans les yeux et dit avec une nonchalance affectée :

— Qui diable pouvez-vous bien être ?

— Vous savez parfaitement qui je suis, rétorqua Marius, même si ça vous amuse de faire semblant de l'ignorer ! Je suis Marius Montray-Lanart d'Alton...

— Oh, le fils de la femme Montray, dit Dyan, avec l'inflexion dédaigneuse qu'on réservait aux enfants trouvés.

Marius prit une profonde inspiration en serrant les poings.

— Si Kennard, Seigneur Alton, m'a reconnu pour son fils, peu m'importe qui ne me reconnaît pas !

— Une minute... commença Lerrys.

Mais Merryl Lindir intervint :

— Faut-il être obligé d'entendre cela ici, à Thendara ? Je ne suis pas venu pour boire avec des bâtards et des espions terriens !

Marius se leva d'un bond.

— Espions terriens ? Le Capitaine Scott est mon invité ! dit-il avec colère.

— Comme je l'ai dit, espions et lèche-bottes des Terriens – je ne suis pas venu ici pour ça !

— Non, rétorqua Marius, on dirait que vous êtes venu pour recevoir une leçon de savoir-vivre, et je suis prêt à vous la donner !

Il écarta sa chaise d'un coup de pied, contourna la table, la main sur sa dague.

— Première leçon : on ne critique jamais l'invité de quelqu'un – et je suis ici l'invité du Seigneur Lerrys, et le Capitaine Scott est le mien. Deuxième leçon : on ne vient pas à Thendara pour calomnier quiconque. Vous allez présenter des excuses au Capitaine Scott et rétracter ce que vous avez dit sur mon père – et ma mère ! Et vous aussi, Seigneur Dyan, ou je vous en demanderai raison !

Bien fait pour lui, pensa Régis regardant le jeune homme en colère, dague à la main, genoux fléchis, prêt à se battre. Merryl battit

des paupières, puis tira son couteau et recula pour avoir la place d'évoluer.

— Ce sera un plaisir, bâtard Alton...

Essayant de s'interposer, Lerrys posa la main sur l'épaule de Marius.

— Pas si vite...

— Ne vous mêlez pas de ça, Seigneur, dit Marius, serrant les dents.

Parfait, ce garçon a du courage ! Et il est beau aussi, dans son genre ! Pas les enfers de Zandru, pourquoi Kennard n'a-t-il pas...

Un instant, Régis ne parvint pas à repérer la source de cette pensée, puis Dyan dit :

— Rengainez votre couteau, Merryl ! Par tous les diables, c'est un ordre ! Et vous aussi, Marius. Le Conseil n'a jamais reconnu le mariage de votre père, mais il est facile de voir que vous êtes son fils.

Marius hésita, puis abaissa sa lame. Merryl Lindir-Aillard gronda avec hargne :

— Alors, vous avez peur de vous battre avec moi, comme tous ces couards de Terriens – prêts à tuer de loin avec leurs armes de lâches, mais effrayés d'une lame !

Lerrys s'interposa entre eux en disant :

— Ce n'est pas le lieu d'une rixe. Au nom de Zandru...

Régis vit que tous les autres clients de la taverne avaient reculé et formé un cercle. *Quand parents se querellent, ennemis se dépêchent d'envenimer la dispute !* Prenaient-ils plaisir à voir des Comyn se battre entre eux ?

— Arrêtez ! Nous ne sommes pas dans un repaire de bandits !

— Reculez tous les deux, dit un nouvel arrivant d'un ton autoritaire, et Gabriel Lanart-Hastur, Commandant de la Garde, s'avança.

— Si vous avez envie de vous battre, lancez-vous un défi légal, mais pas de stupide bagarre ici ! Etes-vous ivres tous deux ? Lerrys, vous êtes officier, vous savez qu'aucun défi n'est valide à moins que les deux participants ne soient sobres ! Marius...

— Il a insulté mon père et ma mère, mon cousin ! dit Marius en serrant les poings. Pour l'honneur du Domaine Alton...

— Laisse-moi le soin de l'honneur du Domaine Alton jusqu'à ce que tu aies grandi, Marius.

— Je suis assez sobre pour le défier ! dit Marius avec colère. Et je lance un défi public...

— Merryl, maudit imbécile, dit Dyan d'un ton pressant en lui posant une main sur l'épaule. C'est une affaire grave...

— Je veux être damné si je combats un Terrien selon les lois de l'honneur, ragea Merryl, qui, pivotant vers Gabriel Lanart-Hastur,

ajouta :

— Je vous combattrai, *vous*, ou tout votre maudit Domaine – si je peux les faire revenir sur Ténébreuse où est leur place ! Mais votre Seigneur Alton ne vaut pas mieux que ses bâtards, à courir la prétontaine à travers tout l'Empire quand on a besoin de lui au Conseil...

Gabriel fit un pas vers lui, mais il y eut comme un éclair bleu, et Merryl recula en chancelant. La réprimande télépathique fut comme un coup de tonnerre dans l'esprit de tous les assistants.

TIENS TA STUPIDE LANGUE DEBILE ! JE SOUPÇONNE DEPUIS LONGTEMPS QUE DOMNA CALLINA EST L'HOMME DE TA FAMILLE. MAIS DOIS-TU LE PROUVER AINSI EN PUBLIC ? ET MONTRER QUE TU AS TOUTE TA CERVELLE DANS TES CHAUSSURES ?

Cela fut suivi d'une image obscène, et Régis vit Merryl grimacer. Il sentit aussi la souffrance de Danilo ; Danilo savait ce que c'était que d'être télépathiquement persécuté par Dyan, sans merci, avec une force sadique, jusqu'au moment où il avait tiré sa dague contre son persécuteur... Régis, sentant la souffrance de son ami, recula pour se placer près de lui. Merryl était pâle comme un mort ; un moment, Régis craignit qu'il se mette à pleurer devant tout le monde.

Puis Dyan dit tout haut avec froideur :

— Seigneur Régis, Danilo, je vous ai invités à dîner. *Dom Lerrys*, merci pour le vin.

Il fit signe à Régis de le suivre, puis tourna les talons. Régis et Danilo ne purent que s'exécuter. Tournant la tête avant de sortir, Régis vit que la tension était retombée ; Gabriel parlait à Marius d'un ton bas et pressant, mais cela n'avait rien d'inquiétant ; Régis savait que son beau-frère n'avait pas la moindre méchanceté ; et en l'absence de Kennard, Gabriel était le tuteur de Marius.

Une fois dehors, Dyan considéra Merryl avec sévérité.

— J'avais l'intention de t'inviter à dîner avec nous ; je voudrais que vous fassiez connaissance, toi et Régis. Mais j'attendrai que tu aies appris les manières de la ville, mon garçon ! La première fois que je te sors devant des Comyn, tu t'embarques dans une stupide querelle !

Il n'y aurait pas eu un mot ni une inflexion à changer s'il s'était adressé à un garçonnet qui se serait battu pour des billes. Pour inexcusable que fût le comportement de Merryl, Régis plaignait le jeune homme qui, immobile et cramoisi, reçut sans mot dire la diatribe de Dyan. Enfin, il la méritait. Déglutissant avec effort, Merryl dit enfin :

— Devais-je me laisser insulter par des Terriens et demi-Terriens sans rien dire, mon cousin ?

Il avait prononcé ce mot sur le mode intime pouvant signifier « oncle », et Dyan ne le rembarra pas, mais lui tapota légèrement la joue.

— Je crois que c'est toi qui as commencé les insultes. Et il y a la bonne et la mauvaise façon de le faire, *kiyu*. Rentre réfléchir à la bonne ; je te verrai plus tard.

Merryl s'en alla, ayant un peu perdu son air de chien battu. Régis, très mal à l'aise, suivit Dyan dans la rue. Le Seigneur Comyn passa la porte de ce qui semblait une petite taverne discrète. Une fois à l'intérieur, Régis reconnut l'endroit pour ce qu'il était, mais Dyan dit en haussant les épaules :

— Ici, nous ne rencontrerons pas d'autres Comyn, et, après ce qui vient d'arriver, je peux me passer de leur compagnie ! Puis de nouveau, une transmission télépathique : *Si vous attachez du prix à votre vie privée, mon garçon, vous feriez bien de vous habituer à des établissements comme celui-ci*, mais faite avec tant d'indifférence que Régis pouvait l'ignorer si bon lui semblait.

— Comme vous voudrez, mon cousin.

— La chère est bonne, dit Dyan, et j'ai commandé le dîner. Vous n'êtes pas obligé de voir autre chose de l'endroit, si vous n'en avez pas envie.

Il suivit un portier obséquieux jusqu'à un salon aux tentures écarlate et or tout en parlant de choses et d'autres – de la décoration, de la musique douce qu'on entendait – tandis que de jeunes serveurs apportaient toutes sortes de plats.

— Ce sont des airs des montagnes chantés par un célèbre groupe composé de quatre frères, dit Dyan. Je les ai entendus quand j'étais à Nevarsin, et c'est moi qui les ai encouragés à venir à Thendara.

— Il a une très belle voix, dit Régis, écoutant le soprano très pur du plus jeune.

— La mienne était plus belle autrefois, dit Dyan, et Régis, remarquant l'indifférence du ton, sut que c'était un point sensible. Vous ignorez beaucoup de choses sur moi ; celle-là en est une. Je n'ai plus chanté depuis que ma voix a mué, quoique j'aie parfois tenu ma partie dans le chœur l'hiver dernier, quand j'ai séjourné au monastère. Comme tout était paisible là-bas, même si je ne suis pas un *cristoforo* et que je ne le deviendrai jamais ; leur religion est trop étriquée pour moi. Et j'espère que tu en viendras un jour à penser comme moi, Danilo.

— Je ne suis pas un bon *cristoforo*, dit Danilo, mais c'était la foi de mon père, et ce sera la mienne, je suppose, jusqu'à ce que j'en trouve une meilleure.

— La religion est un divertissement pour les esprits oisifs, dit Dyan en souriant, et le tien n'est pas assez oisif pour ça. Mais ça ne fait jamais de mal à un homme public de se conformer un peu à la religion du peuple, si cette conformité de surface n'affecte pas sa pensée profonde. Moi, j'en tiens pour ceux qui disent, même à

Nevarsin : *Il n'est aucune religion plus haute que celle de la vérité.* Et ce n'est pas un blasphème, mon fils ; je tiens cela de la bouche même du Père Abbé. Mais assez sur ce sujet – j'avais quelque chose à te dire, Danilo, et je voulais t'épargner la peine de courir le répéter à Régis. En un mot : je suis un homme d'impulsion, comme tu le sais depuis longtemps. L'année dernière, j'ai passé quelque temps chez les Aillard, et la sœur jumelle de Merryl m'a donné un fils il y a dix jours. Entre autres affaires Comyn à régler, je suis là pour le faire légitimer.

— Mes compliments, mon père adoptif, dit Danilo, comme il devait.

Régis prononça aussi des congratulations de politesse, mais il était perplexe.

— Vous êtes surpris, Régis ? Je le suis moi-même. En général, je ne suis pas attiré par les femmes, même par divertissement – mais, comme je viens de vous le dire, je suis... un être impulsif. Marilla Lindir n'est pas une sotte ; les femmes Aillard sont plus intelligentes que les hommes, comme j'ai de bonnes raisons de le savoir. Je crois que cela lui faisait plaisir de donner un fils à Ardaïs, puisque les fils d'Aillard n'ont aucune chance d'hériter de ce Domaine. Vous savez comment ces choses peuvent arriver, je suppose – ou êtes-vous encore trop jeunes tous les deux ? demanda-t-il, haussant les sourcils avec un soupçon de malice. Bref, c'est arrivé – et quand j'ai su qu'elle était enceinte, je n'ai rien dit. L'enfant aurait pu être une fille pour les Aillard, et non un fils pour Ardaïs – mais j'ai pris la peine de la faire monitorer pour être certain que l'enfant était de moi. Je n'en ai pas parlé à la Fête du Solstice d'Hiver, Danilo, parce que n'importe quoi aurait pu arriver entre-temps ; je savais qu'elle portait un fils, mais elle aurait pu faire une fausse couche, l'enfant aurait pu être mort-né ou anormal – les Lindir ont du sang Elhalyn. Mais il est sain et vigoureux.

— Encore tous mes compliments, dit Danilo.

— Ne va pas croire que cela changera quelque chose pour toi, dit Dyan. La vie des enfants est... incertaine. S'il devait lui arriver malheur avant sa majorité, rien ne changera ; et si je devais mourir avant qu'il soit adulte, j'espère que tu seras marié d'ici là et que tu assumeras la Régence en son nom. Même ainsi, quand sa mère aura terminé sa première éducation, je ne suis pas homme à élever un enfant, et, à mon âge, je n'ai pas envie de m'en charger. Je préférerais que tu sois son tuteur. Je m'appliquerai bientôt à te trouver une épouse assortie – Linnell Lindir-Aillard est promise au Prince Derik, mais il y a d'autres Lindir, et aussi Diotima Ridenow qui doit avoir maintenant quinze ou seize ans et – enfin, nous avons tout le temps de décider. Je suppose que tu n'es pas pressé de te marier, ajouta-t-il, ironique.

— Vous le savez bien, mon père.

Dyan haussa les épaules.

— N'importe quelle fille fera l'affaire, puisque je t'ai épargné la peine d'engendrer un Héritier d'Ardais ; nous pourrons en choisir une facile à vivre et qui se contentera de tenir ta maison et de gérer tes terres. Une fiction juridique, si tu préfères.

Il tourna les yeux sur Régis et ajouta :

— Pendant que j'y suis, je vous présente aussi mes compliments. Votre grand-père m'a parlé de la jeune Di Asturien et de votre fils – qui naîtra cette décade, je suppose ? Un mariage est-il prévu ?

Choqué, Régis sentit la colère monter en lui. Il avait l'intention de choisir son moment pour prévenir Danilo. Il dit avec raideur :

— Je n'ai pas l'intention de me marier pour le moment, mon cousin. Pas plus que vous.

Les yeux de Dyan brillèrent d'une malice amusée.

— Eh bien, ai-je commis une indiscretion ? dit-il. Dans ce cas, je vous quitte pour vous laisser faire la paix avec mon fils adoptif, Régis.

Il se leva et s'inclina devant eux avec une grande courtoisie.

— Commandez tout ce que vous voudrez, je vous en prie ; vin, nourriture... ou divertissements ; vous êtes mes invités ce soir.

Il les salua de nouveau, et, revêtant sa grande cape doublée de fourrure qui palpitait derrière lui comme une aile, il sortit.

Au bout d'une minute, Danilo dit d'une voix étranglée :

— Ne fais pas attention, Régis. Il envie notre amitié, rien de plus, et il veut nous tourmenter un peu. De plus, je crois qu'il doit se sentir tout bête : engendrer un bâtard à son âge !

— Je jure que je voulais te le dire, dit Régis, d'un ton malheureux. J'attendais le moment propice. Je voulais te prévenir avant que tu ne l'apprennes par la rumeur.

— Mais Régis, que veux-tu que ça me fasse que tu aies des liaisons amoureuses avec des femmes ?

— Tu connais très bien la réponse, dit Régis avec violence. Je n'ai pas de liaisons amoureuses avec des femmes. Tu sais que ces choses sont inévitables puisque je suis Héritier d'Hastur. Les Héritiers Comyn sont des étalons pour les Domaines – voilà tout ! Ça ne plaît pas plus à Dyan qu'à toi, et pourtant, il a parlé de te marier. Et je veux bien être damné si j'épouse une femme qu'ils auront choisie à ma place, comme si je n'étais qu'un reproducteur ! Car il s'agit de reproduction, sans plus ! Crystal di Asturien est une charmante jeune fille ; j'ai dansé avec elle une demi-douzaine de fois en public, je l'ai trouvée aimable et de conversation agréable et...

Il haussa les épaules.

— Que veux-tu que je te dise ? Elle voulait porter un fils d'Hastur. Elle n'est pas la seule. Dois-je m'excuser de faire mon devoir, ou

voudrais-tu que je n'y trouve pas plaisir ?

— Tu ne me dois certainement aucune excuse, dit Danilo avec froideur.

— Dani... dit Régis d'un ton suppliant. Allons-nous laisser la malice de Dyan enfoncer un coin entre nous, au bout de si longtemps ?

Le visage de Danilo s'adoucit.

— Jamais, *bredhyu*. Mais je ne comprends pas. Tu as déjà un Héritier – tu as adopté le fils de ta sœur.

— Et Mikhaïl est toujours mon Héritier, rétorqua Régis. Mais l'héritage d'Hastur a dépendu trop longtemps de la vie d'un enfant unique. Mon grand-père ne me forcera pas à me marier – aussi longtemps que j'aurai des enfants pour assurer la Lignée. Et je n'ai pas envie de me marier, ajouta-t-il.

Un serveur entra, s'inclina, et demanda si les *vai domyn* désiraient autre chose : vin, friandises, jeunes animateurs... Il appuya lourdement sur la dernière proposition, et Danilo ne put réprimer une grimace d'aversion.

— Non, non, rien de plus.

Il hésita, regardant Régis et ajouta :

— À moins que toi...

— Je ne suis libertin qu'avec les femmes, dit Régis, ironique. Mais il est certain que je t'ai donné des raisons de penser autrement.

— Si nous devons nous quereller, dit Danilo d'une voix étranglée, que ce soit au moins en plein air et non dans un endroit pareil !

Régis se sentit envahi d'une immense amertume. C'était la faute de ce maudit Dyan !

— Oh, je trouve que l'endroit convient très bien aux querelles d'amoureux de ce genre, dit-il. Si l'Héritier d'Hastur doit se disputer avec son favori, mieux vaut ici qu'au Château Comyn, où tous les Domaines l'entendraient tôt ou tard !

Et de nouveau, il se dit : *Ce fardeau est plus que je n'en peux supporter !*

VAINWAL (EMPIRE TERRIEN), CINQUIÈME ANNÉE D'EXIL CHAPITRE II

Dio Ridenow les remarqua tout de suite dans le hall de l'hôtel luxueux accueillant humains et humanoïdes de Vainwal, la planète des plaisirs. Ils étaient grands et robustes, mais ce qui attira d'abord son regard, ce fut le flamboiement des cheveux roux du plus vieux ; c'était le roux des Comyn. Il avait passé cinquante ans et boitait légèrement ; il était voûté, mais on voyait facilement qu'il avait dû être imposant dans sa jeunesse. Derrière lui venait un jeune homme en tenue hétéroclite, brun, maussade, aux yeux gris acier. Il avait l'air souffreteux que Dio avait appris à associer avec les infirmes ; pourtant, il n'avait pas de défaut visible, à part quelques cicatrices sur une joue, dont l'une lui retroussait la bouche d'un côté en un rictus permanent. Dio détourna les yeux, révoltée ; pourquoi un seigneur Comyn accueillait-il un tel personnage dans son entourage ?

Car, à l'évidence, cet homme était un seigneur Comyn. On trouvait des rouquins sur d'autres planètes de l'Empire, et beaucoup sur Terra elle-même ; mais il y avait sur son visage un sceau reconnaissable, un type ethnique ; il était ténébran, Comyn, incontestablement. Ses cheveux flamboyants étaient saupoudrés de gris ; mais que faisait-il là ? Et d'ailleurs, qui était-il ? Les Ténébrans s'aventuraient rarement hors de leur monde natal. La jeune fille sourit ; on aurait pu lui poser la même question, car elle aussi était ténébrane, et loin de sa planète. Ses frères venaient sur Vainwal, essentiellement parce qu'aucun d'eux ne s'intéressait aux intrigues politiques ; mais ils avaient souvent été obligés de justifier leurs absences.

Le seigneur Comyn traversa le grand hall lentement, en boitant, mais avec une arrogance qui attira tous les regards ; Dio se le figura mentalement ; il avançait comme précédé de ses joueurs de

cornemuse, comme s'il était en hautes bottes et cape virevoltante – insoucieux des informes vêtements terriens qu'il portait pour l'heure.

Remarquant ces vêtements, Dio sut soudain qui il était. À sa connaissance, un seul seigneur Comyn avait jamais épousé *di catenas* et en grande cérémonie une Terrienne. Il était parvenu à étouffer le scandale, d'ailleurs survenu avant la naissance de Dio. Celle-ci ne l'avait pas vu plus de deux fois dans sa vie ; mais elle savait qu'il était Kennard Lanart-Alton, Seigneur d'Armida, et Souverain du Domaine Alton, ici en exil volontaire. Et maintenant, elle avait aussi un nom pour le jeune homme aux yeux mornes : Lewis, son fils demi-caste, horriblement blessé au cours d'une rébellion survenue quelque part dans les Heller quelques années plus tôt. Dio ne s'intéressait pas spécialement à ce genre de choses, et d'ailleurs, elle jouait encore à la poupée quand elles s'étaient produites. Mais la sœur adoptive de Lew, Linnell Aillard, avait une sœur aînée, Callina, qui était Gardienne d'Arilinn ; et par Linnell, Dio savait que Kennard avait emmené Lew sur Terra dans l'espoir que la science médicale terrienne pourrait le guérir.

Les deux Comyn étaient debout près de l'ordinateur central du comptoir principal de la réception ; Kennard donnait des ordres concernant leurs bagages aux serviteurs humains qui étaient l'un des luxes de l'hôtel. Dio avait grandi sur Ténébreuse où les serviteurs humains étaient légion et les robots très rares ; elle pouvait accepter leur service sans embarras. Son aisance lui avait donné un certain prestige parmi les autres jeunes gens de Vainwal, des nouveaux riches venus de tous les horizons de l'Empire, incapables d'accepter cette vie de luxe comme s'ils l'avaient toujours connue. La naissance se verrait toujours, pensa Dio en regardant Kennard parler aux domestiques sur le ton exactement approprié.

Le jeune homme se retourna, et Dio vit qu'il cachait un bras dans les plis de sa cape, et qu'il essayait maladroitement de manœuvrer d'une seule main un de leurs bagages qu'il semblait ne pas vouloir laisser toucher par quiconque. Kennard lui dit quelque chose à voix basse ; Dio n'entendit pas les paroles, mais perçut l'impatience du ton, et le jeune homme fronça les sourcils, prenant une expression furieuse et sinistre qui la fit frissonner. Soudain, elle réalisa qu'elle n'avait pas envie de le connaître davantage. Mais là où elle était, elle ne pouvait pas quitter le hall sans croiser leurs pas.

Elle décida de baisser la tête et de faire comme si elle ne les avait pas vus. Après tout, c'était l'un des agréments des mondes de plaisir comme Vainwal que d'être anonyme, libre des contraintes imposées à chacun par sa caste ou sa classe sur son monde d'origine ; elle ne leur parlerait pas, elle les laisserait jouir de l'anonymat qu'elle recherchait elle-même.

Mais quand elle les croisa, le jeune homme, sans la voir, fit un faux mouvement et la bouscula. Son paquet échappa à son bras et tomba avec un bruit métallique ; il jura entre ses dents et se baissa pour le ramasser.

C'était un paquet long et étroit, soigneusement enveloppé ; on aurait dit une paire d'épées de duel, ce qui expliquait son attitude : ces épées étaient souvent de précieux héritages, qu'on ne confiait jamais à autrui. Dio recula, mais le jeune homme, essayant maladroitement de ressaisir le paquet de sa main valide, ne réussit qu'à le faire glisser un peu plus loin sur le sol. Sans réfléchir, elle se pencha pour le ramasser et le lui rendre – il était juste à ses pieds – mais il tendit le bras et l'écarta sans ménagement.

— N'y touchez pas ! dit-il, d'une voix rauque et rude qui la fit grincer des dents.

Elle vit que le bras caché dans le manteau se terminait par une manche vide et repliée au bout. Elle en resta bouche bée, tandis qu'il répétait avec colère :

— N'y touchez pas !

Elle avait simplement voulu l'aider !

— Lewis ! dit Kennard, d'un ton réprobateur.

Le jeune homme fronça les sourcils et marmonna quelques paroles d'excuses, parvint à ramasser le paquet intouchable, puis lui tourna grossièrement le dos pour cacher sa manche vide. Soudain, Dio se sentit frissonner jusqu'aux moelles. Pourquoi cette scène l'affectait-elle à ce point ? Elle avait déjà vu des hommes infirmes, et même difformes ; et l'amputation d'une main ne lui semblait pas justifier l'attitude de ce jeune homme, son expression coléreuse et renfrognée, son refus de regarder tout être humain en face.

Elle se détourna en haussant les épaules ; aucune raison de perdre son temps ou ses politesses pour ce rustaud dont les manières étaient aussi rébarbatives que le visage ! Mais en se retournant, elle se trouva face à face avec Kennard.

— Vous êtes certainement une compatriote, *vai* ? Je ne savais pas qu'il y avait d'autres ténébrans sur Vainwal.

Elle lui fit une révérence.

— Je suis Diotima Ridenow de Serrais, seigneur, et je suis ici en compagnie de mes frères Lerrys et Jeremy.

— Et le Seigneur Edric ?

— Le Seigneur de Serrais est resté sur Ténébreuse, mais nous sommes ici avec son accord.

— Je croyais que vous étiez destinée à la Tour, Dame Dio.

Elle secoua la tête, sachant qu'elle rougissait.

— Il en était question quand j'étais petite ; je... on m'avait invitée à servir à Neskaya ou Arilinn. Mais j'en ai décidé autrement.

— Eh bien, tout le monde n'a pas la vocation, dit Kennard, tout sourire.

Elle ne put s'empêcher de comparer le charme du père au silence hargneux du fils, toujours immobile et maussade, évitant même la plus élémentaire formule de courtoisie ! Était-ce son sang terrien qui le privait de toute trace du charme de son père ? Non, car même un Terrien peut apprendre les bonnes manières. Au nom de la Bienheureuse Cassilda, ne pouvait-il au moins l'honorer d'un regard ? Elle savait que c'était sa cicatrice qui lui tirait la bouche en un rictus permanent, mais cette grimace semblait devenue partie intégrante de son âme.

— Ainsi, Lerrys et Geremy sont ici ? J'ai bien connu Lerrys quand il était dans la Garde, dit Kennard. Ils résident dans cet hôtel ?

— Nous avons une suite au quatre-vingt-dixième étage, dit Dio, mais pour le moment, ils assistent à un concours de danse en apesanteur à l'amphithéâtre. Lerrys est amateur de ce sport ; il a atteint les demi-finales, mais il s'est déchiré un muscle du genou et les médecins ne lui ont pas permis de continuer.

Kennard s'inclina.

— Transmettez-leur mes compliments, dit-il, et mon invitation à être mes hôtes tous les trois demain soir pour la finale.

— Ils seront ravis, j'en suis sûre, dit Dio, prenant congé.

Le soir même, ses frères lui racontèrent toute l'histoire.

— Lew ? C'était lui le traître, dit Geremy. Il est allé à Aldaran représenter son père, mais il l'a vendu et s'est allié à une rébellion de ces bandits. Après tout, c'est la famille de sa mère.

— Je croyais que la femme de Kennard était terrienne, dit Dio.

— À moitié terrienne ; sa mère appartenait à la famille Aldaran, dit Geremy. Et il vaut mieux ne pas faire confiance aux Aldaran, tu peux me croire.

Dio savait que le Domaine d'Aldaran s'était séparé des Sept Domaines originels ; l'événement s'était produit en des temps si lointains que la date s'en était perdue, mais la trahison d'Aldaran était proverbiale.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? demanda-t-elle.

— Dieu seul le sait, dit Geremy. Ils ont essayé d'étouffer l'affaire après coup. On dit qu'ils avaient une super-matrice, peut-être volée aux forgerons. Je n'ai jamais su toute l'histoire, mais il semble qu'Aldaran faisait des expériences avec cette matrice et avait convaincu Lew d'y participer – après tout, il a été formé à Arilinn ; le vieux Kennard lui a mis tous les atouts dans les mains, mais nous savions qu'il n'en sortirait rien de bon. Quand la matrice a échappé à leur contrôle, ils ont incendié la moitié de Caer Donn. Après, il paraît que Lew a de nouveau changé de camp et a vendu Aldaran comme il

nous avait vendus ; il s'est allié à l'une de ces traînées des montagnes, une bâtarde d'Aldaran, à moitié terrienne, je crois, et il s'est fait calciner la main. Bien fait pour lui. Mais je suppose que Kennard ne pouvait pas s'avouer que son fils avait fait une faute, après tous ses efforts pour le faire reconnaître comme son héritier. Je me demande si on est parvenu à lui régénérer la main ?

Il agita trois doigts, sectionnés dans un duel des années plus tôt, et parfaitement régénérés par la médecine terrienne.

— Le vieux Kennard a peut-être pensé qu'il fallait lui laisser un souvenir de sa trahison.

— Non, dit Lerrys. Tu te trompes sur toute la ligne, Geremy. Lew n'est pas le mauvais type. J'ai servi avec lui dans la Garde. On dit qu'il s'est mis en quatre pour contrôler la forme-feu quand elle a échappé au contrôle, mais la fille est morte. Il paraît qu'il l'avait épousée. Un moniteur d'Arilinn m'a dit qu'ils avaient fait l'impossible pour la sauver, mais elle était trop atteinte, et la main de Lew...

Il haussa les épaules.

— Il paraît qu'il a de la chance de s'en être sorti à si bon compte. Par les enfers de Zandru, quelle expérience terrifiante ! C'était l'un des plus puissants télépathes qu'ils aient jamais eus à Arilinn, paraît-il ; mais je l'ai mieux connu dans la Garde. Silencieux et distant, mais sympathique quand on arrivait à le connaître, ce qui n'était pas facile. Il était couvert d'affronts par ceux qui trouvaient sa présence déplacée, et je crois que ça lui a déformé le caractère. J'avais de l'amitié pour lui, ou du moins j'en aurais eu s'il m'avait laissé faire ; mais il était susceptible en diable, et si on se montrait à moitié civil avec lui, il prenait ça pour de la condescendance et se rebiffait.

Lerrys eut un rire silencieux et reprit :

— Il était si réservé avec les femmes que j'ai commis l'erreur de penser qu'il était – comment dire – de ceux qui partagent mes inclinations, et je lui ai fait un jour une certaine proposition. Oh, il n'a pas dit grand-chose, mais je n'ai jamais recommencé !

Lerrys gloussa.

— Malgré ça, je parie qu'il ne t'a pas fait le moindre compliment ? C'est nouveau pour toi, n'est-ce pas, petite sœur, de rencontrer un homme qui n'est pas à tes pieds au bout de quelques minutes ?

Taquin, il lui chatouilla le menton.

— Il ne me plaît pas, dit Dio avec humeur. Il est grossier, et je n'ai pas envie de le revoir !

— Tu pourrais trouver pire, dit rêveusement Geremy. Après tout, il est quand même Héritier d'Alton, et Kennard n'est plus jeune, car il s'est marié tard. Il ne sera peut-être plus longtemps de ce monde. Ça ferait plaisir à Edric si tu devenais Dame d'Alton, ma sœur.

— Non, dit Lerrys, lui entourant les épaules d'un bras protecteur. Nous pouvons trouver mieux pour notre sœur. Le Conseil ne l'acceptera plus jamais, plus après cette histoire avec Sharra. Ils n'ont jamais accepté l'autre fils de Kennard, malgré tout ce que Ken a pu faire ; et Marius en vaut deux comme Lew. Kennard mort, ils chercheront ailleurs un Chef pour le Domaine d'Alton – il ne manque pas de prétendants ! Non, Dio, dit-il, la tournant doucement face à lui, je sais qu'il n'y a guère de jeunes gens de ta classe ici ; Lew est ténébran, et, je suppose, beau garçon selon le jugement des femmes, mais tiens-toi sur tes gardes. Sois polie, mais conserve tes distances. Je l'aime bien en un sens, mais il attire les problèmes.

— Ne t'inquiète pas, dit Dio. Je ne le supporte pas.

Pourtant, tout au fond d'elle-même, elle ressentait une surprise peinée. Elle pensait à la fille inconnue que Lew avait épousée, et qui était morte pour les sauver tous de la Déesse du Feu. Ainsi, c'était Lew qui avait allumé ces incendies, puis risqué la mort et la mutilation pour les éteindre ? Elle frissonna d'horreur. Quels souvenirs devait-il avoir, quels cauchemars devait-il vivre, nuit et jour ? Pas étonnant qu'il se tienne à l'écart, sans un mot ni un sourire pour hommes ou femmes.

Autour du champ d'apesanteur, de petites tables cristallines étaient suspendues en l'air, les sièges apparemment accrochés à des chaînes de pierreries scintillantes comme des étoiles. En fait, ils étaient entourés de filets d'énergie, et même si un dîneur tombait de sa chaise (avec le vin et les alcools, cela arrivait parfois) il n'allait pas loin ; mais l'illusion était à couper le souffle, et même le visage fermé de Lew Alton s'anima un peu.

Kennard était un hôte généreux ; il avait commandé une table au bord du champ gravitationnel, les vins et les mets les plus fins ; suspendus au-dessus du gouffre étoilé, ils regardaient les danseurs tourbillonner dans l'espace. Dio était assise à la droite de Kennard ; Lew, en face, avait eu une lueur d'intérêt pour cette illusion de l'espace avant de retomber dans un silence prostré. Devant eux flamboyaient et scintillaient les galaxies et les danseurs, à demi nus sous leurs paillettes et leurs voiles, glissaient sur les ruisseaux d'étoiles, volaient comme des oiseaux exotiques. La main gauche, manifestement artificielle, à peu près immobile, reposait sur la table, gainée d'un gant noir. Cette main embarrassait Dio ; la manche vide lui avait paru plus honnête.

Seul Lerrys était vraiment à l'aise. Il avait salué Lew avec une nuance de cordialité sincère, mais Lew avait répondu par monosyllabes, et Lerrys, las de relancer la conversation, avait concentré son attention sur les danseurs, ne parlant que pour

commenter le talent ou la maladresse de chaque finaliste. Dio savait qu'il aurait voulu être parmi eux.

Quand les vainqueurs eurent été désignés et les prix distribués, on éteignit le champ gravitationnel, et les tables descendirent doucement jusqu'au sol. La musique reprit, et des dîneurs se dirigèrent sur la piste transparente et scintillante comme pour danser aussi en apesanteur. Lew marmonna quelque chose où il était question de partir, mais Kennard commanda d'autres consommations, et, par-dessus le bruit du service, Dio l'entendit parler vivement à Lew à voix basse ; elle saisit seulement «... ne peux pas te cacher éternellement, par tous les diables...»

Lerrys se leva et s'esquiva ; un peu plus tard, ils le virent évoluer sur la piste avec une femme ravissante qu'ils reconnurent pour l'une des finalistes, vêtue de bleu étoilé et de voiles argentés.

— Comme il danse bien, dit Kennard avec admiration. Dommage qu'il ait dû se retirer de la compétition. Evidemment, ce n'est pas conforme à la dignité d'un seigneur Comyn...

— Etre Comyn ne signifie rien ici, dit Jeremy en riant, et nous y venons pour faire tout ce que notre dignité nous interdit sur notre monde ! Allons, mon cousin, n'êtes-vous pas venu, vous aussi, pour la liberté de vivre des aventures qui seraient inconvenantes, ou pires, dans les Domaines ?

Dio observait les danseurs avec envie. Peut-être que Lerrys allait revenir pour l'inviter. Mais elle vit que la cavalière de Lerrys, le reconnaissant pour le candidat qui avait dû abandonner, l'emmenait parler aux autres finalistes. Maintenant, il parlait intimement avec un beau jeune homme, sa tête rousse toute proche de celle du garçon. Celui-ci était vêtu d'un filet en fils d'or, avec quelques minuscules pièces dorées pour la décence ; ses cheveux teints étaient d'un bleu éblouissant. Maintenant, elle doutait que Lerrys se souvînt de l'existence de créatures telles que les femmes et *a fortiori* les sœurs.

Kennard suivit la direction de son regard.

— Je vois que vous aimeriez danser, Dame Dio, et ce n'est pas amusant pour une jeune fille de danser avec ses frères, comme me l'ont souvent dit ma sœur adoptive et maintenant mes filles adoptives. Je ne danse plus depuis des années, *damisela*, sinon, j'aurais eu grand plaisir à vous inviter. Et vous êtes trop jeune pour danser dans un endroit public tel que celui-là, sauf avec des parents...

Dio rejeta violemment la tête en arrière, faisant voler ses boucles rousses.

— Je fais ce qui me plaît sur Vainwal, Seigneur Alton, dit-elle, et je danse avec qui je veux !

Puis, par un caprice inspiré par l'ennui ou la malice, elle se tourna vers Lew.

— Et pourtant, voici un parent – voulez-vous danser avec moi, mon cousin ?

Il leva la tête et la foudroya du regard ; Dio frémit et regretta ses paroles. Ce n'était pas un homme avec qui on pouvait flirter et plaisanter ! Il lui lança un regard meurtrier, mais repoussa sa chaise.

— Je sais que mon père le désire, *damisela*. Me ferez-vous l'honneur de cette danse ?

La voix était dure, mais assez aimable – si on négligeait le regard. Il lui tendit son bras indemne.

— Il faudra me pardonner si je vous marche sur les pieds. Voilà des années que je n'ai pas dansé. Ce n'est pas un talent très estimé sur Terra, et j'ai séjourné dans les endroits où on dansait assez peu.

Au diable, pensa Dio, c'était de l'arrogance ; il n'était pas le seul infirme de l'univers, ni de la planète, ni même de la salle – son propre père était tellement handicapé qu'il arrivait à peine à mettre un pied devant l'autre et n'en faisait pas tant d'histoires !

Il ne lui marcha pas sur les pieds ; il évoluait aussi léger que la brise, et bientôt, Dio s'abandonna à la musique et au pur plaisir de la danse. Ils étaient bien accordés, et, après avoir suivi le rythme quelques minutes, elle savait qu'elle dansait avec un Ténébran ; aucun peuple n'accordait tant d'importance à la danse que celui de Ténébreuse – Dio leva les yeux et lui sourit, abaissant ses barrières mentales d'une façon que tout Comyn aurait reconnue pour une invitation au contact télépathique.

Un bref instant, leurs yeux se rencontrèrent, et elle sentit l'esprit de Lew frôler le sien, comme par instinct, entraîné par la sympathie de leurs corps. Puis, sans avertissement, il abaissa violemment ses barrières, si fort que Dio en eut le souffle coupé. Il lui fallut tout son sang-froid pour ne pas gémir de douleur à ce rejet, mais elle ne voulut pas lui donner la satisfaction de savoir qu'il l'avait blessée ; elle sourit simplement, et continua, jouissant de la danse au niveau ordinaire, du mouvement, du plaisir de leurs pas parfaitement accordés.

Au fond d'elle-même, elle était étourdie et perplexe. Qu'avait-elle fait pour mériter un rejet si brutal ? Rien, certainement ; son initiative était peut-être osée, mais pas indécente. Après tout, il appartenait à sa caste, c'était un télépathe et un parent, et s'il ne voulait pas accepter cette intimité offerte, il y avait des façons moins brutales de se dérober. Et puisqu'elle n'avait rien fait pour justifier ce refus, il devait venir du propre tourment de Lew.

Elle continua donc à sourire, et quand la musique se fit plus romantique et que les danseurs autour d'eux s'étreignirent plus étroitement, joue contre joue, elle se serra instinctivement contre lui. Un instant, il s'immobilisa, très raide, et elle se demanda s'il refuserait aussi le contact physique, puis son bras se resserra autour d'elle. À

travers ce contact, et bien qu'il continuât à solidement barricader son esprit, elle sentit sa faim dévorante... Depuis quand, se demanda-t-elle, n'a-t-il pas touché une femme ? Bien trop longtemps, elle en était certaine. Les télépathes Comyn, et particulièrement les Alton et les Ridenow, étaient connus pour être très difficiles en ces matières ; ils étaient hypersensibles, très vulnérables au contact le plus anodin. Peu de Comyn étaient capables de supporter des liaisons amoureuses sans conséquences.

Il y avait des exceptions, naturellement, pensa Dio ; le jeune Héritier d'Hastur avait une réputation de coureur de jupons ; mais il choisissait des musiciennes ou des mécaniciennes des matrices, sensibles et capables de partager l'intensité de ses émotions, plutôt que des femmes du commun. Lerrys, lui aussi, était, à sa façon, porté à la promiscuité mais il recherchait des partenaires partageant ses intérêts... Jetant un bref regard dans sa direction, elle le vit en compagnie du garçon en filet d'or, partageant avec lui l'intimité et le ravissement de la danse.

La musique ralentit, les lumières s'adoucirent, et elle sentit qu'autour d'eux les couples se rapprochaient encore. Une sensualité presque visible semblait envelopper la salle comme une brume. Lew la serrait étroitement, tête penchée vers elle ; elle leva le visage, l'invitant de nouveau au contact qu'il avait refusé tout à l'heure. Il ne releva pas ses barrières mentales, mais leurs lèvres se touchèrent ; pendant ce baiser, Dio sentit excitation et vertige monter en elle. Quand leurs bouches se séparèrent, il souriait, mais il y avait toujours une grande tristesse dans ses yeux.

Embrassant du regard la salle et les couples de danseurs enlacés, il dit :

— C'est... c'est décadent.

Elle sourit, se blottissant plus étroitement contre lui.

— Pas plus que les rues de Thendara à la Fête du Solstice d'Été. Je ne suis plus assez jeune pour ignorer ce qui se passe quand les lunes sont couchées.

Sa voix rauque sonna plus douce à l'oreille de Dio :

— Vos frères viendraient me demander raison et me provoquer en duel.

Elle releva le menton et dit avec colère :

— Nous ne sommes pas dans les Monts de Kilghard, *Dom* Lewis, et je ne permets à personne, pas même à un frère, de me dire ce que je peux faire ou ne pas faire ! Si mes frères réprouvent ma conduite, ils savent que c'est à moi qu'ils doivent en demander raison, pas à vous !

Il rit et, de sa main valide, effleura les bords duveteux de sa coiffure. C'était, se dit-elle, une belle main, sensible et forte, sans être efféminée.

— Ainsi, vous avez coupé vos cheveux et adopté l'indépendance d'une Amazone Libre, ma cousine ? Avez-vous prêté leur serment aussi ?

— Non, dit-elle, se blottissant de nouveau contre lui. J'aime trop les hommes pour cela.

Quand il sourit, il est beau, pensa-t-elle ; même la cicatrice qui lui tirait la lèvre donnait ironie et chaleur à son sourire.

Ils dansèrent la plus grande partie de la soirée, et, avant de se séparer, convinrent de se retrouver le lendemain pour chasser dans les immenses réserves de la planète des plaisirs. Au moment de se dire bonsoir, Kennard souriait d'un air bienveillant, mais Geremy était maussade et boudeur, et quand tous trois eurent regagné leur suite luxueuse, il dit avec colère :

— Pourquoi as-tu fait ça ? Je t'avais dit de ne pas te lier avec Lew ! Nous ne voulons rien avoir à faire avec cette branche des Alton !

— Comment oses-tu ? Est-ce que je critique tes divertissements, tes chanteuses et tes prostituées, Geremy ?

— Tu es une Dame Comyn ! Et quand tu te conduis effrontément comme une...

— Retiens ta langue ! ragea Dio. Tu m'insultes ! Je danse une soirée avec un homme de ma caste, parce que mes frères ne me laissent aucun autre partenaire, et tu me vois déjà au lit avec lui ! Et même s'il en était ainsi, Geremy, je te le répète, je ferai ce qui me plaît, et ni toi ni un autre ne m'arrêterez !

— Lerrys, supplia Geremy, tu peux la raisonner ?

Mais Lerrys regardait sa sœur avec admiration.

— Voilà qui est parlé, Dio ! À quoi servirait-il d'être sur une planète exotique d'un Empire civilisé, si l'on conserve l'esprit et les coutumes provinciales de nos campagnes ! Fais ce qui te plaît, Dio. Et toi, Geremy, laisse-la tranquille !

Geremy secoua la tête avec colère, mais il riait lui aussi.

— Toi aussi ! Toujours du même esprit, comme si vous étiez jumeaux !

— Certainement, dit Lerrys. Pourquoi crois-tu que j'aime les hommes ? Parce que, pour mon malheur, la seule femme que je connaisse douée d'un esprit et d'un courage d'homme est ma propre sœur !

Il l'embrassa en riant.

— Amuse-toi, *breda*, mais attention ! Il était peut-être de bonne humeur ce soir, ou même d'humeur romanesque, mais je le soupçonne de pouvoir être très dur.

— Non, dit soudain Geremy, dégrisé. Ce n'est pas une plaisanterie. Je ne veux pas que tu le revoies, Diotima. Une soirée, peut-être, par courtoisie pour nos parents, je te l'accorde, et je

m'excuse si j'ai sous-entendu qu'il y avait autre chose. Mais pas plus, Dio, ne recommence pas. Lerrys t'a dit la même chose hier soir, quand il n'avait pas pris à tâche de me contredire ! Si tu ne crois pas que je veuille ton bien, tu sais que Lerrys l'a à cœur. Ecoute-moi, ma sœur. Il y a assez d'hommes sur cette planète pour danser, pour flirter, pour chasser – et oui, que diable, pour coucher si ça te fait plaisir ! Mais laisse tranquille le bâtard demi-caste de Kennard Alton – tu m'entends ? Je te le dis, Dio, si tu me désobéis, tu le regretteras !

— Maintenant, dit Lerrys, riant toujours comme Dio relevait la tête avec défi, tu viens pratiquement de préparer leur lit de nocces ! Ne sais-tu pas qu'aucun homme au monde ne peut interdire quoi que ce soit à Dio ?

Le lendemain, dans la réserve de chasse, ils choisirent des chevaux, et de grands faucons, assez semblables aux faucons *verrin* des Monts de Kilghard. Lew souriait, détendu, mais elle sentit qu'il était un peu choqué par ses culottes et ses bottes d'équitation.

— Ainsi, vous êtes bien l'Amazone Libre que vous avez nié être hier, dit-il, taquin.

— Non, répondit-elle en souriant. Je vous ai dit pourquoi je ne le serai jamais.

Et plus je le vois, plus j'en suis sûre, pensa-t-elle.

— Mais quand je monte avec les jupes que je porterais sur Ténébreuse, je me fais l'effet d'un chat coiffé ! J'aime me sentir libre quand je galope, sinon, pourquoi ne pas rester à la maison pour broder des coussins ?

— Pourquoi pas, en effet ? dit-il en souriant.

Et dans son esprit, elle vit l'image fugitive d'une jeune rousse montant à cru et galopant librement dans la campagne... Il abaissa ses barrières, et l'image disparut. Dio, vaguement envieuse, se demanda qui était cette femme.

Lew était bon cavalier, mais sa main artificielle semblait le gêner beaucoup ; il s'en servait, si on veut, mais si maladroitement qu'elle se demanda s'il n'aurait pas meilleur compte de conduire son cheval d'une main. Elle pensait que même un crochet fonctionnel aurait été plus utile. Mais peut-être qu'il était trop fier, ou qu'il craignait qu'elle ne trouve ça laid. Il portait son faucon sur un bloc fixé à la selle comme faisaient les Ténébranes, et non sur le poignet, comme la plupart des montagnards ; quand elle regarda ce perchoir, il rougit et détourna la tête avec colère, jurant entre ses dents. De nouveau, Dio pensa, avec cette colère qu'il semblait éveiller si facilement en elle : *Pourquoi est-il si sensible, si susceptible, si complaisant envers lui-même ? Croit-il que les gens savent ou se soucient s'il a une main ou deux ou trois ?*

La réserve de chasse avait été soigneusement paysagée et

terraformée pour présenter des panoramas magnifiques, douces collines ne fatiguant pas les chevaux, plaines doucement ondulées, une grande variété de bêtes sauvages et des plantes exotiques venues d'une douzaine de mondes. Il dit, juste assez haut pour qu'elle l'entende :

— C'est très beau tout ça. Mais le soleil d'ici... ce n'est pas ça. Je voudrais...

Et il se tut brusquement, comme il fermait son esprit, l'isolant brutalement.

— Vous avez le mal du pays, Lew ? demanda-t-elle.

Il serra les lèvres.

— Oui, parfois.

Mais il l'avait de nouveau rejetée, et Dio tourna son attention sur le faucon perché sur sa selle.

— Ces oiseaux sont vraiment bien dressés.

Elle parvint à saisir sa pensée : les faucons assez bien entraînés pour être utilisés par tous étaient comme les prostituées, et sans aucun intérêt. Mais tout haut, il se contenta de remarquer :

— J'aime mieux dresser les miens.

— J'aime chasser, dit-elle, mais je ne sais pas si je pourrais dresser un oiseau depuis le départ. Ce doit être très difficile.

— Pas pour quelqu'un qui a le don des Ridenow, à mon avis, dit Lew. La plupart de ceux de votre clan ont une grande sensibilité pour les bêtes et les oiseaux, sans compter votre don spécifique, qui vous permet d'établir un contact avec des intelligences d'autres races...

Elle sourit en haussant les épaules.

— De nos jours, il se manifeste peu. Le don des Ridenow, sous sa forme originelle – eh bien, il doit être presque éteint. Lerrys dit pourtant qu'il serait bien utile dans l'Empire Terrien, pour communiquer avec les non-humains. Est-ce très difficile de dresser des faucons ?

— Ce n'est certes pas facile, dit Lew. Il faut du temps et de la patience. Il faut arriver à contacter l'esprit de l'oiseau, et cela, c'est assez effrayant, car ils sont sauvages et violents. Je l'ai fait à Arilinn, de même que certaines femmes. Janna Lindir est une bonne dresseuse de faucons... mais ma sœur adoptive, Linnell, n'a jamais pu apprendre car les oiseaux lui faisaient peur. Je suppose que c'est comme le dressage des chevaux, auquel s'adonnait mon père... avant d'être handicapé. Il a essayé de m'apprendre un peu, il y a longtemps.

À parler tranquillement de ces choses, Lew était transformé, pensa Dio.

La réserve était peuplée d'une quantité de gibiers, gros et petits. Au bout d'un moment, ils lâchèrent leurs faucons, et Dio, ravie, regarda le sien s'élever très haut, pivoter brusquement, puis, à puissants coups d'ailes, poursuivre un vol de petits oiseaux blancs,

juste au-dessus de leurs têtes. Le faucon de Lew s'élança, piqua, et saisit un petit oiseau en plein vol. Il se débattit lamentablement, avec un long cri lugubre. Dio avait chassé au faucon toute sa vie ; elle regarda avec intérêt, mais comme des gouttes de sang de l'oiseau mourant les éclaboussaient, elle réalisa que Lew était livide et horrifié. Il semblait paralysé.

— Lew, qu'est-ce qu'il y a ?

Il dit, d'une voix rauque et étranglée :

— Ce son... je ne peux pas le supporter...

Et il se couvrit les yeux de ses deux bras. La main artificielle gantée de noir heurta gauchement son visage ; jurant, il l'arracha de son poignet et la jeta sous les pas des chevaux.

— Non, ce n'est pas beau, railla-t-il, rageur, comme le sang, la mort, et les hurlements de bêtes mourantes. Si vous y prenez plaisir, tant pis pour vous, Dame Dio ! Alors, prenez aussi plaisir à voir ceci !

Il leva son moignon hideusement couturé, le secouant devant elle avec fureur ; puis, tournant son cheval et rassemblant ses rênes dans son unique main, il partit au galop comme s'il avait tous les diables de l'enfer à ses trousses.

Dio le regarda, consternée, puis, oubliant les faucons, se lança à sa poursuite, ventre à terre. Au bout d'un moment, elle le rattrapa ; il bataillait maladroitement d'une main avec ses rênes, essayant de retenir son cheval ; mais, sous les yeux horrifiés de Dio, il perdit le contrôle et fut éjecté de sa selle, tombant lourdement sur le sol où il resta sans mouvement.

Dio démonta et s'agenouilla près de lui. Il avait perdu connaissance, mais comme elle essayait encore de décider s'il fallait aller chercher des secours, il ouvrit les yeux et la regarda sans la reconnaître.

— Ce n'est rien, dit-elle. Le cheval vous a jeté à terre. Pouvez-vous vous asseoir ?

Il s'assit, maladroitement, comme si son moignon le faisait souffrir ; il la vit le regarder, cilla, et essaya de le cacher dans les plis de sa cape. Il détourna la tête, et sa cicatrice tira sa bouche en une vilaine grimace, comme s'il allait pleurer.

— Dieux ! Désolé, *Domna*, je ne voulais pas... marmonna-t-il d'un ton presque inaudible.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lew ? Pourquoi avez-vous perdu votre sang-froid et êtes-vous parti comme ça ? Qu'est-ce qui vous a mis en colère ?

— Rien, rien...

Hébété, il secoua la tête.

— Je... je ne supporte plus la vue du sang, ou l'idée qu'un petit animal sans défense meurt pour mon plaisir... dit-il, d'une voix

épuisée. J'ai chassé toute ma vie sans même y penser, mais quand j'ai entendu crier ce petit oiseau blanc, quand j'ai vu son sang, tout m'est revenu, et je me suis rappelé... Oh, Avarra, ayez pitié de moi, je me suis rappelé... Dio, allez-vous-en, au nom de la Miséricordieuse Avarra, Dio, ne...

Son visage se convulsa, et il pleura, à gros sanglots douloureux, le visage crispé et déformé, essayant de tourner la tête pour qu'elle ne le voie pas.

— J'ai vu... trop de souffrances... Dio, ne... allez-vous-en, fuyez, ne me touchez pas...

Elle tendit les bras et l'attira à elle. Un moment, il se débattit frénétiquement, puis il s'abandonna contre sa poitrine. Elle aussi, elle pleurait.

— Je n'y avais jamais pensé, murmura-t-elle. La mort à la chasse – j'y suis tellement habituée que ça ne m'a jamais paru réel. Lew, qu'est-ce que c'était, qui est mort, qu'est-ce que ça vous a rappelé ?

— Marjorie, dit-il d'une voix rauque. Ma femme. Elle est morte, d'une mort horrible, dans les feux de Sharra... Dio, ne me touchez pas, je fais du mal à tous ceux qui m'approchent, fuyez avant que je vous fasse du mal aussi ; je ne veux pas vous faire de mal...

— Il est déjà trop tard, dit-elle, le serrant dans ses bras et percevant sa douleur dans tout son être.

Levant la main, il toucha son visage, ses yeux humides, et elle le sentit abaisser ses barrières ; cette fois, elle savait que ce n'était pas un rejet, mais la défense d'un homme profondément blessé et qui ne pouvait pas en supporter davantage.

— Etes-vous blessée, Dio ? demanda-t-il, sa main s'attardant sur son visage. Vous avez du sang sur la joue.

— C'est le sang de l'oiseau ; vous en avez aussi sur vous, dit-elle en l'essayant.

Il prit sa main dans les siennes et porta ses doigts à ses lèvres. Sans qu'elle sût pourquoi, ce geste lui donna envie de pleurer.

— Vous vous êtes fait mal en tombant ? demanda-t-elle.

— Très peu, dit-il faisant jouer ses muscles avec précaution. À l'hôpital de l'Empire sur Terra, on m'a appris à tomber sans me faire mal quand j'étais... avant de guérir...

Il remua son moignon avec gêne.

— Je n'arrive pas à m'habituer à cette maudite main. Je me débrouille mieux sans.

C'était bien l'avis de Dio.

— Alors, pourquoi la porter ? Si c'est seulement pour l'esthétique, croyez-vous que je m'en soucie ?

— Mon père s'en soucie, lui, dit-il, l'air morne. Quand je sors sans

ma prothèse, il pense que j'étaie ma mutilation. Que je la donne en spectacle. Il déteste tellement son propre handicap ; j'aime mieux ne pas... ne pas étaler le mien à ses yeux.

— Vous êtes adulte, et lui aussi. Il a sa façon d'assumer son handicap, et vous avez la vôtre ; à l'évidence, vous êtes très différents. Serait-il vraiment fâché que vous choisissiez votre propre voie ?

— Je ne sais pas, dit Lew, mais il a été si bon pour moi, il ne m'a jamais reproché ses projets anéantis, ni ces années d'exil. Je ne veux pas le chagriner davantage.

Il se leva, alla ramasser la grotesque prothèse gantée de noir, la considéra un moment puis la fourra dans ses fontes. Il batailla pour épingler sa manche vide par-dessus son moignon ; elle allait lui proposer de l'aider, puis se ravisa, pensant qu'il était trop tôt. Il regarda le ciel.

— Je suppose que les faucons sont maintenant hors d'atteinte, et qu'on va nous faire payer leur perte.

— Non.

Elle souffla dans un sifflet d'argent suspendu à son cou.

— Ils ont le cerveau modifié et ne peuvent faire autrement que répondre à l'appel du sifflet – vous voyez ?

Elle lui montra du doigt deux minuscules points qui apparaissaient dans le ciel, grandissant de plus en plus, pour enfin descendre en spirale et se poser sur les blocs de selles où ils attendirent patiemment leurs capuchons.

— On a brûlé le site de l'instinct de liberté.

— Ils sont comme certains hommes de ma connaissance, dit Lew, remettant le capuchon à l'oiseau.

Dio l'imita, mais ni l'un ni l'autre ne se remettait en selle. Dio hésita, puis décida qu'il en avait peut-être assez de ses yeux poliment détournés et de ses faux-semblants d'ignorance courtoise.

— Avez-vous besoin d'aide pour monter ? Je peux vous aider, ou dois-je aller chercher quelqu'un qui le pourra ?

— Merci, mais je peux me débrouiller, quoique maladroitement.

Soudain, il lui sourit, et son visage affreusement couturé reprit pour elle sa beauté.

— Comment saviez-vous que vous me feriez plaisir en parlant ainsi ?

— Je n'ai jamais eu d'accident sérieux, mais quand j'étais petite, j'ai eu une fièvre qui m'a fait perdre mes cheveux, et ils ont mis six mois à repousser ; je me sentais affreusement laide. Et ce qui m'agaçait le plus, c'étaient les gens qui me disaient que j'étais jolie, que ma robe, ma tunique ou mon foulard étaient très beaux, et faisaient semblant de me trouver normale. J'avais des remords de me sentir si malheureuse, comme si je faisais beaucoup d'histoires pour

rien du tout. Alors si j'étais... si j'étais vraiment handicapée ou infirme, je crois que je détesterais les gens se comportant comme si je n'avais rien. Je vous en prie, ne croyez jamais que vous avez besoin de faire semblant avec moi.

Il prit une profonde inspiration.

— Mon père se met en fureur si on semble remarquer qu'il boite, et une fois ou deux, quand j'ai essayé de lui offrir mon bras, il a failli m'assommer.

Pourtant, pensa Dio, Kennard s'est servi de son infirmité hier soir pour m'inciter à danser avec Lew. Pourquoi ?

— C'est sa façon d'assumer sa vie et son infirmité. Mais vous n'êtes pas votre père.

Soudain, il se mit à trembler.

— Parfois... parfois, il est difficile d'en être sûr, dit-il.

Et elle se rappela que le don des Alton était celui des rapports forcés. L'intense affection de Kennard pour son fils, sa grande ambition pour lui étaient bien connues sur Ténébreuse ; cette intimité devait parfois devenir une torture pour Lew, qui pouvait avoir du mal à distinguer entre ses sentiments propres et ceux de son père.

— Ce doit être difficile à vivre ; c'est un télépathe si puissant...

— En toute justice, dit Lew, ce doit être difficile pour lui aussi, de partager tout ce que j'ai vécu ces dernières années ; et il fut un temps où mes barrières mentales n'étaient pas aussi fortes qu'aujourd'hui. Ce devait être infernal pour lui. Mais cela ne rend pas les choses plus faciles pour moi.

Et si Kennard n'accepte aucune faiblesse chez Lew... mais Dio ne poursuivit pas dans cette voie.

— Je ne veux pas être indiscrete. Si vous ne voulez pas me répondre, dites-le, mais... Jeremy a perdu trois doigts dans un duel. Les médecins terriens les lui ont fait repousser, comme neufs. Pourquoi n'ont-ils pas essayé ça pour votre main ?

— Ils ont essayé. Deux fois, dit-il d'une voix indifférente. Puis je n'ai pas pu en supporter davantage. D'une façon ou d'une autre, dans l'organisation des cellules... vous n'êtes pas technicienne des matrices, n'est-ce pas ? Ce serait plus facile à expliquer si vous saviez quelque chose sur la division cellulaire. L'organisation des cellules, le *savoir* des cellules, ce qui fait qu'une main devient une main, et non un œil, un orteil, une aile ou un sabot, a été endommagé chez moi au-delà de toute possibilité de régénération. Ce qui poussait au bout de mon poignet était...

Il prit une profonde inspiration et vit de l'horreur dans ses yeux.

— Ce n'était pas une main, dit-il carrément. Je ne sais pas au juste ce que c'était, et je ne veux pas le savoir. Une fois, ils se sont trompés dans leurs drogues, alors je me suis réveillé et j'ai vu. On m'a

dit que j'avais hurlé à m'en mettre la gorge à vif. Je ne me rappelle pas. Je n'ai plus jamais retrouvé ma voix normale depuis. Pendant six mois, j'ai dû me contenter de murmurer.

Sa voix rauque était parfaitement impassible.

— Je n'ai pas été moi-même pendant des années. Je peux vivre avec mon infirmité maintenant, parce que... parce que je le dois. Ce que je ne peux pas accepter, dit-il avec une violence soudaine, c'est ce besoin qu'éprouve mon père de faire comme si j'étais... normal !

Dio sentit monter la colère, sans savoir si c'était sa colère à elle ou celle de l'homme debout devant elle. Elle n'avait jamais eu aussi pleinement conscience de son propre *laran* ; le don Ridenow, le partage des émotions, l'empathie totale avec les étrangers, les non-humains... Elle n'en avait jamais beaucoup fait l'expérience jusque-là. Maintenant, il lui semblait que ce don l'ébranlait jusqu'aux moelles.

— Ne faites jamais semblant avec moi, Lew, dit-elle d'une voix mal assurée. Je peux vous accepter comme vous êtes – exactement comme vous êtes, toujours et tout entier.

Il la prit dans ses bras et l'étreignit.

— Jeune fille, sais-tu ce que tu dis ? Non, c'est impossible.

Elle eut l'impression que ses limites se dissolvaient, comme si elle se fondait dans l'homme qui l'embrassait.

— Si tu peux supporter ce que tu as enduré, je peux supporter de savoir ce que tu as dû endurer. Lew, laisse-moi te le prouver.

Tout au fond d'elle-même, elle se demanda : *pourquoi est-ce que je fais cela* ? Mais elle savait que, quand ils avaient dansé la veille, même derrière les barrières solidement verrouillées de Lew, leurs corps avaient passé un pacte. Même barricadés comme ils l'étaient, quelque chose de chacun s'était projeté vers l'autre, et avait accepté, totalement et à jamais, ce qu'était l'autre.

Elle leva son visage vers lui. Etonné et reconnaissant, il la serra plus fort et murmura, encore incrédule :

— Tu es si jeune, *chiya*, tu ne peux pas savoir... Je devrais être fouetté pour ça... mais il y a si longtemps, si longtemps...

Et elle savait qu'il ne parlait pas de leurs corps. Elle se sentit se fondre dans la conscience totale qu'elle prenait de lui, les barrières s'abaissant... *souvenir* de souffrance et d'horreur, sexualité affamée, épreuves dépassant l'endurance humaine... horreur noire et omniprésente du remords, de la mort d'une bien-aimée, autoflagellation, mutilation presque joyeusement acceptée pour se punir de vivre alors qu'elle était morte...

En une étreinte ardente et désespérée, elle le serra contre elle, sachant que c'était à cela qu'il aspirait le plus : quelqu'un qui connaissait tout cela et l'acceptait sans faux-semblants l'aimait malgré tout. *L'amour ; était-ce de l'amour, cette certitude qu'elle pouvait*

joyeusement accepter de prendre sur elle toutes ses souffrances, pour lui épargner à l'avenir toute douleur ou remords... ?

Un instant, elle se vit telle qu'il la voyait, reflétée dans son esprit, et elle eut du mal à se reconnaître, chaleureuse, rayonnante, femme, et un instant elle s'aima pour ce qu'elle était devenue pour lui ; puis le rapport se rompit, et recula comme la marée, la laissant craintive et tremblante, avec des larmes et une tendresse qui ne pourrait jamais diminuer. Alors seulement il posa ses lèvres sur les siennes et l'embrassa ; et acceptant le baiser, elle se mit à rire et murmura :

— Jeremy avait raison.

— Comment, Dio ?

— Rien, mon amour, dit-elle avec soulagement, le cœur léger. Viens, Lew, les faucons commencent à s'agiter, il faut les ramener aux écuries. On nous rendra la location, parce que nous n'avons pas tué de gibier, mais en ce qui me concerne, cette chasse m'en a donné pour mon argent. J'ai ce que je désirais le plus...

— Et qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, taquin, mais elle savait qu'il n'avait pas besoin de réponse.

Se remettant en selle, ils n'étaient plus en contact physique, mais elle savait qu'ils étaient *enlacés* pour toujours.

Levant le bras, il cria :

— On pourrait quand même galoper un peu pour finir ! Lequel arrivera le premier aux écuries ?

Et il partit au galop ; Dio talonna son cheval et se lança à sa poursuite en riant. Elle savait comme lui comment et où cette journée se terminerait.

Et ce n'était que le commencement d'une longue saison sur Vainwal. Ce serait un été magnifique.

Elle savait que des épreuves l'attendaient, qu'elle s'y jetait sans peur et de sa libre volonté, qu'elle les acceptait. Au-delà des épreuves, elle voyait ce que Lew avait été et ce qu'il pouvait redevenir... si elle avait la force et le courage de l'aider. Elle galopait derrière lui en criant :

— Attends-moi – Lew, on galopera ensemble !

Il ralentit son cheval, et, souriant, l'attendit.

RÉCIT DE LEW ALTON : VAINWAL, SIXIÈME ANNÉE D'EXIL CHAPITRE III

Je croyais avoir oublié ce qu'est le bonheur.

Et pourtant, en cette année passée sur Vainwal, je fus heureux. La planète ne se limite pas à la cité décadente des plaisirs. Peut-être aurions-nous pu la quitter – sans doute pas pour retourner sur Ténébreuse – mais mon père trouvait le climat salubre pour ses rhumatismes, et préférait rester en ville pour profiter des sources chaudes, des cures thermales, et parfois, sans doute, de compagnes qu'il pouvait supporter. Je me suis parfois posé des questions à ce sujet ; mais, malgré notre intimité, il est des choses que nous ne pouvons pas – tout à fait – partager, et c'était un domaine sensible dont j'essayais, de mon mieux, de rester à l'écart. Je suppose que c'est déjà assez difficile entre un père et un fils ordinaires.

Mais quand le père et le fils sont tous deux télépathes, cela devient presque impossible. Pendant les années que j'avais passées à Arilinn, à travailler dans les relais télépathiques en qualité de technicien des matrices, j'avais appris beaucoup de choses sur l'intimité et sur ce qu'elle doit être quand on vit entouré de gens qui vous sont plus proches que votre propre peau. Il existait autrefois un tabou interdisant à une mère et à son fils adulte de travailler en même temps dans les relais, ou à un père et à sa fille nubile. Mon père pouvait masquer ses pensées mieux que la plupart. Même ainsi, c'était comme vivre dépouillé de sa peau. Pendant ces années d'exil, nous étions devenus si proches que, par moments, aucun de nous ne savait quelles pensées appartenaient à qui. Il est inévitable que deux hommes solitaires se tapent parfois sur les nerfs. Ajoutez à cela que l'un est gravement malade et au moins (ne nous le dissimulons pas) fou par intermittence, et l'étau se resserre d'un cran. Nous étions tous deux des télépathes très puissants, et pendant de longues périodes j'avais

été incapable de contrôler ce que je diffusais. Et quand je retrouvai à peu près la raison, il y eut de longues périodes où nous avions autant de haine que d'amour l'un pour l'autre. Nous avons vécu trop proches, trop longtemps.

L'une des choses dont j'étais le plus reconnaissant à Dio, c'était de m'avoir sorti de cette impasse, d'avoir mis fin à cette immersion exagérée et malsaine de chacun dans les pensées de l'autre. Si nous avions été mère et fils, père et fille ou frère et sœur, au moins l'antique tabou nous aurait protégés. Mais cette échappatoire n'existait pas entre un père et son fils. Nous étions tous deux en âge de tout révéler, nous étions loin du monde qui nous avait inculqué ces tabous, et nous étions seuls dans un univers étranger, entourés d'aveugles mentaux qui ne savaient pas quels niveaux de décadence nous pouvions choisir d'explorer, et ne s'en souciaient d'ailleurs pas. Néanmoins, c'était un domaine que nous n'abordions pas, la seule chose, peut-être, que nous n'essayâmes jamais de partager, et je crois que c'était la seule façon pour nous de garder notre raison.

Mon père, lui aussi, fut rapidement séduit par Dio, et, je crois, profondément reconnaissant ; d'autant qu'elle avait mis fin à notre intimité malsaine. Il était heureux d'être libéré de ma présence continue et de ses inquiétudes pour ma raison (bien qu'il me les ait soigneusement cachées, j'en avais une conscience aiguë ; et un homme qu'on observe en permanence pour voir s'il manifeste des signes de folie doutera d'autant plus de sa propre raison), mais l'arrivée de Dio l'avait laissé seul. Il ne voulait pas admettre sa dépendance ; Kennard Alton ne l'admettrait jamais. Pourtant, je voyais son état empirer de jour en jour, et je savais que le moment viendrait où il aurait besoin de moi. Il avait toujours été là quand j'avais besoin de lui, et je ne le laisserais pas seul, accablé par l'âge et les infirmités. Nous avions donc trouvé un appartement aux limites de la ville, où il pouvait venir nous voir quand il en ressentait le besoin, et, dans le débordement de notre bonheur, nous étions heureux de lui tenir compagnie.

Oui, nous étions heureux. Je n'oubliais pas l'horreur de cette dernière nuit d'incendie à Caer Donn et où nous avons essayé, au péril de nos vies, de refermer la brèche faite par Sharra dans le tissu de l'univers, nous étions tous deux prêts à mourir. Marjorie était morte, et moi... j'avais vécu, mais quelque chose était détruit en moi. Ce n'était pas une coupure nette et propre, mais quelque chose de pourri et purulent comme ma main, et qui poussait des ramifications inhumaines. Dio était entrée sans frémir dans cette horreur ; et, mystérieusement, la blessure intérieure s'était cicatrisée proprement.

Nous ne pensions pas au mariage, ni l'un ni l'autre. Le mariage *di catenas*, mariage rituel des Domaines, était l'union des biens concernant deux familles, deux maisons, et l'éducation des enfants en

vue de l'héritage et du *laran*. Ce que nous vivions, Dio et moi, était si profondément personnel que nous n'avions ni besoin ni désir d'y mêler nos familles. J'avais voulu voir entrer Marjorie à Armida comme mon épouse, y élever nos enfants, et couler de longues années paisibles dans notre cher foyer. Avec Dio, c'était différent. Quand elle se retrouva enceinte, dans la deuxième année de notre vie commune, nous ne fûmes pas vraiment heureux. Mais peut-être que nos corps avaient dit ce que nos esprits refusaient de savoir. Tout au fond de nous, naturellement, existait un désir de continuité, de quelque chose qui resterait après nous, le besoin profondément enraciné de la seule immortalité possible.

— Je ne suis pas obligée d'avoir cet enfant si tu ne le désires pas, dit-elle, blottie contre moi dans notre séjour, dominant les lumières de Vainwal.

Des guirlandes de lumières colorées éclairaient gaiement les rues toujours en fête, toujours gaies, bruyantes et animées dans la recherche du plaisir.

Tout contre moi, elle sentit mon haut-le-corps instinctif.

— Tu le désires... n'est-ce pas, Lew ? dit-elle.

— Je ne sais pas, et c'est la vérité, Dio.

Vrai : j'en voulais à ce troisième larron de faire intrusion dans notre intimité ; quelqu'un, même très aimé, qui troublerait inévitablement notre intimité ; Dio ne serait plus seulement préoccupée de mes besoins et de mes désirs, et en ce sens, égoïstement, je lui en voulais de sa grossesse.

Vrai également : je me rappelais avec angoisse cette nuit – la dernière nuit avant sa mort – où j'avais su que Marjorie portait l'enfant qu'elle n'aurait pas le temps de mettre au monde. J'avais senti cette vie fragile, comme je sentais maintenant le germe nouveau qui grandissait dans le sein de Dio, et le cœur me manquait à l'idée qu'il pourrait s'éteindre. J'étais peut-être pusillanime. Mais, égoïstement, je désirais que *cet* enfant vive.

— Je le désire et je ne le désire pas, dis-je. C'est toi qui devras le porter, c'est à toi de choisir. Quoi que tu décides, je me rangerai à ta décision.

Elle observa longtemps les jeux de lumière dans la ville étendue au-dessous de nous. Elle dit enfin :

— Cela provoquera dans ma vie des transformations que je ne peux pas imaginer, et j'ai un peu peur de changer à ce point. C'est toi que je veux, Lew, pas ton enfant.

Elle posa sa tête sur mon épaule. Et pourtant, je sentais qu'elle était aussi ambivalente que moi.

— En même temps, c'est quelque chose que... qui est sorti de notre amour. Je ne peux pas m'empêcher de désirer...

Elle se tut, déglutit avec effort, et posa une main presque protectrice sur son ventre.

— Je t'aime, Lew, et j'aime ton enfant parce que c'est le tien. Et c'est quelque chose qui pourrait être... enfin, différent de nous, plus fort que chacun des deux, mais en même temps partie de nous et de ce que nous vivons ensemble. Est-ce que tu comprends ?

Je lui caressai les cheveux. En cet instant, elle me sembla infiniment précieuse, plus qu'elle ne l'avait jamais été, et peut-être plus qu'elle ne le serait jamais.

— J'ai peur, Lew. C'est trop important. Je ne crois pas avoir le droit de décider seule quelque chose de si grave. Peut-être que la décision a été prise par quelque chose qui nous dépasse. Je n'ai jamais beaucoup pensé à Dieu, ou aux Dieux. J'ai tout le temps l'impression que des événements terribles nous attendent, et je ne veux pas perdre une minute du bonheur que nous pouvons vivre ensemble.

De nouveau, elle posa la main sur son ventre, comme pour protéger l'enfant. Elle dit en un murmure craintif :

— Je suis une Ridenow. Ce n'est pas simplement une chose, Lew, c'est vivant, je le sens – oh, ça ne bouge pas, je ne le sentirai pas bouger avant des mois, mais je le sens présent. C'est vivant, et je sens que ça veut vivre. Quoi que ça nous fasse, je veux que ça vive... je veux le sentir vivre. J'ai peur des changements que ça va nous apporter, mais je veux l'avoir, Lew. Je désire ce bébé.

Je posai ma main sur la sienne, essayant de sentir le germe de vie, sentant – l'imagination sans doute – comme une pulsion vivante. Je me rappelai ma douleur sans fond quand j'avais su que Marjorie ne vivrait pas assez pour porter notre enfant. Était-ce seulement le souvenir de cette douleur, ou sentais-je vraiment qu'un chagrin plus profond nous attendait ? Peut-être est-ce à cet instant que j'acceptai vraiment la mort de Marjorie, sa mort définitive, et la séparation éternelle dans ce monde et dans l'autre. Mais sous ma main et celle de Dio, il y avait la vie, un retour d'espoir, une promesse d'avenir. Nous ne vivions plus seulement au jour le jour, jouissant de plaisirs purement personnels : la vie continuait, et nous offrait toujours du nouveau. Je baisai son front et ses lèvres, puis je me penchai pour baiser son ventre.

— Quoi qu'il arrive, je le désire aussi, *preciosa*, dis-je. Je te remercie.

Mon père, naturellement, fut ravi ; mais troublé aussi, sans vouloir me dire pourquoi. Et maintenant que nous étions moins proches, il pouvait me cacher totalement ses pensées. Au début, Dio fut épanouie et rayonnante, totalement épargnée par les petits malaises de la grossesse ; elle disait qu'elle n'avait jamais été plus heureuse et plus forte. J'observais les changements de son corps,

amusé et ravi. Ce fut une époque joyeuse ; nous attendions tous deux la naissance, nous commençons même à parler de la possibilité – impensable avant – de retourner un jour ensemble sur Ténébreuse pour partager notre monde natal avec notre fils ou notre fille.

Fils ou fille. Cela me troublait de ne pas savoir. Dio n'avait pas beaucoup de *laran*, et n'avait pas été entraînée à se servir du peu qu'elle avait. Elle sentait la présence et la vie de l'enfant, mais c'était tout ; elle ne pouvait pas dire de quel sexe il serait, et comme je ne comprenais pas, elle me dit avec emportement qu'un fœtus n'avait sans doute pas conscience de son propre sexe et que, par conséquent, elle ne pouvait pas lire dans son esprit. Les médecins terriens auraient pu procéder à un examen, mais je ne tenais pas à l'apprendre de cette façon. Fille ou garçon, je l'aimerais. Mon père désirait un garçon, mais je refusais de me laisser aller à ce genre de pensées.

— Cet enfant, même si c'est un garçon, ne sera pas Héritier d'Armida. N'y compte pas. Tu as du sang Aldaran ; et le don des Aldaran est la précognition. Je ne sais pas pourquoi il n'hériterait pas, mais j'en suis sûr.

Puis il me demanda si j'avais fait monitorer Dio, pour m'assurer que l'enfant allait bien.

— Les médecins terriens disent que tout va bien, lui dis-je, sur la défensive. Et si tu veux qu'elle soit monitorée, fais-le toi-même !

— *Je ne peux pas*, Lew.

C'était la première fois qu'il m'avouait une faiblesse. Je regardai attentivement mon père, ses yeux profondément enfoncés dans les orbites, ses mains déformées et presque inutiles maintenant. On aurait dit que sa chair s'atrophiait. Je tentai un contact télépathique, comme je l'avais fait si souvent, mais il me repoussa et ferma violemment ses barrières. Puis il prit une profonde inspiration et me regarda dans les yeux.

— Parfois, le *laran* s'affaiblit avec l'âge. Il n'y a sans doute rien de plus. Tu es libéré de Sharra maintenant, n'est-ce pas ? Tu as du sang Ridenow ; vous êtes cousins, toi et Dio. La femme de mon père était une Ridenow, de même que sa mère. Une femme enceinte qui possède le *laran* devrait être monitorée.

Je soupirai. C'était la technique la plus simple que j'avais apprise à Arilinn ; un enfant de treize ans peut monitorer les fonctions corporelles, les nerfs, les canaux psychiques. Monitorer une femme enceinte et son enfant est un peu plus complexe, mais ne présente pourtant aucune difficulté.

— Je... j'essaierai.

Je savais qu'il percevait mon appréhension. La matrice de Sharra était maintenant reléguée dans le coin le plus éloigné du placard le plus reculé de l'appartement que je partageais avec Dio, et je n'y

pensais pas plus d'une fois par décade. Mais je ne me servais pas de ma propre matrice ni du *laran*, sauf pour les choses les plus simples, cette perception des pensées informulées qu'aucun télépathe ne peut totalement exclure de son esprit.

— Quand ? insista-t-il.

— Bientôt, dis-je pour en finir.

Va-t'en ! Sors de là ! Entre toi et Sharra, mon esprit ne m'appartient plus !

Il grimaça à la violence de cette pensée, et j'en éprouvai peine et regret. Malgré tout ce qu'il y avait entre nous, j'aimais mon père et son air angossé me fit mal. Je lui tendis la main.

— Tu ne vas pas bien. Que disent les médecins terriens ?

— Je sais ce qu'ils diraient, alors je ne le leur ai pas demandé, dit-il avec une pointe d'humour, avant de poursuivre d'un ton pressant : Lew, promets-moi ; si tu penses que tu ne peux pas monitorer Dio... Lerrys est toujours sur Vainwal, mais je crois qu'il partira bientôt pour la saison du Conseil. Si tu ne peux pas la monitorer, demande à Lerrys. Il est Ridenow...

— Et Dio est une Ridenow et a les droits du *laran* dans le Domaine, et le droit légal de siéger au Conseil, dis-je. Lerrys s'est querellé avec elle parce qu'elle ne m'a pas épousé ; il dit que ses enfants devraient avoir des droits légaux sur le Domaine Alton !

Je jurai avec une telle violence que mon père grimaça de nouveau, comme si je l'avais frappé ou que j'aie serré ses mains infirmes dans un étai.

— Que ça te plaise ou non, Lew, dit mon père, l'enfant de Dio est le fils de l'Héritier d'Alton. Ce que tu dis ou penses ne peut rien y changer. Tu peux renoncer à ton patrimoine, mais tu ne peux pas y renoncer pour ton fils.

Je me remis à jurer, tournai les talons et le quittai. Il me suivit en boitant.

— Vas-tu épouser Dio ? demanda-t-il en colère.

— C'est *mon* affaire, dis-je, abaissant violemment mes barrières.

Je pouvais maintenant le faire sans sombrer dans un néant ténébreux. Il dit, serrant les dents :

— J'ai juré que je ne te presserais ou forcerais jamais à te marier. Mais n'oublie pas que refuser de décider est aussi une décision. Si tu refuses de décider de l'épouser, tu décides que ton fils naîtra *nedesto*, et le jour viendra peut-être où tu le regretteras amèrement.

— Eh bien, dis-je d'une voix dure, je le regretterai.

— As-tu demandé à Dio ce qu'elle en pense ?

Il devait sûrement savoir que nous avions eu là-dessus des discussions interminables, répugnant tous deux à nous marier à la mode terrienne, mais répugnant encore plus aux tractations et accords

sur les biens qui devaient avoir lieu entre mon père et ses frères avant que je puisse l'épouser *di catenas*. D'ailleurs, ça n'avait pas de sens sur Vainwal. Nous avons conclu ce qu'on appelle sur Ténébreuse un mariage libre – le partage d'un lit, d'un repas, d'une veillée – et cela nous suffisait. Cette union deviendrait aussi légale qu'un mariage *di catenas* après la naissance de notre fils. Mais cela posait un problème ; si notre fils naissait *nedesto*, il ne pourrait pas hériter de mes biens ; et si je mourais, Dio dépendrait de ses parents Ridenow pour sa subsistance. Quoi qu'il arrive, il fallait que j'assure son avenir.

Quand je lui exposai ainsi la situation, sous un angle simple et pratique, Dio accepta assez facilement, et le lendemain, nous allâmes au Quartier Général de l'Empire et fîmes enregistrer notre mariage. Je réglai les questions légales de telle sorte que si je mourais avant elle ou avant que notre fils atteigne sa majorité, elle pouvait légalement faire valoir ses droits à tous mes biens sur Ténébreuse et sur Terra, et que notre fils aurait des droits similaires sur ma succession. Au milieu de ces procédures, je réalisai brusquement que, sans concertation, nous parlions tous deux de l'enfant comme d'un fils. Mon père m'avait rappelé que j'avais du sang des Aldaran et que la précognition était leur don spécifique. J'en convenais. Et sachant cela, je savais ce que j'avais besoin de savoir, alors, pourquoi me donner la peine de monitorer Dio ?

Un jour ou deux plus tard, alors que nous prenions notre petit déjeuner, Dio dit inopinément :

— Lew, je t'ai menti.

— Tu m'as menti, *preciosa* ?

Je regardai son beau visage candide. En général, un télépathe ne peut pas mentir à un autre, mais il existe bien des niveaux de vérité et de mensonge. Dio avait laissé pousser ses cheveux ; maintenant, ils étaient assez longs pour qu'elle les serre en chignon sur sa nuque, et ses yeux étaient de cette couleur si commune chez les rousses, et qui, selon la santé, l'humeur ou la robe, peuvent être bleus, verts ou gris. Elle portait ce matin-là une robe vague d'un vert éclatant – son corps s'était beaucoup alourdi – et ses yeux brillaient comme des émeraudes.

— Je t'ai menti, répéta-t-elle. Tu croyais que c'était un accident – que j'étais tombée enceinte par accident ou par étourderie, mais c'était voulu. Je te demande pardon.

— Mais pourquoi, Dio ?

Je n'étais pas fâché, seulement perplexe. Sur le moment, cette grossesse ne m'avait pas réjoui, mais maintenant j'en étais très heureux.

— Lerrys... avait menacé de me ramener sur Ténébreuse pour cette saison du Conseil, dit-elle. Une femme enceinte ne peut pas voyager dans l'espace. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour qu'il ne

me force pas à partir.

— Je suis très content que tu l'aies fait, dis-je. Je n'arriverais pas à envisager la vie sans toi. Et maintenant, je suppose qu'il va se servir du fait que je suis marié et que j'ai un fils.

C'était la première fois que j'acceptais de me demander ce qu'il adviendrait du Domaine Alton, avec mon père et moi en exil volontaire. Mon frère Marius n'avait jamais été reconnu par le Conseil ; mais s'il n'y avait vraiment aucun autre Héritier d'Alton, ils feraient contre fortune bon cœur et l'accepteraient. Sinon, le Domaine irait sans doute à mon cousin Gabriel Lanart ; il avait épousé une Hastur, et il en avait trois fils et deux filles. D'ailleurs, la première idée du Conseil avait été de lui attribuer le Domaine et le commandement de la Garde, et mon père se serait épargné bien des problèmes s'il avait accepté.

Au bout du compte, ce serait la même chose, car je ne reviendrais jamais sur Ténébreuse.

Le temps se décentra. J'étais à genoux dans une chambre en haut d'une tour. Les derniers rayons écarlates du soleil rouge éclairaient les hauts pics des Monts de Venza derrière Thendara. J'étais à genoux près du lit d'une petite fille de cinq ou six ans, aux cheveux roux et aux yeux d'or... les yeux de Marjorie... Je m'étais agenouillé comme ça au chevet de Marjorie... et nous l'avions vue ensemble, notre enfant, cette enfant... mais elle n'était jamais née, elle ne naîtrait jamais. Marjorie était morte... morte... un grand feu s'enflamma dans mon esprit... et Dio était près de moi, la main sur la garde d'une grande épée...

Ebranlé, je revins à la réalité, et je vis Dio qui me regardait, consternée.

— Notre enfant, Lew... Et sur Ténébreuse...

Je saisis le dossier d'une chaise pour me soutenir. Au bout d'un moment, je dis d'une voix mal assurée :

— J'ai entendu parler d'un *laran* qui existait aux Ages du Chaos et qui permettait de voir non seulement l'avenir, mais plusieurs avenir, dont certains ne se réaliseraient jamais ; tout ce qui *pourrait* arriver. Dans mon héritage Alton ou Aldaran, peut-être y a-t-il une trace de ce *laran*, et je vois des choses qui ne seront peut-être jamais. Car j'ai déjà vu cette enfant une fois – avec Marjorie – et j'ai pensé que c'était *son* enfant.

Je réalisai obscurément que je venais de prononcer le nom de Marjorie tout haut pour la première fois depuis sa mort. Je me rappellerais toujours son amour ; mais elle s'était peu à peu éloignée dans le passé, et ma blessure avait guéri.

— Marjorie, répétais-je. Je croyais que c'était notre enfant, notre fille ; elle avait les yeux de Marjorie. Mais Marjorie est morte avant d'avoir pu me donner un enfant, alors j'ai pensé que c'était la vision

vraie d'un avenir non réalisé. Et pourtant, je viens de la revoir. Qu'est-ce que ça signifie, Dio ?

Elle dit avec un sourire hésitant :

— Maintenant, je regrette que mon *laran* ne soit pas mieux entraîné. Je ne sais pas, Lew. Je ne sais pas ce que ça veut dire.

Moi non plus ; cela me mettait très mal à l'aise. Nous n'en avons plus parlé. Plus tard dans la journée, elle dit qu'elle avait rendez-vous avec un médecin terrien de l'hôpital : elle aurait pu trouver n'importe quelle sorte de sage-femme ou d'accoucheuse sur Vainwal, où se côtoyaient une douzaine de cultures, mais ne pouvant pas accoucher comme elle l'aurait fait sur Ténébreuse, elle préférerait encore la froide impersonnalité de l'hôpital terrien.

Je l'accompagnai. Rétrospectivement, je la revois silencieuse, assombrie, hantée peut-être par quelque prémonition. Elle sortit de la consultation, troublée, et le docteur, homme jeune, mince et préoccupé, me fit signe de le rejoindre.

— Ne vous inquiétez pas, commença-t-il. Votre femme est en parfaite santé, et le cœur du bébé bat vigoureusement. Mais il y a des choses que je ne comprends pas. Je remarque votre main ; est-ce une malformation congénitale ? Pardonnez-moi cette question...

— Non, dis-je sèchement. C'est le résultat d'un grave accident.

— Et vous ne l'avez pas fait régénérer ou repousser ?

— Non, dis-je d'un ton dur et définitif, et cette fois, il n'insista pas.

Il paraît que des tabous religieux contre ce genre de traitement existent dans certaines cultures, et je me moquais qu'il me range au nombre de ces idiots. C'était mieux que d'essayer de lui expliquer. Il eut l'air troublé, mais dit simplement :

— Y a-t-il des jumeaux dans votre famille, ou des naissances multiples ?

— Pourquoi cette question ?

— Nous avons examiné le fœtus au radioson, dit-il, et il semble y avoir... une anomalie. Vous devez vous préparer à l'idée d'une difformité mineure, à moins qu'il ne s'agisse de jumeaux que nos appareils n'aient pas détectés ; les jumeaux ou les bébés multiples couchés les uns sur les autres peuvent créer des images bizarres.

Je secouai la tête préférant ne pas penser à cette éventualité. Mais ma main n'était pas une difformité congénitale, alors, pourquoi m'inquiétais-je ? Si Dio portait des jumeaux ou davantage, ce n'était pas étonnant qu'on n'arrive pas à identifier clairement le sexe.

Quand je sortis, Dio me demanda ce que m'avait dit le docteur.

— Il a dit que c'étaient peut-être des jumeaux.

Elle eut l'air troublé, elle aussi.

— Il m'a dit que le placenta était dans une position difficile, dit-

elle. Qu'il ne voyait pas le corps du bébé aussi clairement qu'il l'aurait voulu. Mais ce serait bien d'avoir des jumeaux. Un garçon *et* une fille, peut-être.

Elle s'appuya sur mon bras et ajouta :

— Je suis contente qu'il n'y en ait plus pour longtemps. Une quarantaine de jours, sans doute. Je suis fatiguée de le ou les porter partout ; ce sera un soulagement de te laisser le relais de temps en temps !

Je la ramenai à la maison, mais en arrivant, un message nous attendait sur le communicateur qui faisait partie intégrante de tous les appartements de l'Empire. Mon père était malade et demandait à me voir. Dio proposa de m'accompagner, mais la sortie du matin l'avait fatiguée, alors elle lui rédigea un message affectueux, s'excusant de son absence, et je partis seul pour le centre ville.

Je pensais le trouver au lit, mais il était debout et circulait en boitant. Il m'indiqua une chaise et me proposa du café ou un alcool, que je refusai.

— Je pensais te trouver couché. Et à ta mine, tu devrais l'être, dis-je, risquant sa colère, mais il se contenta de soupirer.

— Je voulais te dire au revoir, dit-il. Il se peut que je doive retourner sur Ténébreuse. J'ai reçu un message de Dyan Ardaïs...

Je fis la grimace. Dyan était l'ami de mon père depuis leur enfance commune ; mais il ne m'avait jamais aimé, et je le lui rendais bien. Mon père vit mon expression et dit sèchement :

— Il s'est lié d'amitié avec ton frère quand je n'étais pas là pour veiller à ses intérêts. Il m'a envoyé les seules nouvelles que j'aie...

— Ne recommence pas avec ça, dis-je avec irritation. Je ne t'ai jamais demandé de m'amener ici ! Ni sur Terra non plus.

Il écarta cette objection du geste.

— Je ne veux pas me disputer avec toi à ce sujet. Dyan a été un ami fidèle pour ton frère...

— Si j'avais un fils, dis-je à dessein, je voudrais pour lui un ami plus sûr que ce maudit porteur de sandales !

— Nous n'avons jamais été d'accord sur ce point, et je doute que nous le soyons jamais, dit mon père. Mais Dyan est un homme honorable, et il a à cœur le bien des Comyn. Il me dit qu'on va négliger les droits de Marius et attribuer officiellement le Domaine Alton à Gabriel Lanart-Hastur.

— Est-ce tellement tragique ? Grand bien lui fasse ! Je n'en veux pas.

— Quand tu auras un fils, tu comprendras, Lew. Et ce jour n'est pas très éloigné. Je trouve que tu devrais revenir avec moi sur Ténébreuse, et régler ces questions pendant ce Conseil.

Il entendit mon refus, comme une explosion de rage, avant ma

réponse verbale qui fut très posée.

— Non, je ne peux pas venir et je ne viendrai pas. Dio est trop proche de son terme pour voyager.

— Tu peux être de retour avant la naissance de l'enfant, dit-il, raisonnable. Et tu auras réglé convenablement son avenir.

— Aurais-tu quitté ma mère ?

— Non. Mais ton fils devrait naître à Armida...

— Inutile d'y penser, dis-je. Dio est ici, elle doit y rester jusqu'à la naissance du bébé. Et je resterai avec elle.

Il poussa un profond soupir comme le bruissement des feuillages en hiver.

— Je n'ai guère envie de voyager seul, mais si tu n'y vas pas, il faut bien que j'y aille. Ne veux-tu pas me confier Dio, Lew ? Je ne sais pas si je pourrai supporter le climat des Kilghard. Pourtant, je ne laisserai pas Armida nous échapper par défaut, et je ne les laisserai pas oublier les droits de Marius sans lui demander son avis.

Ses paroles réveillèrent en moi un flot de souvenirs – Armida couchée dans les plis des Kilghard, inondée de soleil, les grands troupeaux de chevaux dans les hautes pâtures, les rivières dont le gel arrêta le cours, les torrents glacés, à flanc de coteau, les montagnes ensevelies sous la neige, la sombre ligne des arbres se détachant sur le ciel, l'incendie qui avait ravagé le pays quand j'avais dix-sept ans, les hommes courbés sur leurs pelles dans leur duel contre le fléau, les campements sur le front du feu, où l'on partageait bols et couvertures, la satisfaction de voir notre maison sauvée jusqu'à la saison suivante... l'odeur des résines, les fleurs de *kireseth*, bleu et or, dont le vent soulevait le pollen en nuages au milieu de l'été... le coucher du soleil sur les toits... Thendara silhouettée sur le ciel... les quatre lunes suspendues l'une derrière l'autre dans le firmament de la Fête du Solstice... ma patrie. Ma patrie bien-aimée et abandonnée à jamais...

Va-t'en ! Mes souvenirs eux-mêmes ne m'appartenaient-ils pas en propre ?

— Il est encore temps, Lew. Je ne partirai pas avant dix jours. Fais-moi savoir ce que tu auras décidé.

— C'est tout décidé, dis-je.

Je sortis en claquant la porte, sans attendre ses questions inquiètes, sa sollicitude pour Dio et ses vœux de bonne santé.

Ma décision était prise. Je ne rentrerais pas avec mon père. Dio ne pouvait pas voyager, donc je ne partais pas, c'était simple ; inutile d'écouter les milliers de souvenirs qui me faisaient signe de revenir.

Ce soir-là, elle me demanda de monitorer l'enfant. Sans doute me sentait-elle agité, en proie aux souvenirs. Elle avait la sensibilité des amants (après plus d'un an de vie commune, nous étions toujours des amants), et avait besoin d'être rassurée.

C'était important pour elle. Et ce qu'avait dit le médecin terrien m'avait troublé, moi aussi. Des jumeaux... ou des anomalies congénitales ! J'avais réalisé que j'étais inquiet, que je l'étais depuis la conception de l'enfant.

— Je vais essayer, mon amour. Il faudra bien essayer tôt ou tard...

Une chose de plus, peut-être, à redécouvrir avec Dio ; une blessure refermée de plus, une liberté de plus, comme la virilité que j'avais redécouverte dans ses bras. De ma main valide, j'ouvrais maladroitement le sachet de cuir suspendu à mon cou où reposait le cristal bleu dans son enveloppe de soie isolante.

Le cristal tomba dans ma main, tiède et puissant, sans l'éclair instantané, l'embrasement, le feu. C'était bon signe. Libre de Sharra aussi (pour le moment). Je considérai la pierre bleue dans ma paume, essayant de ne pas me rappeler la dernière fois que j'avais fait ça.

C'était l'autre main, que la pierre avait brûlée de part en part... pas ma propre matrice, mais la matrice de... assez ! J'écartai ces souvenirs, fermant les yeux un moment, essayant de m'accorder au rythme apaisant de la pierre. Il y avait si longtemps que je n'avais pas touché ma matrice. Finalement, je sentis que je m'étais réglé sur la pierre, j'ouvris les yeux, plongeai calmement mon regard dans les profondeurs bleues où de petites lumières scintillaient et bougeaient comme des choses vivantes. Peut-être qu'elles l'étaient.

Je n'avais pas monitoré depuis des années. C'est la première tâche confiée aux apprentis des Tours : on s'assied à l'extérieur du cercle de matrices, et, grâce à la pierre-étoile qui amplifie vos propres dons, on surveille les fonctions corporelles des participants, pendant que leurs esprits sont ailleurs. Parfois, les télépathes, en profond rapport mental les uns avec les autres par l'intermédiaire des pierres-étoiles, oublient de respirer ou laissent leur système nerveux perdre le contrôle de leurs fonctions vitales, et le rôle du moniteur est de les réactiver. Plus tard, le moniteur apprend les techniques plus difficiles du diagnostic médical, pénétrant à l'intérieur des cellules complexes du corps humain... il y avait bien longtemps. Lentement, précautionneusement, je fis une exploration préliminaire ; le cœur et les poumons faisaient leur travail et apportaient l'oxygène aux cellules, les paupières battaient automatiquement pour lubrifier la surface des globes oculaires ; il y avait un peu de stress dans les muscles du dos à cause du poids de la grossesse... C'était, pour le moment, un examen superficiel. Elle sentit le contact ; elle avait les yeux fermés, mais elle me souriait.

J'avais du mal à y croire ; lentement, tâtonnant comme un novice, je reprenais contact avec la pierre-matrice au bout de six ans, mais j'avais, jusque-là, à peine effleuré la surface. Je tentai un sondage

plus profond...

Feu. Flambant à travers ma main. Douleur... effroyable, agonie de brûlure – dans une main qui n'était plus là pour brûler. Je m'entendis crier... ou était-ce le cri de Marjorie... devant mes yeux paralysés, la forme-feu s'éleva, très haut, chevelure dansant au vent de l'incendie, comme une femme, grande et enchaînée, le corps, les membres et les cheveux en feu...

Sharra !

Je lâchai la matrice comme si elle m'avait traversé la main ; je sentis la douleur d'en être séparé, essayai de la ramasser avec une main qui ne faisait plus partie de mon bras... *Je la sentais là, je sentais la brûlure dans tous les doigts, dans les lignes de la paume, dans les ongles qui brûlaient...* Sanglotant, je fourrai maladroitement la matrice dans le sachet suspendu à mon cou et arrachai mon esprit à la forme-feu que je sentis lentement se consumer et s'éteindre. Dio me fixait avec horreur.

Je dis, les lèvres crispées, cherchant mes mots avec peine :

— Je... je suis désolé, *bredhiya*. Je... je ne voulais pas te faire peur...

Elle m'attira à elle et j'enfouis ma tête dans son sein.

— Lew, c'est moi qui devrais te demander pardon, murmura-t-elle. Je ne savais pas qu'une chose comme ça arriverait... je ne t'aurais jamais demandé... Miséricordieuse Avarra, qu'est-ce que c'était ?

Je pris une profonde inspiration pour supporter la torture de la main absente. Je ne pus me résoudre à prononcer le nom tout haut. La forme-feu rageait toujours derrière mes yeux. Je battis des paupières, essayant de la chasser, et je dis :

— Tu sais bien.

— Mais comment... murmura-t-elle.

— Cette malédiction est toujours dans ma matrice. Chaque fois que j'essaye de m'en servir, je vois... uniquement ça.

Je déglutis avec effort et ajoutai d'une voix étranglée :

— Je croyais être libre. Je croyais être... guéri, et libéré de ça.

— Pourquoi ne pas la détruire ?

Mon sourire ne fut qu'une grimace douloureuse.

— Ce serait la meilleure solution. Je suis sûr que je mourrais avec elle... très vite, et très douloureusement. Mais j'ai été trop lâche.

— Oh non, non, non...

Elle me serrait dans ses bras, m'étreignant désespérément. Je déglutis avec effort, pris plusieurs profondes inspirations, sachant que cela la faisait souffrir plus que moi : Dio était Ridenow et empathie, elle ne pouvait supporter aucune souffrance... parfois, je me demandais si ce qu'elle avait ressenti pour moi était de l'amour, ou si elle m'avait donné son corps, son cœur et son réconfort comme on

calme un bébé parce qu'on ne supporte pas ses cris et qu'on ferait n'importe quoi, n'importe quoi pour le faire taire...

Mais cela m'avait aidé de savoir que ma peine la blessait et je devais essayer de la contrôler.

— Va me chercher quelque chose à boire, veux-tu ?

Quand elle m'apporta mon verre, je bus un peu, essayant d'apaiser mon tumulte intérieur.

— Je suis désolé. Je me croyais libéré de ça.

— Je ne peux pas le supporter, dit-elle avec véhémence. Je ne supporte pas que tu te croies obligé de t'excuser...

Elle pleurait. Elle posa la main sur son ventre et dit, essayant de plaisanter :

— Il est déjà troublé quand il entend son père et sa mère se disputer !

Je jouai le jeu et me lançai aussi dans l'humour forcé :

— Alors, soyons sages pour ne pas réveiller bébé !

Elle vint se blottir près de moi sur le canapé, posant sa tête sur ma poitrine, et dit avec gravité :

— Lew, sur Ténébreuse... il y a des techniciens des matrices qui pourraient te libérer... non ?

— Crois-tu que mon père n'ait pas tout fait ? Et il a été le Premier d'Arilinn pendant près de dix ans. S'il n'a pas réussi, c'est sans doute impossible.

— Oui, dit-elle. Mais quand même, tu vas mieux ; ces crises se font plus rares... n'est-ce pas ? Alors, peut-être que maintenant ils pourraient trouver un moyen...

Le communicateur bourdonna, et j'allai répondre. J'aurais dû savoir que c'était mon père.

— Lew, tu vas bien ? Je me suis senti mal...

Ça ne m'étonnait pas. Tous les télépathes de la planète, s'il y en avait d'autres, devaient avoir senti ce choc.

— Ce n'était pas arrivé depuis longtemps, n'est-ce pas ? Ne te décourage pas, Lew, donne-toi le temps de guérir...

Du temps ? Le restant de mes jours ? pensai-je, coinçant le diffuseur du communicateur sous mon menton du moignon de ma main gauche, et tripotant nerveusement de l'autre la soie isolante de ma matrice. Jamais plus. Je ne toucherais jamais plus ma matrice, alors que... cela... m'attendait. Je débitai à mon père des platitudes rassurantes, et il n'insista pas ; il dit simplement :

— Dans dix jours, il y a un astronef qui fera escale sur Ténébreuse. J'ai réservé deux passages ; et j'ai aussi fait deux réservations sur le vaisseau qui décollera dix jours après ça, de sorte que si quelque chose m'empêchait de prendre le premier, je prendrais le suivant, et ta place y est réservée aussi. Je trouve que tu devrais

venir ; ce que tu as vécu ce soir ne t'a-t-il pas prouvé que tu devras l'affronter tôt ou tard ?

Je parvins à ne pas hurler le refus coléreux qui surgissait dans mon esprit. La distance et le communicateur mécanique bloquaient les pensées ; tout compte fait, c'était la meilleure façon de parler à mon père. Je parvins même à le remercier de sa sollicitude. Mais quand j'eus encore refusé de partir et raccroché, Dio dit :

— Il a raison, tu sais. Tu ne peux pas vivre avec ça jusqu'à la fin de tes jours. Ça a commencé sur Ténébreuse, et c'est sur Ténébreuse que ça devra finir. Tu ne peux pas toute ta vie traîner ce... cet horrible boulet derrière toi. Et je comprends – tu en as dit quelque chose, un jour – que tu ne puisses pas le laisser...

Je secouai la tête.

— Non. Ça... ça me ronge. Crois-moi, j'ai essayé.

J'avais essayé d'abandonner la matrice en quittant le chalet au bord du lac où nous avons vécu sur Terra pendant que ma main guérissait après l'échec final et l'amputation. J'étais allé de l'autre côté du monde... la forme-feu derrière mes yeux, effaçant toute autre vision et perception... j'avais été obligé de revenir, de l'emporter avec nos bagages... de la porter avec moi comme un incubé monstrueux, un démon qui me hantait ; comme la présence de mon père à l'intérieur de mon esprit, et dont je ne serais jamais libéré.

— La question est académique, dis-je. Tu ne peux pas partir, et je ne te laisserai pas. C'est ça que voulait mon père.

— Le bébé ne naîtra pas avant quarante jours, au moins... tu pourrais être revenu à temps...

— Je ne sais rien sur les bébés, dis-je, sauf qu'ils arrivent quand ils veulent et pas quand on les attend.

Mais pourquoi cette pensée éveillait-elle en moi tant d'angoisse ?

— Et les autres ? Vous formiez un cercle lié par la matrice de Sharra... n'est-ce pas ? Pourquoi ne sont-ils pas morts ?

— Peut-être qu'ils sont morts, dis-je. Marjorie est morte. C'était... on peut dire, notre Gardienne. Et j'ai reçu d'elle tout le feu quand... quand elle a brûlé.

Maintenant, je pouvais en parler, presque calmement, comme si je parlais d'une chose survenue à un autre voilà très longtemps.

— Les autres n'étaient pas aussi étroitement liés à Sharra. Rafe n'était qu'un enfant. Beltran d'Aldaran – mon cousin – était à l'extérieur du cercle. Je ne pense pas qu'ils soient morts quand ils ont perdu le contact avec la matrice, ni même quand je l'ai emportée hors planète. Le lien était formé à *travers* moi.

Dans un cercle de matrices, quand il s'agit d'une matrice de haut niveau, c'est la Gardienne qui établit le lien avec la matrice, puis avec les matrices individuelles des télépathes de son cercle. J'étais un technicien des matrices de haut niveau ; j'avais appris à Marjorie à établir ce lien et, en un sens, j'avais été le Gardien de la Gardienne.

— Et les autres ? insista Dio.

Je lui en voulais de me tirer ainsi les vers du nez, mais il faudrait bien en parler un jour ou l'autre, sinon elle ne croirait jamais que j'avais tout essayé pour me libérer. Je lui devais bien cela ; Sharra l'avait touchée aussi maintenant, ainsi que notre enfant.

— Les autres ? dis-je. Kadarin et Thyra ? Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, ni où ils étaient quand... quand tout a explosé.

Elle persista.

— Puisque tu ne pouvais pas laisser la matrice derrière toi, n'auraient-ils pas dû mourir quand tu l'as emportée hors planète ?

— Je l'espère, dis-je en me forçant à sourire.

Kadarin. Nous avions été amis, frères, parents, unis par un rêve partagé qui aurait rapproché Ténébreuse et Terra, réuni nos héritages séparés... au moins, c'était notre espoir au départ. Machinalement, je tripotai les cicatrices de mon visage. Je les devais à Kadarin. Et à Thyra, la demi-sœur de Marjorie, la femme de Kadarin. Je l'avais aimée, haïe, désirée... Je ne pouvais pas imaginer qu'elle était morte ; quelque part, d'une façon ou d'une autre, je savais qu'elle vivait, et Kadarin aussi. Je ne pouvais pas l'expliquer ; mais je savais.

Raison au-delà de toutes les raisons, la millième raison pour laquelle je ne pouvais pas retourner sur Ténébreuse...

Quand Dio fut endormie, je restai assis sur la véranda, contemplant très avant dans la nuit les lumières de la ville qui ne s'éteignaient jamais. Sur Vainwal, la poursuite des plaisirs continue, plus ardente et frénétique quand les rythmes trépidants du jour s'apaisent, quand les gens dorment. Là-bas, je trouverais peut-être une sorte d'oubli. Après tout, n'étais-je pas venu oublier là mes devoirs et mes responsabilités ? Mais maintenant, j'avais une femme et un enfant, et je leur devais bien quelque chose. Le petit doigt de Dio valait bien plus que tous les plaisirs inexplorés de Vainwal.

Et mon fils... Les paroles de mon père m'avaient mis en colère. Mais il avait raison. Il aurait dû naître à Armida ; quand il aurait cinq ans, je l'aurais promené, comme mon père m'avait promené, à cheval sur ses épaules, l'emmenant voir le grand fleuve de chevaux sauvages

coulant à travers la vallée...

Non, c'était fini, j'y avais renoncé. Il y aurait d'autres mondes pour mon fils. Des douzaines, des centaines de mondes, un Empire de mondes, et plus encore. J'allai m'allonger près de ma femme et m'endormis. Mon sommeil fut plein de cauchemars ; je revis ma main, l'horreur qui avait poussé à sa place... et elle s'enfonça dans le corps de Dio, serrant l'enfant, et sortant une chose sanglante, pantelante, mourante... Je m'éveillai avec mon hurlement dans les oreilles, je vis Dio me regarder avec effroi. Je la recouvris tendrement, l'embrassai et allai dormir dans l'autre chambre où rien ne pourrait venir troubler ses songes.

Cette fois, je dormis calmement ; ce fut Dio qui m'éveilla dans l'aube grise, disant avec hésitation :

— Lew, je me sens toute drôle... je crois que le bébé va venir. C'est tôt – mais j'aimerais mieux aller voir pour en être sûre.

C'était beaucoup trop tôt ; mais les Terriens se sont fait une spécialité des matrices artificielles et les bébés prématurés survivent pour la plupart, dans ce milieu qui entretient la vie artificiellement, privés des pensées et de la tendresse de leurs mères. Pourquoi les Terriens sont-ils mentalement aveugles, sans aucune trace de *laran*, sinon par cette privation du plus intime des contacts, où la mère apprend au petit cœur à battre, à tous les organes à fonctionner comme ils le doivent... le corps peut grandir, artificiellement entretenu et nourri, mais qu'en est-il de l'esprit ?

Eh bien, si cela devait endommager le *laran* du fœtus, mais lui sauver la vie... je n'avais pas tellement à me louer de mon propre *laran*. Cet enfant n'entendrait pas nos pensées troublées, nos craintes, et les tourments de ma malheureuse tentative pour le monitorer. Tant pis ! C'était sûrement cette tentative qui provoquait prématurément les contractions, et Dio devait le savoir, mais elle ne me fit pas de reproches, et, comme j'en parlais, elle me fit taire en disant :

— Je le voulais aussi.

C'est donc joyeux que nous partîmes dans les rues désertes en ces heures grises qui précèdent l'aube, et où seuls s'attardaient quelques noctambules endurcis.

L'hôpital terrien était pâle et austère dans le jour grandissant, et dans l'ascenseur exprès qui nous montait jusqu'aux étages des accouchées, loin au-dessus des bruits et des clameurs de la bruyante cité du plaisir, le courage de Dio faiblit. À la réception, je dis ce qui se passait ; le service fut alerté.

Au bout d'un moment, une jeune femme entra, en tenue médicale, ornée du curieux insigne des services médicaux terriens, un bâton entouré de deux serpents. On m'avait dit que c'était un antique symbole religieux, mais les médecins ne semblaient pas en connaître

la signification mieux que moi. Quelque chose dans sa voix me fit lever la tête, et je m'écriai joyeusement :

— Linnell !

Car la jeune fille en uniforme était ma propre sœur adoptive. Seule Avarra savait ce qu'elle faisait sur Ténébreuse, et dans ce curieux uniforme, mais je me hâtai vers elle, lui pris les mains en répétant son nom. J'aurais pu l'embrasser et je faillis le faire, mais la jeune infirmière recula.

— Quoi... Je ne comprends pas ! s'exclama-t-elle, furieuse.

Je battis des paupières, réalisant que je venais de commettre un impair. Mais continuant à la regarder, je pus seulement secouer la tête en disant :

— C'est étonnant... c'est plus qu'une simple ressemblance ! Vous êtes Linnell !

— Mais non, bien sûr ! dit-elle, avec un sourire froid et perplexe.

Dio rit en disant :

— C'est vrai : vous ressemblez beaucoup à la sœur adoptive de mon mari. Enormément. Comme c'est étrange de rencontrer le double d'une parente proche, et sur Vainwal en plus ! Mais naturellement, Linnell ne serait jamais venue ici, Lew. Tu l'imagines portant cet uniforme ?

Naturellement, je ne pouvais pas ; je revis Linnell, dans sa lourde jupe de tartan et sa tunique brodée, ses cheveux châains pendant dans son dos en deux longues tresses. Une Ténébrane en tunique blanche et pantalons collants aurait craint d'attraper froid, et Linnell serait, en plus, morte de honte. Cette femme portait une petite étiquette avec son nom écrit dessus. Je sais lire l'écriture terrienne, maintenant, à peu près, pas très bien, mais mieux que Dio. J'épelai lentement.

— K-a-t-h...

— Kathie Marshall, dit-elle avec un sourire amical.

Elle avait même la petite fossette sur la joue droite, et la petite cicatrice au menton qu'elle s'était faite quand nous étions partis chevaucher dans un canon interdit d'Armida et que nos chevaux avaient trébuché et s'étaient abattus sous nous.

— Si ce n'est pas indiscret, pouvez-vous me dire comment vous vous êtes fait cette cicatrice ? demandai-je.

— Je l'ai depuis l'âge de dix ans, dit-elle. Je crois que c'était un accident de traîneau aérien. J'ai eu quatre points de suture.

Je hochai la tête, déconcerté.

— Ma sœur adoptive en a une toute semblable, et à la même place.

Mais Dio eut un mouvement de douleur, et immédiatement la femme, à la fois familière et étrangère, Linnell-Kathie, ne fut plus que

sollicitude professionnelle.

— Avez-vous compté les contractions ? Parfait. Je vais vous conduire à votre chambre et vous mettre au lit...

Dio, soudain paniquée, se cramponna à ma main, mais elle la rassura :

— Ne vous inquiétez pas ; votre mari pourra vous tenir compagnie dès que le docteur vous aura examinée. Tranquillisez-vous, poursuivit-elle à mon adresse, avec exactement la même expression que Linnell, sérieuse, douce et gentille. Elle est très robuste, et nous pouvons faire beaucoup pour les prématurés. Ne vous inquiétez pas pour votre femme, ni pour le bébé.

Moins d'une heure plus tard, je pus la rejoindre dans sa chambre. Dio était couchée dans une chemise d'hôpital stérile, mais le cadre était assez agréable dans le goût de Vainwal, avec des plantes vertes partout et des arcs-en-ciel scintillant derrière les fenêtres ; des hologrammes laser, supposai-je, mais agréables à regarder et propres à distraire l'esprit de la mère dans son épreuve.

— Notre *coridom* fait exactement la même chose quand une jument championne est sur le point de pouliner, dit Dio avec ironie. Il la pomponne, la bichonne et lui murmure des paroles rassurantes à l'oreille, au lieu de la laisser mettre bas tranquillement. Ils n'arrêtent pas de m'examiner avec des tas de machines, qui sont censées tout leur apprendre sur le bébé, y compris la couleur de ses yeux, mais ils ne veulent rien me dire.

On me permit de lui tenir compagnie pendant les premiers stades de l'accouchement, lui massant le dos, lui donnant à boire et lui rappelant ses mouvements respiratoires ; mais nous savions tous que l'enfant arrivait bien trop tôt, et j'avais peur. Je sentais aussi la peur de Dio, malgré ses efforts pour se détendre, pour coopérer avec le processus inexorable qui expulsait notre enfant dans le monde prématurément. On regarda les arcs-en-ciel, on fit quelques parties de cartes, et je réalisai une anomalie : nous ne parlions pas du nom de l'enfant. Je me dis que nous attendions de savoir si ce serait un garçon ou une fille, voilà tout. À peu près toutes les heures, on me faisait sortir dans le couloir pendant qu'on l'examinait ; puis, vers la fin de la journée, après un autre examen, Kathie, la jeune infirmière, me dit :

— Il va falloir descendre, monsieur Montray ; on l'emmène en chirurgie. Les choses ne se passent pas tout à fait comme elles devraient, ce bébé sera très prématuré ; il faudra donc avoir sous la main tous les appareils nécessaires quand il ou elle naîtra.

— Mais je veux que Lew reste avec moi, s'écria Dio, presque en larmes, se cramponnant à ma main valide.

— Je sais, dit Kathie avec douceur. Je suis sûre que cela vous réconforterait tous les deux. Mais, voyez-vous, nous devons d'abord

penser à l'enfant. Dès que le bébé sera né, votre mari pourra revenir. Mais pas maintenant. Je suis désolée.

Je serrai Dio dans mes bras, cherchant à la rassurer par ce contact. Je savais ce qu'elle ressentait, et, mentalement, je pénétrai son corps dans sa souffrance – sur Ténébreuse, aucun télépathe, aucun Comyn n'aurait pensé, en ces instants, à autre chose qu'à partager l'épreuve de sa femme et à savoir lui aussi ce qu'il en coûte de mettre un bébé au monde. Mais nous n'étions pas sur notre planète natale, et nous ne pouvions rien y faire.

— Il a peur, murmura Dio d'une voix tremblante.

Et cela m'effraya, moi aussi, de la voir pleurer ; je m'étais tant habitué à son courage, à sa force inflexible qui m'avait si souvent soutenu dans l'épouvante. Eh bien, à mon tour d'être fort.

— Ils feront tout ce qu'ils pourront pour toi, *preciosa*.

Je lui envoyai toutes sortes de pensées calmantes et apaisantes, l'enveloppai avec l'enfant dans des ondes réconfortantes, et je vis la souffrance quitter son visage ; elle soupira et me regarda en souriant.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Lew, dit-elle.

Je me penchai pour l'embrasser, et Kathie fit signe à l'autre infirmière de s'écarter pour que je puisse transférer Dio sur le lit roulant qui l'emporterait dans le sanctuaire secret. Dio s'accrocha désespérément à moi, mais je savais qu'il fallait la laisser partir.

J'arpentai les couloirs, pleins de ces odeurs d'hôpital qui me rappelaient tant ma propre épreuve. J'aurais préféré vivre dans le neuvième enfer de Zandru, le plus glacial, plutôt que de respirer ces maudites odeurs. Assourdie par la distance et ma propre fatigue, je sentais la peur de Dio, je l'entendais m'appeler en pleurant... J'aurais pu essayer de la rejoindre de force, mais cela n'aurait servi à rien sur ce monde étranger. Comment pourrions-nous maintenant partager notre enfant, alors que moi, son père, je n'aurais pas vécu sa naissance ? Même à cette distance, je sentais la peur de Dio, courageusement refoulée, sa souffrance, puis tout s'estompa. Pourquoi l'avaient-ils endormie ? Elle était saine et vigoureuse, bien préparée pour l'accouchement, elle n'avait ni besoin ni désir de cette inconscience et je savais qu'elle ne l'avait pas demandée.

L'avaient-ils droguée contre sa volonté ? J'aurais dû rester en rapport mental avec elle, être présent télépathiquement, même si je ne l'étais pas physiquement.

J'essayai de calmer mes craintes. Dans quelques heures, notre fils serait né. J'aurais dû appeler mon père à un moment quelconque de cette journée interminable. Il serait venu à l'hôpital, m'aurait tenu compagnie. Enfin, je le préviendrais dès la naissance.

Serais-je pour mon fils le père que Kennard avait été pour moi, luttant interminablement pour me faire accepter, essayant

inlassablement de me protéger des moindres affronts, s'acharnant à me faire accorder tous les privilèges d'un fils Comyn ? J'espérais ne pas avoir à être aussi dur envers mon fils que Kennard l'avait été envers moi ; je n'aurais pas les mêmes raisons. Pourtant, je comprenais maintenant, en partie, les causes de sa dureté.

Quel nom donnerions-nous à l'enfant ? Dio ferait-elle des objections à celui de Kennard ? Je m'appelais moi-même Lewis-Kennard ; le frère aîné de mon père s'appelait Lewis. Kennard-Lewis, peut-être, d'après mon père et mon frère ? Dio voudrait peut-être lui donner le nom d'un de ses frères, Lerrys, son préféré ? Mais Lerrys s'était disputé avec moi, et peut-être ne voudrait-il pas qu'on donne son nom à mon fils ?... Je retournais vaguement ces idées dans ma tête, peut-être pour me dissimuler le malaise de cette longue attente – pourquoi ne me disait-on rien ?

Peut-être était-ce le moment d'appeler mon père – il y avait un communicateur dans le hall d'entrée de l'hôpital – pour lui dire où j'étais et ce qui se passait. Il voudrait des détails, et je réalisai qu'en ce moment sa compagnie me ferait du bien. Que dirait-il, me demandai-je, en voyant Kathie, qui ressemblait tant à Linnell ? Peut-être qu'il ne remarquerait rien, peut-être étais-je tout simplement dans un état de sensibilité anormale où une légère ressemblance s'exagérerait en une quasi-identité ? Après tout, la plupart des jeunes filles ont une fossette quelque part sur le visage et une petite cicatrice ailleurs. Et il n'était pas rare non plus pour une jeune femme d'ascendance terrienne d'avoir des cheveux châains, les yeux bleus, le visage en forme de cœur et une voix douce et voilée. Que ça nous plaise ou non, Ténébreuse avait été colonisée par un groupe de Terriens de souche homogène, ce qui expliquait notre forte similarité ethnique. Mais Kathie était sans doute bien différente de Linnell, et je m'en apercevrais sûrement dans le cas peu probable où je pourrais les voir côte à côte...

Peut-être cela venait-il de mon épuisement croissant, des efforts que je faisais pour ne pas dormir ; il me sembla, une minute, qu'elles étaient debout l'une à côté de l'autre, Linnell dans sa robe longue de la Fête, plus âgée, plus usée, Kathie en vêtements ténébrans, inexplicablement... et derrière elles, une obscurité palpitante...

J'entendis un léger bruit, me retournai, et me trouvai en présence de la jeune infirmière... oui, elle ressemblait vraiment à Linnell, ce n'était pas une illusion.

Ah, être chez moi, dans les collines entourant Armida, chevaucher en compagnie de Marius et de Linnell, avec Andres, le vieux coridom terrien qui menaçait de nous fouetter parce que nous galopions à une telle vitesse que Marius et moi en déchirions nos culottes et que la gouvernante de Linnell n'arrivait plus à démêler ses cheveux emmêlés par le vent... mais

maintenant, Linnell était sans doute mariée au Prince Derik et Derik couronné, en sorte que ma sœur adoptive était Reine...

— Monsieur Montray ?

— Qu'y a-t-il ? Dio ? Le bébé ? Il n'y a pas de problème ?

Je lui trouvai l'air embarrassé, troublé, et elle refusait de rencontrer mon regard.

— Votre femme va très bien, dit-elle avec douceur. Mais le Docteur DiVario veut vous voir au sujet de l'enfant.

Le docteur était une jeune femme, et j'en fus content. Parfois, un empathé ou un télépathe puissant peut transcender la différence des sexes, mais ici, parmi les aveugles mentaux, je savais que Dio aurait choisi une femme. Celle-ci semblait fatiguée et tendue, et je sus que, si elle n'était pas une empathé, au sens fort du don Ridenow, elle avait au moins cette sensibilité rudimentaire qui distingue le bon médecin du moins bon.

— Monsieur Montray-Lanart ? Votre femme va bien ; vous pourrez la voir dans quelques minutes, dit-elle, et je murmurai une prière à Mère Avarra, prière que je croyais avoir oubliée, puis je dis :

— Notre enfant ?

Elle baissa la tête, et je compris – imaginant le pire, croyais-je.

— Mort ?

— Il était trop prématuré, dit-elle, et nous n'avons rien pu faire.

— Mais, protestai-je, la réanimation, les matrices artificielles – il y a des enfants encore plus prématurés qui ont vécu...

Elle écarta l'objection du geste. Elle semblait épuisée.

— Nous ne l'avons pas montré à votre femme, dit-elle. À la minute où nous avons vu, nous l'avons anesthésiée. Je suis désolée, mais c'était le plus prudent ; elle était très agitée. Elle devrait se réveiller d'une minute à l'autre maintenant, et vous devriez être là. Mais avant, dit-elle, me regardant d'un air où, avec gêne, je reconnus de la pitié, vous devez le voir. C'est la loi, pour que vous ne puissiez pas nous accuser de faire disparaître un enfant sain et vigoureux...

Je me rappelai l'existence d'un marché florissant de nourrissons pour les femmes désirant s'épargner les inconvénients d'une grossesse. Je sentis la détresse de la jeune doctoresse, et cela me rappela un rêve... quelque chose à propos d'un médecin qui m'avait dit, quelques jours plus tôt, que je devais me préparer à quelques anomalies... quelque chose d'horrible, de sanglant...

Elle m'emmena dans une petite pièce nue, pleine de placards fermés et d'éviers, et me montra un plateau recouvert d'un linge blanc.

— Je suis désolée, dit-elle, découvrant le plateau.

Une fois, je sortis des brumes de la drogue, et je vis l'horreur qui avait poussé au bout de mon bras. Les messages enfouis dans les profondeurs des

cellules, et qui ordonnent à une main d'être une main et pas un pied, un sabot ou une aile d'oiseau...

J'avais hurlé à m'en mettre la gorge à vif...

Mais cette fois, aucun son ne s'échappa de mes lèvres. Je fermai les yeux et sentis la main compatissante de la jeune doctoresse sur mon épaule. Elle devait savoir que j'étais content de voir notre enfant inanimé et sans vie, car je l'aurais sûrement... je n'aurais pas pu le laisser vivre. Pas comme ça. Mais j'étais content que ma main n'eut pas eu à...

... s'enfonçant dans le corps de Dio, tirant l'enfant sanglant, avec des serres et des plumes, une horreur au-delà de l'horreur...

Je pris une profonde inspiration, j'ouvris les yeux et je regardai froidement la chose abominablement difforme gisant devant moi sans vie. *Mon fils. Kennard avait-il réagi comme moi en voyant ce que Sharra avait laissé de moi ?* Un instant, je regrettai de ne plus pouvoir me réfugier dans les ténèbres de la folie. Mais il était trop tard. Je dis machinalement :

— Oui, oui, je vois.

Et je me détournai. Ainsi, les dommages cellulaires allaient jusqu'aux cellules germinales de ma semence. Bon, bon.

Jamais je n'emmènerais un fils de mon sang sur mon épaule admirer les chevaux à Armida...

Je tournai le dos, avec l'impression d'avoir toujours la monstruosité devant les yeux. Pas même humaine. Et pourtant, atrocement, il était encore en vie, la veille...

La Déesse nous avait témoigné de la miséricorde...

— Dio est au courant ?

— Je crois qu'elle sait... qu'il était trop difforme pour vivre, dit doucement la doctoresse, mais elle ne sait pas à quel point, et si vous êtes sage, vous ne le lui direz pas. Faites-lui un mensonge vraisemblable – elle vous croira ; les femmes, je crois, ne veulent pas savoir au-delà du nécessaire. Dites-lui que le cœur de l'enfant s'est arrêté. C'est vrai. C'est simple.

Elle me fit sortir de la pièce, m'emmenant loin de la chose que je ne cesserais plus de voir dans mes cauchemars. De nouveau, elle me mit la main sur l'épaule avec compassion et dit :

— Nous aurions pu faire redémarrer le cœur. L'auriez-vous désiré ? Ce sont des décisions qu'un docteur doit parfois prendre seul.

— Je vous suis profondément reconnaissant, dis-je avec gratitude.

— Permettez-moi de vous conduire à la chambre de votre femme.

Dio, allongée dans son lit, semblait toute petite et hébétée comme un enfant qui a pleuré jusqu'au moment de s'endormir, avec des traces de larmes sur le visage. On l'avait coiffée d'un bonnet blanc et

chaudemment bordée sous ses couvertures, qu'elle étreignait d'une main, comme un enfant cramponné à son jouet. Je sentais dans la pièce l'odeur pénétrante de l'anesthésique, je la sentis aussi sur sa peau quand je me penchai pour l'embrasser.

— *Preciosa...*

Elle ouvrit les yeux et se remit à pleurer.

— Notre bébé est mort, murmura-t-elle. Oh, Lew, notre bébé, il n'a pas vécu...

— Tu es saine et sauve, ma chérie. C'est tout ce qui compte pour moi, murmurai-je, la prenant dans mes bras.

Mais dans ma tête, elle était toujours là, l'atrocité, la chose... dans sa faiblesse, elle chercha le réconfort du rapport télépathique, elle qui avait toujours été la plus forte de nous deux, elle contacta mon esprit...

Je la sentis se contracter avec horreur devant ce qu'elle y vit, cette chose froide et impersonnelle dans cette pièce nue sur un plateau chirurgical, inhumaine, terrifiante, cauchemardesque...

Elle hurla en se débattant pour se dégager de mes bras ; elle hurla et hurla, comme j'avais hurlé quand j'avais vu ce qui avait pris la place de ma main, elle hurla et hurla en me rejetant alors que j'aurais pu la réconforter, se débattant pour s'éloigner de cette horreur...

Les médecins accoururent et la droguèrent, craignant qu'elle ne se rende malade, et me renvoyèrent. Et quand, après m'être lavé et rasé, après avoir mangé et accompli les grotesques formalités juridiques pour la crémation de ce qui aurait dû être notre fils, je retournai à l'hôpital, résolu à supporter ses reproches... elle avait vécu avec moi à travers toutes mes horreurs et tous mes cauchemars... je pouvais être fort pour elle maintenant... Elle n'était pas là.

— Votre femme est sortie il y a quelques heures, me dit le docteur quand je fis une scène, exigeant de savoir ce qu'ils avaient fait de ma femme. Son frère est venu et l'a emmenée.

— Elle peut être n'importe où, dis-je. N'importe où dans l'Empire. Mon père soupira, soutenant sa tête de sa main déformée.

— Elle n'aurait pas dû te faire ça.

— Je la comprends. Aucun homme n'a le droit de faire ça à une femme.

Je serrai les dents, dévoré de remords. Si j'avais été capable de barricader mon esprit. Si je m'étais monitoré moi-même pour m'assurer que les cellules germinales n'étaient pas atteintes... J'aurais pu savoir ; j'aurais dû savoir, sachant que ma main n'avait pas repoussé sous la forme d'une main mais d'un cauchemar – maintenant, la douleur fantôme dans mon bras était monstrueuse, dégoûtante... et bienvenue, car elle émoussait le chagrin d'avoir perdu Dio. Mais je la comprenais. Elle en avait déjà tant supporté pour moi, et ensuite

cela... non. À la place de Dio, je ne serais pas resté une décade, et j'avais eu le bonheur de sa présence, de son réconfort, pendant un an et demi...

— Nous pourrions la faire rechercher, dit mon père. Il y a des détectives, des gens qui se spécialisent dans la recherche des personnes disparues ; et pour les citoyens de Ténébreuse, il n'est pas très facile de se fondre dans la population de l'Empire...

Il avait parlé en hésitant, et je secouai la tête.

— Non, elle est libre de circuler comme elle veut. Elle n'est ni ma prisonnière ni mon esclave.

Si notre amour s'était désintégré à la suite de cette tragédie, était-elle à blâmer ? Même en ces circonstances, je lui étais reconnaissant. Deux ans plus tôt, un malheur pareil m'aurait brisé, précipité dans un abîme d'agonie, de désespoir et d'autocommisération suicidaire. Maintenant, j'éprouvais une douleur indicible, mais ce que Dio m'avait donné ne pouvait pas être détruit par son absence. Je n'étais pas guéri – je ne le serais peut-être jamais – mais j'étais revenu à la vie, et je pouvais vivre avec ce qui m'arrivait. Ce qu'elle m'avait donné ferait partie de moi à jamais.

— Elle est libre de s'en aller. Un jour peut-être, elle apprendra à vivre avec ce souvenir, et elle reviendra. Ce jour-là, je serai prêt. Mais elle n'est pas ma prisonnière, et si elle revient, ce doit être parce qu'elle en aura envie.

Mon père me considéra un long moment, craignant peut-être que je craque. Mais il finit par croire, peut-être, que je parlais sincèrement, et il parla d'autre chose.

— Maintenant, il n'y a plus de raisons que tu ne reviennes pas avec moi sur Ténébreuse, pour régler l'héritage d'Alton...

Je pensai à Armida, paisiblement posée dans les plis des Kilghard. J'avais pensé y retourner, avec mon fils sur mon épaule, pour lui montrer les chevaux, lui apprendre ce qu'on m'avait appris, le regarder grandir, participer à sa première veille de feu à mon côté... Espoir insensé. Marius était indemne ; c'étaient ses fils qui continueraient la Lignée des Alton, si elle devait continuer. Je ne m'en souciais plus, cela n'avait plus rien à faire avec moi. J'étais transplanté, coupé de mes racines, exilé... et la souffrance que j'en ressentais était moindre que la souffrance du retour.

— Non, dis-je.

Et mon père n'essaya pas de me persuader. Il savait, je crois, que j'étais à bout de résistance, que j'en avais trop subi, que je n'avais plus la force de lutter.

— Tu n'as pas envie de retourner à l'appartement que tu partageais avec Dio, pas encore, dit-il, et je me demandai comment il le savait.

J'y avais trop de souvenirs. Dio, blottie dans mes bras, contemplant avec moi les lumières de la ville. Dio, ses cheveux dénoués dans le dos, en chemise de nuit, s'essayant en riant aux tâches domestiques, nouvelles pour elle et amusantes pour nous deux. Dio...

— Reste ici quelques jours, dit-il.

Si elle revient, si elle veut me voir...

— Elle saura où te trouver, dit-il.

Et tandis qu'il parlait, je sus qu'elle ne reviendrait pas.

— Reste avec moi quelques jours. Après, j'embarquerai pour Ténébreuse... et tu pourras retourner chez toi ou rester ici. Je te promets...

Il me regarda avec une pitié qu'il était trop sage pour exprimer en paroles et termina :

— ... de ne pas m'immiscer dans ton esprit.

Pour la première fois de ma vie, je sentis que mon père me parlait comme à un égal, à un homme, et non comme à un fils.

— Merci, Père, dis-je en soupirant. Je serai content de rester.

Je ne repensai plus à la matrice de Sharra, enveloppée, isolée et reléguée dans le coin le plus éloigné du placard le plus éloigné de l'appartement que j'avais partagé avec Dio dans la banlieue de la ville. Nous n'en avons plus reparlé pendant les dix derniers jours que nous avons passés dans cet appartement. Il n'a pas pris le premier astronef pour lequel il avait des réservations. Je crois qu'il voulait rester le plus longtemps possible avec moi, qu'il ne voulait pas me laisser seul sur une planète qui m'était devenue aussi étrangère que si je n'y avais pas vécu près de deux ans.

Il y avait encore cinq jours avant le départ du second vaisseau où il avait réservé des places. Peu d'astronefs ont pour terminus Cottman IV, comme les Terriens appellent Ténébreuse. Mais beaucoup de vaisseaux y font escale, car elle est située entre les bras supérieur et inférieur de la Galaxie, et c'est un point de correspondance logique. Vers midi, mon père me demanda, en hésitant, si j'avais envie de l'accompagner à l'un des grands palaces de plaisir de la cité, connu pour ses thermes géants construits sur le modèle d'une antique cité terrienne qui avait élevé le bain à la hauteur d'un art.

Mon père était handicapé depuis des années ; l'un de mes plus anciens souvenirs était celui des sources chaudes d'Armida, et des longs bains où, après un jour glacial passé en selle, nous restions longuement immergés jusqu'au cou dans l'eau brûlante. L'établissement n'était fréquenté que par des infirmes et des handicapés. Dans tout l'Empire, et surtout sur les planètes de plaisir où rien n'est tabou, les thermes servaient de lieux de rencontres pour ceux qui s'intéressaient à autre chose qu'aux bains et aux eaux thermales. Peut-être que la nudité sans complexe favorise l'effacement

des inhibitions. On offre dans ces endroits bien des divertissements qui n'ont rien à voir avec le bain.

L'infirmité de mon père et son boitement lui donnaient les raisons les mieux fondées d'y être ; il y trouvais des masseurs qui détendaient ses muscles douloureux. Je visitais rarement ces endroits – pendant un temps, c'était pour moi une agonie de me trouver dans un tel milieu, et les femmes qui s'y rassemblaient, à la poursuite des hommes dont les inhibitions avaient été atténuées par l'atmosphère des thermes, n'étaient pas, à dire le moins, du genre qui m'attirait beaucoup. Mais mon père me semblait plus raide que jamais, ses pas plus incertains. Il aurait pu appeler un masseur pour l'accompagner là-bas, ou quelqu'un pour l'y emmener en chaise à porteurs – sur Vainwal, on peut obtenir n'importe quoi avec de l'argent – mais dans son état, je ne voulais pas l'abandonner à des soins vénaux. Je l'accompagnai aux thermes, l'amenai jusqu'à la porte des piscines chaudes puis allai au restaurant prendre un verre, en regardant un groupe de danseurs faire les choses les plus étonnantes avec leur anatomie. Plus tard, j'écartai du geste les femmes – et les hommes – qui faisaient le tour de la salle pour racoler les clients suffisamment excités par leur exhibition pour désirer une séance privée, et payante. Je regardai un autre spectacle, en hologrammes cette fois, drame musical racontant une ancienne légende traitant de l'amour et de la vengeance du dieu du Feu ; l'un de ses frères avait vu sa femme enlevée par un troisième, et le dieu du Feu avait déclaré qu'elle était restée chaste, mais le mari bafoué ne voulait pas le croire. Les flammes illusoires entourant l'acteur qui mimait le dieu du Feu me rendirent nerveux, et je quittai le restaurant, mal à l'aise. J'allais prendre un verre dans un autre bar, et c'est là que le masseur de mon père me trouva.

— Vous êtes Lewis-Kennard Lanart ?

Immédiatement, je sus qu'il se passait quelque chose et je me raidis.

— Mon père... qu'est-il arrivé à mon père ?

— Il n'est pas en danger maintenant, dit le masseur, tripotant la serviette qu'il tenait à la main, mais il n'a pas supporté la chaleur du bain de vapeur et il s'est évanoui. J'ai envoyé chercher un médecin, termina-t-il, sur la défensive. On a proposé de l'emmener à l'hôpital terrien, mais il n'a pas voulu. Il a dit qu'il désirait seulement se reposer un peu puis rentrer chez lui avec vous.

On lui avait envoyé un valet pour l'aider à s'habiller, et il buvait un verre de cognac. Il était très pâle, et plus mince que je ne m'en étais rendu compte. Je fus saisi de douleur et de remords.

— Laisse-moi te ramener à la maison, Père, dis-je, demandant un taxi aérien qui nous déposa directement sur le toit plat de notre immeuble.

Je n'avais pas perçu sa détresse ni son évanouissement, j'étais en train de regarder ces stupides danseurs !

— Ça ne fait rien, Lew, dit-il avec douceur. Tu n'es pas mon gardien.

Et, mystérieusement, ces paroles me troublèrent. Pour une fois, au lieu de rester debout, il accepta de s'allonger sur un divan, mais refusa de se mettre au lit.

— Père, tu ne vas pas partir pour Ténébreuse dans cinq jours ? Tu ne supporteras pas le voyage ! Et le climat de Thendara...

— C'est là que je suis né, dit-il avec raideur. Je peux le supporter. Et je n'ai pas le choix, à moins que tu y ailles pour m'en épargner la peine.

Je dis, partagé entre la colère et la pitié :

— Ce n'est pas juste ! Tu ne peux pas me demander ça... !

— Je te le demande, dit-il. Tu es assez fort maintenant. Je ne te l'ai pas demandé avant que tu ne sois prêt. Mais aujourd'hui, tu n'as aucune raison de refuser...

Je réfléchis. Ou essayai. Mais tout en moi refusait. Retourner, marcher avec mes deux pieds dans ce coin d'enfer où j'avais trouvé la mort, la mutilation, la rébellion, l'amour et la trahison...

Non. Miséricordieuse Avarra, non...

Il poussa un profond soupir.

— Il faudra bien que tu regardes un jour la situation en face, Lew. Je ne peux pas affronter le Conseil tout seul. Je n'y compte qu'un allié sûr...

— Dyan, dis-je, et il fera davantage pour toi si je ne suis pas là. Il me hait cordialement, Père.

Il secoua la tête.

— Je crois que tu te trompes. Il a promis...

De nouveau, il soupira.

— Quand même, il faudra bien que tu rentres un jour...

Tu ne peux pas vivre comme ça, Lew. Sur Ténébreuse, il y a des experts en technologie des matrices qui pourront peut-être trouver un moyen de te libérer de Sharra...

— Ils ont essayé, dis-je. Avant de m'emmener hors planète, tu m'as dit qu'ils ont essayé et qu'ils ont échoué ; et que c'est la raison pour laquelle nous devons emporter la matrice hors planète, parce qu'on ne pouvait pas m'en séparer sans me tuer...

— Tu étais plus faible alors. Des années ont passé. Tu pourrais survivre, maintenant.

Mille regrets, terreurs et agonies m'envahirent ; sans ma fatale tentative pour la monitorer, Dio n'aurait peut-être pas accouché prématurément...

Et cette horreur aurait survécu, respiré...

Mais Dio aurait peut-être compris. Ne m'aurait pas... rejeté avec dégoût. N'aurait pas reculé devant le monstre que j'avais engendré, le monstre que j'étais devenu...

Libéré de Sharra, les dommages cellulaires auraient-ils pu s'inverser ? Si j'avais eu le courage d'endurer la souffrance inéluctable pour me libérer de cette matrice géante, peut-être que l'horreur n'aurait pas atteint notre fils... au moins j'aurais pu être monitoré pour savoir à l'avance, et ne pas engendrer un enfant... j'aurais pu avertir Dio, qui n'aurait pas eu à souffrir de cette perte...

— Je ne crois pas que cela aurait rien changé. Le dommage était fait avant ma rencontre avec Dio.

Je savais qu'il avait partagé mon image mentale de cet échec monstrueux de ma main... mais nous ne serions jamais sûrs.

— Un jour. Un jour. Peut-être.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais la referma, et bien que j'entendisse les paroles dans son esprit, il ne les prononça pas tout haut... *J'ai besoin de toi, Lew...* Je lui fus reconnaissant de ne pas se servir de cette dernière arme, sa faiblesse, pour me persuader. J'avais des remords de ne pas lui proposer mon aide. Mais je ne pouvais pas, *je ne pouvais pas...*

Il ferma les yeux.

— J'aimerais me reposer un peu.

Je sortis donc et le laissai seul.

J'arpentai nerveusement l'appartement, me demandant si oui ou non je devrais descendre dans le monde de plaisirs multiformes s'étendant à mes pieds, pour m'enivrer jusqu'à l'inconscience, et ne plus me soucier des horreurs, des remords, des reproches qui me tourmentaient. Mon père avait besoin de moi. Il avait fait, sans rien ménager, tout ce dont j'avais besoin quand j'étais malade et impuissant, et maintenant, je ne voulais pas, je ne pouvais pas me forcer à lui donner aussi généreusement ce qu'il m'avait donné. Je ne pouvais pas faire ce qu'il souhaitait ; mais je ferais ce que je pouvais. Je ne le laisserai pas seul.

Je ne sais pas au bout de combien de temps j'entendis sa voix, ce cri d'indicible souffrance, résonnant en écho dans ma tête et fracassant le silence des pièces. Je sais maintenant qu'il n'y eut pas de cri, que ce fut si rapide qu'il n'eut pas le temps d'émettre un son, mais c'était un cri d'agonie. Je courus vers sa chambre, trébuchant dans ma hâte, tandis que sa voix détonnait dans ma tête comme lors de ce premier rapport où il avait éveillé mon *laran* par la force lorsque j'avais onze ans ; souffrance mortelle, commandement impérieux, inflexible, auquel je ne pouvais pas me soustraire.

LEW, TU DOIS PARTIR, JE NE PEUX PAS – RETOURNE SUR TENEBREUSE, LUTTE POUR LES DROITS DE TON FRERE ET POUR

L'HONNEUR D'ALTON ET DU DOMAINE – TU DOIS Y RETOURNER
ET TE LIBERER DE SHARRA – LEW, JE TE L'ORDONNE. C'EST MA
DERNIERE VOLONTE...

Puis un flot d'amour et de tendresse et un instant de joie
indicible.

— Elaine, entendis-je dans ma tête. *Yllana. Ma bien-aimée.*

Je fis alors irruption dans sa chambre, et le trouvai couché,
inanimé, mort. Avec, sur le visage, un tendre sourire de bonheur.

LIVRE DEUX
LA FORME FEU

TÉNÉBREUSE. LA FIN DE L'EXIL

CHAPITRE PREMIER

Il y avait quelqu'un à la porte. Sortant de rêves confus, Régis Hastur constata qu'il était dans sa chambre du Château Comyn et que son valet discutait à voix basse avec un visiteur matinal et insistant. Régis jeta sur ses épaules un peignoir de fourrure et alla voir qui c'était.

— *Vai dom... ce... cette personne* insiste pour vous voir, même à cette heure indue...

— Eh bien, maintenant je suis réveillé de toute façon, dit Régis, battant des paupières.

Un instant, il ne reconnut pas le jeune homme râblé aux yeux noirs debout devant lui, et dont le sourire ironique lui disait qu'il aurait dû le connaître.

— Nous ne nous sommes pas vus souvent, et je crois que nous n'avons jamais été officiellement présentés, dit-il. Pas depuis que j'avais huit ou neuf ans. Mon nom est Marius, et je ne discuterai pas sur le nom de ma famille alors que je suis ici pour vous demander une faveur.

Régis reconnut alors le fils cadet de Kennard. Il l'avait vu, brièvement, quelque part à Thendara, environ trois ans plus tôt ; peut-être en compagnie de Lerrys Ridenow.

— Bien sûr que je me souviens de toi, mon cousin, dit-il.

Et quand il eut prononcé ces mots, par lesquels il le reconnaissait comme son égal, il pensa, un peu tard, à la contrariété de son grand-père. Le Conseil avait tout fait pour éviter de reconnaître le plus jeune fils de Kennard.

Pourtant, ils avaient mis Régis lui-même en tutelle chez Kennard entre neuf et douze ans. Régis et Lew avaient été *bredin*, frères jurés. Comment refuser cette reconnaissance au fils de Kennard et au frère de Lew ? Mais il avait négligé cette obligation. Et même en cet instant,

son valet fixait Marius comme si le jeune homme était un mille-pattes trouvé dans son porridge.

— Entre donc, Marius. Que puis-je faire pour toi ? dit-il.

— Pas pour moi, dit Marius, mais pour mon ami. Cette saison, j'habite la maison de ville de mon père à Thendara. Je ne peux pas dire qu'on m'ait accueilli à bras ouverts au Château Comyn.

— Je sais, et j'en suis désolé, Marius. Que veux-tu que je te dise ? Ce n'est pas moi qui prends les décisions au Conseil, ce qui ne veut pas dire que je les approuve. Entre donc. Tu ne vas pas rester dans le couloir. Veux-tu boire quelque chose ? Erril, prends son manteau.

— Je n'ai pas le temps, j'en ai peur. Mon ami... tu le connais ; il m'a dit que vous avez été prisonniers ensemble à Aldaran, et que tu sais quelque chose de...

Marius hésita, baissa la voix, et ajouta, comme s'il prononçait une obscénité :

— ... de *Sharra*.

Régis se rappela alors la monstrueuse forme-feu qui flambait et rageait dans ses cauchemars, les vaisseaux explosant en flammes...

— Je ne me rappelle que trop bien, dit-il. Ton ami – c'est Rafe Scott, n'est-ce pas ?

Il se rappela aussi les avoir vus ensemble à Thendara. En compagnie de Lerrys Ridenow qui aimait la société des Terriens.

C'est impossible, je n'ai pas même rêvé de Sharra pendant toutes ces années et maintenant... il y a plus qu'une coïncidence.

— Je l'ai invité, dit Marius, et les serviteurs l'ont entendu crier et sont venus me réveiller ; je me suis rendu à son chevet, mais il ne m'a pas reconnu ; il a continué à crier et délirer sur Sharra... Je ne suis pas parvenu à me faire entendre. Pourrais-tu... pourrais-tu venir ?

— Ce qu'il te faut, c'est un guérisseur, dit Régis. Je n'ai aucune compétence pour ce genre de chose...

Et il se surprit à se demander si Danilo, qui avait été prisonnier avec lui à Aldaran, et qui avait aussi été touché par la forme-feu, s'était réveillé dans des cauchemars.

— Seigneur Régis, dit le valet, indigné, vous ne pensez pas à sortir avec ce... à cette heure de la nuit, obéissant au doigt et à l'œil de n'importe qui ?

Régis n'y songeait pas. Ce qu'il fallait à Marius, c'était un guérisseur ou un technicien des matrices. Régis avait passé une saison dans une Tour, pour apprendre à contrôler son propre *laran*, afin que ce don ne le rende pas malade ou fou, mais il ne connaissait aucune des techniques avancées permettant de guérir le corps ou l'esprit par les matrices, et il savait très peu de choses sur Sharra. Mais depuis toutes ces années sa propre matrice s'était assombrie et il ne pouvait la toucher sans voir la forme-feu... mais les paroles de son valet le

choquèrent.

— Je ne sais pas si je pourrai t'aider beaucoup, Marius. Quant au jeune Scott, je ne l'ai pratiquement pas vu depuis ces événements. Mais je viendrai par amitié, dit-il, ignorant l'air outré du serviteur. Donne-moi mon habit et mes bottes, Erril.

Enfilant ses vêtements à la hâte il se dit qu'il était sans doute le seul télépathe restant dans les Domaines à avoir eu ne serait-ce que ce contact indirect avec Sharra. Assez pour le guérir du désir d'en apprendre davantage.

Qu'est-ce que cela peut signifier ? La matrice n'est même pas sur Ténébreuse ! Lew et Kennard l'ont emportée avec eux...

Il s'aspergea le visage d'eau glacée, dans l'espoir de s'éclaircir les idées. Puis il comprit...

J'en suis responsable. J'ai envoyé le message, et mon grand-père sera furieux en l'apprenant. Et je souffre déjà les conséquences de mon acte.

En un éclair, il revit la scène. Une vingtaine de décades plus tôt, il avait eu connaissance d'une décision des *cortes*, l'assemblée municipale de Thendara, en sa qualité d'Héritier d'Hastur. L'honneur lui interdisait d'en discuter avec quiconque, *mais que faire quand l'honneur entre en conflit avec l'honneur ?* Finalement, il s'était rendu chez le seul homme de Ténébreuse pouvant avoir un intérêt à faire annuler cette décision.

Dyan Ardaïs l'avait écouté, avec un petit sourire ironique, comme s'il sentait que Régis avait horreur de venir en suppliant lui demander une faveur. Régis avait conclu avec colère :

— Voulez-vous les laisser faire cela à Kennard ?

Alors, Dyan avait froncé les sourcils et lui avait demandé de tout répéter.

— Quelles sont leurs intentions, exactement ?

— Cette année, à la première session du Conseil, Kennard sera déchu de ses droits sur le Domaine parce qu'il a abandonné Ténébreuse ; et ils donneront Armida à Gabriel Lanart-Hastur ! Simplement parce qu'il commande la Garde et qu'il a épousé ma sœur !

— Je ne vois pas quel autre choix ils ont.

— Kennard *doit* revenir, dit Régis avec colère. Ils ne devraient pas faire une chose pareille derrière son dos ! Il devrait avoir la possibilité de contester ! Et Kennard a un autre fils !

— Je m'assurerai au moins que Kennard est au courant, dit Dyan au bout d'un long silence. Et alors, s'il décide de ne pas rentrer pour défendre ses droits – eh bien, je suppose que la loi devra suivre son cours. Faites-moi confiance, Régis. Vous avez fait tout ce que vous pouviez.

Et maintenant, des semaines plus tard, se préparant à la hâte pour

suivre Marius, il repensait à cette scène. Même si Kennard était revenu, il n'aurait pas commis la folie de rapporter la matrice de Sharra, non ?

Ce n'est peut-être qu'un mauvais rêve... Peut-être que Rafe, dans son cauchemar, a contacté la seule personne de Thendara ayant été touchée par Sharra, de sorte que j'ai rêvé aussi...

Il jeta sa cape sur ses épaules et dit à Marius :

— Partons. Erril, appelle mon garde du corps.

Il ne désirait pas la présence de cet homme, mais il savait aussi que, même à cette heure, il ne pouvait pas marcher dans les rues de Thendara sans aucune escorte ; il avait dû promettre à son grand-père qu'il n'en ferait rien.

J'ai vingt ans passés, je suis adulte, et pourtant, en ma qualité d'héritier de mon grand-père et d'Héritier d'Hastur, je suis obligé de me plier à sa volonté...

Il attendit l'arrivée du Garde en uniforme puis descendit le dédale de couloirs du Château Comyn et sortit dans les rues désertes de Thendara, Marius marchant à son côté en silence.

Il y avait bien des années que Régis n'était pas venu dans la maison de ville de Kennard Alton. Elle se dressait au coin d'une vaste place pavée, plongée dans l'obscurité, à part une fenêtre éclairée dans le fond. Marius se dirigea vers une porte latérale, et Régis dit à son garde :

— Attendez-moi ici.

L'homme chercha à le dissuader à voix basse – le *Vai Dom* devait être prudent, c'était peut-être un piège – mais Régis dit sèchement que cette supposition était injurieuse pour son parent, et le Garde, qui avait eu Kennard pour Commandant et avait sans doute aussi connu Lewis dans les cadets, obéit en grommelant.

Pourtant, après l'avoir quitté, Régis se dit que sa présence, tout compte fait, l'aurait quand même rassuré. Il était enclin à faire confiance à Marius, mais Rafe Scott était Terrien, et ces gens-là étaient indifférents au code de l'honneur. De plus, Rafe était apparenté au super-traître Kadarin, qui avait été l'ami de Lewis, puis l'avait trahi, battu, torturé, et drogué pour lui faire servir Sharra malgré lui...

De l'intérieur de la maison obscure s'éleva un cri, un hurlement, un rugissement tel qu'on pouvait douter qu'il sortît d'une gorge humaine. Un instant, Régis sentit derrière ses yeux un embrasement – la terreur primale de la tempête de feu, dévorante et rageante... puis il se ferma, sachant que c'était la terreur de l'autre qu'il avait captée. Il parvint à barricader son esprit et se tourna vers Marius, livide à son côté. Le jeune homme avait-il assez de *laran* pour avoir reçu l'image ? Était-il troublé par la détresse de Rafe ?

Kennard a prouvé au Conseil que Lew avait le Don des Alton, et ils

l'ont accepté. Ils n'avaient pas reconnu Marius ; le fils cadet de Kennard était-il pour autant dépourvu de laran ?

— Marius, je ne sais pas si je pourrai faire quelque chose pour lui, ne l'oublie pas. Mais il faut que je le voie.

Marius hocha la tête et le précéda dans la maison, s'arrêtant à une porte où se tenait un serviteur tout tremblant, trop effrayé pour entrer.

— Il n'y a pas eu de changement, *dom* Marius. Andres est avec lui.

Régis lui accorda à peine un regard, mais reconnut immédiatement ce solide gaillard grisonnant en vêtements ténébreux – Régis savait qu'il était terrien – qui était chef *coridom*, ou intendant, à Armida quand Régis enfant y avait séjourné. Rafe Scott était assis dans son lit, très raide, le regard fixé sur quelque chose qu'il était seul à voir, et, à l'entrée de Régis, se remit à pousser ce hululement animal de terreur et d'épouvante. Malgré ses solides barrières mentales, Régis sentit l'embrasement, la chaleur, le feu, le tourment... une femme agitant sa chevelure incandescente...

Comme un animal en face de son ennemi primordial, Régis sentit tous les poils de son corps se hérissier. Marius avait posé à Andres une question à voix basse, et le vieux serviteur secoua la tête.

— Je n'ai rien pu faire, que le tenir pour qu'il ne se blesse pas.

— Je regrette que Lerrys ne soit pas en ville, dit Marius. Les Ridenow sont entraînés au contact avec les intelligences étrangères – les entités qui n'appartiennent pas à notre monde.

Régis considéra le jeune homme terrifié. Il n'avait vu Rafe qu'une seule fois : à Aldaran. Un adolescent de treize ans. Rafe était alors bien jeune pour être admis dans un cercle de matrices. Il devait avoir dix-neuf ou vingt ans, maintenant...

Ce n'est plus un enfant. C'est un homme. Mais, vivant parmi les Terriens, il n'a pas eu l'entraînement qui lui permettrait d'affronter ce genre d'épreuve...

...pourtant Lew a été formé à Arilinn, et toute sa technique ne l'a pas empêché d'être brûlé par les feux de Sharra...

Ça ne servirait à rien de faire venir un technicien des matrices ordinaires. Ils pouvaient faire bien des choses – ouvrir des serrures sans clé, retrouver les objets perdus grâce à leur clairvoyance amplifiée par la matrice, jeter des charmes de vérité sur les transactions commerciales où la confiance normale ne suffisait pas, diagnostiquer des maux obscurs, et même effectuer de petites opérations sans bistouri et sans épanchement de sang. Mais Sharra était au-delà de leur compétence. Pour le meilleur ou pour le pire, nul sur Sharra n'en savait plus que Régis.

Il éprouvait une révolulsion terrible à l'idée de toucher cette

horreur ; mais, raffermissant son esprit en portant la main à la matrice suspendue à son cou, il tenta un léger contact télépathique. À ce rapport étranger, Rafe, comme retombant sous l'emprise de l'horreur, se convulsa violemment et s'écria :

— Non ! Non, Thyra ! Ma sœur, ne...

Juste une fraction de seconde, Régis reconnut l'image dans l'esprit de Rafe, une femme, non pas l'horreur à chevelure de flammes qu'était Sharra, mais une rousse aux lèvres rouges et aux curieux yeux d'or...

Puis Rafe battit des paupières, la vision disparut et il posa sur Régis des yeux où l'intelligence était revenue. Régis nota, avec quelque surprise, qu'il avait les yeux dorés.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rafe. Pourquoi me regardez-vous comme ça ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Il battit de nouveau des paupières, et regarda autour de lui avec égarement.

— Marius, que s'est-il passé ?

— C'est à toi de me le dire, dit Marius. Tout ce que je sais, c'est que tu as réveillé toute la maison en délirant et divaguant sur...

Il hésita, et Rafe prononça le mot à sa place, avec le plus grand naturel :

— Sharra.

Régis en fut obscurément soulagé, comme si un blocage venait de céder.

— Tu ne m'entendais plus, dit Marius. Tu ne me connaissais plus.

Rafe fronça les sourcils et dit :

— Désolé de t'avoir dérangé – par tous les diables, tu es allé tirer du lit le Seigneur Hastur en pleine nuit ?

Consterné, il regarda Régis.

— Je suis navré, s'excusa-t-il. Ce devait être un mauvais rêve, sans plus.

Dehors, la grisaille de l'aube commençait à s'éclaircir. Marius dit avec embarras :

— Honorerez-vous ma maison en déjeunant ici, Seigneur Régis ? C'est une bien pauvre compensation pour avoir troublé votre repos...

— Avec plaisir, mon cousin, dit Régis, avec une inflexion plus intime que dans « mon parent », mais moins que dans « mon frère ».

Son grand-père serait furieux, mais tous les forgerons des forges de Zandru ne peuvent pas raccommoder un œuf cassé, et ce qui est fait est fait. Marius donna des ordres à Andres, et Régis ajouta :

— Pouvez-vous faire manger mon garde à la cuisine ?

Quand les serviteurs se furent retirés, Marius demanda :

— Que s'est-il passé, Rafe ? À moins que tu l'ignores ?

Rafe secoua la tête.

— Je ne pense pas que c'était un rêve, dit-il. J'ai vu ma sœur Thyra et elle... elle est revenue à Sharra. J'avais peur...

— Mais pourquoi aujourd'hui, alors qu'il ne s'est rien passé pendant six ans ? demanda Régis.

— J'ai presque peur de le découvrir, dit Rafe. Je pensais que Sharra était partie... endormie, au moins ici, sur Ténébreuse...

— Elle n'est pas sur Ténébreuse, dit Régis. Les Alton l'ont emportée hors planète, peut-être sur Terra. Je n'ai jamais su pourquoi...

— Peut-être, dit Rafe, parce qu'elle y aurait fait plus de mal ici...

Il se tut, mais Régis, voyant l'image dans son esprit, se souvint de l'incendie de l'astroport terrien de Caer Donn.

— Si elle était ici, Kadarin l'aurait peut-être reprise.

— Je ne savais pas qu'il était toujours vivant, dit Régis.

Rafe soupira.

— Si. Mais ça fait des années que je ne les ai pas vus. Ils sont... restés cachés longtemps.

Il fut sur le point d'ajouter quelque chose, puis haussa les épaules et ajouta :

— En temps normal, j'aurais été content d'apprendre que Thyra est encore vivante, mais maintenant...

D'une main tremblante, il tripota la matrice suspendue à son cou.

— Je n'étais qu'un enfant quand le cercle de Sharra a été rompu et alors, je... j'ai été en état de choc. Quand j'ai été rétabli, on m'a dit que Marjorie était morte, que Lew avait emporté la matrice hors planète et ne reviendrait jamais, et je... j'ai découvert que je ne pouvais plus utiliser ma pierre-étoile ; j'avais participé au cercle, et quand le lien avec Sharra a été brisé, ma propre matrice a été... calcinée, croyais-je. Mais maintenant, je n'en suis plus sûr...

Il découvrit sa pierre. Elle était toute petite, pensa Régis, petit bijou bleu à facettes plein de crapauds. Rafe baissa les yeux sur elle, et elle s'enflamma, si nettement que Régis et Marius purent voir aussi la forme de feu. Rafe voulut ranger sa pierre, mais sa main tremblait tellement qu'il n'arrivait pas à tirer les cordons du sachet de cuir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura-t-il.

— Ça ne peut vouloir dire qu'une chose, dit Régis. Ça veut dire que Kennard est revenu. Ou Lew. Ou les deux. Et que, pour une raison ou une autre, ils ont rapporté la matrice de Sharra avec eux.

Le premier jour de la saison du Conseil, Régis Hastur arriva de bonne heure à la Chambre de Cristal.

Il se demanda s'il utiliserait l'entrée Hastur (dans le couloir entourant la salle, chaque Domaine avait son entrée particulière, et une petite antichambre devant son enceinte, pour que les familles

puissent se rencontrer en privé avant de faire leur entrée cérémonielle) puis il haussa les épaules, et, après s'être arrêté à la porte pour échanger amicalement quelques mots avec le Garde, entra par la porte principale.

Dehors, la journée était ensoleillée, et la lumière entraît à flots par les prismes du plafond qui donnaient son nom à la salle ; on se serait cru au cœur d'un arc-en-ciel multicolore. La Chambre de Cristal était octogonale et semblait spacieuse ; à l'apogée des Comyn, elle devait paraître exiguë pour contenir tous ceux qui avaient droit de Comyn sur les Domaines. Régis se trouvait sous le dais central, devant une large porte à double battant surveillée par des Gardes de confiance ; les sept autres côtés étaient attribués chacun à un Domaine, séparés les uns des autres par des rampes et pourvus de bancs, de boxes et de quelques loges fermées par des rideaux, pour que les Seigneurs et les Dames de chaque Domaine puissent regarder sans être vus, ou préserver leur anonymat jusqu'au moment de la session plénière. Une enceinte était vide, et l'avait toujours été, aussi loin que remontât le souvenir de Régis ; son grand-père lui avait dit un jour, quand il était petit, que l'enceinte d'Aldaran était vide aussi loin que remontât son souvenir ou celui d'aucun de ses parents. L'ancien septième Domaine, celui d'Aldaran, était exilé des Comyn depuis si longtemps que personne ne se rappelait pourquoi ; les raisons, s'il y en avait, avaient été oubliées pendant les Ages du Chaos. Il l'avait vue ainsi tous les ans depuis qu'il était en âge d'assister au Conseil : vide, poussiéreuse et laissant, au mur, un espace nu où aurait dû se trouver la bannière d'Aldaran ornée de l'aigle à deux têtes.

Les rideaux étaient tirés, également, autour de l'enceinte d'Alton. Elle restait vide depuis cinq saisons ; maintenant, au début de la sixième, Régis pensait que Kennard ou Lewis serait là pour empêcher qu'on déclare vacant le Domaine d'Alton et qu'on nomme Gabriel Lanart-Hastur Gardien du Domaine.

Mais il n'arrivait pas à croire que Kennard reviendrait sans rendre au Seigneur Hastur au moins une visite de courtoisie.

Nous étions amis. Je crois que Lew m'aurait prévenu.

Il n'avait reçu aucune nouvelle, et cela le troublait. Peut-être que Kennard et Lew avaient décidé de renoncer au Domaine par défaut. Dans un avenir proche et inévitable, une suzeraineté féodale perdrait tout son sens. Marius était riche ; Kennard avait beaucoup de propriétés en dehors d'Armida. Peut-être valait-il mieux que lui soit épargné ce pouvoir archaïque sur l'ancien Domaine, comme Régis y aurait volontiers renoncé, pour ne pas présider aux changements qui allaient survenir dans la société ténébreuse ; mieux valait laisser cette tâche ingrate à Gabriel.

Il embrassa la salle du regard. Il vit quelqu'un remuer derrière les

rideaux partiellement clos de l'enceinte Ridenow ; peut-être l'épouse du Seigneur Edric, ou l'une de ses filles adultes. Il y avait beaucoup d'enfants chez les Ridenow, apparemment épargnés par la stérilité qui frappait certains Domaines plus anciens. La branche aînée des Aillard était éteinte ; c'était une branche collatérale, les Lindir-Aillard, qui gouvernait la maison, avec Dame Callina comme chef officiel du Domaine ; elle avait une sœur cadette, Linnell, qui avait été pupille de Kennard, et un frère qui faisait partie de l'entourage de Dyan Ardaïs, mais Régis ne savait pas exactement si le jeune homme était un amant ou simplement un courtisan, et d'ailleurs, il ne s'en souciait pas. Dernièrement, le jeune Merryl Lindir-Aillard avait été vu plus souvent en compagnie du jeune prince Derik Elhalyn. Un jour, le grand-père de Régis, Danvan, Seigneur Hastur, avait manifesté quelque consternation devant les fréquentations du jeune prince.

— Tu ne devrais pas t'inquiéter, avait dit Régis avec un peu d'ironie. Quels que soient les goûts de Merryl, Derik n'aime que les femmes. Merryl lui fait sa cour, voilà tout.

Régis était télépathe – la Chambre de Cristal était entourée d'amortisseurs télépathiques, mais ils n'étaient pas encore branchés ou réglés – et il ne fut pas surpris d'entendre le Garde posté à la porte parler d'un ton d'abord amical, quoique respectueux, puis avec la plus plate déférence.

— Non, *vai dom*, vous êtes en avance ; il n'y a encore personne, à part le Seigneur Régis Hastur.

— Parfait, dit la voix aiguë du jeune prince. Je n'ai pas vu Régis depuis la saison passée.

Régis se retourna et s'inclina devant Derik Elhalyn. Mais Derik, ignorant les cérémonies, s'approcha pour lui donner l'accolade de parent.

— Pourquoi es-tu venu si tôt, mon cousin ?

Régis sourit et dit :

— Je pourrais te renvoyer la question. Je ne m'attendais pas à arriver le premier.

Il y avait une ou deux personnes, même parmi les Comyn, à qui il aurait pu dire franchement : *Grand-père me harcelait encore pour me marier cette saison, et je suis parti pour ne plus me disputer avec lui.*

Mais ces préoccupations d'adulte semblaient déplacées quand on parlait à Derik, bien qu'il fût grand, bien fait de sa personne et eût trois ans de plus que lui.

Le Domaine d'Elhalyn avait autrefois appartenu au clan Hastur – en fait, tous les Domaines étaient issus des figures légendaires d'Hastur et Cassilda, mais les Elhalyn étaient restés unis aux Hastur plus longtemps que les autres. Quelques siècles plus tôt, les rois Hastur avaient cédé leurs fonctions purement cérémonielles, et le trône lui-

même, aux Hastur d'Elhalyn. La mère de Régis était une sœur du Roi Stephen et le terme de « cousin » n'était pas uniquement de courtoisie. Régis connaissait Derik depuis la petite enfance ; mais quand il eut atteint l'âge de neuf ans, il était évident pour tous qu'il était plus vif et intelligent, et il commençait à traiter Derik en petit frère. Pourquoi les avait-on séparés ? Régis mis en tutelle à Armida, le jeune prince ne pouvait sentir son infériorité. À mesure qu'ils grandissaient, il devenait douloureusement évident que Derik était lent et obtus. Il aurait pu être couronné à quinze ans, où un garçon devenait légalement un homme ; à cet âge, Régis avait été déclaré Héritier d'Hastur, et on lui avait donné toutes les responsabilités découlant de cette situation ; mais le couronnement de Derik avait été retardé d'abord jusqu'à ses dix-neuf ans, puis jusqu'à ses vingt-cinq ans.

Et après ? se demandait Régis. Que fera mon grand-père si Derik n'est pas plus mûr pour gouverner à vingt-cinq ans qu'il ne l'était à quinze ?

— Il nous faudra une nouvelle bannière pour mon couronnement, dit Derik, debout devant l'enceinte des Elhalyn. Celle-ci est tout élimée.

Merryl Lindir-Aillard, qui se tenait derrière lui, dit avec douceur :

— Mais l'ancienne a vu le couronnement de centaines de rois Elhalyn. Elle contient toutes les traditions des siècles passés.

— Eh bien, il est temps de mettre de nouvelles traditions à l'honneur, dit Derik. Pourquoi n'es-tu pas en uniforme, Régis ? Tu n'es plus dans la Garde ?

Régis secoua la tête.

— Mon grand-père a besoin de moi aux *cortes*.

— Ce n'est pas juste qu'on ne m'ait pas laissé servir dans la Garde, dit Derik. Il y a tant de choses qu'on ne me laisse pas faire !

— Mon grand-père m'a raconté qu'il avait été maître des cadets pendant plusieurs saisons, dit-il, mais qu'on avait dû le remplacer parce que les jeunes cadets étaient trop intimidés par un Hastur.

— J'aurais quand même aimé porter l'uniforme, dit Derik, boudeur.

— Ça ne vous aurait pas plu, mon prince, intervint habilement Merryl. Les cadets en veulent aux Comyn qui sont dans leurs rangs – ils vous ont rendu la vie impossible, n'est-ce pas, Dom Régis ?

Régis allait dire : *Seulement la première année, seulement jusqu'à ce qu'ils constatent que je n'essayais pas d'user du privilège du rang pour obtenir des faveurs imméritées*. Mais il pensa que cela dépasserait l'entendement de Derik, et il dit simplement :

— Ils m'en ont fait voir, c'est vrai.

— Même si on a retardé mon couronnement, on ne retardera pas une fois de plus mon mariage, dit Derik. Le Seigneur Hastur a dit qu'il

en parlerait à Dame Callina, en vue d'annoncer mes fiançailles avec Linnell à ce Conseil. Je trouve que c'est à toi, Merryll, que je devrais la demander en mariage. C'est toi son tuteur, n'est-ce pas ?

— Selon les lois actuelles des Comyn, la Lignée Aillard est gouvernée par les femmes. Mais Dame Callina est très prise par sa charge à la Tour ; peut-être pourra-t-on faire en sorte de ne pas la déranger pour des questions mineures comme celle-là.

— Callina est toujours Gardienne de Neskaya – non, d'Arilinn, Dom Merryll ? dit cérémonieusement Régis, contrarié qu'il ait mis dans la tête de Derik l'idée que c'était lui qui devait être consulté, avant la légitime Gardienne du Domaine.

— Non, dit Merryll, fronçant les sourcils. Je crois qu'elle est ici en qualité de Gardienne pour travailler avec la Mère Ashara.

— Miséricordieuse Avarra, la vieille Ashara est encore vivante ! s'exclama Derik. Elle servait déjà d'épouvantail à ma nurse pour me faire peur quand j'avais six ans ! Enfin, Callina ne restera pas longtemps ici, n'est-ce pas, Merryll ?

Il sourit à son ami, et Régis se dit qu'il y avait entre eux une entente secrète.

— Mais je n'ai jamais vu Ashara, et je crois que personne d'autre ne l'a vue – ma grand-tante Margwenn était sous-Gardienne sous ses ordres longtemps avant ma naissance, et elle disait aussi qu'elle l'avait à peine vue. Ashara doit être aussi vieille que la grand-mère de Zandru !

Régis essayait de se rappeler ce qu'il avait entendu dire sur la vieille Gardienne de la Tour des Comyn.

— Si elle était morte, je crois que nous le saurions, dit-il. Mais elle est certainement trop âgée pour jouer un rôle actif dans les affaires Comyn. Est-elle Hastur ou Elhalyn ? Je crois que je ne l'ai jamais su.

Derik secoua la tête.

— Pour ce que j'en sais, elle pourrait aussi bien être la sœur adoptive de la Cassilda des légendes ! Elle doit avoir du sang *chieri*, je suppose. Il paraît qu'ils sont d'une longévité incroyable.

— Je n'ai jamais vu un *chieri*, dit Régis. Ni, je crois, personne de notre génération ; mais Kennard m'a dit un jour qu'au cours d'un voyage dans les montagnes avec son frère adoptif il avait été l'hôte d'un *chieri* ; il était encore adolescent à l'époque. À ce propos, notre grand-père semble parti pour vivre aussi longtemps qu'un *chieri*, poursuivit-il en souriant. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai – que son règne soit le plus long possible ! Je ne suis pas pressé de gouverner le Domaine d'Hastur !

— Mais moi, je suis prêt pour le Domaine d'Elhalyn, dit Derik, maussade. Mon premier acte sera de te trouver une noble épouse,

Régis.

Mais avant qu'ils aient eu le temps de poursuivre, il y eut des remous dans l'enceinte Ardaïs, et Dyan entra par la porte particulière, et alla s'asseoir dans un box. Danilo l'accompagnait, et Régis alla lui dire quelques mots, tandis que Derik et Merryl se séparaient et gagnaient l'enceinte de leurs Domaines respectifs.

— Dom Régis, dit Danilo, toujours excessivement cérémonieux devant des étrangers. Votre Héritier siégera-t-il au Conseil aujourd'hui ?

— Non. Mikhaïl n'a que onze ans. Il aura tout le temps quand il sera déclaré majeur, dit Régis.

Six ans plus tôt, sous l'aiguillon du danger, il avait adopté pour Héritier le plus jeune fils de sa sœur Javanne.

Mikhaïl a onze ans. Dans deux ans, il sera en âge d'entrer dans les cadets, puis d'assumer toutes les responsabilités d'un fils Comyn. Gabriel et Rafaël, ses frères aînés, sont actuellement dans les cadets – à quinze et quatorze ans. Si Gabriel Père est nommé Gardien du Domaine d'Alton, seront-ils Hastur ou Alton ? Le rang est attaché au parent le plus noble ; ils seront donc Hastur...

Il jeta un coup d'œil vers Dyan. Aujourd'hui, le Seigneur Ardaïs n'était pas, comme d'habitude, en noir de la tête aux pieds, mais portait l'é�incelante tenue noir et argent de son Domaine. Il dit, plutôt dubitatif :

— Il n'y a personne dans l'enceinte d'Alton...

Dyan, mieux que personne, doit savoir si Kennard est revenu...

Peut-être devrais-tu lui dire ce qui s'est passé avant-hier, concernant Marius et Rafe Scott... et Sharra.

Et Dyan répondit :

— Régis, le Domaine ne tombera pas dans les mains des Hastur sans aucune contestation. Je vous le promets.

Mais devant le regard froid et métallique du Seigneur Ardaïs, implacablement barricadé, Régis sut qu'il ne pouvait pas lui demander ce qu'il avait prévu. Il s'inclina et alla prendre place dans son enceinte, sous la bannière bleue au sapin d'argent des Hastur.

Hommes et femmes entraient maintenant et s'asseyaient sous les bannières de leurs Domaines respectifs. Un léger bourdonnement lui apprit qu'on branchait les amortisseurs ; lors de la construction du Château Comyn et de la Chambre de Cristal, on était parti du principe que quiconque avait des droits héréditaires sur les Domaines était doué de *laran*, et, par tradition, on installait des amortisseurs télépathiques à intervalles réguliers tout autour de la salle, pour prévenir toutes indiscretions volontaires ou non.

Tous les assistants sont mes parents, pensa Régis. Ou devraient l'être. Tous les Comyn descendaient des sept fils légendaires d'Hastur

et Cassilda. La légende faisait d'Hastur le fils d'Aldones, Seigneur de la Lumière. Hastur, disait-on, avait renoncé à sa divinité par amour pour une mortelle. La part de vérité contenue dans cette histoire s'était perdue dans la nuit des temps avant même que les Ages du Chaos n'aient scindé les Domaines en une centaine de petits royaumes. Et quand les descendants d'Hastur avaient reconquis leur puissance, seules quelques Tours subsistaient, et le *laran* des Comyn ne s'en était jamais relevé.

Pourtant, pensa-t-il, les Terriens prétendent, et se disent capables de prouver, que tous les habitants de Ténébreuse, Comyn et roturiers, descendent de colons terriens échoués sur la planète à bord d'un vaisseau en perdition. Où est la vérité ? Mieux, que signifiait la vérité ? Quelle était l'origine des légendes ? Si nous sommes tous terriens, d'où venaient le laran et les pouvoirs Comyn ? D'après les livres d'histoire qu'il avait lus à Nevarsin, les Ages du Chaos avaient connu une période d'intense tyrannie, pendant laquelle le Conseil Comyn avait institué un programme de reproduction destiné à fixer les dons de chaque Domaine chez les enfants qui naissaient ; la technologie des matrices avait atteint son apogée, allant jusqu'à modifier les gènes des enfants Comyn.

Et nous souffrons encore de cette consanguinité et de ces bricolages génétiques. Il n'y a qu'à regarder Derik. Et beaucoup d'Ardais sont instables ; le père de Dyan est devenu fou des décennies avant de mourir, et il ne manque pas de gens au Conseil pour penser que Dyan lui-même n'a pas toute sa raison.

Javanne Lanart-Hastur, accompagnée de son mari Gabriel, entra par la porte particulière de l'enceinte Hastur. Elle embrassa Régis et s'assit dans un grand mouvement de jupes et de boucles. Gabriel – grand gaillard en uniforme de Commandant de la Garde – salua amicalement Régis de la tête en s'asseyant à son tour. Leur fils aîné, Rafaël, un adolescent brun et maigrichon de quinze ans, qui ressemblait à Régis au même âge, s'inclina devant Régis et s'assit au fond sur un banc. Il était en uniforme de cadet, l'épée au côté.

Encore deux ans, et je devrai enrôler Mikhaïl dans le corps des cadets. Mais au nom d'Aldones, Seigneur de la Lumière, et de Zandru, seigneur de tous les enfers, à quoi cela rime-t-il que j'enrôle l'Héritier d'Hastur dans les cadets, comme on m'y a enrôlé moi-même, comme Javanne y enrôle docilement tous ses fils ? Oui, bien sûr, si Mikhaïl doit hériter un jour le pouvoir et la puissance des Hastur, ce qui est vraisemblable – je n'ai pas encore rencontré de femme que je désire épouser – il doit apprendre à commander à lui-même et aux autres. Mais avec l'Empire sur Ténébreuse, et l'inévitable intrusion d'une civilisation interstellaire qui est à nos portes, l'Héritier d'Hastur pourrait sans doute apprendre des choses plus utiles que l'escrime, le

code du duel, le combat à mains nues et la meilleure façon de débarrasser les rues des ivrognes ! Régis soupira, pensant au scandale fatal si l'Héritier d'Hastur choisissait de donner à son fils l'éducation terrienne qu'avait reçue Marius, fils de Kennard.

Et où était Marius ? Il aurait dû se trouver dans l'enceinte du Domaine Alton ! Il était assez âgé maintenant, et s'il voulait faire valoir ses droits avant que le Domaine soit déclaré en déshérence, c'était le moment !

Peut-être qu'il s'est résigné à l'inévitable, ou qu'il préfère laisser le gouvernement du Domaine Alton à Gabriel.

De nouveau, Régis soupira, se rappelant l'époque où il avait dit à son grand-père qu'il préférerait laisser le Domaine Hastur aux fils de Javanne.

Un de mes fils, au moins, devrait recevoir une éducation terrienne.

Mikhail, pensa-t-il, ou le fils que lui avait donné Cristal di Asturien. Il était bien tôt pour y penser – le vigoureux bambin avait moins de deux ans et Régis ne l'avait pas vu une douzaine de fois. Il avait deux autres enfants, des filles, issues de liaisons semblables. *Les Terriens donnent de l'instruction à leurs filles. Je veillerai à ce que mes filles, au moins, reçoivent une bonne éducation, mais ce ne sera pas sans mal ; leurs mères trouvent que c'est un honneur suffisant de donner un enfant à l'Héritier d'Hastur.*

C'était la seule chose qui avait intéressé ces femmes – elles recherchaient activement sa compagnie, et cela commençait à devenir lassant.

À ce stade, ses pensées furent interrompues par l'annonce du Garde à la porte :

— Danvan Hastur d'Hastur, Gardien d'Hastur, Régent d'Elhalyn et des Comyn !

Régis se leva avec toute l'assemblée comme son grand-père – un vieillard aux cheveux gris encore semés de fils blonds et vêtu de l'habit cérémoniel bleu et argent des Hastur – entra dans la Chambre de Cristal et allait lentement occuper son siège. Il s'assit et embrassa l'assemblée du regard.

— Parents, nobles, *Comynari*, dit-il de sa voix vibrante, je vous souhaite la bienvenue au Conseil. Altesse, poursuivit-il s'inclinant à l'adresse de Derik, voulez-vous, je vous prie, faire l'appel des Domaines.

Ainsi, le Seigneur Hastur avait décidé qu'il devait accorder à Derik certains privilèges, même de pure forme ! Derik se leva et s'avança ; comme les Hastur, il était en bleu et argent, la couronne dorée des Elhalyn surmontant le sapin des Hastur.

— Je représente les Hastur d'Elhalyn, dit-il. Hastur d'Hastur ?

Dan van Hastur se leva et s'inclina.

— Présent et à votre service, Seigneur Derik, dit-il.

— Ardaïs ?

Dyan se leva et salua.

— Dyan-Gabriel, Gardien d'Ardaïs.

— Aillard ?

Les rideaux d'une loge de l'enceinte Aillard s'agitèrent, et Callina Aillard, mince et pâle, vêtue des draperies grises et rouges de son clan, dit avec calme :

— *Para servirte, vai dom.*

Merryl, l'air maussade, était assis un peu en dessous de sa demi-sœur, puis venaient quelques membres de familles vaguement apparentées, Lindir, Di Asturien, Eldrin. La plupart inconnus de Régis.

— Ridenow de Serrais ?

Anormal, pensa Régis ; le Domaine Alton est d'un rang supérieur au Domaine Ridenow. Mais c'était peut-être pour donner aux Alton le temps d'arriver.

— Je parle pour les Ridenow et je suis à vos ordres, *vai dom*, dit Edric.

Obèse et d'âge mûr, il était entouré de ses fils adolescents et d'une petite troupe de ses frères ; Régis reconnut Lerrys et Auster, officiers dans la Garde quand il était cadet. Il y en avait d'autres qu'il ne connaissait pas et quelques femmes derrière les rideaux tirés des loges ; les Ridenow, de sang séchéen, vivaient aux frontières des Villes Sèches et, sans aller jusqu'à enchaîner leurs femmes, ils leur imposaient une vie plus retirée que dans la plupart des autres Domaines.

— Alton ? cria Derik.

Pour une raison mystérieuse, il avait l'air de jubiler.

— Alton d'Armida, Alton de Mariposa...

Gabriel Lanart-Hastur se leva dans l'enceinte des Hastur et dit :

— Pour la sixième fois, je représente le Domaine d'Alton, en qualité de Régent en l'absence des ayants droit.

Derik s'inclina, se tourna vers le Seigneur Hastur et demanda :

— Je lui pose la question maintenant ?

Régis vit son grand-père ciller, mais il hocha la tête, et Derik reprit :

— Cette réponse a été acceptable pendant cinq ans. En cette sixième année, il est temps de déclarer que le Domaine Alton d'Armida est tombé en déshérence, et d'inviter le plus proche parent à faire valoir ses droits. Gabriel Lanart-Hastur d'Edelweiss, veuillez vous avancer.

Régis serra les lèvres. Gabriel, ou le Vieil Hastur lui-même, était derrière cette démarche ; Derik n'avait pas assez de cervelle pour y penser tout seul. Gabriel se leva et s'avança au milieu de la salle, tout

moiré des lumières multicolores de l'arc-en-ciel. C'était, pensa Régis, un ayant droit légitime, un homme honorable, petit-fils d'une des sœurs du père de Kennard, ce qui lui donnait du sang Ridenow et Alton ; il commandait la Garde depuis six ans en l'absence de Kennard ; il était marié et avait engendré plusieurs fils.

Dyan m'avait promis que le Domaine ne serait pas abandonné sans contestation. Qu'est-ce qu'il attend ?

Régis regarda vers l'enceinte Ardaïs, mais Dyan resta immobile, le visage froid et impénétrable.

Danvan Hastur s'avança lentement jusqu'au centre de la salle et s'arrêta devant Gabriel. Régis constata que sa sœur était tout excitée.

— Gabriel Lanart-Hastur, Alton de Mariposa, dit Hastur avec calme, depuis six ans, vous gouvernez le Domaine d'Alton en l'absence de Kennard-Gwynn Lanart-Alton d'Armida, et de son héritier légitime Lewis-Kennard. En l'absence persistante de tous deux, je vous demande de renoncer à la charge de Régent-Héritier du Domaine, et d'assumer celle de Gardien d'Alton et Seigneur Alton d'Armida, et de gouverner le Domaine d'Alton et tous ceux qui lui doivent fidélité et allégeance. Etes-vous prêt à accepter cette charge ?

— Je suis prêt, dit Gabriel avec calme.

— Déclarez-vous solennellement qu'à votre connaissance vous êtes capable d'exercer cette responsabilité ? Y a-t-il ici quelqu'un qui conteste votre droit à cette souveraineté sur le peuple de votre Domaine ?

Gabriel fit la réponse rituelle :

— Je relèverai le défi.

Ruyven di Asturien, commandant en second de la Garde, et commandant de la Garde d'Honneur, vint se placer à la droite de Gabriel, dégaina son épée et cria d'une voix forte :

— Quelqu'un ici conteste-t-il la valeur et les droits de Gabriel-Alar, Seigneur Alton ?

Il y eut un silence d'une minute. Régis regarda Dyan, toujours impassible. Le jeune Gabriel, assis sur un banc au fond de l'enceinte Hastur, regardait son père, tout excité. Gabriel va-t-il prendre le jeune Gabriel pour Héritier ? se demanda Régis. Ou, comme la décence l'exigerait, se déclarera-t-il prêt à adopter Marius pour Héritier, lui conférant ainsi la reconnaissance du Conseil ? *Je jure par le Seigneur de la Lumière que, s'il ne le fait pas, je le ferai moi-même...*

Puis, de deux parties différentes de la salle, partirent deux réponses semblables :

— Je conteste.

— Moi aussi.

Lentement, Marius tira les rideaux de la loge de l'enceinte vide des Alton et s'avança.

— Personne ne peut contester la valeur de mon cousin Gabriel, seigneurs ; mais je conteste ses droits. Je suis Marius-Gwynn Lanart-Alton y Aldaran, fils de Kennard Alton et son Héritier légitime en l'absence de mon frère aîné Lewis-Kennard, et je réclame le Domaine et la maison d'Armida.

Et du fond de l'enceinte Ardaïs sortit un homme que Régis ne reconnut pas : il était grand, large d'épaules, avec des cheveux d'un roux flamboyant à peine saupoudrés de gris. Il descendit lentement les marches et dit :

— Je conteste les droits et la valeur de Gabriel-Alar Lanart-Hastur ; il est Régent, il n'est pas Héritier. Je peux légitimement revendiquer le Domaine d'Alton, quoique j'y aie renoncé voilà bien des années en faveur de Kennard Alton ; maintenant, je demande à exercer la Régence au nom de Kennard, puisque Dom Gabriel s'en est rendu indigne en réclamant le Domaine en son nom propre.

Danvan Hastur dit cérémonieusement :

— Je ne vous reconnais pas ; justifiez vos prétentions.

Pourtant, à l'expression de son grand-père, Régis comprit qu'il connaissait cet homme, ou du moins qu'il savait qui il était. Il jeta un rapide coup d'œil du côté de Dyan, et, malgré les amortisseurs télépathiques, il reçut sa pensée : *Vous voyez, Régis, je vous avais promis qu'il y aurait contestation ; et maintenant, j'ai déstabilisé tout le monde en suscitant non pas une, mais deux candidatures.*

L'étranger aux cheveux roux dit :

— Ma mère était Cleindori Aillard ; mon père était Lewis Lanart-Alton, fils aîné de Valdir, Seigneur Alton. Et mon nom, bien que je ne m'en sois jamais servi pendant toutes les années que j'ai passées à Arilinn, est Damon Lanart-Aillard ; depuis vingt ans, je suis second à la Tour d'Arilinn, en qualité de technicien et *tenerezu*.

C'était le terme archaïque pour « Gardien ».

— Je peux revendiquer le droit de siéger au Conseil du côté maternel et paternel ; et j'étais marié à Elorie Ardaïs, fille du Seigneur Kyril et demi-sœur du Seigneur Dyan.

— Nous ne reconnaissons pas cet homme pour un Aillard ! vociféra Merryrl, dévalant les marches de son enceinte et s'avançant presque au centre de la salle. C'est un imposteur terrien !

— Silence ! dit sèchement le Seigneur Hastur. Vous ne parlez pas pour votre Domaine. Dame Callina ?

Elle dit calmement :

— J'ai connu Jeff – Dom Damon – pendant bien des années à Arilinn. Son héritage est Aillard et Alton ; s'il avait eu une fille, c'est elle qui occuperait ma place. Il est vrai qu'il a été mis en tutelle sur Terra ; pourtant, il a franchi le Voile d'Arilinn, et je peux témoigner qu'il possède le don des Alton dans toute sa plénitude.

— Allons-nous laisser une femme témoigner en ces matières ? demanda Merryll.

— *Dom* Merryll a le droit de parler pour Aillard...

— Pas en présence de Dame Callina, mais seulement en son absence, dit Hastur d'un ton tranchant. Nous voici donc en présence de deux ayants droit, et l'époque où ces revendications se réglaient par l'épée est révolue.

À contrecœur, Régis se rappela la dernière fois où un défi semblable avait été lancé en cette enceinte ; Dyan, qui l'avait reçu, aurait pu, en escrimeur émérite, régler la question une fois pour toutes par un duel ; mais il avait sagement refusé cette solution. Il semblait que Dyan eût établi un précédent.

— En faveur de Gabriel, nous avons sa Régence du Domaine et son commandement de la Garde depuis six ans, et personne ne peut dire qu'il ait abusé de sa charge. Marius Lanart-Montray...

Il s'était tourné vers le jeune, et Régis réalisa que, pour la première fois, le Seigneur Hastur reconnaissait son existence. Il ne lui avait pas donné le titre d'héritier de Kennard, Lanart-Alton, mais il avait été plus loin qu'il n'avait jamais fait jusque-là.

— Marius Lanart-Montray, puisque vous en avez appelé à la justice des Comyn, la loi exige que nous entendions la justification de vos droits.

Marius avait revêtu l'habit noir et vert de son Domaine et la cape de cérémonie ornée de l'écusson des Alton, et tenait à la main la bannière du Domaine. Régis remarqua qu'il portait au côté l'épée personnelle de Kennard. Andres l'avait manifestement gardée pour lui jusqu'à ce jour.

Il dit, d'une voix mal assurée :

— Je déclare que je suis le fils véritable et légitime de Kennard, Seigneur Alton, et d'Elaine Aldaran-Montray.

— Nous dénions aux Aldaran tous droits dans les affaires Comyn, dit Hastur.

— Ça va bientôt changer, dit le Prince Derik, s'avançant. En ce jour, j'ai fiancé la sœur de mon cher ami et cousin et fidèle écuyer Merryll Lindir-Aillard au Seigneur Beltran d'Aldaran ; et par ce mariage avec Dame Callina, qui sera ma belle-sœur après mon mariage avec Linnell Lindir-Aillard, le domaine d'Aldaran reviendra dans le sein des Comyn.

Callina poussa un petit cri ; Régis réalisa qu'on ne lui avait rien dit ! Merryll souriait comme un matou qui vient d'avalier le canari de sa maîtresse et fait semblant d'essayer simplement de la crème sur ses moustaches. Dyan se pencha, l'air atterré.

Danvan Hastur dit, sans arriver à dissimuler sa réprobation :

— Prince, vous auriez dû m'en informer en particulier !

— Pourquoi ? demanda Derik, sans chercher à masquer l'insolence de son regard. Vous avez retardé mon couronnement bien au-delà de l'âge où tous les autres Rois sont montés sur le trône, Seigneur Hastur, mais vous ne pouvez pas me refuser le droit de conclure un bon mariage pour mon fidèle écuyer.

Hastur grommela quelque chose entre ses dents. Etait-ce un juron – ou une prière ? Il ne pouvait pas contredire publiquement l'Héritier du trône. *Bien fait*, pensa Régis, *ça lui apprendra à ne pas affronter l'incapacité de Derik, à éviter de le faire légalement démettre.*

Il dit, hautement réprobateur :

— Nous reparlerons de cela plus tard, Prince ; puis-je vous rappeler que nous traitons des affaires d'Alton ?

— Mais Marius a du sang Aldaran, et les droits des Aldaran sont maintenant légitimes, insista Derik.

Hastur en était au stade où il allait dire à Derik de s'asseoir et de se taire comme un enfant bien sage, faute de quoi il ferait évacuer la salle, ce qui, réalisa Régis, aurait définitivement anéanti toutes prétentions de Derik à gouverner. Mais Linnell Aillard se pencha par-dessus la clôture de son enceinte et lui dit quelque chose à voix basse ; Derik se tut.

À l'évidence, Marius cherchait à rassembler ses idées. Il dit :

— Je conteste les droits de Gabriel. Il n'a pas le don des Alton, et il n'a pas pris les mesures nécessaires pour me faire tester afin de déterminer si je l'ai.

Gabriel demanda, regardant Marius dans les yeux :

— Vous prétendez avoir le don des Alton ?

— Je ne sais pas, dit Marius. Je n'ai pas été testé. Et vous, prétendez-vous l'avoir ?

— De nos jours... commença Gabriel.

Mais il fut interrompu par un cri de surprise que poussa le Garde posté à la porte.

— Dieu du ciel ! C'est vous, Seigneur ?

À cet instant, un homme grand et maigre entra dans la Chambre de Cristal. Il était en vêtements terriens et l'une de ses manches était repliée sur son poignet. Ses cheveux noirs et bouclés étaient saupoudrés de gris, son visage émacié était couturé de cicatrices.

— Je suis Lewis-Kennard, Seigneur Alton, Gardien d'Armida, dit-il d'une voix rauque et lasse, et je réclame votre indulgence, Seigneurs, pour arriver si tard à cette assemblée. Comme vous voyez, je viens juste d'atterrir, et je suis venu immédiatement, sans prendre le temps d'aller revêtir la tenue de cérémonie de mon Domaine.

Ce fut un tollé général, partant de tous les coins de la salle, au milieu duquel la voix du Vieux Hastur demandait vainement le silence. Finalement, il s'adressa d'un ton pressant à Gabriel, qui rugit

de sa plus belle voix de sergent instructeur :

— La séance est suspendue pendant une demi-heure ! Nous reprendrons alors les délibérations pour débrouiller cette affaire !

RÉCIT DE LEW ALTON

CHAPITRE II

Je ne suis pas à mon aise dans les foules ; comme tous les télépathes, plus même qu'aucun d'eux. Quelques secondes après qu'Hastur eut suspendu la séance, ils étaient tous autour de moi, et, malgré les amortisseurs télépathiques, le mélange de curiosité, de saisissement, d'horreur – avec un peu de malice venant de quelque part – fut plus que je n'en pus supporter. Jouant des coudes, je me frayai un chemin jusqu'au couloir extérieur et, quelques instants plus tard, Marius me rejoignit.

— Lew, dit-il, et nous nous embrassâmes.

Je reculai un peu pour mieux le voir.

— Je ne t'aurais pas reconnu. Tu n'étais qu'un gamin maigrichon...

Maintenant, il était grand, presque aussi grand que moi, solide, large d'épaules – un homme. Je vis dans ses yeux le choc qu'il éprouva en voyant mes cicatrices et la manche repliée au bout de mon poignet. Je ne sais pas ce que mon père lui avait dit – en supposant qu'il lui ait dit quelque chose – mais Dieu seul sait quelles rumeurs il avait entendues parmi les Comyn. Enfin, j'avais l'habitude de cet air gêné chez les gens qui me voyaient pour la première fois ; je n'avais qu'à me rappeler la première fois où je m'étais regardé dans la glace après les événements. Enfin, ils s'habituèrent, et, dans le cas contraire, ils avaient peu de chance de rester dans ma vie assez longtemps pour que ça ait de l'importance. Donc, je ne dis rien, sinon :

— C'est bon de te revoir, Marius. Où est Andres ?

— À la maison. Il attend. Je n'ai pas voulu le laisser venir avec moi ce matin. Quoiqu'il fût arrivé, je ne voulais pas qu'il y soit mêlé. Il n'est plus tout jeune.

Je saisis la partie informulée de sa pensée. Il ne voulait pas qu'on pense que le prétendant au Domaine d'Alton avait désir ou besoin

d'un garde du corps terrien. Je ne pensais plus jamais à Andres comme à un Terrien ; il avait été un second père pour moi, et le seul père qu'eût connu Marius pendant ces années cruciales séparant l'adolescence de l'âge d'homme.

Cela aussi, c'était ma faute. J'écartai cette pensée avec colère. Aucune loi n'exigeait que notre père consacre toute son attention à son aîné. Ce n'était pas de ma faute, mais Marius avait été négligé à cause de moi, et, alors même que nous nous embrassions, je me demandai à quel point il m'en voulait. Même maintenant, il pouvait penser que j'étais revenu juste à temps pour lui arracher le Domaine.

Il y en a parmi les Comyn qui ne voient chez Andres que son nom et son passé terriens. Andres faisait partie de la petite demi-douzaine d'hommes que j'avais envie de revoir.

Un autre attendait tranquillement que nous ayons fini de nous embrasser et que nous nous séparions.

Je dis :

— Alors, Gabriel ?

— Alors, Lew ? répliqua-t-il, presque du même ton. Tu en as choisi un moment, pour faire ton entrée !

— Je suis sûr que tu aurais préféré qu'il attende un jour ou deux que l'affaire soit réglée et le Domaine dans ta poche, rétorqua Marius, agressif.

— Ne dis pas de bêtises, petit, dit Gabriel sans colère.

Je me rappelai que son aîné avait à peu près l'âge de Marius ; un peu plus jeune, peut-être, mais guère.

— Que voulais-tu que je fasse, sans nouvelles de Kennard ? Et à propos, Lew, comment va-t-il ? Pas assez bien pour se déplacer ?

Je n'aurais pas voulu annoncer ainsi la nouvelle, mais Gabriel la lut dans mon esprit, et Marius aussi. Gabriel tout saisi prononça avec sympathie quelques paroles de condoléances, et Marius se mit à pleurer. Gabriel lui entoura les épaules de son bras tandis qu'il s'efforçait de se contrôler. Il était encore assez jeune pour avoir honte de pleurer en public. Mais derrière lui, mon autre parent ne fit aucun effort pour dissimuler les pleurs inondant son visage.

Je ne l'avais pas vu depuis que j'avais quitté Arilinn, où, bien que tout le monde sût qu'il était le fils du frère aîné de mon père et l'ayant droit légal d'Armida, avant mon père ou moi, il avait mis son point d'honneur à porter le nom de son père adoptif terrien ; il n'était le *Seigneur Damon* que dans les grandes occasions. Le reste du temps, nous le connaissions simplement sous le nom de Jeff Kerwin. Quand il me regarda, le visage inondé de larmes, je me rappelai les liens étroits du cercle d'Arilinn. C'était peut-être la seule époque de ma vie où j'avais été pleinement heureux, pleinement en paix. Il demanda :

— L'as-tu... l'as-tu ramené pour qu'il repose sur Ténébreuse, mon

cousin ?

Je secouai la tête.

— Tu connais la loi terrienne, lui rappelai-je. Je suis parti dès que... dès que je l'ai eu enterré.

Jeff soupira et dit :

— Il avait été comme un père pour moi, ou un grand frère.

Se tournant vers Marius, il l'embrassa en disant :

— Je ne t'ai pas vu depuis que tu étais un enfant – ou plutôt un bébé.

— Ainsi, nous avons quatre prétendants au Domaine d'Alton, dit derrière eux une voix dure et pourtant musicale. Mais au lieu de se disputer virilement le Domaine, comme on pourrait l'attendre de montagnards, ils se laissent aller à des effusions sentimentales ! Quel spectacle touchant que cette réunion !

Marius pivota tout d'une pièce et dit :

— Ecoutez, vous...

Il serra les poings, mais je lui touchai le bras de ma main valide.

— Du calme, mon frère. Il ne sait pas. Seigneur Dyan, vous étiez l'ami de mon père, et vous avez le droit de savoir. Il est enterré sur Vainwal. Et le dernier jour de sa vie, quelques minutes avant sa mort – soudaine et inattendue – il m'a parlé de vous avec affection et m'a dit que vous aviez été un véritable ami pour mon frère.

Mais, parlant de son dernier jour et le revoyant mentalement, ma tête vibrait au son de sa voix.

... ma dernière volonté ! Rentre, Lew, rentre et lutte pour les droits de ton frère...

Ce dernier commandement résonnant encore dans ma tête, étouffant tout le reste, j'étais prêt à être civil avec n'importe qui, même avec Dyan.

Dyan regardait droit devant lui, serrant les dents, mais je vis sa gorge se nouer. En cet instant, je fus plus proche d'aimer Dyan Ardaïs que jamais avant ou après. Ses efforts pour retenir ses larmes, comme s'il était encore assez jeune pour avoir honte, me touchèrent plus que ne l'aurait fait aucun étalage de chagrin. Jeff osa même poser une main compatissante sur l'épaule de Dyan. Je me rappelai que Jeff avait épousé la demi-sœur de Dyan – je ne l'avais jamais vue, elle était morte avant mon arrivée à Arilinn – et, en les regardant, je compris comment Jeff s'était laissé persuader de quitter Arilinn pour venir ici, alors qu'il s'intéressait autant à la Régence du Domaine d'Alton – ou à la politique des Comyn – qu'à la vie amoureuse des banshee. Et même moins, car les banshee pouvaient lui inspirer une certaine curiosité intellectuelle.

Le silence s'étira.

... retourne sur Ténébreuse lutter pour tes droits, les droits de ton

frère... dernière volonté...

... vibration incessante qui me martelait le cerveau...

Un instant, il me sembla impossible qu'ils ne l'entendent pas.

Gabriel dit enfin :

— Je l'ai connu toute ma vie, plus grand que nature. Je n'arrive pas à croire qu'il nous a quittés.

— Moi non plus, dit Jeff.

Brusquement, il me regarda, et je vis mon visage reflété dans son cerveau.

— Par les enfers de Zandru ! Tu es venu directement de l'astroport ?

J'acquiesçai de la tête, et il reprit :

— Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

Je réfléchis et dis enfin :

— Je ne me rappelle pas. On m'a bourré de drogues sur le vaisseau... J'en suis encore étourdi.

... Ma dernière volonté... retourne... c'était pour étouffer ces paroles que j'avais porté la main à mon front, mais Jeff me prit par le bras et dit :

— Tu ne peux pas raisonner sainement dans ces conditions, et pourtant c'est ce qu'il va te falloir faire. De plus, tu ne devrais pas te présenter devant le Conseil en vêtements terriens. C'était bien pendant quelques minutes, pour une entrée spectaculaire, mais en insistant tu donnerais à penser aux gens. Dyan... ?

Le seigneur Ardaïs hocha la tête, et Jeff reprit :

— Je loge dans les appartements Ardaïs – je ne sais pas qui occupe les appartements Alton, ni même s'ils sont occupés...

— Des serviteurs, dit Gabriel, légèrement ironique. Je suis peut-être présomptueux, mais pas à ce point.

— Viens, dit Jeff. Nous te trouverons quelque chose à manger et des vêtements convenables...

— Il entrerait deux fois dans les tiens, Jeff, dit Dyan en m'évaluant du regard. Trouve-lui quelque chose à moi.

Jeff m'entraîna vivement dans le couloir ; je fus content de m'en aller, car les Comyn sortaient de la Chambre de Cristal. Je vis quelqu'un portant les couleurs Ridenow, et l'éclair or et vert me fit penser à Dio.

Etait-elle ici, allait-elle se dresser devant moi d'une minute à l'autre, en criant : Monstre ? Croirait-elle que j'étais venu pour la forcer à revenir avec moi, comme si la cérémonie terrienne avait fait d'elle ma prisonnière ?...

Son contact mental, sa compréhension... peut-être même aurait-elle pu calmer les vibrations résonnant dans ma tête... pourtant, notre amour n'avait pas été assez fort pour résister à la tragédie. Comment aurais-je pu

le lui demander... cette horrible chose... aucun homme n'avait le droit de faire ça à une femme...

— Du calme, dit Jeff. Je reviens dans une minute. Assieds-toi.

Il me fit asseoir sur un siège quelconque. C'était du *déjà vu*, mais en rêve sans doute, car je ne me souvenais pas être jamais venu dans les appartements Ardaïs. Pourtant, mon père devait bien les connaître, je suppose, car Dyan était son meilleur ami depuis l'enfance... *Par les enfers de Zandru, saurais-je jamais distinguer, à l'avenir, mes pensées, mes émotions et mes sentiments de ceux de mon père ? Le rapport forcé qui avait éveillé en moi le don des Alton à onze ans avait déjà été assez pénible, mais cette dernière intrusion dans mon cerveau avant la mort...*

Je frissonnai, et quand Dyan me mit un verre dans la main, je m'appuyai un instant contre son épaule. Des souvenirs d'un Dyan plus jeune affluèrent en moi avec une affection chaude et presque sensuelle, qui me choqua jusqu'aux moelles ; j'abattis brusquement mes barrières mentales et me redressai, puis je vidai mon verre sans faire attention au goût. C'était du *firi*, le puissant cordial des Kilghard.

— Merci. J'en avais besoin, mais une bonne soupe me ferait plus de bien, je suppose, ou quelque chose de solide...

— Si je me rappelle bien, votre père était allergique aux drogues terriennes, lui aussi.

Il se servit du mot terrien « allergique », car il n'avait pas d'équivalent en *casta*.

— Si j'étais vous, je ne prendrais rien de solide avant plusieurs heures, reprit-il. Nous pourrions demander une suspension d'un ou deux jours, si vous voulez.

Il regarda autour de lui, vit Marius qui rôdait, inquiet, et demanda :

— Où est Gabriel ?

— Il est garde d'honneur, dit Marius ; il a dû s'en aller.

— Que le diable l'emporte ! dit Jeff, fronçant les sourcils. Il nous faut tenir un conseil de famille.

Dyan retroussa les lèvres en un rictus.

— N'y mêlez pas Gabriel, dit-il. C'est un laquais des Hastur. J'ai toujours soupçonné que c'est la raison pour laquelle le vieux Hastur l'a marié à sa petite-fille. Je suppose que vous n'avez pas eu le bon sens de vous marier et d'engendrer un fils, n'est-ce pas, Lew ?

Avec un effort qui me fit trembler, je verrouillai mes barrières. Je ne serais peut-être jamais libéré du souvenir de cette *chose* inhumaine qui aurait dû être mon fils, mais si je devais le partager, ce ne serait pas avec Dyan. Il était peut-être l'ami d'élection de mon père, mais pas le mien. Je me levai pour me débarrasser de sa main posée sur mon bras.

— Voyons ces vêtements. Non, je n'ai rien contre l'idée de porter

les couleurs Ardaïs...

Mais Marius avait envoyé un serviteur à notre maison de ville, avec ordre de rapporter un habit et une cape aux couleurs du Domaine. Me regardant dans le miroir, je me vis métamorphosé. Et je pouvais dissimuler mon infirmité dans un pli de la cape. Marius me donna l'épée de mon père que je ceignis, en essayant de ne pas penser à la matrice de Sharra.

Elle n'était pas loin ; je pouvais supporter cette distance...

J'avais encore voulu l'abandonner en quittant Vainwal. J'avais pensé : cette fois, je serai libéré... mais les brûlures, les flammes, les clameurs... J'avais failli manquer l'astronef parce que j'avais réalisé au dernier moment que je ne pouvais pas l'abandonner sans mourir... non que la mort m'effrayât... plutôt la mort que cet esclavage...

— Au moins, tu as maintenant l'air d'un Comyn, dit Jeff. Il faut que tu te battes sur leur propre terrain, Lew.

Je laçai rapidement la tunique, affichant complaisamment mon habileté d'une seule main parce que l'étonnement peiné de Marius m'était encore très pénible. Les yeux de Dyan tombèrent un instant sur ma manche vide.

— J'avais dit à Kennard qu'il fallait amputer cette main, dit-il. Ils auraient dû faire cela à Arilinn. Mais il espérait que les Terriens pourraient faire quelque chose. La science terrienne était l'une des rares choses en lesquelles il avait encore confiance, après avoir perdu la foi en pratiquement tout le reste.

Le silence retomba, s'étira. Jeff, qui avait vu ma main à Arilinn, aurait pu parler, mais je lui ordonnai mentalement de se taire. J'arriverais peut-être un jour à en parler avec Jeff ; mais pas avec Dyan ni avec personne d'autre, pas maintenant.

Dio l'avait acceptée... j'interrompis cette pensée, craignant ses conséquences.

Tôt ou tard, je suppose, je la reverrais, et je devrais lui dire clairement... elle était libre, elle n'était ni ma prisonnière ni mon esclave, elle n'était pas liée à moi...

On frappa timidement à la porte, et un serviteur d'Hastur, en livrée bleu et argent, entra pour présenter les compliments du Régent et prier les Seigneurs Ardaïs et Alton de vouloir bien revenir dans la salle du Conseil.

Dyan remarqua, avec un sourire ironique :

— Au moins, il n'y a plus de raison de déclarer le Domaine tombé en déshérence.

C'était vrai. Au début, il n'y avait aucun prétendant ; maintenant, ils étaient quatre. Descendant le couloir menant à la Chambre de Cristal, je demandai à Marius :

— As-tu le don des Alton ?

Marius avait les yeux noirs de notre mère terrienne. J'avais toujours trouvé les yeux noirs inexpressifs, impénétrables.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit-il. On m'a laissé entendre que ce serait une... insolence insoutenable... que d'essayer de le savoir. Mais je suis pratiquement sûr que Gabriel ne l'a pas.

— Je te demande ça, dis-je, exaspéré, parce qu'ils vont me harceler pour que je désigne un héritier.

Et je savais qu'il entendrait ce que je ne disais pas : je préférerais admettre qu'il l'avait sans me servir de la manière forte utilisée par mon père pour éveiller mon propre don.

— Ça n'a sans doute pas d'importance, dit Dyan. Tout le monde savait que je n'avais pas le don des Ardaïs ; ça ne les a pas empêchés de me déclarer Héritier de mon père et Régent du Domaine.

Le don des Ardaïs – celui d'éveiller le *laran* latent – qu'on avait cru éteint, et qui avait été redécouvert chez Danilo. Du coup je pensai à Régis : pourquoi n'était-il pas venu me saluer ? S'il existait un complot pour faire passer le Domaine d'Alton sous l'autorité des Hastur, il n'avait pas envie de me voir en ce moment.

... lutte pour les droits de ton frère... dernière volonté...

Je secouai la tête pour me débarrasser de cette vibration importune, et, entouré de mes parents, je rentrai dans la Chambre de Cristal.

Un hâtif conciliabule avait lieu derrière les rideaux tirés de l'enceinte Hastur. Pour une fois, je me félicitai de la présence des amortisseurs télépathiques, qui réduisaient mon tintamarre mental à une migraine supportable.

Quand la séance reprit, Dan van Hastur se leva et dit :

— Nous n'avions aucun prétendant légitime au Domaine Alton, et nous en avons quatre ; la situation exige d'être examinée à loisir. Je propose de retarder de sept jours, jusqu'à la fin du deuil officiel du Conseil pour Kennard Alton, l'investiture solennelle du Seigneur Alton.

Il me sembla juste qu'on accordât les honneurs habituels à mon père.

Marius avait pris place près de moi dans l'enceinte des Alton. Je remarquai que la femme de Gabriel, Javanne Hastur, était assise parmi les Hastur avec un svelte adolescent brun qui ressemblait à Gabriel et était, supposai-je, son fils aîné. Gabriel, quant à lui, était sorti avec la Garde d'Honneur, évitant ainsi de décider s'il devait s'asseoir parmi les Hastur ou les Alton, et je supposai qu'il avait prévu la situation. J'avais toujours bien aimé Gabriel ; je préférerais penser que ses assertions étaient sincères. Tout le monde ignorait où nous étions, mon père et moi, et il s'était porté candidat au Domaine sur l'ordre du Vieux Hastur. Je cherchai celui-ci des yeux, petite silhouette

solide et carrée, inflexible, grisonnante, inébranlable comme le roc même du château et tout aussi immuable.

Et pourquoi ? Je savais qu'il ne m'avait jamais beaucoup aimé, mais je lui avais fait jusque-là la courtoisie de croire que ce n'était pas personnel ; j'étais simplement un souvenir importun de l'entêtement de mon père à se marier contrairement aux usages, et il avait agi comme si mon sang terrien et aldaran était une faute dont je n'étais pas responsable. Mais maintenant, tout semblait confus ; Hastur se comportait en ennemi, et Dyan, qui ne m'avait jamais aimé, se conduisait en ami. Je n'y comprenais rien. Je vis Régis dans le fond de l'enceinte des Hastur. Il n'avait guère changé ; il était plus grand, plus carré, et son visage juvénile s'ombrail maintenant d'une courte barbe rousse, mais il avait toujours la beauté des Hastur. Le changement devait être intérieur ; j'aurais cru qu'il viendrait me saluer, et l'adolescent que j'avais connu l'aurait fait, peut-être avant Marius. Après tout, j'avais été plus proche de Régis que de mon jeune frère dont six ans me séparaient.

Hastur redemandait le silence, et je vis le Prince Derik dans l'enceinte des Elhalyn avec des gens que je ne connaissais pas. Sans doute ses sœurs aînées et leurs familles, et des collatéraux des Elhalyn : Lindir, peut-être, Di Asturien, Delleray. Pourquoi Derik n'était-il pas encore couronné ? Il devait avoir largement dépassé les vingt ans. J'ignorais tant de choses ; je me trouvais jeté en plein Conseil sans avoir le temps de découvrir ce qui s'était passé ! Au nom de tous les Dieux sans doute inexistants, pourquoi avais-je accepté de venir ?

... dernière volonté... lutte pour les droits de ton frère... malgré les amortisseurs télépathiques, le commandement mental ne cessait de me marteler le cerveau, au point que je me demandai, comme sur le vaisseau me ramenant de Vainwal, s'il ne m'avait pas infligé des lésions cérébrales ! La colère déchaînée d'un Alton peut tuer – je l'avais toujours su ; et le don de mon père était plus puissant que la moyenne. Maintenant qu'il était mort et que j'aurais dû être libéré de cette voix dominatrice, elle me tourmentait plus que jamais. Ne serais-je donc jamais libre ?

Marius me vit porter la main à mon front et se pencha vers moi en murmurant :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lew ?

Mais je secouai la tête en marmonnant :

— Rien.

J'avais l'impression désagréable d'être observé. Enfin, j'avais toujours eu cette impression au Conseil. J'essayai de me concentrer sur les délibérations.

Hastur dit gravement :

— Seigneur Derik, avant que la séance ne soit interrompue...

J'entendis le mot qu'il aurait voulu dire : « perturbée »...

— Par l'arrivée inattendue d'un Héritier d'Alton...

Au moins il reconnaissait que je l'étais...

— ... vous aviez parlé d'une alliance que vous veniez de conclure. Vous plairait-il de nous l'expliquer, *vai dom* ?

— Je crois que je devrais laisser Merryl le faire, dit le Prince Derik, puisqu'elle concerne les Aillard.

Merryl sortit lentement de son enceinte, mais fut arrêté par une claire voix féminine.

— Je m'y oppose, dit la voix que je reconnus. *Dom* Merryl ne parle pas pour les Aillard.

Je levai les yeux et vis ma cousine Callina s'avancer lentement dans son enceinte, et poser les mains sur la clôture. Cette voix claire me troublait ; je l'avais entendue pour la dernière fois quand Marjorie... était morte. Dans les bras de Callina. Et je... une fois de plus, il me sembla ressentir la douleur infernale dans ma main blessée, torturant les doigts, les nerfs et les ongles anéantis... C'était de la folie ; je repris à grand-peine le sang-froid qui m'échappait, et écoutai Callina.

— En toute courtoisie, Seigneur Hastur, et en tout ce qui concerne le Domaine Aillard, on devrait me demander mon consentement avant de donner la parole à *Dom* Merryl.

Mince et frêle, elle portait la robe cérémonielle et les voiles écarlates de Gardienne, et moi, qui avais vu sur Vainwal des femmes libres et vivantes, j'eus l'impression de voir une prisonnière, avec ses lourdes robes, les ornements rituels qui accablaient son corps fragile, au point qu'elle semblait entravée, comme une enfant qui aurait mis les robes de sa mère. Ses longs cheveux noirs, ou le peu que j'en voyais à travers les voiles, luisaient comme du verre.

Merryl se tourna vers elle, la regardant avec une haine virulente.

— C'est moi qui ai géré les affaires du Domaine pendant que vous vous isoliez d'abord à Neskaya, puis à Arilinn, Dame Callina, dit-il. Dois-je maintenant vous remettre toutes ces responsabilités si c'est votre caprice ? Je crois que ma gestion du Domaine prouve ma compétence ; qu'en est-il de la vôtre ?

— Votre compétence n'est pas en cause, dit-elle, d'une voix qui était comme de l'argent fondu. Mais quand vous prévoyez des alliances qui me concernent, j'ai le droit légitime de les contester, et, s'il le faut, d'y mettre mon veto. Répondez à la question d'Hastur, mon frère, poursuivit-elle, choisissant le mode le plus distant et cérémonieux de ce mot. Je ne peux faire aucun commentaire avant de savoir ce qui est proposé.

Merryl paraissait déconcerté. Je ne le connaissais pas ; je ne

connaissais pas la plupart des jeunes Aillard, bien que Linnell, la cadette de Callina, fût ma sœur adoptive. Pour le moment, il se dandinait nerveusement d'un pied sur l'autre, regardant Derik qui souriait, sans rien faire pour l'aider, et il dit finalement :

— J'ai conclu des arrangements pour que Dame Callina consolide une nouvelle alliance en épousant *Dom* Beltran d'Aldaran.

Callina eut l'air profondément choqué, et, incapable de me taire, j'éclatai :

— Vous devez être devenus fous ! Vous avez bien dit... une alliance avec Aldaran ? Beltran d'Aldaran ?

Hastur me regarda d'un air réprobateur, et Derik Elhalyn intervint.

— Je ne vois aucune raison qui s'y oppose, dit-il, sur la défensive. Les Aldaran sont déjà alliés par mariage à l'un de nos grands Domaines, comme vous le savez mieux que personne, *Dom* Lewis. Et à notre époque, avec les Terriens à nos portes, il me semble bon de saisir cette occasion de les rattacher aux Comyn.

Il récitait ça comme un enfant récite sa leçon. Je me demandai qui la lui avait apprise, et, jetant un coup d'œil à Merryl, je conclus qu'il ne fallait pas aller loin pour trouver la réponse.

Mais... une alliance avec Aldaran ? Avec ce maudit clan renégat...

— Depuis quand une Gardienne est-elle soumise aux caprices du Conseil ? dit Callina. Je suis le chef légitime du Domaine Aillard et je ne suis pas soumise à *Dom* Merryl. Je pense qu'il n'y a pas lieu de discuter plus avant ce...

Je l'entendais presque chercher un adjectif inoffensif, et elle dit finalement :

— ... ce plan malavisé. Désolée, Prince. Je refuse.

— Vous... refusez ? dit Derik, se retournant pour la regarder. Pour quelles raisons, Dame Callina ?

Elle eut un geste d'impatience, et son voile tomba, révélant ses tresses noires constellées de gemmes.

— Je n'ai aucun désir de me marier en ce moment. Si cela devait changer, je trouverais moi-même un mari qui me convienne. Et je ne crois pas que j'irais le chercher parmi les Aldaran. J'en sais plus que je ne voudrais sur ce Domaine, et je peux vous assurer que nous ferions mieux de nous livrer dès maintenant à ces maudits Terriens que de nous allier avec ce...

De nouveau, la recherche mentale du mot juste.

— ... avec ce Domaine renégat exilé.

— *Domna*, vous êtes mal informée, dit Dyan, avec cette courtoisie indifférente et exquise qu'il avait toujours en parlant aux femmes. Les Aldaran ne sont plus les suppôts des Terriens. Beltran a rompu cette alliance avec Terra, et, pour cette seule raison, même s'il n'y en a

aucune autre, je crois que nous ne pouvons pas nous permettre de garder les Aldaran à l'écart plus longtemps.

Il se tourna vers le Conseil et expliqua :

— L'alliance avec les Aldaran nous donnerait plus de force, et c'est ce qu'il nous faut actuellement, être unis contre l'attraction exercée par l'Empire Terrien. Il y en a parmi nous, je vous l'accorde, qui voudraient nous livrer aux Terriens, dit-il, son regard se portant vers l'enceinte des Ridenow, mais il en est aussi qui demeurent fidèles à notre monde et à nos traditions. Et Beltran d'Aldaran en fait partie, j'en suis convaincu. Nos ancêtres – pour des raisons qui leur semblaient bonnes – ont rejeté le Domaine d'Aldaran des Comyn. Mais il y avait sept Domaines à l'origine, et ils devraient redevenir sept, ce qui, j'en suis certain, enflammerait l'imagination du peuple.

— Je suis Gardienne, dit Callina.

Il haussa les épaules et dit :

— Il y en a d'autres. Si Beltran a demandé une alliance avec le Domaine Aillard...

— Alors je répondrai au nom des Aillard que nous n'en voulons pas.

Inopinément, elle se tourna vers moi et reprit :

— Et voilà un homme qui peut prouver ce que j'avance !

— Insensés, imbéciles ! m'entendis-je crier.

Hastur se tourna vers moi, il y eut des murmures clairsemés qui s'amplifièrent et devinrent une clameur générale, et je réalisai qu'une fois de plus je venais de perturber le Conseil, que je me jetais tête la première dans une controverse dont j'ignorais tout. Mais j'avais commencé, il fallait continuer.

— Les Terriens ont des défauts. Mais les Aldaran nous ont entraînés dans des rapports avec...

Je fis un effort pour garder mon sang-froid. Je ne prononcerais pas, je ne voulais pas prononcer le nom de cette terreur dévorante qui avait embrasé et ravagé les montagnes, qui avait calciné Caer Donn, qui avait brûlé ma main et ma raison...

— Vous devriez être favorable à cette alliance, dit Derik. Après tout, si nous reconnaissons les Aldaran, la question de votre légitimité ne se posera plus, n'est-ce pas ?

Je le regardai fixement, me demandant s'il était vraiment aussi bête, ou si ses paroles avaient une profondeur qui m'échappait ; personne ne semblait d'humeur à les discuter. C'était comme un cauchemar, où des gens apparemment normaux disent les choses les plus scandaleuses sans que personne le remarque.

— Il n'est pas question de légitimité, dit Dyan sans ambages. Le Conseil a accepté le fils aîné de Kennard, et il n'y a pas à y revenir. Asseyez-vous et écoutez, Lew. Il y a longtemps que vous êtes parti, et

quand vous saurez ce qui est arrivé dans l'intervalle, vous changerez peut-être d'avis. Cela ne modifiera pas votre statut, mais pourrait modifier celui de Marius.

Je regardai Marius. La reconnaissance d'Aldaran aiderait beaucoup à faire accepter sa légitimité. Mais Dyan pensait-il honnêtement que cela ferait fermer les yeux au Conseil sur son sang terrien ? Dyan continua, de sa voix vibrante et persuasive :

— Je crois que c'est votre impatience qui a parlé, non votre bon sens. Comyn, poursuivit-il, embrassant la salle du regard, nous savons tous que *Dom* Lewis a de bonnes raisons d'entretenir des préjugés à leur égard. Mais cela appartient au passé. Voulez-vous écouter ce que nous avons à dire ?

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée. J'aurais pu contrer l'hostilité de Dyan, mais ça... ! Que le diable l'emporte ! Il avait insinué – non, il avait dit clairement – qu'il fallait avoir pitié de moi, pauvre infirme plein de rancune, revenu pour régler ses comptes ! En concentrant habilement tous les sentiments inexprimés, leur pitié, leur vieille admiration pour mon père, il leur avait donné une bonne raison d'ignorer ce que je disais.

Et le pire, c'est que je n'étais pas sûr qu'il ait tort. La rébellion à Aldaran, où j'avais joué un rôle catastrophique, avait été, comme toutes les guerres civiles, le symptôme d'un malaise général de la civilisation, non une fin en soi. Sur Ténébreuse, les Aldaran n'étaient pas les seuls à s'être laissés séduire par l'Empire Terrien. Les frères Ridenow avaient presque renoncé à feindre l'allégeance aux Comyn... et il y en avait d'autres. Les Comyn, officiellement, étaient les derniers à résister aux séductions de l'Empire Terrien, qui leur promettait une vie plus facile et une alliance interstellaire. J'avais été un bouc émissaire commode pour les deux camps, avec mon sang terrien d'une part, et d'autre part le destin de Kennard, éduqué sur Terra, tournant le dos à l'Empire et devenu l'un des supporters les plus convaincus des conservateurs Comyn. Peut-être que tous les fils se rebellent naturellement contre leurs pères, mais peu voient leur révolte personnelle prendre les proportions d'une telle tragédie, ou provoquer de tels désastres sur leurs têtes ou leurs familles ! J'avais été attiré dans cette rébellion, et mon puissant *laran*, entraîné à Arilinn, avait été mis au service de la révolte de Beltran et de... Ma main valide se referma sur ma matrice, puis la lâcha, comme brûlée.

Sharra. Ravageante, rageante, une cité en flammes...

Que diable faisais-je là, deux fois hanté et tourmenté par la voix de mon père...

Lerrys Ridenow se leva, se tournant vers le Seigneur Edric pour demander tacitement l'autorisation de parler, que son frère lui donna d'un geste imperceptible.

— Si vous permettez, Seigneurs, dit-il, j'aimerais vous représenter que cette discussion est oiseuse. L'époque est passée où l'on cimentait des alliances par des mariages conclus contre la volonté des femmes. Dame Callina est Gardienne et chef indépendant d'un Domaine. Si Aldaran désire se marier parmi les Comyn...

— Ça vous plairait, hein ? dit Merryll. De conclure cette alliance avantageuse pour l'une des vôtres, et d'ajouter les Aldaran à votre bande de flagorneurs qui lèchent les bottes des Terriens...

— Assez ! dit sèchement Callina, la rougeur lui montant aux joues.

Elle était trop âgée et trop bien élevée pour blâmer publiquement sa grossièreté, mais elle dit :

— Je ne vous ai pas autorisé à parler !

— Par les enfers de Zandru, hurla Merryll, voulez-vous imposer le silence à cette femme, Seigneur Hastur ? Elle ne connaît rien à tout ça – elle a passé sa vie enfermée dans des Tours – et maintenant elle est ici une marionnette entre les mains de la vieille Ashara ; devons-nous en rester à cette idée ridicule qu'une vierge cloîtrée sait tout ce qu'il faut savoir pour gouverner son Domaine ? Notre monde est au bord de la destruction. Allons-nous rester assis tranquillement pour écouter une fille gémir qu'elle ne veut pas épouser celui-ci ou celui-là ?

Callina était livide jusqu'aux lèvres ; elle s'avança, la main à sa gorge où je savais que se trouvait sa matrice et dit très bas, mais sa voix porta jusqu'aux voûtes de la Chambre de Cristal :

— Merryll, il n'est pas question ici du gouvernement du Domaine. Le temps viendra peut-être où vous voudrez contester mes droits. Je ne pourrai pas forcément garder le Domaine par la force des armes... mais je me servirai de tous les moyens à ma disposition.

Elle serra sa matrice, et il me sembla entendre le roulement grave d'un lointain tonnerre. Sans y prêter attention, elle se tourna vers Gabriel et reprit :

— Seigneur Commandant, vous êtes chargé de faire régner ordre dans cette salle. Faites votre devoir.

Gabriel posa la main sur le bras de Merryll et lui parla à voix basse et pressante. Malgré les amortisseurs télépathiques, je n'eus aucun mal à suivre ce que disait Gabriel : si Merryll ne voulait pas s'asseoir et se taire, il le ferait sortir par la force. Serrant les dents, Merryll regarda Dyan Ardais, comme pour chercher un soutien, puis le Prince Derik.

— Allons, allons, Merryll, dit Derik avec embarras, ce n'est pas des façons de parler devant les dames. Nous discuterons de ça plus tard, mon cher ami. Du calme, je vous prie.

Merryll se laissa tomber sur un siège, l'air furibond.

— Quant à ce mariage, dit Callina avec calme, je crois que tout le monde sait ici qu'il ne s'agit pas de mariage. Il s'agit de *pouvoir*, Seigneurs, de pouvoir parmi les Comyn. Pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom ? La question qui nous occupe, et je crois que mon frère le sait aussi bien que moi, est la suivante : désirons-nous mettre ce genre de pouvoir entre les mains des Aldaran ? Je crois que non. Et il y a ici un homme qui peut en témoigner. Voulez-vous leur dire, *Dom Lewis*, pourquoi il serait... malavisé... de mettre tant de pouvoir entre les mains des Aldaran ?

Je sentis mon front se couvrir de sueurs froides. Je savais que je devais expliquer, calmement et froidement, comment j'avais d'abord fais confiance à Beltran, et comment j'avais été trahi. Mais je devais parler sans émotion déplacée.

Et pourtant, étaler tout cela ici, au Conseil, devant tous ces parents qui avaient essayé de me dénier ma place dans cette assemblée... je ne pouvais pas. La voix me manquait, je la sentais étranglée dans ma gorge, et je savais que, si je parlais, elle se briserait inmanquablement. La voix de mon père, les flammes dévorantes de Sharra, le bourdonnement continu des amortisseurs télépathiques... il y avait un tapage infernal dans ma tête. Pourtant, Callina, toujours debout, attendait que je parle, et j'ouvris la bouche, essayant de me forcer à trouver des mots. Je n'entendis d'abord qu'un croassement inintelligible. Je parvins enfin à dire :

— Vous... vous savez tout. Vous étiez à Arilinn...

Je me recroquevillai sous son regard de pitié.

— J'étais là, dit-elle, quand Lew est venu à Arilinn avec sa femme, après qu'ils eurent tous deux risqué leur vie pour rompre le lien avec Sharra.

— Sharra n'a rien à faire ici, dit durement Dyan. Le lien a été rompu et la matrice contrôlée. Nous parlons de Beltran d'Aldaran. Lui aussi a un intérêt très fort à ce que des choses pareilles ne se reproduisent plus. Quant à Lew, poursuivit-il, tournant les yeux vers moi, je suis désolé d'avoir à le dire, mon cousin, mais celui qui se mêle de manier une force comme Sharra ne devrait pas se plaindre d'être... blessé. Je ne peux pas m'empêcher de penser que Lew a reçu une bonne leçon – et Beltran aussi.

Je baissai la tête. Peut-être avait-il raison, mais cela ne rendait pas les choses plus faciles. J'avais appris à vivre, si on veut, avec ce qui s'était passé. Mais cela ne signifiait pas que j'avais envie d'entendre Dyan me sermonner sur la question.

Régis Hastur se leva dans l'enceinte des Hastur et dit, sans me regarder :

— Je ne crois pas que Lew était à blâmer. Et je ne pense pas que nous puissions faire confiance à Beltran. Lew était le parent de

Beltran, son hôte et sous la sauvegarde des lois de l'hospitalité. Il l'a emprisonné ; il m'a emprisonné ; il a kidnappé Danilo et a essayé de le forcer à utiliser son *laran* pour le cercle de Sharra. Si Beltran a fait *cela* à un parent, dit-il, avec un geste où il semblait s'excuser de diriger tous les regards sur moi, comment pouvons-nous lui faire confiance ?

Je lisais de l'horreur dans tous les yeux fixés sur moi ; même avec les amortisseurs télépathiques, leur horreur fit irruption dans ma tête, le choc et l'effroi... *les cicatrices de mon visage, mon bras se terminant au poignet, l'horreur de Dio quand elle avait vu dans mon esprit le monstre qui avait été notre enfant... Miséricordieuse Avarra, n'y avait-il donc pas de fin à cette agonie ?*

J'enfouis ma tête dans mes bras, dissimulant mon visage, cachant mon membre mutilé. Marius posa la main sur mon épaule ; je la sentis à peine.

La voix de Danilo, vibrante d'émotion, reprit le récit là où Régis l'avait interrompu.

— Tout a été de la faute de Beltran ; il a fait ligoter et battre Lew. Il lui a enlevé sa matrice. Tous ceux d'entre vous qui ont séjourné dans une Tour savent ce que cela signifie. Et pourquoi ? Parce que Lew l'avait supplié d'être prudent avec Sharra, de remettre sa matrice à l'une de nos Tours pour voir si l'on pouvait trouver un moyen sans danger de s'en servir ! Et regardez le visage de Lew ! Le... le bourreau de Lew est l'homme que vous voulez inviter courtoisement à prendre place parmi les Comyn, à épouser une femme qui est le chef d'un Domaine et la Gardienne d'Ashara !

— Je ne vous ai pas autorisé à parler ! lança Dyan d'une voix cinglante.

Danilo se tourna vers lui, très pâle.

— Seigneur, avec tout le respect que je vous dois, je témoigne seulement de ce que j'ai vu de mes propres yeux. Et cela se rapporte directement à la question en discussion. J'ai droit de siéger au Conseil ; dois-je y garder le silence ?

Hastur dit, d'un ton manifestement contrarié :

— Eh bien, c'est le jour, dirait-on, où tous les jeunes des Domaines ont décidé de parler sans l'autorisation de leurs aînés !

Il regarda successivement Merryll, Danilo, puis Régis qui prit une profonde inspiration.

— Avec votre permission, Seigneur, je ne peux que répéter ce que mon écuyer vient de dire, et je témoigne aussi de ce que j'ai personnellement vu et entendu. Quand nous voyons nos aînés sur le point de prendre une décision qu'ils ne prendraient pas s'ils connaissaient tous les faits, alors, pour...

Il hésita, et reprit, balbutiant presque.

— ... pour l'honneur des Comyn, nous devons mettre les faits en

pleine lumière. Ou faut-il croire que les Comyn ne sont pas troublés que Beltran ait pu trahir et torturer un parent ?

Les paroles et le ton étaient d'une courtoisie sans défaut, mais ses yeux flamboyaient.

— Tout cela s'est passé il y a longtemps, dit Dyan.

— Quand même, dit Régis, avant de réintégrer Beltran au sein des Comyn – par mariage ou autrement, – ne devons-nous pas nous assurer d'abord qu'il a changé d'avis sur les événements d'autrefois ?

Puis il dit ce que j'aurais dû dire moi-même :

— Au nom de tous les Dieux, voulons-nous qu'il arrive à Thendara ce qui est arrivé à Caer Donn ? Voulons-nous... Sharra ?

Lerrys Ridenow s'avança au centre du dais. Je l'avais vu pour la dernière fois peu avant mon mariage avec Dio ; mais il n'avait pas changé : mince, élégant, en habit vert et or du Domaine Ridenow, mais avec la même grâce insouciant qu'il avait dans ses vêtements terriens sur le monde du plaisir.

— Allez-vous recommencer à agiter cet épouvantail ? dit-il. Nous savons tous que le lien a été brisé et la matrice contrôlée. Actuellement, la matrice ne fait de mal à personne, ou plutôt, dit-il penchant la tête pour me regarder, elle peut très bien faire du mal à Lew Alton, mais après tout, il l'a bien cherché.

Comment pouvait-il savoir cela ? Dio devait le lui avoir dit ! Comment avait-elle pu... révéler à son frère ce secret intime ? Et qu'avait-elle encore trahi ? Je lui faisais confiance...

À mon côté, Marius se leva. Stupéfait, je faillis me tourner vers lui pour lui rappeler sèchement qu'il n'avait pas la parole en ces lieux – puis je me souvins. Il était l'un des prétendants au Domaine Alton, et on ne pouvait plus refuser de reconnaître son existence.

Il dit, d'une voix presque inaudible :

— Ce n'est pas vrai, *Dom* Lerrys. La matrice est... redevenue active. Seigneur Régis, racontez ce que vous avez vu... dans la maison de mon père, il n'y a pas trois jours.

— C'est vrai, dit Régis, très pâle. La matrice de Sharra s'est réveillée. Mais je ne savais pas à ce moment que Lew Alton était revenu sur Ténébreuse. Je pense qu'il a dû la rapporter avec lui.

Je n'avais pas eu le choix, mais je ne pouvais pas le leur dire. Tandis que Régis parlait, je l'écoutai, pétrifié d'horreur. Je saisis la manche de Marius et dis :

— Rafe. Il est à Thendara...

Mais j'entendis à peine la réponse de Marius.

Rafe était à Thendara.

Ce qui signifiait que Kadarin et Thyra étaient... quelque part sur la planète.

De même que la matrice de Sharra.

De même... que tous les Dieux de Ténébreuse nous protègent...
de même que moi.

CHAPITRE III

Tout en racontant ce qu'il avait vu chez Kennard la nuit où Marius, paniqué, était venu le chercher, Régis observait Lew, reconnaissant à peine cet homme qui avait été un frère pour lui. Lew ressemblait – la pensée se forma toute seule dans sa tête – à un épouvantail à moineaux ! Pas par sa maigreur, pas par son épuisement, pas par ses horribles cicatrices. Non, c'était quelque chose dans ses yeux, quelque chose d'horrible et hanté.

Depuis six ans, il n'a donc pas trouvé la paix ?

C'était sans doute la fatigue du voyage, la mort soudaine de son père. Quand les événements lui donneraient le temps de réfléchir, Régis savait que lui aussi pleurerait cet homme bon et généreux qui avait été pour lui un père adoptif et un ami, qui l'avait entraîné à l'escrime, et lui avait donné la seule famille et le seul foyer qu'il eût jamais connus. Mais l'heure n'était pas au deuil. Il termina rapidement son récit.

— ... et quand j'ai essayé de regarder dans ma propre matrice, elle était comme dans les Heller, à l'époque où Sharra était libérée et Lew... réduit en esclavage. Je n'ai rien vu, sauf la Forme de Feu.

De sa place parmi les Alton, le grand gaillard roux venu d'Arlinn, le parent de Lew – Régis avait oublié son nom – dit :

— Je trouve cela inquiétant, Seigneur Régis. Regardez, ma propre matrice est libre de toute souillure.

De ses doigts puissants, plus faits pour tenir la garde d'une épée ou le marteau du forgeron, il découvrit prestement sa matrice ; Régis eut juste le temps de voir une lueur bleutée avant qu'il la recouvre.

— La mienne aussi, dit Callina sans bouger.

Régis supposa qu'en sa qualité de Gardienne elle connaissait l'état de sa matrice sans la toucher. Parfois, il regrettait de ne pas être resté dans une Tour, pour apprendre à utiliser pleinement son *laran* latent, quel qu'il fût. Généralement, ce regret lui venait quand il voyait un technicien compétent travailler sur sa matrice. Mais ce désir n'avait

pas été assez fort pour le retenir dans une Tour quand tous les devoirs de la caste et du clan l'appelaient ailleurs, et il supposa que, pour un véritable mécanicien, sa mission devait supplanter tout le reste.

— Et la vôtre ? dit doucement Callina à Lew.

Il haussa les épaules, et Régis y vit le mouvement désespéré d'un homme si abattu qu'il n'a plus la force de combattre la honte. Il aurait voulu crier à Callina : *Ne vois-tu pas le mal que tu lui fais ?* Lew dit enfin d'une voix blanche :

— Je n'ai plus jamais été... libre.

Mais les autres membres du Conseil commençaient à s'impatisser. Déjà le Soleil Sanglant descendait sur l'horizon, la lumière s'altérait, se perdait dans les brumes, devenait faible, froide et austère. Enfin quelqu'un – un petit noble du Domaine Ardaïs – cria :

— Qu'est-ce que cela a à voir avec le Conseil ?

Callina dit d'une voix sombre :

— Priez tous les Dieux qui existent de ne jamais découvrir ce que cela a à voir avec nous, *comynari*. Ici, nous ne pouvons rien faire, mais il faut procéder à une enquête...

Regardant le parent de Lew venu d'Arilinn, elle ajouta :

— Jeff, y a-t-il d'autres techniciens ici ?

Il secoua la tête.

— Non, à moins que Mère Ashara nous en fournisse quelques-uns.

Se retournant vers les Hastur, il s'adressa directement au grand-père de Régis.

— *Vai dom*, pouvez-vous ajourner le Conseil pendant quelques jours, le temps d'examiner ce problème et de déterminer la raison de ce... de cette résurgence d'une force que nous croyions définitivement contrôlée.

Hastur fronça les sourcils et Derik glapit :

— Il est trop tard pour stopper cette alliance, Seigneur Hastur, et d'ailleurs, je ne crois pas que Beltran ait quelque chose à voir avec Sharra – plus maintenant. Je crois qu'il a compris la leçon. Vous ne trouvez pas, Marius ?

Régis vit Lew regarder son frère avec consternation, et se demanda si Lew connaissait les liens unissant Marius à Rafe Scott – liens qui en supposaient sans doute d'autres avec les Aldaran. D'ailleurs, c'étaient les parents de Marius, la famille de sa mère. *Nous avons commis une grave erreur*, pensa-t-il, *nous aurions dû nous attacher solidement Marius par les liens de l'amitié et de la parenté. Nous l'avons rejeté ; vers qui pouvait-il se tourner à part les Terriens ou les Aldaran ? Maintenant, il semble bien que nous allons devoir l'accepter pour Héritier d'Alton.*

Il paraissait assez évident que Lew n'était pas en état de gouverner le Domaine Alton, même si le Conseil pouvait se laisser

aller à l'accepter.

Il existait autrefois un laran qui pouvait prédire l'avenir, pensa Régis, et il était l'apanage des Hastur. Si seulement je possédais ce don !

Il n'avait pas entendu ce qu'avait dit Marius, mais son grand-père avait l'air désolé. Puis il dit :

— Il ne peut pas être question d'une alliance avec les Aldaran tant que nous n'en saurons pas plus sur ce...

Il hésita, et ses lèvres se retroussèrent avec dégoût.

— ... cette réapparition de Sharra.

— Mais c'est ce que j'essaie de vous dire, dit Derik exaspéré. Nous avons envoyé un message à Beltran et il sera là pour la Fête du Solstice !

Il lut la consternation et la colère sur le visage du vieil Hastur et ajouta, sur la défensive, nerveux et agressif comme un enfant surpris à faire une bêtise :

— Je suis Seigneur d'Elhalyn ! C'était mon droit – non ?

Danvan Hastur prit la coupe de vin chaud aux épices que son valet lui tendait et allongea les jambes sur un tabouret sculpté. Autour de lui, des serviteurs circulaient en silence, allumant les lampes. La nuit était tombée ; la même nuit qui l'avait obligé à ajourner le Conseil.

— Je devrais envoyer un messenger prendre des nouvelles de Lew, dit Régis. Ou aller le saluer moi-même. Kennard était mon ami et mon père adoptif ; Lew et moi étions *bredin*.

— Tu pourrais maintenant te trouver un ami moins dangereux, dit Hastur, acide. Cette fréquentation ne te vaudra rien de bon.

— Je ne choisis pas mes amis pour leur intérêt politique, grand-père !

Hastur écarta l'objection d'un haussement d'épaules.

— Tu es encore assez jeune pour te permettre le luxe de l'amitié. J'ai toujours été convaincu que Kennard était un ami – peut-être trop longtemps.

Comme Régis se levait, il ajouta :

— Non, attends. J'ai besoin de toi. J'ai envoyé chercher Javanne et Gabriel. La question à résoudre est la suivante : qu'allons-nous faire de Derik ?

Régis restant impassible, il reprit avec impatience :

— Tu ne peux plus penser que nous pouvons le couronner ! Ce garçon est à moitié simple d'esprit !

Régis haussa les épaules.

— Je ne vois pas quel choix tu as, Grand-Père. C'est pire que s'il était simple d'esprit, car dans ce cas tout le monde serait d'accord pour ne pas le couronner. L'ennuyeux, c'est que Derik jouit des neuf

dixièmes de son esprit, il lui manque juste le dixième le plus important.

Il sourit, sachant qu'il n'y avait pas matière à se réjouir.

Pour sa part, Danvan Hastur ne sourit pas et dit :

— Dans une charge plus ordinaire – même en tant que chef d'un Domaine, – cela n'aurait pas tant d'importance. Il va épouser Linnell Lindir-Aillard, et elle a la tête sur les épaules. Derik l'aime, et il a grandi dans l'idée que les femmes Aillard sont de droit les chefs du Conseil, et qu'il se laisserait guider par elle. Je me rappelle quand mon père a marié l'un des Ardais les moins stables à une femme Aillard ; Dame Rohana a été le véritable chef de ce clan bien après la majorité de Dyan. Mais... porter la couronne des Hastur d'Elhalyn...

Il branla du chef.

— Et dans les jours qui nous attendent ? Non, je ne peux pas prendre ce risque.

— Je ne sais pas ce que tu as le pouvoir de risquer ou non, Grand-Père, dit Régis. Si, il y a des années, quand il avait douze ou quinze ans, tu avais regardé la situation en face et admis que Derik ne serait jamais capable de porter la couronne, tu aurais pu le faire mettre sous tutelle et l'éliminer – qui est le plus proche Héritier d'Elhalyn ?

Danvan Hastur fronça les sourcils, le visage creusé de rides profondes.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois naïf à *ce point*, Régis.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, Grand-Père.

Danvan Hastur soupira et dit lentement, comme expliquant à un enfant la façon de colorier ses images :

— Régis, ta mère était la sœur du roi Stephen. Son unique sœur.

Pour le cas où Régis n'aurait pas compris les implications de ce renseignement, il précisa sans ménagement :

— C'est toi le plus proche de la couronne – plus même que les fils des sœurs de Derik. L'aîné de ces fils n'a que trois ans. Il y a aussi un nourrisson à la mamelle.

— Aldones ! Seigneur de La Lumière ! marmonna Régis comme une prière.

Des paroles qu'il avait dites en riant à Danilo voilà des années lui revinrent : « *Si tu m'aimes, Dani, ne me souhaite pas une couronne !* »

— Si je l'avais écarté, poursuivit son grand-père, qui aurait cru que ce n'était pas pour affermir le pouvoir entre mes mains ? Non que cela eût été mauvais, à l'époque – mais cela m'aurait enlevé le soutien populaire dont j'avais besoin pour maintenir l'ordre dans un royaume sans souverain. J'ai gagné du temps, espérant qu'il deviendrait clair pour tout le monde que Derik était un incapable.

— Et maintenant, dit Régis, tout le monde va croire que tu déposes Derik la première fois qu'il prend une décision que tu

n'approuves pas.

— L'ennuyeux, dit son grand-père, d'un ton découragé, c'est que cette idée d'une alliance avec Aldaran n'est pas si mauvaise, si nous pouvons être certains que les Aldaran ont abandonné le camp des Terriens une fois pour toutes. Ce qui s'est passé pendant cette histoire avec Sharra semble avoir distendu les liens existant entre les Aldaran et les Terriens. Si nous pouvions fermement attacher les Aldaran à notre camp...

Il réfléchit un moment.

— Grand-Père, crois-tu sincèrement que les Terriens vont déménager leur astroport et s'en aller ?

Le vieillard secoua la tête.

— Je veux que nous leur tournions le dos complètement. Mon père a fait une très grosse erreur en laissant élever Kennard sur Terra, et je l'ai aggravée en reconnaissant Lew devant le Conseil. Non, bien sûr que l'Empire Terrien ne s'en ira pas. Mais les Terriens nous auraient peut-être respectés si nous n'avions pas sans cesse regardé par-dessus le mur. Nous n'aurions jamais dû permettre aux Ridenow d'aller hors planète. Nous aurions dû dire aux Terriens : « Construisez votre astroport si vous voulez, mais en échange, laissez-nous tranquilles. Laissez-nous notre mode de vie et vaquez à vos affaires sans nous y mêler. »

Régis secoua la tête.

— Ça n'aurait pas marché. On ne peut pas ignorer un fait, et l'Empire Terrien est un fait. Il est là. Tôt ou tard, il nous influencera d'une façon ou d'une autre, même si nous feignons d'ignorer son existence. Et on ne peut pas ignorer le fait que nous sommes des colons terriens, ou que nous l'avons été...

— Ce que nous avons été ne compte plus, dit Danvan Hastur. Les poussins ne peuvent pas rentrer dans leur coquille.

— C'est ce que j'essaie de dire, Grand-Père. Nous avons été coupés de nos racines et nous avons trouvé un mode de vie impliquant que nous acceptions d'appartenir à ce monde, de vivre avec les restrictions qu'il imposait. Cela a marché tant que nous étions isolés, mais une fois en contact avec un...

Il s'arrêta pour réfléchir et poursuivit :

— ... avec un empire interstellaire et habitués à trouver naturel de sauter d'un monde à l'autre, nous ne pouvons pas feindre de continuer comme avant.

— Je ne vois pas pourquoi, dit Hastur. Les Terriens n'ont rien que nous désirerions.

— Rien que *tu* désires, peut-être.

Régis se contenta de regarder avec ostentation le service à café en argent de son grand-père qui remarqua néanmoins la direction de son

regard et dit :

— Je veux bien me passer de tous les luxes terriens si cela peut encourager notre peuple à faire de même.

— Je te répète que ça ne marchera pas. Nous avons dû avoir recours aux Terriens lors de la dernière épidémie de la Fièvre des Hommes des Arbres. Certains signes donnent à penser que le climat est en train de changer, et nous avons également besoin d'aide technologique dans ce domaine. Les gens mourront comme ils l'ont toujours fait s'il n'y a pas le choix, mais si nous les laissons mourir alors que la médecine terrienne peut les sauver, nous sommes des tyrans ! Grand-Père, il y a une chose que nul ne peut contrôler : c'est la *connaissance*. Nous pouvons en user ou en abuser – comme du *laran*, ajouta-t-il sombrement. Mais nous ne pouvons pas prétendre que tout cela n'existe pas, ou que c'est notre destinée de rester sur ce monde comme s'il n'y en avait pas d'autre dans tout l'univers.

— Essaies-tu de dire que nous devons inévitablement finir par faire partie de l'Empire Terrien ? demanda son grand-père, fronçant les sourcils si furieusement que Régis regretta de s'être embarqué dans cette discussion.

— Voilà ce que je veux dire, Grand-Père : que nous fassions ou non partie de l'Empire Terrien, il est maintenant un fait de notre existence, et chaque fois que nous prenons une décision, ce doit être avec la pleine conscience que les Terriens *sont là*. Si au début nous leur avions refusé la permission de construire leur astroport, ils auraient peut-être tourné les talons, seraient partis et l'auraient construit ailleurs. J'en doute. Plus vraisemblablement, ils auraient eu recours à la force, juste assez pour stopper notre rébellion, et ils auraient construit leur astroport quand même. Nous aurions pu essayer de résister – et, si nous avions encore eu les armes des Ages du Chaos, nous aurions peut-être réussi à les refouler. Mais pas sans nous détruire en même temps. Tu te rappelles ce qui est arrivé en une seule nuit quand Beltran a tourné Sharra contre eux...

Il s'arrêta, frissonnant.

— Ce n'est pourtant pas la pire des armes des Ages du Chaos, et je prie de n'en jamais voir de plus destructrices. Et nous n'avons plus la technologie de cette époque, de sorte que ces armes sont incontrôlables. Quant à chasser les Terriens avec les épées des Gardes – même en faisant appel à tous les escrimeurs de Ténébreuse, – même toi, tu n'y crois pas, Grand-Père !

La tête entre les mains, le vieillard garda le silence, si longtemps que Régis se demanda s'il avait exprimé l'impardonnable, si Danvan Hastur allait le renier et le déshériter comme traître.

Mais tout ce que j'ai dit est vrai, et il est assez honnête pour le savoir.

— C'est vrai, dit Danvan Hastur, et Régis, étreint de remords,

sursauta.

Il s'était habitué à l'idée que son grand-père avait très peu de *laran* et ne communiquait jamais télépathiquement s'il pouvait faire autrement ; si peu télépathe, en fait, que Régis oubliait parfois qu'ils partageaient un *laran* commun.

— Je serais aussi bête que Derik si j'essayais de prétendre que Ténébreuse peut se dresser seule contre une puissance de la taille de l'Empire Terrien. Mais je refuse absolument de laisser Ténébreuse devenir une colonie terrienne, et rien de plus. Si nous ne pouvons pas conserver notre originalité en face de la culture et de la technologie terriennes, alors peut-être ne méritons-nous pas de survivre.

— La situation n'est pas si désespérée, remarqua Régis. C'est l'une des raisons pour lesquelles Kennard a été éduqué sur Terra – pour leur montrer que notre mode de vie est viable, pour nous, et que nous n'avons pas besoin, par exemple, d'adopter des mesures nuisibles à notre écologie. Nous ne pouvons pas supporter le genre de technologie qu'ils ont apportée sur certains mondes ; nous sommes pauvres en métaux, et même une agriculture intensive ruinerait nos forêts et nos terres en l'espace de deux générations. J'ai été élevé dans cette idée, et toi aussi. Les Terriens le savent. Ils ont des lois contre les casseurs de mondes, et ils n'insistent pas pour nous donner ce que nous ne demandons pas. Mais avec tout le respect que je te dois, Grand-Père, je trouve que nous sommes allés trop loin dans l'autre direction et que nous insistons pour maintenir notre peuple dans un état...

Il chercha ses mots.

— ... dans un état barbare, féodal, où nous gouvernons même leurs esprits.

— Ils ne savent pas ce qui est bon pour eux, dit Hastur avec désespoir. Regarde les Ridenow ! Passant la moitié de leur temps dans des endroits comme Vainwal – désertant notre peuple au moment où il a le plus besoin de chefs responsables ! Quant au commun peuple, ils regardent les luxes que leur donnerait – croient-ils – la citoyenneté de l'Empire, et oublient le prix qu'ils auraient à les payer.

— Peut-être que je fais plus confiance aux gens que toi, Grand-Père. Je crois que si on leur donnait plus de connaissances, ils sauraient ce qu'ils combattent et ce que nous refusons.

— Je suis plus vieux que toi, dit le vieillard, ironique, assez vieux pour savoir que la plupart des gens désirent ce qui leur donnera le plus de profit pour le moindre effort, sans penser aux conséquences à long terme.

— Ce n'est pas toujours vrai, dit Régis. Regarde le Pacte.

— Il a été imposé de force par un fanatique têtue à des gens effrayés et épuisés par une série de guerres suicidaires, dit Hastur. Et il a été observé parce que les gardiens des anciennes armes les ont

détruites avant qu'on puisse s'en resservir, et qu'ils ont emporté leurs connaissances dans la tombe. Regarde comme on l'observe maintenant ! poursuivit-il avec un rictus. Par-ci, par-là, quelqu'un déterre une de ces armes et s'en sert en « légitime défense ». Tu n'es pas assez vieux pour te rappeler le temps où les Hommes-Chats avaient plongé dans les ténèbres toute la région des Kilghard, et où certains forgerons avaient évoqué Sharra contre une bande de brigands, il y a deux générations. Si les armes sont disponibles, les gens s'en serviront, et au diable les conséquences ! Ton propre père a été désintégré par une arme terrienne de contrebande. Et voilà pour la force de nos traditions en face des Terriens !

— Tout cela aurait pu être évité si les gens avaient été dûment avertis des conséquences, mais je ne dis pas que nous devons devenir une colonie terrienne. Même les Terriens ne nous le demandent pas !

— Comment sais-tu ce qu'ils veulent ?

— J'ai parlé à certains, Grand-Père. Je sais que tu ne m'approuves pas vraiment, mais je trouve qu'il vaut mieux savoir ce qu'ils font...

— Et le résultat, dit froidement Hastur, c'est que tu les défends devant moi.

Régis refoula son exaspération. Il dit enfin :

— Nous parlions de Derik, Grand-Père. S'il ne peut pas être couronné, quelle est l'alternative ? Pourquoi ne pas le marier à Linnell et nous reposer sur elle pour le diriger ?

— Linnell est trop bien pour lui, dit Danvan Hastur, et il me déplairait beaucoup qu'il tombe encore davantage sous l'influence de Merry. Je n'ai pas confiance en lui.

— Merry est un imbécile et une tête brûlée, dit Régis. Dangereusement indiscipliné. Mais j'imagine que Dame Callina pourra nous aider – si tu ne lui lies pas les mains en laissant Merry la marier. Je n'ai pas confiance dans les Aldaran. Pas avec Sharra réveillée.

— Je ne peux pas m'opposer de front à l'héritier du trône, Régis. Comment pourra-t-il régner, si, devant le Conseil, je lui fais perdre son *kihar* ?

À dessein, Danvan Hastur se servit du mot séchéen intraduisible, signifiant intégrité personnelle, honneur, dignité – à la fois moins et plus que chacun de ces termes.

— Il ne pourra pas régner de toute façon, Grand-Père. Le laisseras-tu marier Callina pour lui sauver la face devant le Conseil ? Si tu dois le couronner – et tu y seras peut-être obligé – tu devrais lui faire savoir *avant* le couronnement que le Conseil pourra toujours mettre son veto à ses décisions, pour nous éviter d'être bientôt tyrannisés par ses idées extravagantes. Callina Lindir-Aillard est, de plein droit, chef de son Domaine et a été Gardienne à Neskaya, à Arilinn, et maintenant auprès de Mère Ashara. Faut-il faire perdre son

kihar à Callina ?

Son grand-père fronça les sourcils ; Régis savait, pas tout à fait télépathiquement, qu'Hastur n'aimait guère que Callina assume tant de pouvoir au Conseil.

Pas sans être sûr qu'elle les soutiendra, lui et ses idées isolationnistes. Sinon, il la mariera juste pour s'en débarrasser au Conseil !

— Je suppose que tu ne veux pas l'épouser toi-même ?

— Callina ? demanda-t-il, horrifié. Elle doit avoir vingt-sept ans !

— Ce n'est pas la vieillesse, dit le vieillard, ironique. Mais nous parlions de Linnell. Elle est trop bien pour cet imbécile de Derik.

Evanda, ayez pitié de lui ! Va-t-il recommencer à enfourcher ce dada ?

— Grand-Père, Derik et Linnell sont amoureux depuis le temps où les cheveux de Linnell étaient trop courts pour les tresser ! Et tu les as encouragés. Linnell est sans doute la seule femme par qui Derik accepterait de se laisser diriger. Tu leur briserais le cœur ! Pourquoi les séparer maintenant ?

— J'aimerais avoir une alliance solide avec les Aillard...

— Nous l'avons déjà, Derik étant fiancé à Linnell. Mais nous ne l'aurons plus si tu te les aliènes en faisant perdre la face à Callina par un mariage forcé – et avec Aldaran. Et tu oublies le plus important, Grand-Père.

— Qu'est-ce que c'est ? grogna le vieillard, se levant et arpentant nerveusement la pièce. Encore cette histoire de Sharra ?

— Ne vois-tu pas ce qui se passe, Grand-Père ? Derik a fait ça derrière ton dos et Beltran sera là pour la Fête du Solstice. Ce qui signifie qu'il est déjà en route, à moins qu'il ne se soit suffisamment raccommodé avec les Terriens pour en obtenir un ou deux avions, mais il n'est pas facile de survoler les Heller.

Selon les premiers Terriens ayant tenté l'aventure, il valait mieux ne pas tenter la chose dans un appareil volant plus lentement et moins haut qu'une fusée ; les courants ascendants et descendants et les turbulences thermiques étaient un cauchemar.

— Alors, qu'est-ce que tu lui diras quand il arrivera ? *S'il vous plaît, Seigneur Aldaran, tournez les talons et rentrez chez vous, nous avons changé d'avis !*

Le vieux Hastur fit la grimace.

— On a fait la guerre pour beaucoup moins sur Ténébreuse.

— Et les Aldaran n'ont pas toujours très bien respecté le Pacte, remarqua Régis. Il faut lui laisser Callina – ou lui dire : « Désolé, la dame ne veut pas de vous », ou avouer que notre Prince et Souverain est un débile à qui on ne peut même pas confier le soin de conclure un mariage pour son écuyer ! Dans tous les cas, Beltran nous en gardera rancune. Grand-Père, j'ai du mal à croire que tu n'avais pas prévu

cela !

Hastur alla s'asseoir dans le grand fauteuil doré réservé aux audiences. Il dit :

— Je savais qu'on ne pouvait pas se fier à Derik pour prendre une décision importante. J'ai dit et redit que ça me déplaisait de le voir fréquenter Merryll ! Mais pouvais-je prévoir que Merryll aurait l'insolence de parler pour le chef de son Domaine – et qu'Aldaran écouterait ?

— Si tu avais considéré que Derik n'a pas le jugement pratique d'un enfant de dix ans, et encore moins d'un Héritier du Trône... commença Régis, puis il s'interrompt et soupira.

— Ce qui est fait est fait, reprit-il. Maintenant, comment allons-nous nous sortir de là sans guerre ?

— Je suppose que Callina ne consentirait pas à faire un mariage blanc, à l'épouser simplement pour la forme... commença Hastur, qui s'interrompt à l'entrée de son valet.

— Oui ?

— *Domna* Javanne Lanart-Hastur et son consort, Dom Gabriel.

Régis alla baiser la main de sa sœur et la fit entrer. Javanne Hastur, grande et élégante, avait largement dépassé la trentaine, et avait toujours les traits distinctifs des Hastur. Elle les regarda alternativement et dit :

— Te querellais-tu encore avec Grand-Père, Régis ? du ton dont elle aurait réprimandé un enfant pour avoir déchiré sa culotte en grimpant aux arbres.

— Non, dit-il d'un ton léger. Nous avons juste des échanges de vue sur la situation politique.

Gabriel Lanart fit la grimace et remarqua :

— Ce n'est pas très différent.

— Et je rappelais à mon petit-fils et Héritier qu'il est en âge de se marier, dit Danvan Hastur d'un ton tranchant, suggérant que nous pourrions même l'unir à Linnell Lindir-Aillard si cela pouvait le convaincre de s'établir. Au nom d'Evanda, Régis, qu'est-ce que tu attends ?

Essayant de se contrôler, Régis répondit :

— J'attends de rencontrer la femme avec qui je pourrais envisager de passer le reste de ma vie, Grand-Père. Je ne refuse pas de me marier...

— J'espère bien, grogna son grand-père. Cela manque de... de dignité pour un homme de ton âge de n'être pas marié. Je ne critique pas le jeune Syrtis ; c'est un homme honorable et un bon compagnon pour toi. Mais étant donné l'avenir qui nous attend, nous n'avons pas besoin qu'on vienne accuser l'Héritier d'Hastur d'être un amoureux des hommes !

— Et si je le suis, Grand-Père ? dit Régis d'une voix égale.

Son grand-père niait trop de choses, ce soir ; qu'il rumine donc celle-là. Javanne eut l'air choqué et consterné. D'accord, ce n'était pas une chose à dire devant une sœur, mais après tout, se dit Régis avec colère, son grand-père connaissait parfaitement la situation.

— Sottises ! dit Danvan Hastur. Tu es jeune, voilà tout. Mais si tu es assez âgé pour avoir des avis si prononcés et que je sois censé les prendre au sérieux, tu devrais me convaincre que tu es assez mûr pour que cela vaille la peine de t'écouter. Mon désir est que tu te maries, Régis, avant la fin de l'année.

Alors, ton désir ne sera pas satisfait de sitôt, Grand-Père, pensa Régis, mais il ne le dit pas tout haut. Javanne fronça les sourcils, et il sut qu'elle avait suivi sa pensée. Elle avait plus de sensibilité télépathique que leur grand-père.

— Même Dyan a donné un Héritier à son Domaine, dit-elle.

— Moi aussi, dit Régis. Ton propre fils, Javanne. Cela ne te plairait-il pas qu'il soit Seigneur Hastur après moi ? Et j'ai d'autres fils avec d'autres femmes, bien qu'ils soient seulement *nedesto*. Je suis parfaitement capable – et désireux – d'engendrer des fils pour le Domaine. Mais je ne veux pas d'un mariage qui ne serait qu'un faux-semblant, une farce pour faire plaisir au Conseil. Quand je rencontrerai une femme que je désire épouser, je veux être libre pour elle.

Et, tandis qu'il parlait, il lui semblait qu'il marchait à côté d'une femme, et l'émotion irrésistible qui le submergea n'était comparable à rien de ce qu'il avait ressenti jusque-là, sauf à ce soudain débordement d'amour et de gratitude éprouvé lorsque Danilo avait éveillé son *laran* et qu'il s'était permis de l'accepter et de s'accepter lui-même. Pourtant, tout en sachant que c'était une femme, il ne voyait pas son visage.

— Tu es un idiot romantique, dit Javanne. Ce n'est pas ça, le mariage.

Cependant, elle souriait, et il vit le regard qu'elle posa sur Gabriel. Javanne avait de la chance ; elle était satisfaite de son mariage.

— Quand je trouverai une femme qui me conviendra comme Gabriel te convient, ma sœur, je l'épouserai, dit Régis, s'efforçant de conserver un ton léger. Et cela, je te le promets. Mais je n'ai pas encore trouvé une telle femme, et je ne veux pas me marier simplement pour faire plaisir au Conseil, ou à toi, ou à grand-père.

— Je n'aimerais pas entendre dire que l'Héritier d'Hastur aime les hommes, dit Javanne, fronçant les sourcils. Et si tu ne te maries pas bientôt, c'est ce qu'on dira, Régis, et ça fera scandale.

— Eh bien, si on le dit, on le dira, voilà tout, dit Régis, exaspéré.

Je ne vais pas passer ma vie dans la crainte des mauvaises langues ! Il y a bien des choses qui me troubleraient davantage que les spéculations du Conseil sur ma vie amoureuse – qui, après tout, ne les regarde pas ! Allons-nous continuer longtemps à discuter de mes affaires personnelles pendant que les serviteurs tiennent le dîner au chaud en attendant que nous ayons fixé la date de mon mariage ?

Il était prêt à partir en claquant la porte, et son grand-père le sentit.

— Veux-tu prévenir qu'on peut servir, Javanne ? dit Danvan Hastur. Tu aurais pu amener ton fils.

— Il est de garde ce soir, dit Gabriel en souriant.

— Comment se débrouille-t-il dans les cadets ? Et Rafaël ? Il est en première année, n'est-ce pas ?

— Je fais de mon mieux pour ne pas voir Rafaël, mon père. Il a sans doute les mêmes ennuis que tous les cadets – je me rappelle avoir été obligé de donner quelques leçons particulières de lutte à Lew. Ils avaient vraiment une dent contre lui, ils lui en ont fait voir de toutes les couleurs ! Je suppose que Kennard a eu les mêmes ennuis en première année. Cela n'a pas été mon cas, mais je n'étais pas Comyn, héritier d'un Domaine en ligne directe.

Il soupira et ajouta :

— Dommage pour Kennard. Il nous manquera. Je vais continuer à commander la Garde jusqu'à ce que Lew prenne une décision – il est vraiment malade, et cette histoire de Sharra n'a rien arrangé.

— Tu ne penses quand même pas que Lew est en mesure de gouverner le Domaine Alton, non ? dit Hastur, choqué. Tu l'as vu aussi bien que moi ! Ce garçon n'est plus qu'une épave !

— Garçon n'est pas le mot, dit Régis. Lew a six ans de plus que moi, ce qui signifie qu'il a dans les vingt-cinq ans. Attendons qu'il se soit remis de la mort de son père et de son voyage. Kennard m'a dit un jour que les voyageurs sont bourrés de sédatifs pour la plupart de ces longs trajets dans l'espace. Quand il aura récupéré...

Hastur ouvrit la bouche, mais avant qu'il ait pu prononcer un mot, Javanne dit en prenant le bras de Gabriel :

— Le dîner est servi. À table.

Régis les suivit avec son grand-père. Le dîner les attendait dans la pièce contiguë, sur une petite table couverte de linge fin, d'argenterie, de porcelaine et de cristaux. Sur un signe de son grand-père, Javanne servit le vin.

— Je suis persuadé, dit Gabriel, que Lew a toutes les capacités voulues.

— Il n'a qu'une seule main ; un infirme peut-il commander la Garde ? dit Hastur.

— Il y a des précédents, dit Gabriel. Deux ou trois générations en

arrière, Dom Esteban – qui était mon arrière-grand-père, et celui de Lew aussi, je crois – a commandé la Garde pendant dix ans dans un fauteuil roulant, après avoir perdu l'usage de ses jambes dans la Guerre contre les Hommes-Chats. Il y a aussi Dame Bruna, qui ceignit l'épée et commanda avec distinction quand l'Héritier n'était qu'un nourrisson... Il haussa les épaules et reprit :

— Lew peut s'habiller et effectuer tous les actes de la vie quotidienne d'une seule main ; je l'ai vu. Quant au reste – eh bien, il était un fameux officier, autrefois. S'il désire que je continue à commander la Garde, il est chef de mon Domaine, et je ferai ce qu'il me dira. Mes fils grandissent – et il y a aussi Marius. Il n'a pas eu de formation militaire, mais il a reçu une très bonne instruction.

— Instruction terrienne, dit Hastur sèchement.

— Le savoir est le savoir, Grand-Père, dit Régis.

Il se souvint d'avoir pensé qu'il vaudrait peut-être mieux faire instruire Mikhail parmi les Terriens que de l'enrôler dans les cadets pour apprendre la discipline et l'escrime.

— Marius est intelligent... reprit-il.

— Et a des fréquentations regrettables parmi les Terriens, dit Javanne avec dédain. S'il ne s'était pas acoquiné avec les Terriens, il n'aurait pas fait tant d'histoires avec Sharra aujourd'hui au Conseil !

— Et nous ne saurions pas ce qui se passe, dit Régis. Quand le loup entre dans la bergerie, qu'importe que le berger perde sa nuit de sommeil ! Et à qui la faute si Marius n'a pas servi dans les cadets ? Je suis sûr qu'il se serait comporté aussi bien que moi. Mais nous l'avons confié aux Terriens, et maintenant, nous n'avons plus qu'à en accepter les conséquences. Nous avons fait tout ce qu'il fallait pour qu'un Domaine, au moins, reste allié aux Terriens !

— Les Alton ont toujours été prêts à collaborer avec les Terriens, dit Hastur. Depuis qu'Andrew Carr est entré par mariage dans cette famille...

— Ce qui est fait est fait, dit Gabriel, et il est inutile de ressasser tout ça. En tout cas, on ne dirait pas que Lew ait été si heureux parmi les Terriens qu'il ne puisse pas gouverner ce Domaine...

— Tu parles comme s'il devait être le Chef du Domaine, dit Hastur.

Gabriel posa sa cuillère, faisant une tache de soupe sur la nappe.

— Alors là, écoutez-moi, Grand-Père. Que je me porte prétendant au Domaine quand nous ne savions pas si Lew était mort ou vivant, c'est une chose ; mais le Conseil l'a accepté comme Héritier de Kennard, et il n'y a pas à y revenir. C'est à lui, en tant que souverain du Domaine, de dire ce qu'il faut faire de Marius, et je suppose qu'il le désignera comme Héritier. S'il s'agissait de Jeff Kervin, je contesterais peut-être – il ne veut pas du Domaine, il n'a pas été élevé dans cette

perspective...

— Un Terrien ? demanda Javanne, stupéfaite.

— Jeff n'est pas terrien. Je devrais dire *Dom* Damon – il n'a pas une goutte de sang terrien. Il a été mis en tutelle sur Terra, et élevé dans l'idée qu'il était terrien, et il porte le nom de son père adoptif terrien, c'est tout, expliqua patiemment Gabriel, et pas pour la première fois. Il a moins de sang terrien que moi. Mon père était Domenic Ridenow-Lanart, mais tout le monde savait qu'il avait été engendré par Andrew Carr. Les deux jumelles Alton avaient épousé respectivement Damon Ridenow et Andrew Carr...

— C'était il y a longtemps dit Hastur, fronçant les sourcils.

— C'est drôle comme une génération ou deux effacent le scandale, dit Gabriel en souriant. Je croyais que tout cela avait été discuté quand on a testé Lew pour le Don des Alton. Il l'avait, je ne l'avais pas, voilà tout.

— Je veux que ce soit toi le chef du Domaine Alton, Gabriel, dit Hastur avec calme. C'est ton devoir envers le clan Hastur.

Gabriel reprit sa cuillère, l'essuya rapidement sur sa serviette et la replongea dans sa soupe. Il mangea une ou deux cuillerées avant de reprendre :

— J'ai fait mon devoir envers le clan Hastur en lui donnant deux – non, trois – fils, dont l'un est l'Héritier de Régis. Mais j'ai aussi juré fidélité à Kennard. Croyez-vous vraiment que je vais disputer à mon cousin sa juste place d'Héritier d'Alton ?

C'est effectivement ce que pense Danvan Hastur. Ou pensait, se dit Régis, observant le visage du vieillard.

— Les Alton sont alliés à Terra, dit Hastur. Et ils n'en font pas mystère. Kennard, maintenant Lew, et Marius ont reçu une éducation terrienne. Le seul moyen de conserver le Domaine Alton dans le camp ténébran est d'avoir un Hastur à sa tête, Gabriel. Porte-lui un défi devant le Conseil ; je crois qu'il n'a même pas envie de se battre pour le conserver.

— Seigneur de la Lumière ! Croyez-vous honnêtement...

Gabriel s'interrompit et reprit :

— Je ne peux pas faire ça, Seigneur Hastur, et je ne le ferai pas !

— Veux-tu voir un métis terrien, suppôt de Sharra de surcroît, à la tête du Domaine Alton ? demanda Javanne, fixant son mari.

— C'est à lui de le dire, s'entêta Gabriel. J'ai juré d'obéir à tout ordre légitime que vous me donneriez, Seigneur Hastur, mais quand vous me demandez de contester le chef légal de mon Domaine, il ne s'agit plus d'un ordre légitime. C'en est même très loin, pardonnez-moi.

— L'important pour l'heure est que le Domaine perdure, dit Hastur avec impatience. Lew n'est pas en état...

— S'il n'est pas en état, cela se verra bientôt, dit Gabriel, l'air troublé.

Javanne dit d'une voix stridente :

— Je croyais qu'on l'avait destitué de sa qualité d'Héritier de Kennard après la rébellion de Sharra. Et voilà maintenant que lui et son frère sont toujours liés à Sharra...

— Et moi aussi, ma sœur, dit Régis. Tu ne m'as donc pas écouté au Conseil ?

Elle le regarda et dit, incrédule :

— Toi ?

D'une main hésitante, Régis prit sa matrice et la sortit de son enveloppe de soie. Javanne, des années plus tôt, lui avait appris à s'en servir, et elle aussi s'en souvenait, car ses yeux pleins de colère s'adoucirent soudain, et elle lui sourit. Il y avait toujours l'ancienne image dans son esprit – comme si l'adolescente qu'elle avait été – elle-même sans mère et essayant de mater son petit frère – se penchait sur lui comme elle l'avait fait si souvent quand il était petit, le faisant sauter dans ses bras...

Un instant, la femme au visage dur, mère de fils bientôt adultes, fit place à la sœur douce et aimante d'autrefois.

— Je suis désolé, *breda*, dit Régis avec douceur, mais les choses ne disparaissent pas parce que tu en as peur. Je préférerais que tu n'aies pas à voir cela.

Il soupira et prit le cristal bleu dans sa main en coupe.

Rageant, flambant dans son esprit, la forme de feu... grande femme gesticulante baignée d'étincelles, aux cheveux dressés comme des flammes, les bras chargés de chaînes d'or... Sharra !

Quand il l'avait vue six ans plus tôt, au plus fort de la rébellion, son *laran* venait de s'éveiller ; la maladie du seuil faisait de lui un demi-mort, et Sharra n'était qu'une horreur parmi d'autres. Quand il l'avait brièvement vue chez Marius, il avait été trop choqué pour réagir pleinement. Maintenant, une main glacée semblait lui serrer la gorge ; il eut la chair de poule, tous les poils de son corps se dressant. Régis sut, sans savoir comment, qu'il regardait l'ancien ennemi de sa race et de sa caste, et dans son corps, très profondément, au niveau cellulaire, quelque chose le savait et le reconnut. Il eut un haut-le-cœur et sentit le goût amer de la terreur dans sa bouche.

Troublé, il se dit : *mais Sharra était enchaînée, et utilisée par les forgerons ; sans doute que je vois simplement les destructions provoquées par Sharra, une cité en flammes... ce n'est pas pire qu'un incendie de forêt... mais il savait que c'était quelque chose de pire, quelque chose qui luttait pour l'attirer... reconnaissance de l'ennemi, peur, fascination de nature presque sexuelle...*

— Aaaaah...

Cri étran­glé d'horreur ; il entendit, vit, *sentit* l'esprit de Javanne, sa terreur qui se projetait vers lui. Elle crispait la main sur la matrice sous sa robe comme si elle brûlait, et Régis, d'un puissant effort, arracha son esprit et ses yeux à la Forme de Feu flambant dans sa propre matrice. Mais Javanne était toujours hypnotisée.

Et quelque chose qui avait longtemps, secrètement dormi en lui sembla se déployer ; comme un habile escrimeur prend son épée à la main sans savoir quels mouvements il fera, sachant seulement qu'il répondra coup pour coup à son adversaire, il sentit cette chose étrange prendre le contrôle de l'acte qu'il allait faire. Mentalement, il *plongea* dans les profondeurs des flammes, libéra délicatement l'esprit de Javanne, visant si justement qu'il ne toucha même pas la Forme de Feu... et comme une marionnette dont on coupe les fils, Javanne s'effondra dans son fauteuil, à demi évanouie et Gabriel la soutint, fronçant les sourcils.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

Javanne, à demi inconsciente, battait les paupières. Régis, d'un geste soigneux et résolu, renvelop­pait sa matrice.

— C'est dangereux pour toi aussi, Javanne, dit-il. Ne t'en approche plus.

Danvan Hastur avait observé la scène, atterré. Régis se rappela avec lassitude que son grand-père avait peu de *laran*. Régis lui-même ne comprenait pas ce qu'il avait fait, il savait seulement qu'il tremblait jusqu'aux moelles, épuisé, aussi las que s'il avait passé trois jours et trois nuits sur le front de l'incendie. Machinalement, il tendit la main vers un plat de petits pains chauds, en tartina un de miel et l'avalait avidement.

— C'était Sharra, murmura Javanne. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, marmonna Régis, perplexe.

RÉCIT DE LEW ALTON

CHAPITRE IV

Je ne saurai jamais comment je sortis de la Chambre de Cristal. J'ai l'impression que Jeff me porta à moitié quand le Conseil se dispersa dans le plus grand désordre, mais je me retrouvai en plein air, Marius et Jeff près de moi. Je me redressai.

— Où allons-nous ?

— À la maison, dit Marius. La maison de ville des Alton. J'ai pensé que tu n'aurais pas envie d'habiter les appartements Alton et je n'y suis jamais allé – pas depuis le départ de notre Père. J'habite en ville avec Andres et quelques serviteurs.

Je ne me rappelais pas être allé à notre maison de ville depuis ma petite enfance. La nuit tombait ; une petite pluie fine me picotait le visage, des fragments de pensées reçus des passants résonnaient dans ma tête, avec le vieux commandement insistant :

... dernière volonté... retourne lutter pour les droits de ton frère...

Arriverais-je jamais à m'en libérer ? Impatienté, je fis effort pour reprendre le contrôle de mon esprit comme nous arrivions sur la place ; mais je crus la voir, non comme elle était, sombre et silencieuse, avec une unique lumière brillant quelque part au fond, sans doute la veilleuse d'un serviteur ; je la voyais par les yeux d'un autre, lumière et chaleur jaillissant des portes ouvertes et des fenêtres éclairées, animée par l'amour et le bonheur passés... Jeff m'entourait les épaules de son bras, et, par ce contact, je réalisai que je voyais les lieux tels qu'ils avaient été autrefois, et m'écartai de lui. Je me rappelai qu'il avait été marié et que sa femme était morte depuis longtemps. Lui aussi avait perdu sa bien-aimée...

Mais Marius avait déjà monté le perron et appelait, tout excité, plus jeune que je ne l'aurais cru.

— Andres ! Andres !

Un instant plus tard, le vieux *coridom* d'Armida, ami, tuteur, père

adoptif, me considérait, stupéfait et ravi.

— Le jeune Lew ! Je...

Il s'interrompt, consterné à la vue de mon visage, de mon bras mutilé. Il déglutit avec effort et ajouta d'un ton bourru :

— Je suis content de vous revoir.

Il s'approcha pour prendre ma cape, s'arrangeant pour me tapoter l'épaule avec affection. Je suppose que Marius l'avait prévenu pour mon père ; il dit simplement :

— Je vous ai fait préparer une chambre. Dois-je en faire aussi préparer une pour vous, Seigneur ? demanda-t-il à Jeff, qui refusa de la tête.

— Merci, mais on m'attend ailleurs – je suis l'hôte du Seigneur Ardaïs, et je pense que Lew n'est pas en état de tenir un long conseil de famille ce soir.

Se tournant vers moi, il ajouta :

— Tu permets ?

Il leva la main vers mon front, faisant le geste du moniteur, les doigts à trois pouces de la peau, et descendant tout le long du corps. C'était si familier, cela me rappelait tant Arilinn – le seul endroit où j'aie jamais été pleinement en paix – que mes yeux s'emplirent de larmes.

C'était la seule chose que je désirais – retourner à Arilinn. Et il était trop tard, à jamais. Avec l'enfer déchaîné dans mon cerveau, avec ma matrice souillée par Sharra... non, on ne me reprendrait plus jamais dans une Tour, maintenant.

Jeff me prit fermement par le bras et me fit asseoir. À travers les derniers effets de la drogue qui avait supprimé mon contrôle, je sentis sa sollicitude, le choc d'Andres en me voyant dans cet état, et je me tournai face à eux, serrant ma main valide, sentant la douleur fantôme dans ma main amputée que je serrais aussi par réflexe, prêt à les rembarrer rageusement, et réalisant alors qu'ils s'inquiétaient à mon sujet, partageaient ma peine et ma détresse.

— Ne bouge pas, laisse-moi finir de te monitorer.

Quand il eut terminé, Jeff dit :

— Rien de grave, physiquement, seulement la fatigue du voyage et les séquelles de la drogue que les Terriens lui ont donnée. Je suppose que vous n'avez aucun des antidotes standard, Andres ?

— Non, ce n'est pas le genre de chose qu'on peut acheter chez n'importe quel apothicaire. Mais tu as besoin de dormir, Lew. Je suppose qu'il n'y a pas de *raivannin* dans la maison...

Le *raivannin* est l'une des drogues créées pour le travail dans les cercles de Tour, où les esprits sont télépathiquement liés... Il y en a d'autres : le *kirian*, qui abaisse la résistance au contact télépathique, est sans doute la plus commune. L'action du *raivannin* est

pratiquement opposée à celle du *kirian*. Il tend à annihiler les fonctions télépathiques. On m'en avait donné, à Arilinn, pour calmer un peu le tourment et l'horreur que je diffusais après la mort de Marjorie... suffisamment pour que le reste du cercle de Tour ne partage pas tous les instants de mon agonie. Généralement, on en donnait à l'article de la mort ou de la dissolution, ou encore aux fous pour qu'ils ne fassent partager à personne leur tourment intérieur...

— Non, dit Jeff avec compassion. Ce n'est pas ce que je veux dire. C'est juste pour te faire dormir, c'est tout. Je me demande... Il y a des mécaniciens des matrices patentés dans la Cité, et ils savent qui je suis : Premier à Arilinn. Je n'aurai aucun problème pour en acheter.

— Dites-moi où aller, dit un jeune homme entrant d'un pas vif, et je vous en achèterai ; je connais la plupart d'entre eux. Ils savent que j'ai le *laran*. Lew... tu te souviens de moi ? dit-il, venant se placer devant moi.

J'accommodai ma vision avec difficulté, vis des yeux ambrés, étranges... les yeux de Marjorie ! Rafe Scott cilla à ce douloureux souvenir, mais s'approcha et m'embrassa.

— Je vais te trouver du *raivannin*. Je crois que ça te fera du bien.

— Qu'est-ce que tu fais en ville, Rafe ?

Il n'était qu'un enfant quand je l'avais attiré, avec Marjorie, dans le cercle de Sharra. Comme moi, il en portait la marque ineffaçable, feu et damnation... *non !* Je fermai brusquement mon esprit, avec un effort qui me fit pâlir.

— Tu ne te rappelles pas ? Mon père était terrien. Le Capitaine Zeb Scott. Il faisait partie des Terriens apprivoisés d'Aldaran, dit-il avec un sourire cynique, trop cynique pour son âge, qui était celui de Marius.

Maintenant, j'avais dépassé la curiosité ; mais j'avais entendu Régis décrire ce qu'il avait vu et je savais qu'il était l'ami de Marius. Il ne s'attarda pas, et sortit sous la pluie, jetant une cape ténébreuse sur sa tête.

Jeff s'assit près de moi, d'un côté, et Marius de l'autre. On ne parla guère ; je n'étais pas en état.

— Tu ne m'as pas dit, Jeff, comment tu es en ville ?

— Dyan est venu me chercher, dit-il. Je ne veux pas le Domaine et je le lui ai dit ; mais il a dit qu'un prétendant de plus compliquerait la question et retarderait la décision le temps que Kennard revienne. Je ne crois pas qu'il t'attendait.

— Je suis sûr que non, dit Marius.

— Ça ne fait rien, mon frère, dis-je. Il ne m'a jamais aimé...

Mais quand même, j'étais troublé par cet instant de rapport télépathique où je l'avais vu par les yeux de mon père.

... frère juré aimé, chéri, adoré... et même, une ou deux fois, comme

chez les adolescents, amant...

J'écartai brutalement cette idée, et, en un sens, ce rejet était une forme d'envie. Solitaire parmi les Comyn, j'avais eu peu de *bredin*, et encore moins d'amis à qui offrir mon affection en période de crise. Se pouvait-il que j'aie envié cela à mon père ? Sa présence, sa voix étaient une clameur dans ma tête...

J'aurais dû dire à Jeff ce qui s'était passé. Depuis que Kennard avait éveillé en moi, par la violence, le don latent des Alton, le don du rapport forcé, alors que j'étais à peine sorti de l'enfance, il était là, ses pensées dominant les miennes, m'étouffant, ne me laissant pratiquement pas de libre arbitre jusqu'à ce que je me libère, et dans le désastre de la rébellion de Sharra, j'avais appris à craindre cette liberté. Puis, au moment de la mort, sa force incroyable avait forcé mon esprit en une intrusion que je n'avais pu ni refuser ni écarter...

Hanté ; la moitié de mon cerveau brûlée dans les souvenirs d'un mort...

Serais-je jamais autre chose qu'un infirme, mutilé de corps et d'esprit ? Par pudeur, je ne pouvais pas demander à Jeff de m'accorder plus qu'il ne m'avait déjà donné...

Il dit d'un ton neutre :

— Si tu as besoin d'aide, Lew, je suis là.

Mais je refusai de la tête.

— Ça va bien ; j'ai besoin de sommeil, c'est tout. Qui est Gardienne à Arilinn en ce moment ?

— Miranie de Dalereuth ; je ne sais pas de quelle famille elle est issue – elle n'en parle jamais. Janna Lindir, qui était Gardienne quand tu étais à Arilinn, a épousé Bard Storn-Leynier, et ils ont deux fils ; mais Janna les a mis en tutelle et est revenue à Neskaya en qualité de Moniteur Chef. Nous avons besoin de télépathes puissants, Lew ; je voudrais que tu reviennes, mais je suppose qu'on aura besoin de toi au Conseil...

De nouveau, je le vis ciller légèrement à ma réaction. Je savais aussi bien que lui dans quel état j'étais ; je diffusais violemment toutes mes émotions autour de moi. Andres, Terrien sans *laran* détectable, remarqua quand même le malaise de Marius ; après tout, il vivait dans une famille de télépathes depuis avant ma naissance. Il dit avec flegme :

— Je peux trouver un amortisseur télépathique et le brancher, si vous voulez.

— Ce n'est pas... commençai-je.

Mais Jeff intervint.

— Très bien. Allez-y, dit-il.

Bientôt, les pulsions irrégulières se mirent à résonner dans mon cerveau, disloquant mes pensées et les étouffant pour les autres – mais

substituant pour moi la nausée à la douleur.

— Au moins, ils vous ont reconnu ; votre droit d'hériter a été contesté, mais pour une fois, le vieux tyran a été forcé d'admettre votre existence, grogna Andres. C'est un commencement.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? demanda Marius. Toute ma vie, je n'étais même pas assez bon pour qu'on me crache dessus, et tout d'un coup...

— Votre père s'est battu pour ça toute sa vie, dit Andres. Ken aurait été fier de vous, Marius.

— Tu parles, dit-il avec dédain. Tellement fier qu'il n'est même pas revenu une seule fois...

Je baissai la tête. C'était ma faute aussi si Marius était resté sans père, ni parent ni ami, délaissé par les fiers Comyn. Je fus soulagé quand Rafe revint ; il avait trouvé dans la Rue des Quatre-Ombres un technicien patenté, qui lui avait vendu quelques onces de *raivannin*. Jeff le prépara en disant :

— Combien...

— Aussi peu que possible, dis-je.

J'avais quelque expérience de cet amortisseur chimique, et je ne voulais pas être impuissant ou incapable de me réveiller si je faisais un de ces cauchemars à répétition où les horreurs succédaient aux horreurs, où des démons de feu rageaient et flambaient entre les mondes...

— Juste assez pour que tu n'aies pas besoin de laisser l'amortisseur branché, dit-il.

À ma honte, il fut obligé de porter le verre à mes lèvres, mais quand j'eus avalé, grimaçant à l'âcreté du breuvage, je sentis les pulsions de l'amortisseur télépathique diminuer et disparaître graduellement.

Je me sentis tout drôle d'être sans aucune sensibilité télépathique ; c'était étrange et inquiétant, comme quand on essaie d'entendre sous l'eau ou avec les oreilles bouchées. La perception télépathique avait été douloureuse ; maintenant, je me sentais aveugle et sourd. Pourtant, je ne souffrais plus et la voix de mon père ne criait plus dans ma tête ; pour la première fois depuis des jours, me semblait-il, j'en étais libéré. Elle était toujours là, sous l'épaisse chape de la drogue, mais je ne l'écoutais plus. Je pris une profonde inspiration, d'un calme délicieux.

— Vous devriez dormir. Votre chambre est prête, dit Andres. Je vais vous aider à monter, et sans histoires, s'il vous plaît ; je vous ai monté dans mes bras avant que vous portiez des culottes longues, et je peux recommencer si nécessaire.

J'avais vraiment l'impression que je pourrais dormir, maintenant. Je me levai, chancelant.

— Alors, ils n'ont rien pu faire pour ta main ? dit Andres.

— J'ai une main artificielle, mais je m'en sers peu, sauf si je dois faire un travail vraiment dur, ou parfois pour monter à cheval. Elle supporte assez mal l'effort et me gêne. Je me débrouille mieux sans elle.

— Vous aurez la chambre de votre père, dit Andres, sans trop prêter attention à mes paroles. Je vais vous aider à monter.

— Merci, ce n'est pas nécessaire.

Comme nous arrivions à l'escalier, la sonnette retentit, j'entendis un serviteur discuter avec l'arrivant et je vis la haute silhouette et la chevelure rousse de Lerrys Ridenow.

— Désolé de venir te déranger ici, dit-il. J'ai à te parler, Lew. Je sais qu'il est tard, mais c'est important.

Très las, je me tournai vers lui. Jeff dit :

— Dom Lerrys, le Seigneur Armida est malade.

Il me fallut un moment pour réaliser qu'il parlait de moi.

— Ça ne sera pas long.

Lerrys était en vêtements ténébreux aux couleurs de son Domaine, élégants et à la mode. Réagissant instinctivement en télépathe entraîné en présence de quelqu'un dont il se méfie, je recherchai le contact mental, me souvins : j'étais drogué au *raivannin*, à la merci de ce qu'il jugerait bon de me dire. Ce doit être pareil pour les aveugles mentaux.

— Je ne savais pas que tu revenais, dit Lerrys. Tu dois savoir que tu n'es pas populaire.

— Je peux vivre sans l'être.

— Nous n'étions pas amis, Lew, poursuivit-il. Ça ne te paraîtra peut-être pas sincère, mais je suis désolé pour ton père. C'était un homme remarquable, et l'un des rares Comyn avec assez de bon sens pour voir les Terriens sans queue ni cornes. Il avait vécu parmi eux assez longtemps pour savoir comment ça finirait.

Il soupira et je dis :

— Tu n'es pas sorti sous la pluie en pleine nuit pour me présenter tes condoléances.

— Non, dit-il. Je regrette que tu n'aies pas eu le bon sens de rester où tu étais. Mais tu es là, moi aussi, et je dois te parler. Ne cherche pas à t'approcher de Dio ou je te tords le cou.

— C'est elle qui t'envoie ?

— C'est moi qui parle, dit Lerrys. On n'est plus sur Vainwal...

J'aurais donné n'importe quoi pour lire ce qu'il y avait derrière ses clairs yeux verts. Il ressemblait à Dio, malheureusement, ce qui réveilla la douleur.

— Nous sommes unis par un mariage terrien qui n'a aucune force légale dans les Domaines. Ici, personne ne le reconnaîtrait.

Je dus m'arrêter et déglutir avant de continuer.

— Si elle voulait revenir à moi, je l'accueillerais à bras ouverts. Mais je ne la forcerai pas, Lerrys, ne t'inquiète pas. Suis-je un Séchéen pour l'enchaîner à moi ?

— Le moment viendra bientôt où nous serons tous terriens, et je ne veux pas qu'elle soit liée à toi.

J'avais l'impression de me débattre sous l'eau ; je ne pouvais pas contacter son esprit, ses pensées me restaient inconnues. Par les enfers de Zandru, c'était ça, vivre sans *laran*, sourd, aveugle, mutilé, avec uniquement la vue et l'audition ordinaires ?

— C'est ce que veut Dio ? Alors, pourquoi ne vient-elle pas me le dire elle-même ?

Une rage folle explosa sur le visage de Lerrys ; pas besoin de *laran* pour le voir. Son visage se crispa, il serra les poings ; un instant, je me raidis, pensant qu'il allait me frapper, me demandant comme j'arriverais à me défendre d'une seule main.

— Que le diable t'emporte ! Ne comprends-tu pas que je veux lui éviter ça ? demanda-t-il d'une voix hystérique. Jusqu'où crois-tu qu'elle peut supporter... espèce... espèce de... maudit...

La voix lui manqua. Au bout d'un moment, il se ressaisit.

— Je ne veux pas qu'elle soit obligée de te revoir, je ne veux pas qu'elle garde aucun souvenir de ce qu'elle a vécu ! dit-il d'une voix rageuse. Va au QG Terrien et dissous votre mariage – et si tu ne le fais pas, Lew, je te jure que je te lancerai un défi et que je jetterai ton autre main à manger aux *kyorebni* !

Grâce à la drogue, j'étais trop engourdi pour ressentir aucune douleur. Je dis d'une voix rauque :

— C'est d'accord, Lerrys. Si c'est ce que désire Dio, elle n'entendra plus parler de moi.

Il tourna les talons et quitta la maison en claquant la porte. Marius le suivit des yeux et dit :

— Au nom de tous les Dieux, de quoi parlait-il ?

— Je te le dirai demain, répondis-je.

À l'aveuglette, je montai péniblement l'escalier et gagnai la chambre de mon père ; Andres me rejoignit mais je ne lui prêtai pas attention ; je me jetai sur le lit et sombrai dans le sommeil. Alors je rêvai de Dio, qui se débattait en criant mon nom tandis qu'on l'entraînait hors de l'hôpital.

Quand je me réveillai, j'avais la tête claire, et, me sembla-t-il, j'en étais le seul occupant. Ce réveil prit le caractère d'une réunion familiale. Marius vint s'asseoir sur mon Lit comme l'enfant que j'avais connu, et je lui donnai les cadeaux que je lui avais rapportés de Vainwal : des appareils terriens à lentilles, jumelles et caméra.

Il me remercia, mais en les qualifiant de jouets. Je me demandai quels cadeaux il aurait fallu pour un homme. Des désintégrateurs de contrebande, peut-être, en violation du Pacte ? Après tout, Marius avait reçu une éducation terrienne. Jugeait-il le Pacte comme un stupide anachronisme, comme l'éthique infantile d'un monde demeuré dans la barbarie ? Je soupçonnais aussi qu'il ressentait peu de chagrin de la mort de notre père. Je le comprenais. Père avait abandonné Marius depuis longtemps.

Je lui dis que j'avais à faire au QG Terrien, sans autre précision.

— Tu as sept jours devant toi, dit Jeff après le petit déjeuner. Ils ont remis le transfert du Domaine à la fin du deuil rituel pour Kennard. Et maintenant, ce n'est qu'une formalité – ils t'ont accepté comme Héritier quand tu avais quinze ans.

Restait à savoir s'ils accepteraient Marius.

— Imbéciles de sectaires, grommela Andres, qui décident de la valeur d'un homme sur la couleur de ses yeux !

Ou la couleur de ses cheveux, sembla penser Jeff, et je me rappelai l'époque où, à Arilinn, la plupart des Comyn avaient les cheveux roux. Je dis, ne plaisantant qu'à moitié :

— Je devrais peut-être teindre les miens – et ceux de Marius – pour que nous ressemblions davantage à des Comyn !

— Je ne pourrais pas changer mes yeux, dit Marius avec ironie, et, avec un pincement de cœur, je pensai à Dio, à ses yeux changeants comme la mer.

Mais Dio me haïssait maintenant, c'était du passé, et qui pouvait lui faire des reproches ?

— Ils me lanceront un défi, dis-je. Au diable, je les combattrai d'une main.

— Stupide anachronisme, dit Marius, de régler par l'épée une question comme l'Héritage d'un Domaine.

— Serait-il plus sensé d'en décider avec des désintégrateurs ou par une guerre ? demanda Andres.

Jeff s'était renversé dans son fauteuil, une coupe à moitié vide devant lui.

— J'ai appris à la Tour pourquoi le défi à l'épée a été institué. Il y eut un temps où le défi pour le gouvernement d'un Domaine se lançait avec le Don de ce Domaine – et le gagnant était celui dont le *laran* était le plus fort. À une époque, les Domaines élevaient les hommes et les femmes comme du bétail pour perpétuer ces Dons – et le Don des Alton peut tuer. Je doute que Gabriel ait envie de tenter ce genre de duel contre toi.

— Après ce qui s'est passé hier soir, je ne suis pas sûr que je pourrais gagner, dis-je. J'avais oublié l'origine de l'immunité des Comyn.

À Arilinn, les apprentis mécaniciens et techniciens des matrices jouaient parfois à des batailles de *laran*, mais on m'avait appris à me contrôler depuis l'âge de quinze ans ; les vrais combats au *laran* étaient interdits.

Le Pacte a été institué pour bannir non les désintégréateurs, mais les anciennes armes du laran, aussi redoutables que tout ce qu'a pu inventer l'Empire Terrien...

— Je ne crois pas que Gabriel vous contestera, dit Andres. Mais on demandera pourquoi, à votre âge, vous n'êtes pas marié, et si vous avez un enfant légitime ou un Héritier.

Je fis la grimace.

— Marié, oui, mais plus pour longtemps ; c'est pour ça que Lerrys est venu, dis-je. Et je n'ai pas d'enfant et peu de chances d'en avoir.

Marius ouvrit la bouche, mais Jeff lui imposa le silence du regard.

— C'est ce que nous craignons à Arilinn, mais la technique du monitoring des cellules à ce niveau s'est perdue pendant les Ages du Chaos. Certains d'entre nous travaillent à la retrouver – c'est plus rapide et moins dangereux que l'examen de l'ADN qu'ils font dans l'Empire. Je suppose que tu n'as pas engendré de bâtards avant de partir hors planète ?

J'avais eu quelques aventures pendant ma jeunesse, mais si j'avais engendré un enfant, la mère aurait été fière de m'en avertir.

— Ils accepteraient Marius si je le testais pour le Don des Alton, dis-je. Ils n'auraient guère le choix. La loi stipule qu'on *doit* nommer un Héritier pour assurer la succession. En laissant Kennard m'emmener hors planète, ils ont tacitement accepté Marius comme héritier présomptif. La loi est claire.

Je n'avais pas envie de tester Marius pour le Don des Alton – pas par la méthode de choc utilisée par mon père sur moi, et je n'en connaissais pas d'autre. Pas maintenant. Et avec ma matrice dans l'état où elle était, je ne pourrais que démontrer la puissance de Sharra.

Elle voulait me reprendre, ses feux cherchaient à m'attirer...

Mais j'avais autre chose à penser pour le moment.

— Marius devrait être testé avant le défi officiel, dis-je. Tu es Premier à Arilinn ; tu peux t'en charger ?

— Certainement, dit Jeff. Pourquoi pas ? Je soupçonne qu'il possède le *laran*, peut-être le Don des Ridenow – il y a du sang Ridenow dans la Lignée Alton, et du sang ardaïs également ; la mère de Kennard était une Ardaïs, et je l'ai toujours soupçonnée d'être un peu télépathe catalyste.

Marius, qui émiettait machinalement un petit pain, dit, sans lever les yeux :

— Ce que j'ai, je crois, c'est... c'est le Don des Aldaran. Je peux voir... dans l'avenir. Pas loin, pas clairement, mais le Don des Aldaran

est la précognition, et je crois que je le possède.

Il devait le tenir de notre mère à demi terrienne. À notre époque, les dons étaient mélangés, et souvent disparus à la suite de mariages consanguins dans les Domaines. Mais je le regardai fixement en disant :

— Comment connais-tu l'existence du Don des Aldaran ?

— Les Aldaran sont ma seule famille ! dit-il, impatienté. Que diable, Lew, les Comyn n'ont pas mis beaucoup d'empressement à me reconnaître pour parent ! J'ai passé un été chez Beltran – pourquoi pas ?

C'était un nouveau facteur avec lequel il fallait compter.

— Je sais qu'il ne t'a pas bien traité, continua Marius, sur la défensive, mais votre querelle était personnelle, après tout. Voudrais-tu que je réclame le prix du sang pendant trois générations ? Sommes-nous les barbares que croient les Terriens ?

— Des informations sur l'avenir pourraient nous êtres très utiles, dis-je. Si tu possèdes ce Don, pour l'amour d'Aldones, dis-moi ce qui va se passer si je revendique le Domaine ? Est-ce qu'ils t'accepteront pour mon Héritier ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il, reprenant l'air vulnérable d'un garçon beaucoup plus jeune. Je... j'ai essayé de le découvrir. Mais on m'a dit que parfois on voyait mal pour soi-même ou pour ses proches...

C'était assez vrai, et je me demandai, une fois de plus, à quoi servait ce Don. Peut-être que les Aldaran, grâce à leur clairvoyance, avaient vu que Ténébreuse finirait par aller vers l'Empire Terrien, et que c'était pourquoi ils avaient uni leurs forces, depuis longtemps, avec Terra. Je me demandai si Beltran avait totalement rompu avec eux après la rébellion de Sharra.

Eh bien, il y avait une façon de le savoir, mais je n'avais pas le temps de m'en occuper pour le moment. Nerveusement, je m'approchai de la fenêtre et considérai la place pavée de galets. Des hommes menaient des bêtes au marché, des ouvriers passaient avec leurs outils ; c'était l'animation familière. À cause de la saison, il n'y avait qu'un léger poudrolement de neige sur les galets ; la Fête du Solstice d'Été approchait. Quand même, le climat me semblait froid après Vainwal, et je revêtis ma cape la plus chaude. Les Terriens pouvaient me traiter de *barbare* si ça leur faisait plaisir, mais j'étais rentré chez moi, et je porterais les vêtements chauds que mon propre monde exigeait. La doublure de fourrure me parut douillette quand je la resserrai autour de moi. Marius et Jeff proposèrent de m'accompagner, mais c'était une affaire personnelle et je devais m'en occuper seul.

La journée était belle ; le soleil énorme et rouge – les Terriens

l'appelaient l'Etoile de Cottman, mais pour moi c'était juste le soleil, et ce que devait être un soleil, – suspendu au-dessus de l'horizon, se débarrassait peu à peu de ses voiles de brumes matinaux, et il y avait deux faibles ombres dans le ciel, aux endroits où s'estompaient Liriël et Kyrddis. Autrefois, j'aurais pu vous dire le mois et la décade d'après la position des lunes dans le ciel ; et ce qu'il fallait planter selon la saison, et quels animaux seraient en rut ou mettraient bas ; il y a un mois appelé le Mois du Cheval, parce que plus des trois quarts des juments poulinent avant qu'il se termine ; et on fait toutes sortes de plaisanteries à propos du Mois du Vent, parce que c'est l'époque où les étalons, les chervines et d'autres animaux sont en rut ; je suppose que les gens qui vivent très près de la terre travaillent si dur qu'il leur reste peu de temps pour l'amour, sauf à la saison des étalons, et on tourne la gêne en plaisanterie.

Cette connaissance de la terre n'était plus qu'un lointain souvenir, mais je supposais qu'elle me reviendrait si je restais assez longtemps. Tout en avançant dans les rues, je me sentais bien sous la lumière matinale et les lunes pâles, mon cerveau était apaisé et comme nourri par la clarté familière. J'ai séjourné sur plusieurs planètes, possédant jusqu'à six lunes – les marées rendent les lieux inhabitables – et sous des soleils jaunes, rouges et bleus aveuglants ; au moins, je savais que celui-ci ne ferait pas virer ma peau au rouge ou au brun !

Ainsi Marius, en plus de son éducation terrienne, possédait le Don des Aldaran. Ce pouvait être une combinaison dangereuse, et je me demandai ce qu'en penserait le Conseil. Est-ce qu'ils l'accepteraient, ou exigeraient-ils que j'adopte l'un des fils de Gabriel ?

Notre maison de ville ancestrale était assez loin de la Zone Terrienne. Le vent soufflait avec force, et je me sentais tout raide. Je n'avais plus l'habitude de ces marches ; pendant six ans, j'avais vécu sur des mondes, Terra ou Vainwal, où les affaires pressantes pouvaient se régler autrement – n'importe où dans l'Empire j'aurais pu dissoudre mon mariage par communicateur et écran vidéo – et où, s'il était nécessaire de se présenter en personne, j'aurais eu toutes sortes de transports mécaniques à ma disposition. Les routes nécessitent des machines, des heures et des heures de travail musculaire ou de travail aux matrices, et notre monde n'a jamais voulu payer ce prix. J'avais apporté ma contribution en séjournant plusieurs années dans une Tour, assurant le genre de communications que peuvent procurer les relais, fonctionnant télépathiquement ; j'avais fait ma part d'extraction minière et de purification chimique des minerais. J'avais monitoré et formé des moniteurs. Mais je savais combien il est difficile de découvrir des talents pour le travail des matrices, et ma caste, détentrice du *laran*, n'était plus obligée d'envoyer ses enfants passer leur vie dans les Tours, à travailler pour leur peuple.

Étions-nous les Comyn, souverains de notre peuple, à cause de notre laran... ou étions-nous ses esclaves ? Et qui était l'esclave de qui ? Un esclave est un esclave, même si, pour le travail de son laran, les gens qu'il sert l'entourent de tous les luxes et s'inclinent devant tout ce qu'il dit. Une classe protégée devient vite une classe exploitée. Il n'y a qu'à regarder les femmes.

Les grilles du QG Terrien, sombres et imposantes, se dressaient devant moi, gardées par un astronaute vêtu de cuir noir. Je donnai mon nom, le garde l'annonça dans son communicateur et, comme je venais pour affaire administrative justifiée, me laissa passer. Mon père avait pris la peine de me faire accorder la double nationalité, et d'ailleurs les Terriens, prétendant que Ténébreuse était de toute façon une colonie terrienne perdue, accordaient la citoyenneté à tous ceux qui se donnaient la peine de la demander. Je n'étais jamais allé jusqu'à voter pour un représentant au Sénat ou au Parlement Impérial, mais je soupçonnais que Lerrys le faisait. Je n'avais pas confiance en l'Empire pour prendre les décisions concernant Ténébreuse, et pourquoi, par les neuf enfers de Zandru – ou par les quatre cents planètes connues et habitées de l'Empire – les Ténébrans auraient-ils eu leur mot à dire sur les mondes tels que Vainwal ? Même dans les petits groupes – comme le Conseil Comyn – les politiciens sont des hommes qui aiment dire à leurs concitoyens ce qu'ils doivent faire ; bref, des criminels. Mon père avait essayé, bien des fois, de me faire remarquer les défauts de ce raisonnement, mais j'avais mieux à faire que de réfléchir à la politique.

Mieux à faire ? Est-ce que j'avais seulement le moindre contrôle sur ma vie ?

Tout au fond de mon esprit, il me sembla entendre un grommellement familier ; j'en écartai résolument ma pensée, sachant que, si j'y faisais attention, il deviendrait la clameur de la voix de mon père, l'aimant de la matrice de Sharra... non, mieux valait n'y pas penser.

Mon mariage était une ligne dans l'ordinateur, rien de plus. Mon métier ? Quand j'étais parti hors planète, drogué et à demi mort après être passé par les feux de Sharra, mon père avait dû énoncer sa profession, et il avait déclaré : *technicien des matrices*. Quelle blague ! Il aurait pu se déclarer élèveur – Armida produit un vingtième de tous les chevaux qui se négocient dans les Kilghard – ou, de par sa charge de Commandant de la Garde, *soldat* ; ou même, de par son siège au Conseil, *Sénateur* ou *Parlementaire*. Mais connaissant la mystique que les Terriens attachent à notre technologie des matrices, il s'était qualifié de *Technicien des Matrices*, et moi, de *Mécanicien*. Quelle farce ! Je n'aurais pas pu monitorer un petit caillou des grottes des forgerons ! Pas avec ma matrice souillée par Sharra...

Pourtant, il y avait encore des Gardiennes et des techniciens sur Ténébreuse. Peut-être pourraient-ils me libérer... mais plus tard, plus tard. La tâche qui m'attendait était déjà assez rebutante. Lewis-Kennard Montray-Lanart, Seigneur Alton, citoyen de Cottman IV – le nom que l'Empire donne à Ténébreuse –, profession : mécanicien des matrices ; domicile : Armida, dans les Monts de Kilghard ; domicile temporaire : je donnai les coordonnées de notre maison de ville. Au diable si je désirais mêler le Château Comyn à cela ! Nom de l'épouse : Diotima Ridenow-Montray. Deuxième prénom de l'épouse. Je ne savais pas si elle en avait un, déclarai-je. J'étais sûr qu'elle en avait un, mais elle ne s'en servait pas ; la moitié des Ridenow de Serrais appelaient leurs filles Cassilda, sans doute parce qu'il existait quelques doutes sur leur statut de descendants authentiques d'Hastur et Cassilda, qui d'ailleurs n'avaient sans doute jamais existé. Domicile de l'épouse. Eh bien, elle habitait sans doute chez son frère, j'inscrivis donc le domaine de Serrais, résidence habituelle des Ridenow, regrettant bien qu'ils n'y soient pas tous. Raison de la dissolution du mariage ?

Là, je m'interrompis, incertain de ce que j'allais dire, et l'employé, qui se comportait comme si des couples se séparaient cent fois par jour (c'était sans doute le cas) dans la fourmilière de l'Empire, me dit avec irritation que je devais donner une raison pour la dissolution du mariage. Je ne pouvais quand même pas dire que son frère avait menacé de m'assassiner si je ne divorçais pas !

— La stérilité si vous désirez des enfants, suggéra le fonctionnaire ; l'impuissance ; des différences irréductibles dans le mode de vie ; l'abandon...

Ça ferait l'affaire ; il était certain qu'elle m'avait abandonné.

Mais l'employé continua à énumérer machinalement :

— Allergie à la planète ou au lieu de résidence du conjoint ; manquement à subvenir aux besoins des enfants issus du mariage ; incapacité à engendrer des descendants viables si les deux époux en désirent...

— Ça ira, dis-je, sachant que ce motif, de même que la stérilité, était rarement cité comme cause de divorce.

Généralement on choisissait des raisons moins graves : consentement mutuel, abandon, différences irréductibles de mode de vie. Mais Dio avait pris l'initiative, et je citerais la raison véritable.

Lentement, le fonctionnaire entra toutes ces informations en code dans l'ordinateur ; maintenant, c'était officiel : j'étais incapable d'engendrer des enfants viables. D'ailleurs, ils devaient l'avoir quelque part dans les dossiers de l'hôpital de Vainwal... ce qui était né de Dio en cette nuit désastreuse. J'écartai de mon esprit la douloureuse image de Dio, souriant et parlant de notre fils... non. C'était fini. Elle voulait

être libre, je ne m'accrocherais pas à une femme qui avait toutes les raisons de me rejeter.

Pendant que l'employé mettait la dernière main aux détails, un communicateur bourdonna quelque part, il répondit et me regarda.

— M. Montray, si vous voulez bien vous arrêter au bureau du Légat en partant...

— Le Légat ? dis-je, haussant les sourcils.

J'avais vu une seule fois le Légat Terrien, pompeux fonctionnaire du nom de Ramsay, à une conférence où je faisais partie de la Garde d'Honneur ; j'étais encore officier de mon père, à l'époque. Peut-être voulait-il me présenter ses condoléances pour la mort de mon père, courtoisie mondaine vide de sens qui n'est pas limitée à Ténébreuse ou à Terra.

— C'est terminé, dit l'employé.

Et je vis notre mariage et notre amour réduit à quelques lignes imprimées, stockées quelque part dans un ordinateur. L'idée m'emplit de révolusion.

— C'est tout ?

— À moins que votre femme ne conteste le divorce dans les dix jours, dit l'employé.

J'eus un sourire amer. Elle ne contesterait pas. J'avais fait de sa vie un tel gâchis que je ne pouvais pas lui en vouloir de mettre fin à notre union.

L'employé m'indiqua le chemin du bureau du Légat, mais quand j'y arrivai (regrettant, à cause des regards que j'attirais, de ne pas avoir mis ma main artificielle), je découvris que le Légat n'était pas celui que j'attendais, mais un homme-du nom de Dan Lawton.

Je l'avais connu brièvement. C'était même un parent éloigné, un cousin de mon père. L'histoire de Lawton ressemblait à la mienne, mais à l'envers : avec un père terrien et une mère apparentée aux Comyn. Il aurait pu revendiquer un siège au Conseil s'il avait voulu ; il en avait décidé autrement. Il était grand et mince, avec des cheveux plus proches que les miens du roux Comyn. Il m'accueillit amicalement, sans cordialité déplacée, et, à mon grand soulagement, ne me tendit pas la main. C'est une coutume que je méprise d'autant plus que je n'ai plus de poignée de main à offrir. Mais il n'éluda pas mon regard, et peu d'hommes peuvent ou veulent regarder un télépathe dans les yeux.

— Je suis au courant pour votre père, dit-il. Je suppose que vous en avez assez des condoléances ; mais je le connaissais et je l'aimais. Ainsi, vous êtes allé sur Terra. Ça vous a plu ?

— Voulez-vous dire que j'aurais dû y rester ? dis-je, cassant.

Il secoua la tête.

— C'est votre affaire. Vous êtes Seigneur d'Armida, maintenant,

non ?

— Je suppose. C'est au Conseil de le confirmer.

— Nous avons besoin d'amis au Conseil, dit-il. Je n'ai pas dit « espions ». Je parle de gens qui nous comprennent et ne pensent pas automatiquement que tous les Terriens sont des monstres. Danvan Hastur a pris les mesures nécessaires pour faire instruire votre jeune frère au QG Terrien ; il a reçu la même éducation qu'un fils de Sénateur ; politique, histoire, mathématiques, langues – vous pourriez l'encourager à continuer dans cette direction. J'avais toujours espéré que votre père serait candidat à un siège au Sénat Impérial, mais je n'ai jamais eu l'occasion de le persuader. Alors, votre frère, peut-être.

— Ce serait une solution pour Marius, si le Conseil ne l'accepte pas pour mon Héritier officiel, dis-je.

Ce serait mieux que de le placer à la tête de la Garde ; Gabriel désirait cette charge, et la remplirait bien.

— Je lui en parlerai.

— Avant d'être éligible au Sénat Impérial, dit-il, il doit vivre au moins sur trois planètes différentes pendant un minimum d'un an, et prouver sa compréhension de leurs différentes cultures. Il n'est pas trop tôt pour commencer à s'en préoccuper. S'il est intéressé, je pourrais le placer dans un petit poste diplomatique quelque part... Sur Samarra, peut-être. Ou Megaera.

Je ne savais pas si Marius s'intéressait à la politique. Je lui poserais la question. Ce pouvait être une alternative valable.

Et je n'aurais pas besoin de le tester pour le Don des Alton, pas besoin de risquer sa vie... comme mon père avait risqué la mienne...

— Est-il, lui aussi, mécanicien des matrices ?

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas. Je ne sais même pas s'il a des dons télépathiques.

— Il y a des télépathes sur d'autres mondes, dit-il. Pas beaucoup, et Ténébreuse est la seule culture dont la télépathie fasse partie intégrante. Mais s'il se sentait mieux sur un monde où la population accepte sans problèmes les pouvoirs psi...

— Je le lui demanderai.

Quand j'aborderais la question, j'espérais que Marius ne penserait pas que je voulais me débarrasser de lui. L'histoire nous présente les frères comme des alliés ; en fait, ils sont souvent des rivaux. Pourtant, Marius devait savoir que je n'avais guère envie de lui disputer le Domaine ! Je voulus me lever pour partir.

— Y avait-il autre chose ?

— Effectivement, dit Lawson. Que savez-vous d'un certain Robert Raymon Kadarin ?

Je cillai. Je n'en savais que trop long sur ce maudit traître qui

avait été – autrefois – un ami pour moi, presque un frère ; qui avait rapporté la matrice de Sharra de ses forges, me l'avait donnée, m'avait infligé ces cicatrices, avait placé de force Marjorie au pôle du pouvoir de Sharra... *non !* Je me forçai à ne plus penser à ça ; je serrai les dents.

— Il est mort.

— C'est ce que nous pensions aussi, dit Lawton. Et même, selon le cours normal de la nature, il *devrait* être mort. Il appartenait aux Services Secrets Terriens longtemps avant ma naissance – que dis-je, avant la naissance de mon grand-père, ce qui signifie qu'il doit avoir dans les cent ans, sinon plus.

Je me rappelai ses yeux gris, incolores... il y a du sang *chieri* dans les Heller, comme il y en avait chez Thyra et Marjorie elle-même et leur mère inconnue. Et les montagnards qui avaient du sang *chieri* jouissaient d'une vie anormalement longue, comme certains des anciens rois Hastur.

— De toute façon, il est mort s'il croise ma route, dis-je. Sa vie m'appartient, où, quand et comment je voudrais ; si je le vois, je vous préviens que je le tuerai comme un chien.

— Vendetta... ? demanda Lawton.

— Oui.

C'était l'un des rares Terriens capables de comprendre. Dans les montagnes, le devoir de vendetta surpasse tous les autres... Je pouvais, si je voulais, faire arrêter la procédure d'attribution du Domaine Alton en prétextant une vendetta à l'ancienne.

J'aurais dû le tuer avant... Je le croyais mort. Je suis parti hors planète, oubliant mon devoir, mon honneur... Je le croyais déjà mort...

Et dans mon esprit, un murmure, qui ne demandait qu'à devenir une clameur, chuchota : *ma dernière volonté... retourne sur Ténébreuse, lutter pour les droits de ton frère...* le Domaine Alton ne pourrait pas survivre avec la tâche d'une vendetta non réglée...

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il est vivant ? demandai-je. Et d'ailleurs, pourquoi me posez-vous la question, à moi ? J'ai séjourné hors planète, et même dans le cas contraire, il ne serait pas venu se cacher sous ma cape !

— Personne ne vous a accusé de l'abriter, me fit remarquer Lawton. Mais j'avais cru comprendre que vous étiez alliés lors de la rébellion et des troubles de Sharra, à l'époque où Caer Donn a brûlé...

Je dis vivement, pour prévenir des questions :

— Vous devez avoir entendu une partie de l'histoire par Beltran...

— Non. Je n'ai jamais rencontré l'actuel Seigneur Aldaran, dit Lewton, bien que je l'aie vu une fois. Savez-vous que vous vous ressemblez beaucoup ? Vous êtes cousins, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête. J'ai connu des jumeaux qui se ressemblaient

moins que Beltran et moi ; et il y avait eu un temps où j'étais heureux de cette ressemblance. Je dis, effleurant les cicatrices de mon visage :

— Nous ne nous ressemblons plus tellement maintenant.

— Quand même, au premier abord, quelqu'un qui vous connaîtrait tous les deux pourrait toujours vous prendre facilement l'un pour l'autre, dit Lawson. Un demi-gramme de cosmétique couvrirait ces cicatrices. Mais ce n'est ni le lieu ni le moment... qu'est-ce que ce Kadarin avait à voir avec Beltran ou avec vous ?

Je lui fis un bref résumé de l'histoire. Quand le vieux Seigneur Aldaran – qui était mon grand-oncle – fut sur le point de mourir, le vieillard qui se faisait appeler Kadarin, encouragé par Beltran, alla chercher la matrice de Sharra chez les forgerons.

— Le nom de Kadarin est en soi une provocation, dis-je. Dans les Heller, on dit d'un... bâtard qu'il est « fils de Kadarin », et il a adopté ce sobriquet.

— C'était l'un de nos meilleurs agents secrets avant qu'il quitte le Service, dit Lawton, ou du moins, c'est ce que dit son dossier. J'étais encore à l'école, à l'époque. Bref, sa tête était mise à prix – il avait servi sur Wolf ; personne ne savait qu'il était revenu sur Ténébreuse avant les troubles de Sharra.

Je fis un effort pour écarter un souvenir : Kadarin, mince, souriant de son sourire de rapace, me racontant ses voyages à travers l'Empire ; j'avais écouté avec une fascination d'adolescent. Marjorie aussi. Marjorie...

...le temps se décala un instant, je marchais dans les rues d'une cité maintenant en ruine, main dans la main, avec une jeune fille aux yeux d'ambre... et nous partagions un rêve qui aurait mis les Terriens et les Ténébrans sur un pied d'égalité.

Je racontai l'histoire sans fioritures.

— Beltran et Kadarin avaient un plan : former un cercle autour d'une ancienne matrice de haut niveau ; montrer aux Terriens que nous avons une technologie, une science à nous. C'était une de ces matrices qui autrefois pouvaient faire voler les avions, extraire les minerais – nous pensions que si nous arrivions à la contrôler, nous pourrions l'offrir à l'Empire en échange de certaines de vos sciences. Nous avons formé un cercle – un cercle de Tour, mais sans Tour ; un cercle de mécaniciens...

— Je ne suis pas spécialiste de la technologie des matrices, dit Lawson, mais j'ai quelques notions. Continuez. Juste Kadarin, Beltran et vous ? Ou y en avait-il d'autres ?

Je secouai la tête.

— Thyra, la demi-sœur de Beltran ; sa mère, trouvée par le peuple de la forêt, avait, paraît-il, du sang *chieri*, et elle avait deux autres enfants d'un officier terrien du Seigneur Aldaran, un certain

Capitaine Scott.

— Je connais son fils, dit Lawton. Rafaël Scott – est-ce à dire qu'il faisait partie de votre cercle ? Il ne pouvait guère avoir plus de neuf ou dix ans à l'époque. Vous auriez entraîné un *enfant* dans cette aventure ?

— Rafe avait douze ans, dis-je, et son *laran* était éveillé, sinon il n'aurait pas pu faire partie du cercle. Vous savez sur Ténébreuse qu'un enfant assez âgé pour assumer sa vie d'homme – ou de femme – est adulte. Vous autres Terriens, vous avez tendance à garder vos jeunes à la maternelle longtemps après l'adolescence ; nous, non. Mais est-ce le moment de discuter de nos coutumes sociales respectives ? Rafe faisait partie du cercle. Thyra aussi, et également la sœur de Rafe, Marjorie.

Et là, je me tus. Impossible de parler de Marjorie ; pas maintenant, pas avec mes anciennes blessures remises à vif.

— La matrice a échappé à notre contrôle. La moitié de Caer Donn a brûlé. Je suppose que vous connaissez l'histoire. Marjorie est morte. Moi...

Je haussai les épaules, remuant légèrement mon moignon.

— Rafe n'avait pas l'air d'avoir souffert beaucoup la dernière fois que je l'ai vu. Mais je croyais que Kadarin et Thyra étaient morts tous les deux.

— Je ne sais pas pour la femme, dit Lawson. Je n'ai pas d'informations. Je ne la reconnaîtrais pas si elle entrait dans ce bureau. Mais Kadarin est vivant. Il a été vu à Thendara il y a moins d'une décade.

— S'il est vivant, elle est vivante, dis-je. Kadarin mourrait avant de la laisser souffrir.

Je fus repris de remords ; *comme j'aurais dû mourir avant Marjorie, Marjorie...* puis j'eus une pensée troublante. Thyra était aldaran aussi bien que *chieri*.

Avait-elle eu la vision du retour de Sharra sur Ténébreuse... et était-elle revenue à Thendara, poussée par cette attirance irrésistible, avant même que je sache moi-même que je rapporterais sa matrice ?

N'étions-nous rien de plus que les pions de cette force maudite ?

— Qu'est-ce que Sharra ? dit Lawton. Juste une matrice...

— Une matrice de très haut niveau ; niveau neuf ou dix, dis-je, ajoutant, pour prévenir ses questions : en général, on dit qu'une matrice est du neuvième niveau quand il faut au moins neuf télépathes qualifiés du niveau de mécanicien pour la contrôler.

— Mais je suppose qu'il y a autre chose...

— Oui, dis-je. Sharra est sans doute – je ne sais pas exactement. Les forgerons pensaient que c'était un talisman contrôlant une Déesse qui apporte le feu à leurs forges...

— Je ne vous demande pas un rapport sur les superstitions

ténébranes relatives à Sharra, dit Lawson. Je connais les histoires sur ses cheveux de flammes...

— Ce ne sont pas des histoires, dis-je. Vous n'étiez pas présent lors de l'incendie de Caer Donn, n'est-ce pas ? Sharra est *apparue* – et a mis le feu aux astronefs...

— Hypnotisme. Hallucinations, dit-il nerveusement.

— Mais le feu était réel, dis-je. Et croyez-moi, la Forme de Feu est réelle aussi.

Je fermai les yeux comme si je la voyais devant moi, comme si ma matrice était réglée sur le feu de cette énorme matrice...

Lawton avait peut-être un soupçon de *laran* ; je n'en ai jamais été sûr. C'est le cas de beaucoup de Terriens, qui ignorent ce que c'est et comment s'en servir.

— Pensez-vous qu'il soit revenu à Thendara parce que vous y êtes ? demanda-t-il. Pour essayer de reprendre la matrice de Sharra ?

C'était ce que je craignais par-dessus tout : que la matrice retombe dans les mains de Kadarin...

... *et moi, esclave involontaire de la matrice, lié à la forme de feu, brûlant, brûlant...*

— Je le tuerais avant, dis-je.

Le regard de Lawton s'attarda sur mon moignon une seconde de plus que ne le permettait la courtoisie, puis il dit :

— Sa tête est mise à prix. Vous êtes un citoyen de l'Empire. Si vous voulez, je vous donnerai une arme pour vous protéger contre un criminel connu, sous le coup d'une sentence de mort, et je vous donnerai le droit légal de l'exécuter.

À ma honte éternelle, je réfléchis à sa proposition ; j'avais peur de Kadarin. Et l'éthique du Pacte – mon père l'avait dit un jour – s'effondre devant la peur ou l'intérêt personnel. Vingt ans plus tôt, le père de Régis Hastur était mort, laissant le gouvernement du Domaine à son fils posthume, parce que des rebelles avaient accepté des armes de contrebande pour des raisons qui, j'en suis sûr, leur paraissaient assez importantes pour renier leur allégeance au Pacte.

— N'en parlons pas, dis-je en frissonnant. Je ne vaux peut-être plus grand-chose à l'épée, mais en ce moment je ne tire pas assez bien pour prendre la peine d'essayer. Je le combattrai s'il le faut. Il faudra qu'il passe sur mon cadavre pour récupérer la matrice de Sharra.

— Votre cadavre ne nous sera absolument d'aucune utilité si Kadarin reprend la matrice de Sharra, dit Lawton avec impatience, et pour le moment je ne m'intéresse pas à votre honneur ni au Pacte. Accepteriez-vous de venir résider dans la Zone Terrienne – avec la matrice – pour que nous puissions vous protéger avec des armes efficaces ?

C'était une affaire ténébrane. Devais-je me cacher dans les jupes des

Terriens, me faire garder par leurs fusils et leurs désintégréateurs, leurs armes de lâches ?

— Diable de fou entêté, dit Lawson sans colère. Je ne peux pas vous forcer, mais soyez prudent, que diable, soyez prudent, Lew.

C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom, et, malgré ma colère, j'en fus réchauffé ; j'avais besoin d'amis, même terriens. Et j'avais du respect pour cet homme.

— Si vous changez d'avis, dit-il, ou si vous voulez une arme, ou un garde du corps armé, dites-le-moi. Nous avons besoin d'amis au Conseil, ne l'oubliez pas.

— Je ne peux pas vous promettre d'être votre ami, Lawson, dis-je à contrecœur.

Il hocha la tête et dit :

— Je comprends. Mais...

Il hésita, et me regarda droit dans les yeux.

— Moi, je peux vous promettre d'être le vôtre. Ne l'oubliez pas. Et mon offre est toujours valable.

J'y réfléchis en sortant et dans les ascenseurs qui me ramenaient au niveau du sol. Dehors, le vent était froid et le ciel couvert ; il allait neiger. Je m'étonnai de retrouver si rapidement mes connaissances sur le temps. De la neige en plein été ! Ce n'était pas sans précédent. Une fois, les neiges d'été avaient sauvé Armida de l'incendie, alors que la moitié de nos bâtiments étaient déjà partis en fumée. Mais ce n'était pas commun non plus. Un mauvais présage ? Dans ce cas, ce ne serait pas une surprise.

Je ne m'attardai pas à regarder les astronefs. J'en avais vu assez. J'enfilai les rues d'un pas vif, resserrant ma cape autour de moi pour me protéger du froid... Il fallait rentrer aussi vite que possible aux appartements Alton du Château Comyn, pour montrer que je me considérais comme le chef légitime du Domaine, Seigneur d'Armida. La matrice de Sharra, laissée seule dans la maison de ville, et uniquement protégée par le fait que personne ne savait où elle était, serait plus en sûreté au Château Comyn. Mieux encore, je l'amènerais à la Tour Comyn, et demanderais à ma cousine Callina, actuellement Gardienne adjointe à la vieille, l'incroyablement vieille Ashara, de la mettre dans le laboratoire des matrices de la Tour, sous serrure matricielle. Kadarin pouvait entrer par effraction dans notre maison de ville, il pouvait même parvenir à entrer au Château Comyn, mais je ne pensais pas qu'il pourrait entrer dans un laboratoire de la Tour Comyn fermé par une matrice et placé sous la vigilance d'une Gardienne. Et s'il arrivait à faire ça, nous étions tous morts de toute façon et ça n'avait pas d'importance.

Ayant pris cette résolution, je me sentis mieux. Cela me fit du

bien de respirer non plus les odeurs mécaniques de la Zone Terrienne mais les odeurs naturelles de la ville indigène ; odeurs d'épices échappées d'une cuisine, de forge où l'on ferrait les animaux de bât. Un groupe de Renonçantes, aux cheveux si courts qu'on distinguait mal si c'étaient des hommes ou des femmes, préparaient une expédition dans les montagnes, autour d'une dame voilée en chaise à porteurs. Odeurs d'animaux, odeurs de plantes potagères. Thendara était une belle ville, mais j'aurais quand même préféré être dans les Kilghard...

Je pouvais y aller. Armida était à moi maintenant... c'était mon foyer. Mais c'était la saison du Conseil, et on avait besoin de moi ici...

De l'autre côté de la place, j'entendis un faible appel : une patrouille de jeunes Gardes. Je levai la tête et vis Dyan Ardaïs quitter la patrouille et s'avancer vers moi, sa cape militaire voletant au vent derrière lui.

Je me serais bien passé de cette rencontre. Adolescent, j'avais éprouvé pour Dyan une haine virulente ; plus âgé, je m'étais demandé si cette aversion ne venait pas en partie du fait que c'était un ami de mon père, et que moi, bâtard, solitaire, sans ami, j'étais jaloux de toute marque d'affection qu'il manifestait à un autre. La malsaine intimité qui s'était installée entre mon père et moi n'était pas uniquement de son fait, je le savais maintenant. Mais Kennard était mort, et, d'une façon ou d'une autre, je devais me libérer de la voix réelle ou imaginaire qui résonnait dans ma tête.

Dyan était mon parent, il était l'ami de mon père et de mon frère. Je le saluai donc assez civilement, de Comyn à Comyn, pour la première fois de ma vie qu'il me traitait en égal.

— J'ai besoin de vous parler, mon cousin, dit-il.

Je haussai les épaules, mécontent. La matrice de Sharra m'inquiétait plus que jamais après ma conversation avec Lawton ; je voulais la mettre en lieu sûr avant que quiconque – et plus précisément Kadarin, le seul à pouvoir s'en emparer à ma connaissance – pût en deviner la présence sur Ténébreuse par le réveil de sa matrice – mais si c'était arrivé à ma matrice, il en allait sans doute ainsi pour celle de Kadarin. Et quand il saurait que la matrice était de retour, que ferait-il ? Je n'avais pas besoin de le demander ; je savais.

— Il y a une taverne près d'ici ; viendrez-vous prendre un verre avec moi ?

J'hésitai ; je ne suis pas grand buveur.

— C'est un peu tôt pour moi, merci. Et je suis plutôt pressé. Cela ne peut-il pas attendre ?

— J'aimerais mieux pas, dit Dyan. Mais je ferai quelques pas avec vous, si vous voulez.

Trop tard, je réalisai qu'il avait fait une proposition amicale. Je haussai les épaules.

— Comme vous voudrez. Je ne connais pas bien ce quartier.

La taverne était assez propre, mais je frissonnai en entrant dans la salle sombre, Dyan derrière moi. À l'évidence, c'était un habitué de l'endroit, car un serveur lui apporta du vin sans qu'il en demande. Il me remplit un verre ; je l'arrêtai de la main.

— Juste un peu, merci.

C'était plus un rituel qu'autre chose ; je ne pus m'empêcher de penser que mon père aurait été content de me voir boire en compagnie de son plus vieil ami. Eh bien, je pouvais bien faire ça en hommage à sa mémoire. Il saisit mon regard et je sus qu'il partageait ma pensée. Nous bûmes en silence au repos de mon père.

— Il me manquera au Conseil, dit Dyan. Il connaissait toutes les habitudes terriennes et n'en était pas séduit. Je me demande...

Ses yeux s'attardèrent sur ma manche repliée un instant de plus qu'il n'était courtois. Mais j'avais l'habitude. Je dis :

— Je ne suis pas fanatique du mode de vie terrien – ou plutôt, impérial. Terra elle-même...

Je haussai les épaules.

— Je suppose que c'est un monde magnifique, repris-je, si on peut supporter de vivre sous un soleil jaune qui modifie toutes les couleurs. Cela donne un certain statut d'être de vieille souche terrienne, ou de vivre là-bas, mais ça ne m'a pas plu. Quant à l'Empire...

— Vous avez longtemps vécu sur Vainwal, dit-il, et vous n'êtes pas un décadent comme Lerrys, attiré par les plaisirs et les... divertissements exotiques.

C'était à moitié une question.

— Je peux vivre sans les luxes de l'Empire, dis-je. Mon père trouvait le climat bon pour sa santé. Je...

Pourquoi étais-je resté ? Inertie, lassitude mortelle, une place en valait une autre jusqu'à ma rencontre avec Dio ; ensuite, un endroit en valait un autre pourvu qu'elle y fût avec moi. Si Dio me l'avait demandé, serais-je revenu sur Ténébreuse ? Pourquoi n'étions-nous pas rentrés avant sa grossesse ? Au moins, ici, elle aurait pu être monitorée, nous aurions été en partie avertis de la tragédie... je m'arrêtai. Nous avions fait de notre mieux, sans rien savoir, et je ne voulais pas porter ce remords jusqu'à la fin de mes jours.

— Je suis resté avec mon Père. Après sa mort, il voulait que je rentre ; c'était sa dernière volonté.

Je dis cela d'un ton prudent, craignant qu'une fois invoquée, la clameur dans ma tête ne se réveille, car elle n'était plus qu'un murmure.

— Vous pourriez prendre la place de Kennard au Conseil, dit-il, et

exercer le même pouvoir.

Mon visage dut changer, car il ajouta avec humeur :

— Etes-vous stupide ? Nous avons besoin de vous au Conseil, pourvu que vous ne preniez pas le parti des Ridenow pour nous attirer dans l'Empire.

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas un politicien, Seigneur Dyan. Et – sans vous offenser – je n'ai guère eu le temps de me mettre au courant avant que les parties en présence ne me disent tour à tour ce que je devais faire ! Je m'attendais à le voir se mettre en rage à ce refus, mais il se contenta de sourire, de ce sourire de rapace qui était séduisant à sa façon.

— Ça ne fait rien ; au moins vous êtes capable de réfléchir. Et pendant que vous évaluez la situation, essayez de prendre la mesure de notre prince. Il y a des précédents – le Conseil savait que mon père était fou comme un *kyorebni* dans le Vent Fantôme, et ils lui avaient arraché les crocs.

Ils avaient nommé Dyan le Régent de son père et celui-ci, dans un de ses moments de lucidité, avait accepté. Mais je dis :

— Derik n'a pas de parent proche ; n'est-il pas le seul Elhalyn adulte ?

— Ses sœurs sont mariées, dit Dyan, mais à des nobles qui n'étaient pas destinés à devenir régents d'Elhalyn. Le vieux Hastur voudrait mettre Régis à la place de Derik, mais il résiste, et qui pourrait le lui reprocher ? C'est déjà assez de gouverner Hastur sans porter la couronne en plus. Naturellement, une couronne est un non-sens de nos jours ; ce qu'il nous faudrait, c'est un puissant Conseil d'égaux. Et il y a la Garde : quelques douzaines d'escrimeurs ne peuvent pas grand-chose contre les Terriens, mais ils peuvent maintenir l'ordre parmi notre peuple.

— Qui commande la Garde actuellement ? demandai-je.

— Tout le monde. Personne, dit-il en haussant les épaules. Gabriel, la plupart du temps. Je l'ai commandée moi-même les deux premières années Gabriel semblait un peu jeune.

Je me rappelais que Dyan avait été un des meilleurs officiers.

— Après moi, c'est lui qui a pris la relève, conclut-il.

— Grand bien lui fasse, dis-je. Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour le métier de soldat.

— La charge va avec le Domaine, dit Dyan d'un ton farouche. Je suppose que vous accepterez de faire votre devoir et de commander la Garde ?

— Il faut d'abord que je sache où j'en suis. Et d'ailleurs, quel est le plus important ? Trouver un Commandant compétent et qui aime sa fonction, ou quelqu'un qui a du sang aristocratique dans les veines ?

— Les deux sont importants, dit-il, implacablement sérieux. Surtout à notre époque. Avec les Hastur qui gobent Domaine après Domaine, Gabriel est exactement l'homme qu'il ne faut pas pour commander la Garde ; vous devriez imposer la question et reprendre le commandement aussi tôt que possible.

Je faillis éclater de rire.

— Imposer la question ? Gabriel pourrait me réduire à l'impuissance en un clin d'œil, et d'une seule main...

Je m'interrompis ; cette remarque était, pour le moins, malheureuse.

— Je ne pourrais pas gagner un duel contre Gabriel ; suggérez-vous un assassinat ?

— Je pense que la Garde vous serait fidèle pour l'amour de votre père.

— Peut-être.

— Et si vous ne reprenez pas le commandement de la Garde ? Que ferez-vous ? Vous retournerez à Armida élever des chevaux ? dit-il, mettant tout son mépris dans ces paroles.

Une onde de souffrance déferla sur moi, au souvenir du fils que j'avais eu le désir d'y emmener.

— Je pourrais sans doute faire pire.

— Rester chez vous à vaquer à vos affaires, pendant que Ténébreuse tomberait entre les mains de l'Empire ? demanda-t-il avec dédain. Autant aller vous cacher derrière les murs d'une Tour ! Pourquoi ne pas retourner à Arilinn avec Jeff – à moins qu'ils n'aient aussi brûlé ce désir en vous !

La rage m'envahit. Comment Dyan osait-il, sous prétexte de parenté et d'amitié pour mon père, sonder ainsi de vieilles blessures pas encore cicatrisées ?

— On m'a appris à Arilinn, dis-je à dessein, à ne parler de ces questions qu'à ceux qu'elles concernent. Etes-vous moniteur, mécanicien ou technicien, Seigneur Dyan ?

J'avais toujours pensé que l'expression « noir de rage » n'était qu'une façon de parler ; mais je fus détrompé en voyant le visage de Dyan s'assombrir, congestionné, au point que je craignis qu'il ne s'effondre, frappé par une attaque. Trop tard, je me souvins que Dyan avait brièvement séjourné dans une Tour et que personne, pas même mon père, ne savait pourquoi il l'avait quittée. Ce qui, dans mon esprit, n'était qu'une réplique glaciale pour lui faire garder ses distances, était interprété comme une insulte mortelle – une attaque sur son flanc le plus faible.

— Ni moniteur, ni mécanicien, ni technicien, que le diable vous emporte, dit-il enfin, repoussant sa chaise et se levant, ni pôle des forces de Sharra, maudit et insolent bâtard ! Retournez élever des

chevaux à Armida, ou dans une Tour si on vous accepte, ou dans l'Empire, ou en enfer si Zandru veut bien de vous, mais ne vous mêlez pas de la politique du Conseil – vous m'entendez ?

Tournant les talons, il s'éloigna à grands pas, et je le suivis des yeux, consterné, sachant que je venais de me faire un ennemi très dangereux d'un homme qui avait été prêt à devenir mon ami.

CHAPITRE V

La Tour Comyn s'élevait très haut au-dessus du Château, partie intégrante de l'immense édifice qui dominait Thendara, et pourtant distincte, et plus antique qu'aucune de ses parties, d'une ancienneté remontant à la nuit des temps, et construite en un grès rougeâtre qu'on ne trouvait guère que dans les plus anciennes maisons en ruine de la Vieille Ville. Régis n'y était encore jamais venu.

Il dit au serviteur non humain :

— Voulez-vous demander à *Domna* Callina Lindir-Aillard si elle acceptera de recevoir Régis Hastur ?

Le serviteur l'observa un long moment, de ses yeux sombres, vifs et sensibles ; il avait une forme comparable à la forme humaine, une intelligence comparable à l'intelligence humaine, et pourtant Régis ne put se défendre de l'impression qu'il s'adressait à un grand chien assez mal disposé à son égard. Il avait vu les *kyrri* à la fourrure argentée durant son bref séjour de formation à la tour de Neskaya, mais il ne s'y était jamais habitué. Le serviteur le dévisagea plus longtemps, lui sembla-t-il, qu'un humain ne l'aurait fait. Puis il hocha gracieusement sa tête argentée et s'éloigna en silence comme s'il flottait au-dessus du sol.

Régis se demanda machinalement comment le *kyrri* transmettrait son message à Callina. L'origine des *kyrri* s'était perdue pendant les Âges du Chaos – étaient-ils nés du monstrueux programme génétique que les descendants d'Hastur avaient appliqué pendant des siècles pour fixer les dons Comyn dans les familles des Sept Domaines ? On avait vu des résultats plus étranges avec des gènes modifiés par le pouvoir du *laran* et la technologie des matrices.

Ou bien leur origine remontait-elle encore plus loin, à la préhistoire de l'étoile de Cottman, avant que des colons terriens perdus ne la rebaptisent Ténébreuse ? Nul ne savait sans doute ce qu'étaient les *kyrri* ni comment ils étaient devenus les serviteurs traditionnels des Tours. Il les acceptait sans questions, il avait appris à

se tenir à l'écart des douloureux chocs électriques qu'ils pouvaient émettre lorsqu'ils étaient excités ou menacés, il avait été soigné par leurs curieuses mains sans pouces quand la proximité d'autres télépathes pouvant lire ou contacter son esprit lui avait été insoutenable.

Régis n'avait jamais eu l'occasion de parler vraiment à Callina. Elle avait été Gardienne à Neskaya, puis à Arilinn, avant de devenir Gardienne adjointe dans la plus ancienne des Tours, depuis longtemps inactive, mais abritant toujours la vieille Ashara que nulle personne vivante n'en avait jamais vu sortir ; et Danvan Hastur, qui était presque centenaire, lui avait dit un jour que, même dans sa jeunesse, il n'avait rencontré personne qui l'en ait jamais vu sortir. Il supposait que le cercle d'Ashara, si elle en avait un, et ses collaborateurs, devaient la voir de temps en temps...

Elle devait avoir été autrefois une femme ordinaire, aussi ordinaire au moins que pouvait l'être une Comyn ; pas immortelle, simplement douée d'une extraordinaire longévité, comme certains Hastur. Il y avait du sang *chieri* dans les Domaines. Régis ne savait pas grand-chose des *chieri* ; on disait qu'ils étaient beaux et immortels, qu'ils vivaient encore quelque part dans une vallée écartée où les humains ne venaient jamais. Bien des signes indiquaient que son propre grand-père faisait partie de ces Hastur dont le règne pouvait enjamber les générations... *il était heureux pour les Comyn que Danvan Hastur ait pu assumer la charge de Régent pendant ces temps troublés...* Régis réalisa qu'il s'égaraient sur des voies inattendues, comme si un autre esprit avait brièvement effleuré le sien ; il sursauta, battit des paupières comme s'il se réveillait ; il eut la chair de poule et quelque chose le *toucha*... Régis eut un haut-le-cœur. Une ombre se projeta sur le seuil et Callina se dressa devant lui.

Il ne l'avait pas vue venir. *Seigneur de la Lumière !* jura-t-il à part lui, moite de sueur ; s'était-il endormi tout debout, un sourire idiot sur le visage, ses vêtements en désordre ou pire ? Il se sentit nu, désespérément mal à l'aise ; Callina était Gardienne et inquiétante. Il parvint à prononcer cérémonieusement :

— *Su serva, Domna...*

Elle ne portait plus ces voiles écarlates qui faisaient de la Gardienne un être à part, intouchable, sacro-saint. Elle était en longue robe de laine bleue et duveteuse, serrée à la taille par une ceinture formée de plaques carrées de cuivre, chacune ornée en son centre d'une grosse pierre bleue semi-précieuse. Ses cheveux étaient noués en chignon bas sur la nuque, et retenus par un clip inestimable en filigrane de cuivre.

— Venez, et nous pourrions parler si vous le désirez. Chut, ne dérangeons pas les relais, murmura-t-elle, si bas que le son ne troubla

pas l'air.

Régis la suivit sur la pointe des pieds, comme si des pas normaux eussent été incongrus. Ils traversèrent une grande salle silencieuse, nue, avec des écrans pour les relais vides et d'un bleu vitreux, et d'autres choses que Régis ne reconnut pas ; devant l'un des écrans, une jeune fille était pelotonnée sur un siège capitonné. Son visage avait l'aspect étrange, absent d'un télépathe fixé dans les relais communiquant avec d'autres Tours, d'autres télépathes. Régis ne la connaissait pas, et Callina, naturellement, ne la remarqua pas ; seul son corps était présent avec eux dans la salle.

Callina ouvrit sans bruit une porte à l'autre bout de la pièce et ils entrèrent dans un petit salon confortable, aux fauteuils et divans bas, avec une haute fenêtre à vitraux projetant des prismes de lumière colorée dans la pièce ; mais il faisait sombre à l'extérieur, et si l'on n'avait pas été en plein été, Régis aurait pensé qu'il neigeait. Callina referma silencieusement la porte, lui fit signe de s'asseoir et se blottit dans un fauteuil, ramenant ses jambes sous elle et les recouvrant du bas de sa robe. Elle dit de sa voix calme :

— Eh bien, Régis, est-ce le Vieux Hastur qui vous envoie me demander si je me prêterai à la cérémonie du mariage avec Beltran, uniquement pour épargner quelque embarras au Conseil ?

Régis sentit son visage s'empourprer ; qu'avait-elle lu dans son esprit tandis qu'il attendait, perdu dans ses rêves ? Il dit avec sincérité :

— Non, quoiqu'il m'en ait parlé au dîner hier soir. Je ne crois pas qu'il aurait l'arrogance de l'exiger, Dame Callina.

— Derik est un maudit imbécile, soupira Callina. Et je n'avais aucune idée de ce que mon idiot de frère manigançait derrière mon dos, ni que Derik serait assez stupide pour l'écouter. Linnell aime Derik ; cela lui briserait le cœur si on les séparait maintenant. Comment peut-elle aimer un tel nigaud... ?

Callina secoua la tête, exaspérée.

— Merryll n'a jamais accepté d'être né Aillard et soumis au chef femelle du Domaine. Et je doute qu'il s'y résigne jamais.

— Grand-Père a suggéré que vous pourriez vous prêter à la cérémonie – rien de plus – simplement pour la forme, dit Régis.

— Ce serait plus facile pour lui que de dire à Beltran ce qu'il en est : ce mariage a été manigancé par un jeune homme avide de pouvoir et un prince trop sot pour s'apercevoir qu'il était manipulé.

— N'oubliez pas, dit Régis avec ironie, un Régent trop paresseux ou négligent pour garder la haute main sur un prince dont l'intelligence laisse à désirer.

— De la paresse ? De l'oubli ? Croyez-vous ? demanda Callina.

— Je n'aime pas à penser que mon Grand-Père aurait comploté

contre le Chef d'un Domaine... dit Régis.

Puis il se rappela une conversation qu'il avait eue avec Danvan Hastur trois ans plus tôt, comme si elle datait du matin même :

... *ainsi, Domaine après Domaine tombe entre les mains des Hastur ; le Domaine Elhalyn est déjà sous la Régence des Hastur, puis ce sera le tour du Domaine Aillard, quand Derik sera marié à Linnell...*

Ce serait encore plus facile si Callina était exilée dans la lointaine Aldaran. Il avait aussi observé les machinations de son grand-père contre les Alton.

— Non, il n'en aurait pas pris l'initiative, dit Callina avec un sourire imperceptible, mais il a très bien pu ne pas intervenir quand Merryll et ce benêt de Derik ont créé une situation telle que je devais m'y soumettre ou embarrasser sérieusement les Comyn.

— Callina, même Hastur ne peut pas marier le Chef d'un Domaine sans son consentement. De plus, vous êtes Gardienne sous l'autorité d'Ashara ; qu'en dira-t-elle ?

— Ashara...

Callina garda un moment le silence, comme si le seul son de ce nom avait perturbé sa sérénité.

— Je vois rarement Ashara. Elle passe le plus clair de son temps en méditation. Je pourrais exercer tout son pouvoir au Conseil, mais j'ai peur...

Elle s'interrompit au milieu de sa phrase.

— Vous n'avez pas été formé dans une Tour, Régis ?

— J'y ai séjourné le temps d'apprendre à gérer mon *laran* sans tomber malade, mais je ne suis pas un télépathe très puissant, et Grand-Père avait besoin de moi à Thendara.

— Je crois que votre don est plus fort que vous ne le croyez, mon cousin, dit Callina.

Cette affirmation tranquille et convaincue le mit mal à l'aise ; il fronça les sourcils.

— Je suis inutilisable dans les relais, et l'on n'a pas pu m'apprendre grand-chose pour monitorer...

— C'est possible, dit-elle. Dans les Tours, nous testons seulement les dons qui nous sont utiles ; monitorer, pour rester en rapport avec un écran de matrices afin d'extraire des minerais ou de manipuler le pouvoir... de nos jours, il semble que ce soit l'unique sorte de *laran* que les Tours trouvent utile. Mais vous êtes en train de découvrir que votre *laran* a des possibilités que vous ne soupçonniez pas – n'est-ce pas, mon cousin ?

Régis cilla, comme si elle avait mis le doigt sur une blessure ignorée.

— Vous feriez bien de tout me dire, dit-elle. J'ai vu comment vous avez perçu la présence de Sharra au Conseil. Montrez-moi votre

matrice, Régis.

Avec précaution, Régis toucha le sachet de velours, dénoua les cordons, et fit tomber dans la paume tendue le petit cristal bleu, placide, où se mouvaient des points de lumière ; pas trace de feu, pas trace de la délirante Forme de Feu...

— Elle a disparu ! dit-il, interloqué.

— Et vous vous attendiez à la revoir, dit Callina. Vraiment, je trouve que vous devriez tout me dire.

Régis continuait à fixer sa matrice, incrédule. Au bout d'un moment, il parvint à raconter comment Javanne s'était trouvée piégée par l'image, et comment, sans y penser, il avait libéré l'esprit de sa sœur.

— C'était comme si j'avais... je l'ai vue, une fois, défaire des points de tapisserie à un endroit où elle s'était trompée... j'ai l'impression d'avoir fait la même chose, quoique je n'aie jamais fait de tapisserie...

— Moi, si, dit Callina, et c'est exactement l'impression que ça devait vous faire.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Régis n'avait pas réalisé à quel point il avait eu peur avant d'entendre sa voix trembler.

— Comment ai-je pu faire ? Je pensais... qu'il fallait un télépathe puissant, peut-être une Gardienne, pour accorder ainsi les résonances...

— Il a existé des Gardiens autrefois, dit distraitement Callina. De bons Gardiens, et puissants. C'est seulement depuis quelques centaines d'années que nous avons uniquement des Gardiennes. Et il y a encore quelques générations, elles étaient cloîtrées, traitées comme des sorcières, des vierges sacrées, des objets rituels très puissants et très vénérés, dit-elle, l'air froid, ironique. Maintenant, bien sûr, à notre époque éclairée, nous avons changé tout cela... aujourd'hui, une Gardienne n'est plus que le centre d'un cercle de matrices, celle qui maintient la cohésion des anneaux d'énergons. Régis, avez-vous séjourné assez longtemps dans une Tour pour comprendre ?

— Je crois. Je connais le vocabulaire, mais je ne pense pas tout comprendre. On a toujours pensé que je n'avais pas assez de force télépathique pour me laisser travailler dans un cercle ; de plus, on avait besoin de moi ici. Mais si je n'étais même pas capable d'être moniteur, comment ai-je pu faire un travail de Gardienne, impromptu, sans le moindre entraînement ?

La voix lui manqua, mais il se rassurait ; Callina parlait de ce qu'il avait fait comme d'un problème technique, non comme d'un défaut étrange et terrifiant de sa personne.

— De nos jours, un travail de Gardienne n'est rien qu'un

technicien bien entraîné ne puisse faire, reprit-elle. Kennard était technicien, et il aurait pu faire tout ce que faisait Elorie d'Arilinn, sauf peut-être se placer au centre du cercle. Je crois que Jeff pourrait le faire s'il le fallait, et si la tradition le permettait. De plus vous êtes un Hastur, et votre mère était une Hastur d'Elhalyn... que savez-vous du Don des Hastur, Régis ?

— Pas grand-chose, dit-il franchement. Quand j'étais petit, une *leronis* m'a dit que je ne possédais même pas le *laran* ordinaire.

Ce souvenir, comme toujours, réveilla son ancienne souffrance, sa hantise d'être indigne de marcher sur les pas de ses ancêtres et en même temps sa sensation d'être libéré de la voie toute tracée pour les fils Hastur, et que le don l'aurait contraint à suivre bon gré mal gré.

— Mais votre *laran* s'est éveillé... dit-elle d'un ton dubitatif.

Il hocha la tête. Danilo Syrtis, son ami, son écuyer, son frère juré, dernier détenteur de ce don presque éteint de télépathie catalyste – Danilo avait éveillé le *laran* de Régis, l'avait mis en possession de son héritage de Comyn ; moyennant quoi il avait perdu sa liberté. Maintenant, il devait assumer le fardeau, accepter l'héritage de tous les Hastur, renoncer à son rêve de dénouer ces liens insupportables...

Je me suis comporté en digne Héritier d'Hastur ; j'ai fait mon devoir, j'ai commandé dans la Garde, siégé au Conseil, adopté un fils de ma sœur pour Héritier. J'ai donné des fils et des filles au clan Hastur, même si je n'ai pas voulu épouser leurs mères...

— Je connais ces liens, dit Callina, et il sembla à Régis que sa voix sans passion exprimait quelque sympathie. Je suis Gardienne, Régis, pas une Gardienne à la nouvelle mode, pas une technicienne hautement spécialisée, mais une Gardienne à l'ancienne ; j'ai été formée par Elorie d'Arilinn. C'était une demi-sœur de Dyan, savez-vous... Cleindori, Dorilys d'Arilinn, a libéré les Gardiennes et, aujourd'hui, elles ne sont plus obligées de vivre vierges et cloîtrées... mais j'avais été entraînée selon les anciennes méthodes, Régis, et après avoir servi à Neskaya et Arilinn, je suis venue ici *parce que* j'étais la dernière femme des Domaines qui ait été formée à l'ancienne. C'est ce qu'Ashara exigeait, et moi, j'étais toujours vierge, parce que je n'avais jamais ressenti le désir de quitter mon poste même pour quelques années afin de prendre un mari ou un amant...

Elle eut un sourire imperceptible, presque distrait.

— Je me contentais de mon travail. Et l'on m'a fait venir ici, bon gré mal gré, pour servir sous l'autorité d'Ashara, moi qui suis de plein droit souveraine d'un Domaine... simplement parce que j'étais ce que j'étais.

Un instant, il y eut comme de la terreur dans ses yeux, et Régis se demanda *si elle avait tellement peur d'Ashara ?* Mais la peur était chose improbable chez une Gardienne.

De quoi les femmes pouvaient-elles avoir peur ? Elles n'avaient pas à combattre dans les guerres à venir, elles seraient protégées, à l'abri...

— Que savez-vous du Don des Hastur ? répéta-t-elle, insistante.

— J'ai grandi persuadé que je ne possédais même pas le *laran* ordinaire...

— Quel que soit le Don des Hastur, il est latent en vous, dit-elle rêveusement.

Il lui demanda sans ambages :

— Et vous, savez-vous ce qu'est le Don des Hastur ?

Elle se mordit les lèvres et répondit :

— Ashara doit savoir...

Puis elle reprit comme en se parlant à elle-même :

— Le Don des Ardaïs est la télépathie catalyste, la capacité d'éveiller le *laran* chez les autres. Les Ridenow font les meilleurs moniteurs parce qu'ils sont empathes... Les Dons sont si mélangés de nos jours, à cause des unions avec des non-télépathes, qu'il est rare d'en trouver un dans toute sa force. Selon une certaine tradition, le Don originel des Hastur aurait été celui que nous avons greffé sur les Gardiennes, la capacité de travailler avec d'autres matrices, sans les sauvegardes élaborées que doit avoir une Gardienne. À l'origine, le mot Gardienne...

Elle se servit du vieux mot casta de *tenerésteis*...

— ... signifiait *celui qui maintient, celui qui garde*... une Gardienne, en termes simples, et mettant de côté sa fonction de pôle des anneaux d'énergons, est celle qui fait résonner ensemble les autres matrices du cercle ; celle qui peut travailler avec d'autres matrices, et non pas simplement la sienne. Je me demande...

Elle hésita un peu, puis reprit :

— En général, les Hastur vivent très vieux et mûrissent tard. Le *laran* ordinaire s'est éveillé chez vous assez tard – vous aviez quinze ans, n'est-ce pas ? Et peut-être n'était-ce que le premier frémissement du *laran* que vous aurez plus tard. Quel âge avez-vous ? Vingt et un ans ? Votre matrice s'est donc éveillée vers l'époque des troubles de Sharra...

— J'étais dans les montagnes quand ils sont survenus ; et ma matrice s'est trouvée obscurcie, comme toutes les matrices situées à proximité de la matrice de Sharra, dit Régis.

En plus, il vivait une profonde crise personnelle, sentant son pouvoir s'éveiller et hésitant à s'accepter tel qu'il était et non tel que son grand-père et les Comyn auraient voulu qu'il soit, tenté d'accepter cette prise de conscience et le fardeau non désiré des Hastur ou de renoncer à tout et de vivre une vie aveugle mais délivrée du *laran* et des responsabilités. Mais maintenant qu'il découvrait cette nouvelle dimension de son *laran*, il ne pouvait même pas deviner quels

nouveaux fardeaux elle lui imposerait.

— Il faut que je sois sûre, dit Callina. Quand vous étiez dans les montagnes pendant la rébellion de Sharra, votre matrice était obscurcie ; vous ne pouviez pas vous en servir à cause de... de ce que j'ai vu dans celle de Lew : la Forme de Feu. Mais plus tard, quand Sharra a été hors planète...

— Ma matrice a retrouvé sa clarté, dit-il, et j'ai appris à m'en servir. De ma matrice, je veux dire, sans trace de Sharra. C'est seulement quand Lew a rapporté la matrice de Sharra sur Ténébreuse...

Elle hocha la tête.

— Et pourtant, vous avez éclairci votre matrice, dit-elle. Il sera assez facile d'établir si vous avez les talents naturels d'une Gardienne.

Elle sortit la sienne du sachet de cuir suspendu à son cou, la posa dans sa paume et dit :

— Pouvez-vous accorder vos résonances et la toucher sans me faire mal ?

Régis détourna les yeux, et déglutit avec effort ; il repensait à ce jour fatal, au Château Aldaran, où il avait vu Kadarin arracher sa matrice à Lew, qui était tombé à terre, pris de violentes convulsions, gémissant comme un dément... Il murmura :

— Je ne saurais pas par où commencer. Et j'aurais peur d'essayer. Je pourrais... je pourrais vous tuer.

Elle secoua la tête.

— Non, vous ne pourriez pas ; pas ici, pas protégée comme je suis. Essayez.

Sa voix était grave et indifférente, mais c'était un ordre et Régis, inondé de sueur, essaya de se penser à l'intérieur de ce cristal bleu posé dans la main de Callina. Il essaya de se rappeler comment il était entré dans l'esprit de Javanne, détachant brin à brin son esprit de la matrice, comme les fils d'une tapisserie... Il sentit contre son esprit une force étrange et déplaisante et l'affronta avec dégoût. *Etait-ce Callina ?* Il leva les yeux, hésitant, incapable d'accorder cette force froide et implacable avec la femme douce et souriante qu'il avait devant lui.

— Je... je ne peux pas, dit-il.

— Oubliez-moi ! J'ai dit : accordez vos résonances à la matrice !

C'est stupide. J'ai connu Callina toute ma vie. C'est absurde d'avoir peur d'elle !

Il la contacta de nouveau mentalement, hésitant, sentant sa force-vie puissante, ses pensées protégées – elle avait les barrières mentales les plus solides qu'il eût jamais rencontrées ; il supposa que cela venait de son état de Gardienne. Il ne perçut que des images fragmentaires, la lumière qui lui blessait les yeux, la conscience subliminale de sa

présence à lui, Régis, *il est beau garçon*, comme il était fatigué de cette réaction chez les femmes... De nouveau, il sentit les pulsations de la matrice, essaya d'y accorder sa respiration... Un visage se dessina légèrement dans son esprit, froid, distant, qui le fit frissonner comme s'il avait été nu dans la neige... beau, terrible, étranger... Il le bannit de sa pensée, de même que la peur, et se força à entrer dans la matrice, à sentir la résonance, la froide vie de la pierre, les lumières accordées à sa respiration, le sang dans ses veines... Il se sentit tendre la main, d'un mouvement inconscient, et refermer les doigts sur la matrice, la soulevant légèrement de la main de Callina... yeux froids et distants, gris et incolores comme du métal... Vagues froides déferlant sur son esprit...

Un élancement de douleur fulgura dans la tête de Callina, et Régis lâcha vivement la matrice, qui retomba dans la main de la Gardienne. Elle battit des paupières et il la sentit contrôler sa douleur. Elle dit :

— Eh bien, vous avez le don pour ça... mais je ne sais pas jusqu'où il va. J'ai vu quelque chose, comme une vision...

Il la sentit tâtonner pour trouver les mots justes ; elle le sentit partager ses tâtonnements et s'arrêta net.

Ce n'était pas du tout comme le contact avec Javanne – ou avec aucune des femmes qui avaient brièvement été ses amantes... est-ce parce qu'elle était Gardienne qu'il y avait dans son esprit cette chose froide, implacable et étrangère, parce que c'était une *leronis* de la vieille école, vouée à rester vierge et n'éprouver même pas l'ombre d'un désir sexuel dans ses contacts avec un homme ? *Mais était-ce seulement Callina ?* Lui aussi, il avait mal à la tête.

— Si vous pouvez faire ça, dit-elle, et si vous avez pu éclaircir une matrice touchée par Sharra...

Elle se mordit les lèvres, et son visage se fit douloureux.

— Vous avez un don que nous ne connaissons pas. Peut-être qu'il peut être utile...

Et il perçut mentalement les mots qu'elle hésitait à prononcer : peut-être qu'il pourrait nous aider à contrôler la matrice de Sharra, à libérer le fils de Kennard de la domination de... de cette terrible chose...

Une seconde de terreur, quelque chose de rapace, cupide, qui cherchait à s'emparer d'elle...

Puis cela disparut, cela avait-il jamais existé ?

— Allez vite dire à Lew Alton d'apporter ici la matrice de Sharra, où elle sera en sécurité... il n'y a pas de temps à perdre. Peut-être pouvez-vous l'aider à s'en libérer...

— J'aurais peur d'essayer, dit-il, frissonnant.

— Vous ne devez pas avoir peur, dit-elle avec autorité. Si vous possédez un tel Don...

Et Régis sentit qu'elle ne le voyait plus comme un être humain, en

tant que Régis, mais seulement comme un Don, un problème étrange et déconcertant, que seule une technicienne des matrices pouvait débrouiller et résoudre. Cela le troubla ; un instant, il eut envie de la forcer à le voir comme un être humain, un homme debout devant une femme ; elle n'était que réserve et froideur, la femme étouffée en elle, le visage froid et impassible, et il se souvint du curieux visage de pierre qui avait brièvement traversé son esprit comme une vision dans la matrice... *Était-ce aussi Callina ? Laquelle était réelle ?* Puis, si vite qu'il ne put en saisir la réalité, l'impression disparut, et Callina redevint une frêle jeune femme, mince et troublée, en robe bleue duveteuse, qui le regardait en pressant ses mains sur ses tempes comme si elles lui faisaient mal.

— Partez maintenant, dit-elle, mais veillez à ce qu'on apporte ici la matrice de Sharra...

Elle ouvrit la porte donnant sur la salle des relais. Mais quand ils la traversèrent, la jeune fille pelotonnée devant son écran leva la tête et l'appela du geste. Callina fit signe à Régis de continuer seul jusqu'à l'antichambre et s'approcha d'elle en silence. Elle le rejoignit quelques minutes plus tard, livide, l'air désespéré.

— C'est pire que je ne pensais, dit-elle. Lilla a eu des nouvelles par les relais... Beltran s'est mis en route. Et il voyage avec une escorte si nombreuse qu'on dirait une armée. Il sera ici pour la Fête du Solstice, ici, aux portes de Thendara. Miséricordieuse Avarra, murmura-t-elle, cela signifie-t-il qu'il y aura la guerre entre les Domaines ? Comment Hastur a-t-il pu permettre qu'arrive une chose pareille ? Comment Merryll même peut-il me faire une chose pareille ? Me hait-il vraiment à ce point ?

Mais Régis n'avait pas de réponse.

Parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, il retourna dans ses appartements, à demi résolu à voir son grand-père pour lui dire que le plan de Derik avait engendré des conséquences inattendues, qu'il pourrait même provoquer la guerre dans les Domaines si Callina refusait de se plier à leurs volontés. Mais l'intendant lui dit que Hastur était parti conférer avec les *cortes*, et Régis se mit en route pour la maison de ville des Alton. Au moins, il pouvait les avertir que la matrice de Sharra serait en sécurité dans la Tour Comyn.

Mais en approchant de la maison, il vit une silhouette familière dans l'habit vert et noir du Domaine. Lew avait bien changé, mais sa démarche était la même, et Régis le reconnut, bien qu'il lui tournât le dos. Il pressa le pas pour le rattraper, hésitant à rétablir le contact télépathique familial.

Pourtant Lew devait avoir senti une présence derrière lui, car il se retourna. Régis pressa sa joue contre le visage couturé.

— Je venais te voir, et voilà que je te rencontre en chemin... où vas-tu si tôt ?

— Pas si tôt que ça, dit Lew, considérant le ciel d'un œil exercé. Pas trop tôt pour que Dyan m'offre un verre, ou une querelle – que le diable l'emporte !

— Il n'est pas bon de se quereller avec Dyan, dit Régis avec sérieux. Comment en es-tu arrivé là ?

Lew soupira.

— Je ne sais pas. Quelque chose qu'il m'a dit – je suppose qu'il pensait : *allez au diable*, ou : *vous m'avez offensé*, mais cela sonnait comme une déclaration de guerre. Je...

Il s'interrompt, troublé.

— J'ai un message pour toi de la *leronis*, dit Régis.

Il ouvrit la bouche pour le transmettre, mais ne put prononcer dans la rue ce nom de mauvais augure, *Sharra*. Il dit :

— Tu devrais revenir t'installer dans les appartements Alton du Château Comyn. C'est la tradition pendant la saison du Conseil, et si tu les habites, ils auront plus de mal à te dénier tes droits...

— J'y ai pensé, dit Lew. Mais le principal problème sera de leur faire accepter Marius comme mon Héritier. Je ne sais même pas si on l'a régulièrement testé quand il avait treize ans.

— Même s'il a le *laran*, ça n'aura peut-être pas grande importance, dit Régis. On m'avait bien dit que j'en étais totalement dépourvu.

Il eut un bref souvenir de son amertume, à l'époque.

— Au moins, s'il se trouve que Marius n'a pas le *laran*, tu ne l'enverras pas étudier à Nerarsin, non ?

— Non, à moins qu'il le désire, dit Lew d'un ton cordial. Mais Marius, paraît-il, a reçu la meilleure instruction que peuvent dispenser les Terriens. Je dois pour cela des remerciements à ton grand-père.

— Il ne l'a pas fait pour te faire plaisir. Au contraire.

C'était, ils le savaient tous les deux, une façon de souligner que Marius devait faire sa vie parmi les Terriens, et non parmi le peuple de son père.

— Pendant ton absence, je suppose que tu appris beaucoup de choses des Terriens...

— Pas autant que je l'aurais voulu ; j'ai passé une bonne partie de mon temps dans les hôpitaux, dit Lew.

Et derrière son visage ravagé, Régis sentit une grande partie de ce que Lew ne lui dirait jamais, sa souffrance, son acceptation définitive de sa mutilation.

— Mais pendant ma convalescence, je serais devenu fou sans rien faire. Je me suis essayé à la cartographie ; il y a des endroits des Kilghard et la plus grande partie des Heller qui n'ont jamais été

cartographiés. Mieux vaut le faire nous-mêmes que laisser les Terriens s'en occuper à notre place. Il est absurde qu'ils aient une unité d'Exploration et de Cartographie pour Ténébreuse, et pas nous.

— J'ai pensé à faire éduquer mes fils par les Terriens, dit Régis. Mais j'aurai à lutter pied à pied avec grand-père. Il vaudrait mieux les confier à quelqu'un qui a étudié avec les Terriens – comme Marius ou toi – au lieu de les envoyer hors planète ou dans la Cité du Commerce...

Lew dit, avec ce sourire rayonnant qui fit oublier à Régis, une fois pour toutes, son visage de gargouille :

— J'ai vécu trop longtemps dans l'Empire ; tu parais bien jeune pour avoir une famille. Mais tu as vingt et un ans maintenant, et j'aurais dû savoir qu'Hastur t'a marié depuis longtemps. Je serais fier d'être le tuteur de tes fils. Qui est ta femme ? Combien d'enfants...

Régis secoua la tête.

— Cela aussi a été un sujet de querelle avec grand-père. Mais j'ai adopté le fils de ma sœur, juste avant que tu partes hors planète...

— Je me souviens ; tu me l'as dit à Aldaran.

— J'ai un fils *nedesto* et deux filles, dit Régis. L'aîné a trois ans révolus ; dans deux ans, je le présenterai au Conseil. Et Mikhail a déjà onze ans. Quand il en aura douze, je l'amènerai à Thendara et je m'occuperai moi-même de son éducation. Je ne veux pas le laisser grandir dans l'ignorance.

— Tu as raison ; nous avons conservé trop longtemps nos anciennes coutumes, dit Lew. Je me rappelle mon père, disant qu'il était officier dans la Garde à quinze ans, mais qu'il ne savait ni lire ni écrire et qu'il en était fier ; quand il est allé sur Terra, il a compris que personne n'a le droit de laisser son intelligence en friche...

— Les moines de Nevarsin déplorent cet état de choses autant que les Terriens, dit Régis. Je devrais être reconnaissant à Grand-Père d'avoir veillé à ce que j'aie au moins cette instruction rudimentaire.

— Kennard m'avait fait apprendre à lire et à écrire, mais je dois reconnaître que je n'étais pas très doué, dit Lew. Aux époques où Ténébreuse était un perpétuel champ de bataille, le plus important pour un garçon était de savoir se battre. Dans ma jeunesse, il y avait encore beaucoup de bandits dans les Kilghard. Pendant des siècles, Armida a vécu comme un camp retranché. Kennard n'aurait jamais été critiqué s'il m'y avait gardé pour défendre ses terres au lieu de m'envoyer dans une Tour...

Régis perçut télépathiquement la suite : le travail de Lew à Arilinn, son talent de technicien des matrices, avait mené à la rébellion de Sharra, à l'épée qui n'en était pas une, l'épée qui dissimulait *Sharra*... Et il la vit, grandissant, s'épanouissant derrière les yeux de Lew, il vit l'horreur sur son visage, il sentit ses cheveux se

dresser tandis que les flammes setordaient dans sa tête... *Sharra !* L'homme souriant avait disparu ; Lew était d'une pâleur mortelle, sur laquelle ses cicatrices ressortaient comme des brûlures écarlates, et ses yeux fixaient... quelque chose que Régis ne voyait pas. Mais ils la voyaient tous les deux, la forme rageante et forcenée de la Déesse du Feu, luttant contre ses chaînes, sa chevelure enflammée dressée vers le ciel... Elle n'était pas dans la rue tranquille où ils se trouvaient, elle n'était pas dans ce monde, mais elle était là, dans leurs esprits, horriblement présente...

Régis inspira avec effort, se forçant à maîtriser le tremblement de ses mains, à contacter l'esprit de Lew, à essayer de faire pour lui ce qu'il avait fait pour Javanne, à détacher la forme-feu de la texture de ses pensées... et il se heurta à quelque chose qu'il n'avait jamais touché. Javanne n'avait vu Sharra que dans son esprit ; Rafe ne l'avait vue que dans la matrice... chez Lew, c'était différent, plus dangereux ; il vit un visage aigu de rapace, des cheveux pâles, des yeux gris pâle, et un visage de femme évoquant une flamme turbulente...

Stupéfait, il ne sut jamais s'il avait ou non prononcé ce nom tout haut. Les yeux de Lew perdirent leur horreur pétrifiée, et il dit sombrement :

— Viens. C'est ce que je craignais...

Il se mit à courir, et Régis le suivit, sentant la brûlure de la course dans la main de Lew – cette main qui n'était plus là, ce feu fantôme... mais assez réel pour lui couvrir le front de sueur, tandis qu'il continuait sa course saccadée, la main droite sur le pommeau de sa dague...

Ils débouchèrent sur une place, entendirent des gémissements, des cris. Régis n'était jamais entré dans la maison des Alton, bien qu'il la connût de l'extérieur. Une demi-douzaine de Gardes en uniforme combattaient au centre de la place ; Régis ne distinguait pas leurs assaillants.

— Marius ! s'écria Lew, s'élançant sur le perron.

La porte s'ouvrit brusquement, et, au même instant, Régis vit des flammes jaillir d'une haute fenêtre. Un officier des Gardes essayait d'organiser une chaîne pour combattre le feu, les seaux d'eau, remplis au puits le plus proche et à un petit puits du jardin derrière la maison, passaient de main en main, mais tout n'était que désordre et confusion.

Lew se battait sur le perron, avec un homme de haute taille dont Régis ne voyait pas le visage ; il se battait d'une main, avec un couteau. *Mon Dieu ! Il n'a qu'une main !* Régis s'élança, tira son épée du fourreau, vit Andres lutter avec un bandit en costume montagnard... *mais que faisaient des montagnards à Thendara ?* Un officier cria pour rallier les Gardes, qui envahirent le perron ; dans la cohue, il était

difficile de distinguer les amis des ennemis ; Régis parvint à se mettre dos à dos avec Lew, pour le couvrir, et, un instant, comme il levait son épée, il vit un visage qu'il reconnut...

Emacié, des yeux gris, des lèvres étirées en un rictus sauvage... Kadarin avait l'air plus vieux, plus dangereux.

Son visage saignait ; Lew l'avait blessé de sa dague. Derrière Régis retentit un fracas épouvantable ; les Gardes, à cris pressants, firent vivement évacuer les marches, et la maison s'affaissa lentement, puis explosa vers le ciel. La déflagration projeta Régis à genoux. Enfin, une voix de femme lança un appel, haut et clair, et les bandits disparurent soudain, évanouis, évaporés comme la brume matinale dans le dédale des ruelles. Etourdi, Régis se releva, regardant les Gardes se débattre dans les vestiges de la maison en flammes. Un groupe de servantes effrayées criait dans un coin du jardin. Andres, sa veste ouverte, le visage maculé de fumée, une botte délacée, descendit le perron en boitant et se pencha sur Lew. Jeff s'approcha et aida Lew à s'asseoir.

Blessé au front, Lew avait le visage inondé de sang ; il essaya de s'éclaircir la vue de sa main valide.

— Ça ira, dit-il, se relevant avec effort. Tu l'as vu ?

Jeff Kervin fixait le couteau qu'il tenait à la main. Il ne portait aucune trace de sang.

— Tout s'est passé si vite. Un instant, tout était tranquille, et l'instant suivant, il y avait des bandits partout, une servante a hurlé que la maison était en feu... et je me suis retrouvé en train de me battre pour défendre ma vie. Je n'ai pas tenu un couteau depuis ma première année à Arilinn !

— Marius ! s'écria Lew d'un ton pressant. Par tous les dieux de l'enfer, où est Marius ? Où est mon frère ?

De nouveau, il essaya de se relever, écartant les mains d'Andres qui voulait le retenir. L'horreur avait reparu dans ses yeux, et Régis voyait en esprit la grande image flamboyante s'élevant de plus en plus haut sur Thendara... mais il n'y avait rien. La rue avait retrouvé son calme, les Gardes avaient éteint l'incendie, bien qu'il y ait eu comme une explosion dans les étages et un trou béant dans le toit. Régis pensa que, maintenant, Lew n'avait d'autre choix que de s'installer dans les appartements du Château Comyn, réservé depuis des temps immémoriaux au Domaine Alton. D'une main délicate, Jeff palpa sa blessure au front.

— Mauvais, dit-il. Il faudra des points de suture...

Mais Lew se dégagea. Régis le saisit par le bras, lui posa la main sur les yeux et contacta son esprit, s'efforçant d'en bannir la forme de feu dévorante... lentement, très lentement, les flammes moururent en Lew, ses yeux revinrent à la réalité. Il tituba, et s'appuya au bras de

Jeff.

— Tu l'as vu ? répéta-t-il d'un ton pressant. Kadarin ! C'était Kadarin ! *Ont-ils la matrice de Sharra ?*

Régis, chancelant à cette idée, submergé par l'horreur de Lew, comprit soudain que c'était ce que Callina craignait.

— Marius ! Marius...

Lew s'interrompt, la voix étranglée par un sanglot.

Dieux miséricordieux ! Pas ça ! Mon frère, mon frère... Il s'effondra sur le perron, comme une marionnette dont on a coupé les fils, ses épaules secouées de sanglots. Jeff le prit dans ses bras comme un enfant ; avec Andres, ils parvinrent à lui faire monter les marches. Mais Régis resta immobile, étreint d'une horreur indicible.

Kadarin avait la matrice de Sharra.

Et Marius Alton gisait, mort, quelque part dans la maison incendiée, avec une balle terrienne dans la tête.

RECIT DE LEW ALTON

CHAPITRE VI

— Tiens, dit Jeff, me mettant un miroir dans la main. Je n'ai pas fait aussi bien qu'un médecin terrien – je manque de pratique – mais le sang s'est arrêté, et c'est le principal.

Je repoussai le miroir. Je pouvais – parfois – m'obliger à regarder ce que Kadarin avait fait de mon visage ; mais pas maintenant. Ce n'était pas la faute de Jeff, il avait fait son possible. Je dis, essayant de prendre un ton désinvolte :

— Exactement ce qu'il me fallait – une cicatrice de plus, pour équilibrer le haut et le bas de mon visage.

Il m'avait examiné soigneusement, pour s'assurer que ma blessure ne me laisserait pas d'autres séquelles ; mais ce n'était qu'une coupure superficielle, qui, heureusement, n'avait pas atteint les yeux. J'avais une migraine de la taille du Château Comyn, mais à part ça, pas d'autres bobos.

Et j'entendais sans cesse ce cri impérieux qui ne voulait pas se taire et rugissait dans mon esprit... *sur Ténébreuse*, lutté pour les droits de ton frère... et qui maintenant ne se tairait jamais. Marius n'était plus, et ma douleur était infinie ; regret non seulement de mon petit frère que j'avais perdu, mais de l'homme qu'il commençait à être et que je ne connaîtrais plus. Remords aussi : pendant que j'étais hors planète, Marius était négligé sans doute, mais vivant. Il aurait peut-être perdu le Domaine, mais en sa qualité de Terrien, il aurait pu mener une vie satisfaisante autre part. Maintenant, il n'y avait plus de vie, plus de choix. Plus besoin de risquer sa mort en le testant comme mon père avait risqué la mienne...

— Maintenant, tu n'as pas d'autre choix que d'aller t'installer dans les appartements Alton du Château Comyn, dit Jeff.

Je hochai la tête en soupirant. La maison, pour le moment, était inhabitable. Gabriel, arrivé avec le dernier contingent de Gardes,

proposa des hommes pour garder les ruines et empêcher le pillage. Toutes les pièces étaient pleines de fumée, les meubles étaient brisés et calcinés. J'ai... horreur du feu, et maintenant, je le savais, quelque part au fond de mon esprit, si je relâchais mon emprise, rôdait la forme de feu, rageante, déchaînée, prête à détruire... et à me détruire aussi.

Non que cela m'inquiât, maintenant...

Andres avait vieilli de vingt ans. Il s'approcha de moi et dit d'un ton hésitant :

— Où... où devons-nous transporter Marius ?

Bonne question, pensai-je ; sacrément bonne question, mais je n'avais pas la réponse. Marius n'avait jamais eu sa chambre au Château Comyn, pas depuis qu'il était assez grand pour qu'on remarque son existence ; on ne l'avait jamais remarqué dans la vie, et maintenant, dans la mort, on ne se soucierait pas de lui.

Gabriel dit avec autorité :

— Fais-le transporter dans la chapelle du Château Comyn. Je le regardai, stupéfait, mais il continua :

— Qu'il aie cela dans la mort, mon cousin, même s'il ne l'a pas eu dans la vie.

Je le regardai, une seule fois. La balle qui avait fracassé sa vie n'avait pas touché son visage ; et, dans la mort, il ressemblait au petit frère de mon souvenir.

Maintenant, j'étais seul. J'avais enterré mon père sur Vainwal, près de mon fils qui n'avait jamais vécu, sauf dans les rêves que j'avais partagés avec Dio avant sa naissance. Mon frère reposerait dans une tombe anonyme, comme le voulait la coutume, sur les rives du Lac de Hali, où reposaient tous les descendants d'Hastur. Mille chicanes juridiques me séparaient de Dio.

Je n'aurais jamais dû revenir ! Je regardai la neige qui tombait légèrement et réalisai que peu importait où j'étais, ici ou ailleurs. Andres, vieux et brisé ; Jeff, qui avait laissé derrière lui son monde d'adoption ; et Gabriel, qui avait sa propre famille, mais qui, maintenant, par défaut d'autres héritiers, était Alton. Qu'il aie le Domaine ; j'aurais dû faire venir Marius hors planète, l'emmener au loin avant qu'on en arrive là.

Non. Dans cette direction, je ne pouvais trouver que les regrets éternels d'un temps où j'aurais écouté et espéré la voix de mon père, parce que c'était tout ce qui me restait du passé : vivre en bonne intelligence avec les fantômes des jours enfuis, la douleur et les remords... non. La vie continuait, et un jour, peut-être, tout cela me serait indifférent... car pour le moment, il y avait deux choses à faire.

— Kadarin est quelque part dans la Cité, dis-je à Gabriel. Il faut le trouver. Je ne dirai jamais assez... à quel point il est dangereux.

Dangereux comme un banshee, comme un loup enragé...

Et il a la matrice de Sharra ! Il peut parvenir à la ranimer, la forme de feu dévorante qui anéantirait le Château Comyn et les murs de Thendara comme des brindilles dans un incendie de forêt...

Et il y avait pire... Moi aussi, j'étais marqué du sceau de Sharra.

Je ne pouvais pas en parler à Gabriel. Pas même à Jeff. J'essayai de me persuader que Kadarin ne pouvait rien faire ; rien faire seul. Même s'il parvenait à ranimer les forces de l'énorme matrice, seul ou avec Thyra... qui devait bien, elle aussi, être encore en vie... les feux se retourneraient contre eux et les consumeraient comme ils m'avaient ravagé. Je sentais ma main qui recommençait à brûler, à brûler dans les feux de Sharra... je la sentais en ce moment, cette souffrance que les médecins terriens appelaient une douleur fantôme... hanté, me dis-je, au bord de l'hystérie, hanté par le fantôme de mon père et le fantôme de ma main... et j'interrompis là mes ruminations. Si je continuais dans cette voie, j'allais devenir fou. Je dis sourdement à Andres :

— Va me chercher quelque chose à manger ; à dîner pour tout le monde. Puis nous transporterons Marius au Château Comyn, et nous nous y installerons jusqu'à la fin du Conseil. Il sera veillé par nos gens, qui me reconnaissent pour l'Héritier de mon père. Et il y a une autre personne à prévenir. Linnell.

Les yeux d'Andres s'embruèrent.

— Pauvre Linnie, murmura-t-il. Parmi les Comyn, c'était la seule qui l'aimait. Quand tous semblaient avoir oublié son existence, elle le tenait toujours pour son frère adoptif. Elle lui envoyait des cadeaux aux Fêtes des Solstices, montait à cheval avec lui aux vacances... Quand ils étaient petits, elle lui avait promis que, s'il se mariait le premier, elle serait la demoiselle d'honneur de sa femme, et que si elle se mariait la première, c'est à son bras qu'elle irait à l'autel. Elle est venue ici pour la dernière fois il n'y a pas une décade, pour lui dire que son mariage avec Derik était fixé, et ils riaient ensemble en parlant de la cérémonie...

Je n'avais pour ainsi dire pas vu Linnell depuis mon retour. Nous avions été amis, frère et sœur. Mais je n'avais pas eu le temps. Maintenant, le temps pressait ; je devais parler à Callina, non seulement en tant que cousine, mais en sa qualité de Gardienne.

Moi aussi j'étais marqué du sceau de Sharra... ils pouvaient me faire participer à leurs machinations malfaisantes n'importe quand...

Je me penchai sur le corps de Marius et pris la petite dague qu'il portait à la ceinture. Je la lui avais donnée pour ses dix ans ; je n'avais pas réalisé qu'il ne l'avait pas quittée depuis. Pendant les années de mon séjour sur Vainwal, je n'avais jamais porté d'arme blanche. Je La glissai dans le fourreau vide de ma botte, constatant avec stupéfaction

que le geste me revenait naturellement après si longtemps.

Avant que Sharra ne reprenne possession de moi, cette dague trouvera le chemin de mon cœur...

— Emportez-le au Château, dis-je, prenant la tête du petit cortège dans le poudroisement de la neige d'été.

Cette nuit-là, Marius reposa dans la chapelle du Château Comyn, sous les antiques voûtes de pierre et les fresques des murs ; de sa niche, la bienheureuse Cassilda, vêtue de bleu, une fleur-étoile à la main, veillait sur ses enfants. Mon père se souciait peu des Dieux et m'avait élevé dans le même esprit. Dans la mort, Marius était plus proche des Comyn qu'il ne l'avait jamais été dans sa vie. Je levai les yeux sur les Quatre Dieux représentés aux quatre coins de la chapelle – Avarra, sombre mère de la naissance et de la mort, Aldones, Seigneur de la Lumière, Evanda, mère lumineuse de la vie et de la végétation, Zandru, sombre seigneur des Neuf Enfers... et, comme la douleur sourde et lancinante d'une dent malade, je sentis l'attouchement brûlant de Sharra quelque part dans mon esprit.

Sharra avait été chargée de chaînes par Hastur, qui était fils d'Aldones, qui était le Fils de la Lumière...

Fables, contes de fées pour effrayer les enfants ou les reconforter dans le noir. Moi, je portais les feux de Sharra comme un torrent ravageur qui un jour pourrait me brûler l'esprit... *comme il avait déjà brûlé ma main...*

Oui, me dis-je, le feu est réel, assez réel pour avoir brûlé la cité de Caer Donn, assez réel pour avoir détruit Marjorie, pour avoir calciné ma main sans espoir de guérison, et enfin, pour m'avoir détruit, jusqu'au plus profond de mes gènes, de sorte que l'enfant que j'avais engendré n'a été qu'une *chose* monstrueuse et non humaine... cela, ce n'était pas une fable. Il devait y avoir *quelque chose* de vrai dans les légendes. S'il existait une réponse quelque part sous les quatre lunes, elle devait être connue des Gardiennes ou personne ne la connaissait. En sortant, je levai les yeux sur le ciel nocturne qui s'était dégagé, et sur la masse sombre de la Tour dressée derrière le Château. Ashara, la plus vieille des Gardiennes de Ténébreuse, devait connaître la réponse.

Marius fut enterré deux jours plus tard. Le cortège qui l'accompagna à Hali était modeste : Gabriel et moi, Linnell, Jeff, Andres, et, à ma grande surprise, Lerrys Ridenow. À mon regard interrogateur, il répondit d'un ton bourru :

— Je l'aimais, ce garçon. Pas comme tu pourrais le penser, que le diable t'emporte. C'était un brave jeune homme, et peu de nos parents lui manifestaient seulement l'amitié qu'ils montraient à leur chien. Nous avons besoin de lui comme Héritier d'Alton ; son bon sens nous aurait été bénéfique au Conseil, car tous les Dieux me sont témoins

que, de nos jours, c'est du bon sens qu'il nous faudrait !

C'est à peu près ce qu'il dit sur la tombe, où la tradition voulait que chacun prononçât quelques paroles rappelant de bons souvenirs du mort, paroles qui devaient transcender le chagrin et rappeler favorablement son image dans toutes les mémoires. Je me rappelai l'amertume de mon père parce que ma mère n'avait pas été ensevelie en ce lieu ; c'était pratiquement mon premier souvenir. *Elaine a donné deux fils aux Comyn, et pourtant, ils n'ont pas accepté qu'elle repose parmi les enfants d'Hastur.* Maintenant, debout devant la tombe du fils de ma mère, qui était accepté dans la mort alors qu'il ne l'avait jamais été dans la vie, je me surpris à me rappeler la dernière pensée que mon père avait hurlée en mourant, ce cri de joie étonnée : *Elaine ! Yllana... ma bien-aimée !* Avait-il eu une vision, était-ce une grâce accordée lors du dernier instant, ou y avait-il quelque chose au-delà de la mort ? Je n'y croyais pas ; la mort, c'était la fin. Pourtant mon père, qui n'avait jamais été croyant non plus, avait, en ses derniers instants, poussé un cri pour saluer *quelqu'un, quelque chose*, et ses ultimes émotions avaient été la surprise et la joie. Marius aussi avait gardé un visage serein dans la mort.

Peut-être savait-il, quelque part au-delà des étoiles, au-delà du temps et de l'espace, que mon père, à l'instant suprême, avait pensé à lui... *lutte pour les droits de ton frère...* et peut-être était-il maintenant, quelque part, avec la mère à qui il avait coûté la vie en naissant...

Non, ce n'étaient que des sottises morbides, des fables pour consoler les affligés.

Pourtant, ce cri de joie, de ravissement...

Je pensai avec cynisme : *Eh bien, je le saurai quand je serai mort, ou je ne saurai jamais la différence.*

Lerrys termina son petit discours et s'écarta. Je ne pus dire que deux courtes phrases :

— Les dernières pensées et les dernières paroles de mon père ont été pour son fils cadet. Il était très aimé, et la douleur m'accable à l'idée qu'il ne l'a jamais su.

Linnell portait un manteau gris foncé, presque trop lourd pour son corps frêle. Elle dit, d'une voix ravagée par les larmes :

— Je n'ai jamais connu mes frères qui avaient été mis en tutelle loin de moi. Quand Marius et moi étions petits, avant de savoir que nous étions garçon et fille, ni même ce que cela signifiait, il me dit un jour : « Linnie, j'ai une idée, tu peux être mon frère, et moi, je serai ta sœur. »

Et elle rit à travers ses pleurs.

Aucun doute, pensai-je, Marius était un frère pour elle plus que cet arrogant vaurien de Merry !

Il était près de midi ; le soleil était haut dans le ciel, projetant des

ombres à travers les nuages couvrant le Lac de Hali. Sur ce rivage, selon la légende, l'ancêtre de tous les Comyn, Hastur, fils du Seigneur de la Lumière, était tombé du ciel ; c'est ici qu'il avait rencontré la Bienheureuse Cassilda, ici qu'elle lui avait donné le fils qui avait engendré tous les Comyn... quelle part de vérité contenait la légende ? Au-delà de Hali se dressaient les montagnes, sombres et lointaines, surmontées d'un fin croissant de lune bleu pâle dans le ciel pourpre. Et sur la rive opposée, la chapelle, où reposaient les objets sacrés des Comyn, depuis les jours où les pleins pouvoirs de leurs esprits avaient été révélés... nous étions des ombres, des vestiges, des échos des pouvoirs connus autrefois. Bien des Tours se dressaient alors dans les Domaines, les télépathes des relais transmettaient les messages plus vite que les signaux mécaniques de l'Empire Terrien ; les pouvoirs de l'esprit alliés à ceux des matrices avaient propulsé des véhicules aériens, extrait les métaux des entrailles de la planète, sondé les corps et guéri les maladies et les blessures, contrôlé les esprits des oiseaux et des bêtes, analysé le plasma des cellules et su si l'enfant en gestation serait doué d'un *laran* spécifique... à ces époques, on avait fait la guerre avec des armes étranges et terribles, qui se prolongeaient dans d'autres dimensions, et dont Sharra était l'une des plus dérisoires... quelque part, entre les murs blancs de la chapelle, y avait-il d'autres armes, dont l'une pourrait être efficace contre *Sharra*... ?

Je ne le saurais jamais. À l'époque du Pacte, toutes ces connaissances avaient été détruites, et peut-être était-ce aussi bien. Qui aurait pu prévoir que des descendants des Comyn redécouvriraient cet ancien talisman de Sharra et ranimeraient ce feu dévorant ?

Je regardai les rives du Lac de Hali, frissonnant soudain.

Kadarin ! Kadarin avait la matrice de Sharra, et il essaierait de rétablir son emprise sur moi...

À Aldaran, Kadarin et Beltran avaient trouvé des douzaines de croyants fanatiques, prêts à déverser leurs émotions brutes dans les feux dévorants de Sharra, alimentant de leur sauvage puissance les flammes destructrices lâchées sur la cité... pouvait-il déchaîner une telle force contre Thendara, pouvait-il me recapturer pour libérer cette puissance destructrice dans mon esprit ?... Je tremblai, regardant les montagnes, sentant que j'étais *observé*, que Kadarin rôdait quelque part, attendant de s'emparer de moi, de me forcer à redevenir le pôle du pouvoir de Sharra, à alimenter cette flamme malfaisante !

Et Sharra se lèvera, me détruira, me brûlera totalement dans son feu... toute ma haine, toute ma rage et mon tourment...

Rafe Scott n'était pas venu sur la tombe. Pourtant, il avait été l'un des rares amis de mon frère. *Kadarin s'était-il aussi emparé de lui ?* Je fus pris de vertige, je vis des cavaliers, une armée sur la route,

marchant sur Thendara...

La main d'Andres sur mon épaule rétablit mon équilibre.

— Du calme, Lew, murmura-t-il. C'est bientôt fini. Nous partirons bientôt et vous pourrez vous reposer.

Au diable le repos ! Avec toutes ces menaces, la matrice de Sharra entre les mains de Kadarin, il n'y aurait pas de repos pour moi avant longtemps.

Bruit de sabots ! Je me raidis, portant la main à la poignée de la petite épée de cérémonie qu'on m'avait persuadé de ceindre pour l'occasion. Kadarin avec sa racaille, prêt à me capturer et à me soumettre encore à Sharra ? Mais les cavaliers approchèrent lentement, et je vis qu'ils portaient l'uniforme de la Garde. Régis Hastur démonta et s'avança lentement vers la sépulture. Je m'étais demandé ce qui lui était arrivé ; il était là lors de la mort de Marius et de l'incendie de la maison...

Il resta un moment devant la tombe, et dit doucement :

— Je ne connaissais pas bien Marius et je le regrette. Une fois, dans une taverne, je l'ai entendu prononcer le genre de paroles dont nous avons besoin. Nous sommes tous responsables de sa mort ; et je promets ici d'avoir le courage de prononcer les paroles qu'il n'a jamais eu l'occasion de dire au Conseil.

Il leva les yeux, en attente, et derrière Régis, je vis la haute et mince silhouette de Dyan Ardaïs, dans l'habit cérémonial gris et noir de son Domaine. Il s'approcha et regarda la fosse ouverte ; mais il garda le silence, ramassa simplement une poignée de terre qu'il fit tomber sur le cercueil. Puis, après un long silence, il dit :

— Repose en paix, mon cousin ; et que la folie et les torts qui t'ont accompagné depuis ta naissance reposent ici avec toi.

Il se détourna et dit :

— Le Seigneur Régis m'a persuadé qu'il fallait vous garder ; nous avons des ennemis, et un Comyn ne doit pas voyager sans escorte. Nous vous raccompagnerons jusqu'au Château.

En silence, je m'arrachai à la tombe de mon frère, et chacun retourna à son cheval. Comme Lerrys montait, je dis doucement :

— C'est gentil d'être venu, mon cousin. Merci.

Son visage clair s'assombrit et il dit avec véhémence :

— Que le diable t'emporte ! Je ne suis pas venu pour toi, mais pour Marius !

Il me tourna le dos et sauta en selle, d'un agile mouvement de danseur. Il était en costume ténébran, avec une lourde cape de laine et de cuir pour le protéger du froid glacial des montagnes, ayant abandonné les soies et les synthétiques élégants des mondes de plaisir.

Je me hissai en selle, gauchement, d'une main. De son cheval Régis me dit :

— J'ai cru devoir amener des Gardes. Je n'ai pas eu l'occasion de te le dire, mais Beltran est en route, et il amène presque une armée. Beltran ne te porte pas dans son cœur, et si Kadarin est en liberté...

Je répondis en faisant la grimace :

— Ne viens pas me dire qu'Hastur ne serait pas soulagé si Beltran me capturerait... ou me tordait le cou !

Il baissa les yeux sur l'arçon de sa selle, puis il dit doucement :

— Moi aussi je suis un Hastur, Lew. Mon grand-père et moi avons eu nos différends avant celui-là, et nous en aurons d'autres. Mais tu dois me croire : il ne souhaiterait pas que tu tombes entre les mains de Kadarin. Il ne te veut pas de mal. Peut-être a-t-il été stupide et têtu avec Marius. Mais quels que soient ses sentiments, tu es maintenant le Seigneur Armida, Chef du Domaine Alton, et il l'acceptera de bonne grâce, comme il le doit. Ton père était son ami. Je regardai vers les montagnes. Danvan Hastur s'était toujours montré bienveillant envers moi. Je pris les rênes, et on chevaucha un moment côte à côte. La brume du Lac de Hali flottait en écharpes sur notre sentier, recouvrait la tombe où mon frère reposait parmi les Comyn morts avant lui. Leurs épreuves étaient terminées ; les miennes m'attendaient devant moi, sur le sentier. Ma main était occupée par les rênes ; je ne pouvais pas les lâcher pour saisir mon épée, et j'étais mal à l'aise, comme si quelque part, dans le fond de mon esprit, je ne pouvais voir Kadarin, entouré de ses fanatiques, voir les étranges yeux d'or de Thyra, si semblables à ceux de Marjorie. Où était Rafe ? Kadarin l'avait-il capturé ? Rafe craignait Sharra presque autant que moi, mais pouvait-il s'opposer à la volonté du manipulateur ?

Et moi, le pouvais-je ? Les laisserais-je me forcer à rentrer dans ces feux terrifiants ? Je n'avais pas eu le courage de mourir, autrefois... Continuerais-je à vivre lâchement en Sharra... ?

Gabriel chevauchait en tête des Gardes, et je remarquai que ses deux fils faisaient partie du petit détachement ; Rafaël, mince, brun, les yeux gris, ressemblant à un Régis plus jeune, et le jeune et solide Gabriel, dont les cheveux roux me rappelaient mon père. Je supposai que tôt ou tard je devrais adopter l'un d'eux pour Héritier, puisque je n'engendrerais plus de fils...

J'entendis parler Régis, et je sortis de ma rêverie.

— Sais-tu si Marius avait un fils, Lew ?

— Non, dis-je. S'il en avait un, il ne me l'a jamais dit...

Il y avait tant de choses qu'il n'avait jamais eu le temps de me dire. Au moment de sa mort, il avait vingt ans, et à cet âge, j'avais passé trois ans à Arilinn, trois ans dans la Garde comme cadet puis comme officier, je m'étais vendu en esclavage à Sharra.

— Je suppose que c'est possible. Pourquoi ?

— Je ne suis pas certain, dit Régis. Mais mon fils adoptif,

Mikhail – le fils de Javanne – m’a raconté que son frère Gabriel avait parlé d’une rumeur circulant parmi les Gardes, juste avant le Conseil. Tout le monde savait, naturellement, que le Domaine Alton allait être déclaré en déshérence et – pardonne-moi, Lew – que les Comyn ne voulaient pas entendre parler du fils cadet de Kennard pour le gouverner, à cause de son éducation terrienne. Mais quelqu’un avait trouvé un enfant Alton, et ils allaient le déclarer Chef du Domaine, sous la Régence d’Hastur. Tu sais le genre de rumeurs qui circulent dans le corps des cadets.

Je secouai la tête.

— Il n’est pas impossible, je suppose, que Marius ait engendré un fils. Ou d’ailleurs, que mon père ait laissé un ou deux bâtards ; il ne me disait pas tout. Mais je crois que je l’aurais su...

— Il est possible qu’un fils lui soit né à la suite d’une simple aventure, et que la mère n’en ait rien dit jusqu’à sa mort, dit Régis.

Beaucoup de femmes étaient fières de donner un enfant à un Comyn... il le savait par expérience...

— Et, terminai-je, aucune femme n’oserait mentir à ce sujet, pas à un télépathe, pas à un Comyn. Mais, si c’était vrai, je pense que ton grand-père aurait agi plus tôt.

— C’est aussi mon avis, dit Régis, levant la main pour faire signe à Gabriel de nous rejoindre.

— Mon beau-frère, qu’est-ce que cette histoire d’un enfant Alton qui circule parmi les Cadets ?

— Je n’en sais pas plus que toi, Régis. Rafaël nous en a parlé, et, à ce que j’ai compris, il s’agissait d’un bâtard à moi, dit Gabriel avec bonhomie.

Je pensai à part moi que, si j’avais une femme à la langue aussi bien pendue que Javanne, je veillerais soigneusement à ce qu’elle n’ait jamais connaissance de mes bâtards éventuels !

— J’ai assuré mon fils qu’il ne s’agissait pas d’un enfant à moi, dit Gabriel, souriant avec tristesse. Mais il y a d’autres Alton dans les Domaines. S’il y a quelque vérité dans cette rumeur, celui qui l’a répandue amènera l’enfant à la prochaine réunion du Conseil, sans aucun doute.

Avec un regard d’excuse, il continua :

— Tu n’es plus très populaire, Lew. Les Gardes te suivraient jusqu’en enfer – ils vantent encore tes qualités d’officier – mais ce n’est pas suffisant pour être Gardien d’Alton.

Un moment, je fus vraiment dégoûté de toutes ces histoires. La meilleure chose à faire en arrivant à Thendara, c’était de m’entendre avec Gabriel au sujet du Domaine, puis de m’embarquer sur le premier astronef en partance... mais je pensai à Armida, nichée dans les Monts de Kilghard, qui était ma terre natale, et mon cœur se serra.

Kadarin a la matrice. Deux fois j'ai essayé de la laisser derrière moi sur une autre planète. Deux fois elle m'a ramené à elle. J'étais esclave de Sharra, exilé pour Sharra, elle ne me libérerait jamais, et je devais trouver le moyen de la combattre et de la détruire... de combattre Kadarin, également, s'il le fallait, et toute sa bande de fanatiques...

Les combattre ? Seul ? Autant affronter, avec mon épée de cérémonie, toutes les armées de Beltran... et je n'étais pas un héros légendaire, armé d'une épée enchantée !

Je tournai la tête, regardant derrière moi le Lac de Hali et la chapelle, basse et lumineuse sur la rive. Régis et Gabriel pensaient que je disais adieu à la sépulture de mon frère. Mais je me demandais si, dans toute l'histoire des Comyn, il existait une arme contre Sharra.

Ashara devait le savoir. Et si elle le savait, peut-être que ma cousine Callina le saurait aussi.

Je dis :

— Régis, Gabriel, pardon. Il faut que j'aille parler à Linnell. Elle s'est remise à pleurer.

Je poussai mon cheval de l'avant, sentant comme un picotement dans mon dos, comme si j'étais surveillé, et je savais que, quelque part, soit avec sa bande de ruffians, soit par l'intermédiaire de la matrice, Kadarin m'observait... mais parce que Régis et Dyan avaient amené un détachement de la Garde, il n'oserait pas nous attaquer maintenant.

Il avait accès aux armes terriennes. Marius était mort d'une balle dans la tête. Mais même ainsi, il ne pouvait pas affronter tout un détachement de la Garde... aussi, pour le moment, j'étais en sécurité.

Peut-être.

Négligeant le picotement avertisseur, je poussai mon cheval pour rejoindre ma sœur adoptive.

Linnell avait les yeux rouges, le visage gonflé, mais elle commençait à retrouver la paix. Elle essaya de me sourire.

— Comme ta tête doit te faire souffrir, Lew – c'est une mauvaise blessure, n'est-ce pas ? Jeff m'a dit qu'il t'avait fait dix points de suture. Tu devrais être au lit.

— Je survivrai, petite sœur, dis-je, me servant du mot *bredilla*, comme si elle était encore une fillette.

Mais Linnell devait avoir maintenant vingt-deux ou vingt-trois ans ; c'était une grande jeune femme pleine d'assurance, avec de doux cheveux châains et de grands yeux bleus. Je supposai qu'elle était jolie ; dans la vie de tout homme, il y a toujours deux ou trois femmes – sa mère, ses sœurs – auxquelles il ne pense jamais comme à des femmes. Linnell n'était pour moi rien de plus qu'une petite sœur. Devant ses grands yeux pleins de sympathie, j'aurais voulu pouvoir lui parler de Dio. Mais je ne voulais pas l'accabler de cette horrible

histoire ; elle était déjà malade de chagrin d'avoir perdu Marius.

Elle dit :

— Au moins, il a été enseveli comme un Comyn, avec tous les honneurs ; même le Seigneur Ardaïs est venu lui payer ses respects, et Régis Hastur.

J'ouvris la bouche pour faire une remarque amère – à quoi servent les honneurs à un mort ? – mais je me ravisai ; si Linnell trouvait là un réconfort, tant mieux. La vie continuait.

— Lew, serais-tu contrarié si Derik et moi nous nous mariions peu après la Fête du Solstice ?

— Contrarié ? Pourquoi, *breda* ! J'en serais heureux pour toi.

Ce mariage était déjà dans l'air quand Linnell jouait encore à la poupée. Derik était un benêt, et pas assez bien pour elle, mais elle l'aimait, et je le savais.

— Mais... je devrais encore porter le deuil de Kennard et de mon frère...

Je lâchai les rênes un instant, et lui tapotai gauchement l'épaule.

— Linnie, si Père et Marius peuvent le savoir là où ils sont... crois-tu que leurs fantômes seraient jaloux de ton bonheur ? Ils t'aimaient, ils seraient contents.

Elle hocha la tête et me sourit.

— C'est ce que m'a dit Callina ; mais elle est si détachée des choses du monde. Je ne voudrais pas qu'on pense que je n'honore pas assez leur mémoire...

— Ne t'inquiète pas de ça, dis-je. Tu as besoin d'une famille et d'une parenté, et maintenant que tu n'as plus ni père ni frère adoptif, tu dois avoir un mari pour t'aimer et prendre soin de toi.

Elle battit des paupières pour refouler ses larmes, et sourit, comme l'arc-en-ciel perçant les nuages.

— Maintenant, tu es Seigneur du Domaine, dit-elle, et c'est à toi à fixer la longueur du deuil. Callina est Chef de mon Domaine. Si vous êtes d'accord tous les deux, je le dirai à Derik. Nous pourrons nous marier le lendemain de la Fête du Solstice. Et le jour de la Fête, Callina sera fiancée à Beltran...

Je la regardai, bouche bée. Le Conseil s'obstinait dans cette folie suicidaire ?

Il fallait absolument que je voie Callina ; il n'y avait pas une minute à perdre.

Franchissant les portes de la cité, Andres me demanda si je viendrais parler aux ouvriers engagés pour réparer notre maison de ville. J'ouvris la bouche pour protester – je lui avais toujours obéi sans poser de questions – et je réalisai soudain que, maintenant, je n'avais plus besoin de me justifier :

— Occupe-t'en, mon père adoptif. J'ai d'autres choses à faire.

Quelque chose dans ma voix le fit sursauter ; il leva les yeux sur moi, puis dit d'une voix étrangement étouffée :

— Certainement, Seigneur Armida.

Et il inclina la tête, ce qui pouvait passer pour une révérence. Comme il s'éloignait, j'identifiai ce ton nouveau et particulier : il m'avait parlé comme il avait toujours parlé à mon père.

Même en ce moment, je sentais encore le picotement avertisseur, comme si Kadarin m'observait de derrière un bouquet d'arbres ou d'une ruelle étroite et sombre.

Je n'étais jamais allé dans la Tour Comyn, bien que je fusse venu au Château tous les étés de ma vie, sauf pendant les trois années d'Arilinn. J'avais parlé avec les techniciens dans les relais, mais je ne pensais pas que beaucoup de télépathes vivants eussent franchi les voiles isolants. Et combien avaient vu de leurs yeux la vieille Gardienne, Ashara ? Selon mon père, personne de mémoire d'homme. Peut-être, pensai-je, qu'elle n'existait pas ?

Callina savait sans doute que je venais ; elle vint à ma rencontre et me fit traverser la salle des relais – je remarquai une jeune fille devant les écrans, mais je ne la reconnus pas – et me fit entrer dans une pièce intérieure qui devait être l'ancien laboratoire des matrices – du moins, c'est ainsi que nous l'aurions appelé à Arilinn. Il paraissait remonter à une très haute Antiquité, les Ages du Chaos ou même avant ; il y avait des écrans de matrices et d'autres appareils inconnus de moi. Il fallait sans doute des matrices de niveau très élevé pour utiliser certains d'entre eux, et l'idée me fit frissonner. Je sentais les vibrations apaisantes d'un amortisseur télépathique spécialement réglé pour filtrer les émissions mentales sans inhiber la pensée ordinaire. Il y avait un immense panneau de verre scintillant sur l'usage duquel je n'avais pas même une hypothèse. C'était peut-être un de ces anciens écrans psychocinétiques devenus presque légendaires. Et au milieu de tout ça, les outils ordinaires de la mécanique des matrices : berceaux, réseaux, cristaux neutres, pipe de souffleur de verre, tournevis, fers à souder, morceaux de tissu isolant. Quand nous les eûmes traversés, elle m'indiqua un siège.

— Je t'attendais, dit-elle, depuis que j'ai entendu dire qu'ils ont repris la matrice de Sharra. Kadarin ?

— Personne d'autre n'aurait pu la toucher sans me tuer. Je suis encore vivant – pas de chance !

— Tu es donc toujours lié à elle ? C'est une matrice illégale, n'est-ce pas ?

— Elle ne paraît pas sur les écrans d'Arilinn, dis-je. Ils avaient découvert cela au moment de la mort de Marjorie. Mais la Tour Comyn est plus ancienne ; il peut subsister ici quelques souvenirs de

cette matrice.

— Si tu peux me donner ses caractéristiques, j'essaierai de la trouver.

Elle me conduisit devant un petit écran moniteur scintillant de points de lumière, dont chacun représentait une matrice connue et légale de Ténébreuse. Elle fit un geste familier ; de ma main valide, je dénouai gauchement les cordons du sachet suspendu à mon cou, détournant les yeux quand ma matrice tomba dans sa paume, scintillante de lueurs écarlates... elle puisait toujours selon les rythmes de Sharra... mauvais pour moi.

Quand je la portais, quiconque possédant la matrice de Sharra pouvait me localiser... et il me sembla – sans doute mon imagination – que Kadarin était en elle et m'observait...

Elle la prit, accordant si soigneusement les résonances que je ne sentis ni choc ni douleur, et la posa dans un berceau devant un écran, dont les lumières se mirent à clignoter doucement ; Callina se pencha, muette, concentrée, le visage fermé et impassible. Finalement, elle soupira.

— Ce n'est pas une matrice monitorée. Si nous pouvions la monitorer et la localiser, nous pourrions peut-être aussi la détruire – une tâche que je n'envisagerais pas sans crainte, et certainement pas seule. Peut-être que Régis...

Elle considéra pensivement ma matrice, et je me demandai ce que Régis pouvait bien avoir à faire dans tout ça.

— Si les autres – Kadarin et Thyra – utilisent des matrices résonnant avec celle de Sharra...

— Thyra est, à tout le moins, une télépathe sauvage. Je ne sais pas où elle a obtenu sa matrice, mais je suis certain qu'elle n'est pas monitorée. Je suppose qu'elle la tient du vieux Kermiac d'Aldaran ; il entraînait des télépathes dans ses montagnes avant la naissance de mon père. S'il avait vécu, toute l'histoire du cercle de Sharra aurait été bien différente.

J'essayai de lui montrer les caractéristiques de la matrice sur l'écran vide, mais seules des lueurs floues s'agitèrent sur la surface bleue, et elle me fit signe de ranger ma matrice.

— Je n'aurais pas dû te laisser essayer ça, pas si tôt après une blessure à la tête. Viens, suis-moi.

Dans une pièce plus petite, je me détendis dans un fauteuil moelleux sous le regard pensif et réservé de Callina. Elle dit enfin :

— Pourquoi es-tu venu ici, Lew ? Que voulais-tu de moi ?

Je ne savais pas exactement. Que pouvait-elle faire au sujet de la voix fantôme dans ma tête, la voix de mon père ? Que ce fût véritablement une voix fantôme, ou une réverbération des cellules cérébrales blessées lors du dernier assaut de son esprit contre le mien,

elle finirait par s'estomper avec le temps. Que pouvait-elle faire contre la matrice de Sharra retombée entre les mains de Kadarin et Thyra ? Je dis d'une voix dure :

— Je n'aurais jamais dû la rapporter sur Ténébreuse.

— Tu n'avais pas le choix, dit-elle. Si tu es toujours lié à elle...

— Alors, je n'aurais pas dû revenir !

Cette fois, elle se contenta de hausser les épaules. J'étais sur Ténébreuse, et la matrice aussi. Je dis :

— Crois-tu qu'Ashara sache quelque chose sur cette matrice ? Elle est si vieille...

Je m'interrompis, hésitant.

— Personne ne demande à voir Ashara, répondit Callina d'un ton désapprobateur.

— Il est peut-être temps que ça change.

Elle reprit, d'une voix calme, froide et distante :

— Peut-être consentirait-elle à te voir. Je le lui demanderai.

Un instant, son aspect se modifia ; ce n'était plus la femme que j'avais toujours connue. Elle me fit peur.

— Il doit y avoir eu une époque où les télépathes savaient se servir de matrices comme celles de Sharra. Les forgerons s'en servaient pour extraire les minerais nécessaires à leurs forges ; et elle a été utilisée comme arme. Si L'arme n'a pas été détruite, pourquoi auraient-ils supprimé les défenses qui peuvent nous protéger ?

Callina sursauta, comme si elle s'était éloignée à des distances incommensurables et que ma voix la ramenait à elle. Je repensai à l'isolement poignant des Gardiennes, seules au centre d'un vaste cercle. Callina n'était pas à Arilinn en même temps que moi, mais elle y avait résidé, elle se le rappelait ; nous étions bien ensemble.

— Que peut *faire* Kadarin avec cette matrice ? demanda-t-elle.

— Tout seul, rien, dis-je. Mais il y a Thyra pour la contrôler.

Dès le début, il avait voulu que Thyra contrôle la matrice ; elle était plus soumise que Marjorie, qui, à la fin, s'était rebellée et avait voulu refermer la porte sur l'autre monde ou l'autre dimension d'où venaient Sharra et ses feux dévorants... Je dis :

— Il pourrait incendier Thendara malgré les Comyn, ou aller à la Cité du Commerce et précipiter du ciel un de leurs maudits astronefs. Telle est la puissance de la matrice. Mais le pire, c'est qu'il n'a pas assez de télépathes pour la contrôler comme une matrice de neuvième niveau. Ce qu'elle n'est pas ; c'est quelque chose de diabolique, c'est une force, une arme...

Je me tus. Comme Callina, j'avais été formé dans une Tour, je savais. Les légendes faisaient de ces matrices des objets magiques, des portes ouvrant sur la sorcellerie. Une matrice est un outil, ni meilleur ni pire que celui qui s'en sert ; un appareil pour amplifier et diriger le

laran, le pouvoir psychique hyper-développé des Comyn et de leurs lignées. Et pourtant, la forme de feu faisait rage dans mon esprit, femme grande et imposante, dominatrice... et qui maintenant avait le visage de Marjorie. Marjorie, compétente et impassible au milieu des flammes illusoires... et puis s'écroulant en hurlant de douleur dans l'incendie... et ma main brûlant comme une torche...

Callina tendit la main et me toucha légèrement le front à l'endroit où Jeff m'avait fait des points de suture. Le feu s'éteignit. Je m'aperçus que j'étais à genoux à ses pieds, courbant le front sous le poids de ma souffrance.

Elle dit :

— Mais oserait-il ? Aucun homme sensé...

Je dis, conscient de l'amertume de ma voix :

— Je ne suis pas sûr qu'il soit un homme – et encore moins qu'il soit sensé.

— Mais qu'est-ce qu'il peut espérer accomplir, à moins qu'il ne soit juste en proie au désir de détruire ? demanda-t-elle. Il ne risquerait pas la vie de cette femme... Thyra, c'est bien ça ? C'était sa...

Elle hésita et je secouai la tête. Je n'avais jamais compris les rapports entre Kadarin et Thyra. Ce n'étaient pas des amants au sens ordinaire du terme, c'était à la fois moins et plus. Je baissai la tête ; moi aussi j'avais été séduit par la beauté sombre et rayonnante de Thyra, si semblable à Marjorie et pourtant si différente. Et Marjorie avait été détruite... Je me tournai rageusement vers elle. Elle dit doucement :

— Je sais, Lew, je sais.

— Tu sais ! Remercie les Dieux de *ne pas* savoir... lui lançai-je, en proie à une fureur aveugle.

Que pouvait-elle savoir de ce feu dévastateur, de cette fureur qui faisait rage entre les mondes...

Mais sous son regard serein, ma rage s'évapora. Oui, elle savait. En ce jour fatal où je m'étais tourné contre Kadarin avec le désespoir d'un homme qui se sait condamné à mort, où j'avais enfoncé la porte entre les mondes et projeté Sharra hors de notre univers avant de la refermer, j'avais aussi, rassemblant mes dernières forces, franchi cette porte en emportant Marjorie. Les Terriens nomment cela téléportation. Nous nous étions retrouvés dans la salle des matrices d'Arilinn, tous deux terriblement blessés, Marjorie mourante. Callina avait lutté pour lui sauver la vie ; Marjorie était morte dans ses bras. Je baissai la tête, de nouveau hanté par ce souvenir imprimé au fer rouge dans mon esprit ; Callina, tenant Marjorie dans ses bras, la paix descendue sur son visage en ses derniers instants. Oui, elle savait.

Je dis, essayant de penser calmement à la situation, sans revivre

cette horreur :

— S'il avait sa raison, je ne crois pas qu'il risquerait la vie de Thyra ; mais je ne suis pas certain qu'il comprenne le danger, et s'ils sont tous deux sous l'emprise de la matrice... je ne sais pas s'il a le choix.

Je savais comment la matrice pouvait maîtriser celui qui s'en servait, comment elle avait pris le contrôle de notre cercle, si soigneusement équilibré, pour aller au bout de sa folie destructrice.

— Elle... elle désire détruire, dis-je, d'une voix mal assurée. Je crois qu'elle a été faite pendant les Ages du Chaos, pour échapper au contrôle, pour tuer le plus possible, brûler, ravager... Je ne crois pas qu'âme qui vive sache la contrôler actuellement.

Pendant des années, je le savais, la matrice de Sharra avait reposé, inoffensive, sur les autels des forgerons, talisman évoquant leur déesse du Feu, illuminant leurs autels, apportant le feu à leurs forges et à leurs foyers, Déesse comblée par ses adorateurs et peu soucieuse de se déchaîner sur notre monde...

C'était moi qui l'avais lâchée sur Ténébreuse ; moi, marionnette béate entre les mains de Kadarin. Il s'était servi de ma rage, de ma concupiscence, de mes passions...

Sottises superstitieuses ! Je pris une profonde inspiration et dis :

— Beaucoup d'armes semblables existaient pendant les Ages du Chaos, et il doit bien subsister quelque part des moyens de s'en défendre, ou du moins des traces de ces moyens. Peut-être qu'Ashara les connaîtrait.

Mais allait-elle s'en soucier, retirée si loin du monde ?

Callina reçut télépathiquement ma question inexprimée et dit :

— Je ne sais pas. Je..., j'ai peur d'Ashara.

Je vis qu'elle tremblait.

— Tu me crois tranquille et en sécurité ici, reprit-elle... Mais Merryl me hait, Lew, et il fera n'importe quoi pour m'empêcher d'avoir du pouvoir au Conseil. Il y a cette alliance projetée avec Aldaran... tu sais que Beltran amène une armée aux portes mêmes de Thendara, et si à la fin ils lui déniaient ce mariage... Crois-tu qu'il soit au courant pour Sharra ?

Je ne savais pas. Beltran était mon cousin ; pendant un temps, j'avais eu confiance en lui, comme j'avais eu confiance en Kadarin. Mais maintenant, il était possédé par Sharra, lui aussi ; de là son désir de pouvoir... et le don de sentir sa présence.

— Ils ne peuvent pas te marier comme ça à Beltran ! Tu es Chef d'un Domaine et Gardienne...

— C'est ce que je pensais, dit-elle, impassible. Mais si je n'étais pas Chef d'un Domaine, il ne voudrait pas de moi – ce n'est pas moi qu'il veut. S'il voulait simplement épouser une Comyn, il y en a bien

d'autres aussi proches que moi du pouvoir ; Alanna, la sœur de Derik, est veuve depuis l'année dernière. Quant à ma qualité de Gardienne – je crois que le Conseil non plus ne désire pas une Gardienne à la tête d'un Domaine. Et si je me marie... il n'en sera plus question, terminat-elle en haussant les épaules.

Je me remémorai les vieilles histoires prétendant qu'une Gardienne ne conserve ses pouvoirs que grâce à sa chasteté. Ce sont des balivernes, bien sûr, des sottises superstitieuses, mais comme pour toutes les superstitions, elles contiennent une part de vérité. Le *laran*, chez un télépathe Comyn, est véhiculé par les mêmes canaux que les forces sexuelles. Le principal effet secondaire, pour les hommes, est qu'un travail long ou intense avec les matrices ferme temporairement les canaux à l'énergie sexuelle, et qu'ils connaissent alors une longue période d'impuissance. C'est la première chose à laquelle doivent s'habituer les hommes qui travaillent dans les Tours, et certains ne s'y font jamais. Je suppose que, pour la plupart, c'est un prix trop lourd à payer.

Une femme ne possède pas de telles sauvegardes physiques. Quand une femme travaille au centre du cercle, canalisant les forces extraordinaires amplifiées par les matrices liées, elle doit conserver ses canaux dégagés pour ce travail, ou elle risque de brûler comme une torche – quand j'avais dix-sept ans, un reflux de trois secondes m'avait fait une brûlure d'un pouce de diamètre à la main, qui n'avait jamais complètement cicatrisé. Et la Gardienne est au cœur même de ces flux. Quand elle travaille au centre des écrans, une Gardienne observe la chasteté pour des raisons pratiques, qui n'ont rien à voir avec la moralité. C'est un fardeau très lourd ; peu de femmes peuvent le supporter plus d'un ou deux ans. Autrefois, les Gardiennes prêtaient serment de conserver leur charge toute leur vie, et, vivant à part des humains, elles étaient traitées et révérees comme des déesses. De nos jours, on demande seulement à une Gardienne d'observer la chasteté pendant qu'elle est en fonctions, après quoi elle peut quitter sa charge, vivre sa vie comme elle l'entend, se marier et avoir des enfants si elle le désire. J'avais toujours pensé que ce serait le choix de Callina ; après tout, elle était Chef de son Domaine, et sa fille aînée en serait l'Héritière.

Elle suivait mes pensées et secoua la tête.

— Je n'ai jamais eu aucun désir de me marier, je n'ai jamais rencontré aucun homme qui me fit désirer partir, dit-elle, légèrement ironique. Pourquoi porter un double fardeau ? Janna d'Arilinn – c'était ta Gardienne, n'est-ce pas ? – quitta sa charge, enfanta deux fils, puis revint à la Tour. Mais moi, j'ai bien servi mon Domaine ; j'ai des sœurs ; Linnell sera bientôt mariée, et même Merryll, je suppose, trouvera une femme qui voudra bien de lui. Il n'y a aucun besoin...

Elle poussa un soupir.

— Je pourrais me marier s'il y avait une autre Gardienne pour prendre ma place... mais pas avec Beltran. Miséricordieuse Avarra, non, pas avec Beltran !

— Ce n'est pas un monstre, Callina, dis-je. En fait, il me ressemble beaucoup.

Elle se tourna vers moi, furieuse, et dit, d'une voix étranglée de rage :

— Alors, toi aussi, tu veux que je l'épouse ? Un homme qui amène toute une armée contre Thendara, et qui a exercé un chantage sur ma famille pour qu'elle lui donne la femme la plus puissante du Conseil afin de réaliser ses projets ? Pour qui me prends-tu, que le diable t'emporte ! Pour un cheval qu'on vend au marché, un châte qu'on troque contre un autre objet ?

Elle se tut, se mordit les lèvres pour étouffer un sanglot, et je la considérai, médusé ; elle m'avait semblée si froide, distante, impassible, automate plus que femme ; et maintenant, elle n'était plus que feu et passion, et vibrait comme une harpe. Pour la première fois, je m'en rendis compte : Callina était une femme, elle était belle. Avant ce jour, elle ne m'avait jamais semblée réelle ; ce n'était qu'une Gardienne, lointaine, intouchable. Maintenant, je voyais la femme piégée et affolée derrière cette barricade, et qui tendait la main pour qu'on l'aide – qui tendait la main vers moi.

Enfouissant sa tête dans ses mains, elle pleura, et dit, à travers ses larmes :

— Ils m'ont dit que si je n'épouse pas Beltran, je vais plonger les Domaines dans la guerre !

Sans pouvoir m'en empêcher, je la pris dans mes bras.

— Tu n'épouserai pas Beltran, dis-je, rageur. Je le tuerai avant, ma cousine !

Puis, la serrant contre moi, je sus qu'il se passait quelque chose entre nous. Ce n'était pas en tant que parente que je venais de jurer de la protéger. Il y avait une raison plus profonde qui remontait à l'époque où elle était la seule femme des Comyn à comprendre ma rébellion contre mon père, où elle avait lutté pour sauver la vie de Marjorie, partagé mon désespoir et mon agonie. Elle avait été formée à Arilinn, elle était pour moi le souvenir de l'unique période de ma vie où j'avais connu le bonheur, elle était le foyer, Arilinn, une époque où je m'étais senti réel, avec le sentiment de servir à quelque chose ; une époque où je n'étais pas encore damné.

Je la serrai contre moi, tremblant de frayer ; gauchement, j'effleurai ses paupières humides. Il y avait autre chose en elle, une peur plus profonde, plus terrible.

— Ashara ne peut-elle pas te protéger ? murmurai-je. Elle est

Gardienne des Comyn. Elle ne te laisserait certainement pas partir comme ça.

Nous étions maintenant en rapport télépathique profond ; je sentais sa rage, son orgueil outragé. Et aussi sa terreur. Elle murmura, si bas qu'on aurait dit qu'elle craignait d'être entendue :

— Oh, Lew, tu ne sais pas... J'ai peur d'Ashara, tellement peur... j'aimerais mieux épouser Beltran... je l'épouserais pour me libérer d'elle...

Sa voix se brisa, et elle se tut. Terrorisée, elle se cramponnait à moi, et je l'étreignis plus fort.

— N'aie pas peur, dis-je.

Et je sentis la tendresse émue que j'avais cru ne jamais plus ressentir. Brûlé et ravagé, mutilé et couvert de cicatrices, trop profondément hanté par le désespoir pour lever mon unique main afin de me défendre – je sentis que je combattrais jusqu'à la mort, comme un animal pris au piège, pour sauver Callina de ce destin.

... il y avait encore quelque chose entre nous. Je n'osai pas l'embrasser ; est-ce seulement parce qu'elle était Gardienne et que l'ancien tabou me retenait ? Mais je caressai sa tête appuyée contre ma poitrine, ses cheveux noirs, et je sus que je n'étais plus seul, déraciné, sans parents ni amis. Maintenant, j'avais une raison pour lutter. Maintenant, il y avait Callina, et je me promis, avec mes derniers vestiges de volonté, que, pour elle, je me battrais jusqu'à la fin.

CHAPITRE VII

— Le Conseil n'a qu'un seul avantage, dit Régis d'une voix endormie. J'arrive à te voir de temps en temps.

Danilo, debout près de la fenêtre, pieds nus et à demi vêtu, lui sourit.

— Allons donc, est-ce une façon d'envisager le dernier jour du Conseil ?

Régis grogna et s'assit.

— Je suppose qu'il fallait me le rappeler. Dois-je faire apporter le déjeuner ?

Danilo secoua la tête, se frictionnant pensivement le menton.

— Je ne peux pas rester ; le Seigneur Dyan m'a invité à dîner ; il a même dit que je pouvais t'amener si je voulais ; mais je lui ai dit que j'avais une autre invitation.

Il sourit à son ami et poursuivit :

— Alors il a dit qu'il se contenterait du petit déjeuner. Je suppose aussi qu'il faudra que je revête la tenue du Conseil.

Il fit la grimace.

— Sans vouloir manquer de respect à nos dignes ancêtres, as-tu jamais vu quelque chose de plus affreux que les tenues cérémonielles ? Je suis sûr que la coupe n'en a pas changé depuis l'époque de Stephen IV !

Régis gloussa et quitta son lit.

— Depuis bien plus longtemps – je suis sûr qu'elles ont été dessinées par l'arrière-grand-mère de Zandru !

— Et elle l'obligeait à les porter quand il avait été plus méchant que d'habitude, dit Danilo en riant. Ou peut-être qu'elles ont été conçues par les *cristoforos*, en expiation de nos péchés ?

— Assister au Conseil est un châtement suffisant, dit sombrement Régis.

— Et les couleurs d'Ardais, quelle tristesse ! Tu crois que c'est pour ça que Dyan est si morose ? Parce qu'il est vêtu de noir et argent

au Conseil depuis tant d'années ? Si je n'étais encore que ton écuyer, je pourrais au moins être en bleu et argent !

— Il faudra qu'on te fasse une tenue spéciale, pour tes loyautés partagées, dit Régis, avec un sérieux affecté. Un patchwork de noir et de bleu conviendrait assez bien, je crois, car quiconque tombe sous l'influence de Dyan... je me souviens de mes côtes quand il était mon maître d'armes !

Après tant d'années, Régis pouvait en plaisanter. Mais Danilo fronça les sourcils.

— Il a reparlé de me marier il y a un ou deux jours. Son fils *nede*sto a trois ans ; il a l'air robuste et atteindra sans doute l'âge adulte ; il veut que j'élève l'enfant. Il dit qu'il n'a ni le temps ni le goût de l'élever lui-même – et que pour cela, je dois avoir une maison et une femme. Il dit qu'il comprend ma réticence...

— Il est bien placé, après tout, dit Régis, ironique.

— Néanmoins, il a dit que c'était mon devoir, et qu'il aurait soin de me choisir une femme qui ne me gênerait pas trop.

— Grand-Père dit à peu près la même chose...

— Je crois, dit Danilo, qu'il faudrait trouver une compagne dévouée qui, après que je lui aurai donné un ou deux enfants à élever, ne pleurerait pas trop si je désertais son lit et sa table. Ainsi, nous serions tous les deux contents.

Régis enfila sa tunique et son pantalon, glissa ses pieds dans des bottines d'intérieur.

— Je dois déjeuner avec Grand-Père ; j'aurai tout le temps de revêtir ma tenue de cérémonie après. Ça n'a pas grand sens d'assister au Conseil – je pourrais réciter par cœur la plupart des discours qui seront prononcés aujourd'hui !

Danilo soupira.

— Il y a des moments où je pense que le Seigneur Dyan – et quelques autres que je ne nommerai pas – préféreraient voir le retour des Ages du Chaos plutôt que de s'éveiller à la réalité ! Régis ! Ton grand-père pense-t-il vraiment que les Terriens vont s'en aller si nous faisons semblant de ne pas les voir ?

— Je ne sais pas ce que pense mon grand-père, mais je sais ce qu'il dira si je ne déjeune pas avec lui, dit Régis, lançant sa tunique. Et à la réflexion, le Conseil ne sera peut-être pas aussi prévisible que je croyais – il semble que nous allons avoir de nouveau Sept Domaines. Savais-tu que Beltran a amené une armée, qui campe au-dessus de Thendara ?

— On a dit qu'il amenait une garde d'honneur. Quand nous étions ses hôtes à Aldaran, dit Danilo avec ironie, je n'aurais jamais pensé qu'il avait tant d'honneur à garder.

— Je dirais plutôt qu'il a besoin d'une armée pour empêcher le

peu d'honneur qui lui reste de s'échapper, dit Régis. Je me demande s'ils vont vraiment l'accepter au Conseil.

— Je crois qu'ils n'ont pas le choix, dit Danilo. Mais ça ne me plaît pas.

— Allons, Dyan t'attend. Tu ferais bien de partir.

— Est-ce là l'hospitalité des Hastur ? plaisanta Danilo.

Mais il embrassa rapidement Régis et sortit. Régis le vit traverser le couloir des appartements et tomber nez à nez avec le Seigneur Hastur.

Danilo s'inclina et dit joyeusement :

— Je vous souhaite une bonne journée, Seigneur.

Danvan Hastur fronça les sourcils de déplaisir, en grommelant une salutation qui sonnait comme un grognement. Il passa sans lever la tête. Danilo en fut stupéfait, mais sortit sans ajouter un mot. Régis, les lèvres pincées, rentra pour se préparer au Conseil.

Le brouillard se levait ; de l'autre côté de la vallée, il voyait le QG Terrien, gratte-ciel blanc que le soleil rouge rosissait. Son serviteur s'affairait sur son costume. Régis le regarda avec aversion.

Je suis las de faire certaines choses sans autre raison que les Hastur les ont toujours faites avant moi, pensa-t-il, et le serviteur recula nerveusement, comme si les pensées de Régis pouvaient l'atteindre. Peut-être était-ce le cas.

Il fixa mélancoliquement le gratte-ciel, pensant que si son grand-père avait été plus sage, il aurait pu recevoir la même instruction terrienne que le pauvre Marius. Et encore plus si son grand-père percevait les Terriens comme des ennemis – un sage prend toujours la mesure de l'adversaire.

Régis, portant son peigne à ses cheveux, arrêta son geste. Soudain, il sut pourquoi Danvan Hastur n'avait pas agi ainsi.

Grand-Père est sûr que celui qui a reçu une instruction terrienne choisira le mode de vie des Terriens. Il n'a pas confiance en moi, ni en la force de ce qu'on m'a enseigné. Les Terriens et leur mode de vie sont-ils donc si attrayants ?

Dans la petite salle à manger du déjeuner, son grand-père fronçait encore les sourcils quand Régis s'assit. Il dit poliment bonjour et attendit la sortie du serviteur.

— Grand-Père, si tu ne peux pas être courtois envers mon écuyer, j'irai m'installer ailleurs.

— Tu exiges que je t'approuve ? demanda le vieillard, froid et mécontent.

— J'exige que tu admettes que je suis un adulte, qui a le droit de choisir ses compagnons, dit Régis avec emportement. Si j'amenais ici une femme pour passer la nuit et qu'elle soit raisonnablement respectable, tu lui manifesterais au moins de la courtoisie. Danilo est

aussi bien né que moi – ou toi ! Si je te parlais comme toi à l'un de *tes* amis, tu dirais que je mérite d'être battu !

Le Vieux Hastur pinça les lèvres, et même un non-télépathe aurait pu lire sa pensée : *ce n'est pas la même chose*.

Régis dit avec colère :

— Grand-Père, ce n'est pas comme si j'allais batifoler dans les tavernes de bas étage, déshonorant le nom des Hastur en m'affichant dans des établissements comme La Cage Dorée, ou en entretenant des gitons parfumés comme font les Séchéens...

— Silence ! Comment oses-tu parler ainsi devant moi ?

Régis serra les poings. Sa colère lui donna le vertige. Il dit d'un ton glacial :

— C'est la dernière fois que tu me parles comme à un enfant !

Il tourna les talons et sortit, sans plus entendre les paroles de son grand-père.

Il parcourut le dédale de corridors du Château Comyn, les poings serrés, un grand poids sur sa poitrine. Cette querelle couvait depuis des années ; autant qu'elle éclate au grand jour.

J'ai été un petit-fils obéissant. J'ai fait tout ce qu'il m'a demandé ; j'ai juré de lui obéir en sa qualité de Chef du Domaine. Mais je ne veux pas qu'il me parle comme à un gamin de dix ans – plus jamais.

Quand il entra dans les appartements Ardaïs, il luttait encore pour réprimer cette fureur si peu dans son caractère. Le serviteur qui lui ouvrit prononça un automatique :

— *Su serva ; dom*, puis s'interrompit pour ajouter : vous êtes malade, Seigneur ?

Régis secoua la tête.

— Non – mais demandez au Seigneur Danilo s'il peut me recevoir immédiatement.

Le message fut transmis, et Danilo vint lui-même apporter la réponse.

— Régis ! Que fais-tu là ?

— Je suis venu te demander si je peux déjeuner avec vous, dit Régis, avec un sang-froid qu'il était loin d'éprouver.

Dyan parut sur le seuil, portant déjà la tenue cérémonielle gris et noir du Conseil, et dit vivement :

— Oui, entrez donc vous joindre à nous, mon cher ! D'ailleurs, je cherchais l'occasion de vous parler.

Il rentra dans la salle à manger, et Danilo murmura entre ses dents :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je te le dirai plus tard, si je peux. On a eu des mots, Grand-Père et moi, marmonna Régis. Mais silence pour le moment, veux-tu ?

— Ajoutez un couvert pour le Seigneur Régis, commanda Dyan.

Régis prit un siège. Danilo l'interrogea du regard en dépliant sa serviette, mais ne lui posa pas de question, ce dont Régis lui fut reconnaissant.

Il doit savoir que je me suis querellé avec Grand-Père, et pourquoi.

Mais il ne dit rien, lui non plus, se contentant de faire quelques compliments sur la chère. Dyan, quant à lui, mangea peu, du pain et un fruit, mais la table était bien garnie : toutes sortes de petits pains chauds, des viandes bouillies, des gâteaux frits ; comme Danilo lui en faisait la remarque, Dyan rétorqua, avec une emphase comique :

— Je connais par expérience le... l'appétit des jeunes gens.

Il rencontra le regard de Régis, qui baissa les yeux sur son assiette.

Après un copieux déjeuner, et pendant qu'ils grignotaient distraitemment quelques fruits, Dyan dit :

— Eh bien, Dani, je suis content que Régis soit venu nous rejoindre. Il fallait que je vous parle. Le Conseil est presque terminé ; la session d'aujourd'hui sera la dernière, mais, à cause du deuil de Kennard, toutes les affaires ont été repoussées à cette réunion. Et il y a beaucoup à faire. La succession Alton doit être réglée...

— Je croyais que le retour de Lew l'avait automatiquement réglée, dit Régis, le cœur serré, réalisant où Dyan voulait en venir.

Dyan soupira.

— Je sais que Lew est votre ami, Régis, mais regardez la réalité sans faire de sentiment, voulez-vous ? Quel dommage que Kennard soit mort sans le déshériter formellement...

— Pourquoi aurait-il fait ça ? demanda Régis avec rancœur.

— Ne faites pas l'innocent, mon garçon ! s'il n'avait pas été malade et mortellement blessé, vous savez aussi bien que moi que le Conseil l'aurait jugé pour trahison après cette histoire de Sharra, et qu'il aurait été exilé officiellement. Je n'ai rien contre lui personnellement, dit Dyan, détournant pourtant les yeux sous le regard de Régis, et je ne désire pas voir le fils de Kennard rejeté de la société et dépouillé de ses droits et de sa fortune. Lew n'a pas de fils, et n'en aura probablement jamais, selon une rumeur qui m'est parvenue... non, ne me demandez pas de qui je la tiens. Un compromis serait sans doute possible, il pourrait conserver Armida ou ses revenus ou les deux jusqu'à sa mort, mais...

— Je suppose que vous voulez mettre Gabriel à sa place, dit Régis. Grand-Père m'a déjà chanté la même chanson, mais je ne pensais pas que vous feriez chorus !

— Marius mort, cela semble raisonnable, non ? Je n'ai aucun désir de voir passer l'héritage d'Alton entre les mains des Hastur. Mais il *existe* un descendant d'Alton. Mis en tutelle dans un Domaine loyal – et même confié à la tutelle de Derik et de Linnell –, cet enfant pourrait

un jour restaurer l'honneur du Domaine Alton.

— Un enfant de Marius ? Ou de Kennard ?

— Je préférerais ne pas en parler jusqu'à ce que toutes mesures aient été prises, éluda Dyan, mais je vous donne ma parole d'honneur que l'enfant est un Alton, potentiellement doué de *laran*. Régis, vous êtes l'ami de Lew ; ne pouvez-vous pas le persuader de renoncer au Domaine en échange de la jouissance incontestée d'Armida jusqu'à sa mort ? Que pensez-vous de ce plan ?

Il pue la vengeance, pensa Régis, mais il chercha des paroles plus diplomatiques pour exprimer sa pensée.

— Pourquoi ne pas laisser Lew en décider lui-même ? Il n'a jamais été ambitieux, et si cet enfant est un Alton, il serait sans doute d'accord pour l'adopter et en faire son Héritier.

— Lew est beaucoup trop terrien, dit Dyan. Il a passé des années dans l'Empire. Maintenant, je ne lui ferais pas confiance pour élever un Héritier Comyn.

— Mon cousin, dit Danilo d'un ton cérémonieux, se dirigeant nerveusement vers la fenêtre.

Régis et Danilo étaient en rapport superficiel, et Régis voyait, par les yeux de son ami, le panorama des montagnes et du col dominant Thendara, et les feux de camp de l'armée de Beltran. Danilo pivota brusquement sur lui-même, et dit à Dyan avec colère :

— Vous prétendez avoir peur de Lew à cause de son éducation terrienne et de cette histoire de Sharra ! Avez-vous oublié que Beltran, qui campe sur la montagne, a pris part à la rébellion de Sharra, lui aussi ? Et c'est lui que vous essayez d'introduire parmi les Comyn avec tous les droits qui en relèvent ?

— Beltran s'est attaché à défaire ce que son père avait fait. Kermiac était un laquais des Terriens ; mais quand Beltran est devenu Seigneur Aldaran, il a renoncé à cette alliance...

— Et renoncé en même temps à l'honneur, à la décence et aux lois de l'hospitalité, dit Danilo avec colère. Vous n'étiez pas là la dernière fois qu'il a décidé de passer à l'action ! J'ai vu Caer Donn en feu !

Dyan haussa les épaules.

— Une cité terrienne. Quel dommage qu'il n'en ait pas brûlé une ou deux autres pendant qu'il y était ! Ne comprenez-vous pas que Beltran peut se servir de Sharra contre les Terriens, pour nous donner l'avantage s'ils continuent à... abuser de notre bonne foi et à empiéter sur notre monde.

Régis et Danilo le considérèrent avec horreur. Finalement, Régis dit :

— Mon cousin, je crois que vous parlez ainsi parce que vous ne savez pas grand-chose sur Sharra. Elle ne peut pas être domestiquée

ainsi et utilisée comme arme...

— Nous n'aurions pas à l'utiliser, dit Dyan. Les Terriens aussi se souviennent de Caer Donn, et de l'incendie de l'astroport. La menace suffirait.

Pourquoi aurions-nous besoin d'une telle menace contre les Terriens ? Nous vivons sur le même monde ! Nous ne pouvons pas les détruire sans nous détruire aussi !

— Régis, l'Empire vous a-t-il séduit, vous aussi ? demanda Dyan avec colère. Je n'aurais jamais cru voir le jour où un Hastur parlerait de trahison !

— Je crois que ce que vous dites est pire qu'une trahison, Dyan, dit Régis, s'efforçant de garder son calme. Je n'arrive pas à croire que vous pourriez faire ce que vous reprochez à Lew : conclure un compromis avec Beltran pour ramener sur la planète les anciennes terreurs des Ages du Chaos ! Je connais Beltran, pas vous.

— Pas moi ? demanda Dyan, une étrange lueur dans les yeux.

— Si vous le connaissez et que vous souhaitiez quand même son alliance...

— Ecoutez, l'interrompit Dyan d'une voix dure, ce qui est en jeu ici, c'est la survie même des Comyn, et vous le savez. Nous avons besoin de Comyn forts, fermement alliés contre ceux qui voudraient nous vendre aux Terriens. Les Ridenow ont déjà pris parti pour eux – ou n'auriez-vous jamais entendu le discours préféré de Lerrys ? Oublions Lew, un infirme, à moitié terrien et qui n'a rien à perdre ! Oublions les Elhalyn...

Comme Danilo ouvrait la bouche pour protester, il lui imposa le silence d'un geste impérieux et poursuivit :

— Si tu ne sais pas que Derik est un benêt, tu es bien le seul du Conseil. Oublions les Aillard – *Domna* Callina est une femme protégée, une Gardienne, résidant dans les Tours ; elle ne peut pas faire grand-chose, mais j'ai quelque influence, loué soit Aldones, sur *Dom* Merryl ! dit-il avec un sourire cruel. Qu'est-ce qui reste ? Nous trois, Merryl et votre grand-père – qui a plus de cent ans, et qui, bien qu'il ait conservé toute sa tête, ne sera pas éternel ! Au nom de tous les enfers gelés de Zandru, Régis, ai-je besoin d'en dire davantage ?

Voilà le fardeau à porter quand on est un Hastur, se dit Régis avec lassitude. *Et ce n'est que le début. C'est moi qu'on viendra trouver de plus en plus pour de telles décisions.*

— Vous pensez que cela justifie une alliance avec Aldaran, même au prix d'une trahison envers les Chefs de deux Domaines ? demanda-t-il.

— Deux Domaines ? Lew aurait dû être exilé il y a six ans, et il ne semble que nous sommes généreux envers lui, dit Dyan.

— Et *Domna* Callina ? Une Gardienne n'est-elle donc qu'une

femme à marier en vue d'une alliance politique ?

— Si elle désirait rester Gardienne, dit Dyan avec fureur, elle serait restée dans sa Tour et ne serait pas venue se mêler des affaires du Conseil ! Dites-moi, Régis, allez-vous me soutenir au Conseil, ou prendrez-vous le parti des Ridenow, pour nous livrer aux Terriens sans même lutter pour Ténébreuse ?

Régis baissa la tête. Exprimé ainsi, il semblait ne pas avoir le choix. Dyan l'avait habilement piégé en feignant d'être d'accord avec lui et, d'un côté comme de l'autre, il trahissait quelqu'un. Lew était son ami juré depuis l'enfance. Avec douleur, il se rappela les années passées à Armida, à courir comme un jeune chiot sur les talons de Lew, à porter les vêtements devenus trop petits pour lui, à monter, chasser, lutter côte à côte contre les incendies de forêt ; il se rappela ce lien, encore plus fort et plus ancien que celui l'unissant à Danilo, le premier engagement total de sa vie. Lew, son ami juré et son frère adoptif.

Peut-être que c'était mieux ainsi. Lew avait bien souvent répété qu'il ne désirait aucun pouvoir parmi les Comyn. Régis ne permettrait pas à Dyan de croire qu'il prendrait parti contre Hastur et pour les Terriens. Régis déglutit avec effort, essayant de prendre la décision juste en cette situation conflictuelle. Malgré sa dureté, Dyan était un juge avisé des réalités politiques, il le savait. C'était dur de penser que Ténébreuse et les Domaines pouvaient tomber aux mains des Terriens, devenant une colonie de plus dans un Empire galactique. Mais il ne semblait pas y avoir de troisième voie.

— Je ne ferai jamais de compromis avec Sharra, dit-il avec lassitude. C'est là que je tire le trait.

— Si vous me soutenez fermement, dit Dyan, nous n'aurons jamais besoin de nous en servir. Si nous adoptons une attitude ferme, la menace suffira...

— Je ne le crois pas, dit Danilo... Sharra...

Danilo s'interrompt, et Régis sut qu'il voyait la même chose que lui, la monstrueuse forme de feu, obscurcissant toutes les matrices à son voisinage, tirant de la puissance de ceux même qui la haïssaient... feu, mort et destruction !

Dyan secoua la tête.

— Vous étiez alors des enfants tous les deux, et vous avez eu très peur. La matrice de Sharra n'est rien de plus qu'une arme – une arme puissante. Et rien de pire. Vous ne croyez quand même pas, dit-il avec son sourire cruel, que c'est une déesse issue d'une autre dimension, ou que, selon la légende, Hastur l'a chargée de chaînes, et qu'elle ne sera déchaînée qu'à la fin du monde – ou peut-être que vous le croyez.

De nouveau, il sourit.

— Et Régis, peut-être serez-vous le Hastur qui la renchaînera

cette fois !

Il se moque de moi, se dit Régis, et un terrible frisson lui donna la chair de poule.

Hastur-le-Dieu, père et ancêtre de tous les descendants d'Hastur, lia Sharra de chaînes... et je suis un Hastur. Est-ce ma tâche ?

Secouant la tête pour s'éclaircir les idées, il se versa une tasse de *jaco*, et but lentement et machinalement la boisson au goût amer de chocolat. Il s'exhorta avec colère à ne pas être superstitieux. La matrice de Sharra était une matrice, un moyen mécanique d'amplifier les pouvoirs psychiques ; elle avait été faite par des mains et des esprits humains, et elle pouvait être contrôlée et rendue inoffensive par d'autres mains et d'autres esprits. Au pouvoir de Beltran – et de Kadarin – ce serait une arme redoutable, mais il n'y avait aucune raison qu'on permette à Beltran de s'en servir. Kadarin était humain ; les Comyn et les Terriens avaient mis sa tête à prix. La situation n'était sans doute pas aussi critique qu'il le craignait.

Il dit à Dyan d'un ton ferme :

— Parole de Hastur, mon cousin, je n'accepterai jamais sans rien faire que notre monde soit livré sur un plateau aux Terriens. Nous divergeons peut-être sur les méthodes à employer, mais nous sommes d'accord sur le fond.

Et tout en disant cela, il réalisa qu'il essayait de se concilier Dyan, comme s'il était encore un adolescent, et Dyan son maître d'armes.

Dyan et son grand-père étaient dans le même camp, visaient le même but. Pourtant, il s'était querellé avec son grand-père et il s'efforçait de tomber d'accord avec Dyan. Pourquoi ? se demanda-t-il. Est-ce simplement parce que Dyan me comprend et m'accepte tel que je suis ?

Il dit brusquement :

— Merci pour ce bon déjeuner, mon cousin. Mais il faut que j'aille revêtir cette maudite tenue cérémonielle, et essayer de persuader mon grand-père que Mikhaïl est trop jeune pour assister à toute une session du Conseil ; Héritier d'Hastur ou non, il n'a encore que onze ans ! Dani, à tout à l'heure, dans la Chambre de Cristal.

Sur quoi, il sortit.

Mais ce fut Lerrys qui le rattrapa sur le seuil de la Chambre de Cristal. Il portait les couleurs de son Domaine, mais pas la tenue cérémonielle, et il regarda Régis d'un air moqueur.

— Quels atours magnifiques. J'espère que Lew Alton aura la bonne idée de venir en vêtements terriens.

— Je n'appellerais pas cela une bonne idée, dit Régis. Cela ne conviendrait pas à l'atmosphère et risquerait d'offenser certains sans raison. Pourquoi ce que nous portons a-t-il de l'importance au Conseil ?

— Cela n'en a pas et c'est bien là le problème. C'est pourquoi ça me met en fureur de voir une douzaine d'hommes et de femmes adultes se comporter comme si leurs vêtements avaient une importance quelconque !

Régis avait pensé la même chose en revêtant les lourdes robes archaïques, mais, pour une raison inconnue, cela l'exaspéra d'entendre Lerrys parler ainsi. Il dit :

— Dans ce cas, pourquoi portes-tu les couleurs de ton Domaine ?

— Je suis un cadet de famille, ne l'oubliez pas, dit Lerrys, ni Chef ni Héritier de Serrais ; si je ne les portais pas, ils m'expulseraient pour n'avoir pas respecté la coutume, comme un enfant pas sage qui s'est déguisé pour s'amuser. Mais si toi, Héritier d'Hastur, ou Lew, qui est chef d'Armida par défaut – il n'y a vraiment plus personne pour prendre sa place maintenant – refusez de suivre cette coutume, vous pourriez changer les choses... les choses qui ne changeront jamais à moins que vous, ou quelqu'un de votre rang, n'ait l'esprit et le courage de les changer ! Il paraît que le Seigneur Damon – comment l'appelle-t-on déjà ? Jeff ? – est retourné à Arilinn. Je regrette qu'il ne soit pas resté. Il a lui-même été élevé sur Terra, et pourtant il était assez télépathe pour devenir technicien à Arilinn – cela aurait fait pénétrer un peu d'air frais à Arilinn, et je crois également qu'il est temps de casser quelques fenêtres de la Chambre de Cristal !

Régis dit avec calme, ignorant le reste de ce discours :

— Je voudrais être aussi sûr que toi qu'ils ont accepté Lew par défaut. As-tu entendu une rumeur selon laquelle on aurait découvert un enfant Alton, et qu'on aurait l'intention de l'installer à la place de Lew, comme une marionnette ?

— J'ai entendu parler de l'existence d'un tel enfant, dit Lerrys, mais je ne connais pas les détails. Marius les savait, mais je ne crois pas qu'il ait eu le temps de mettre Lew au courant. Vous l'avez supprimé avant, non ?

Régis le considéra, consterné et furieux.

— Par les enfers de Zandru ! Oses-tu dire que j'ai quelque chose à voir avec la mort de Marius ?

— Pas toi personnellement, dit Lerrys, mais je ne crois pas que nous ayons à chercher bien loin le meurtrier. Cette mort est vraiment trop commode pour tous ces gâteaux fous de pouvoir qui siègent au Conseil.

Régis frissonna, mais essaya de dissimuler sa consternation à Lerrys.

— Tu dois être fou, dit-il enfin. Si mon Grand-Père – car je suppose que c'est le Seigneur Hastur que tu accuses – avait eu l'intention d'envoyer des assassins à Marius, pourquoi aurait-il attendu si longtemps ? Il s'était entendu avec les Terriens pour qu'ils

dispensent à Marius leur meilleure instruction ; il savait toujours où se trouvait Marius – pourquoi diable aurait-il envoyé quelqu'un pour l'assassiner maintenant ?

— Tu ne vas pas me dire qu'un garçon de l'âge de Marius avait des ennemis personnels, non ? demanda Lerrys.

Pas parmi les Comyn – et il n'avait aucun ami non plus parmi eux, pensa Régis, qui répondit avec raideur :

— Cela touche à l'honneur des Hastur, Lerrys. Je ne te conseille pas de répéter ailleurs cette monstrueuse calomnie, sinon je...

— Tu quoi ? Tu dégainerais ta petite épée pour me tailler en morceaux ? Régis, tu agis comme un enfant de douze ans ! Crois-tu vraiment à toutes ces fariboles sur l'honneur des Hastur ?

Malgré sa rage, une partie des paroles de Lerrys arriva jusqu'à son cerveau. Il avait machinalement porté la main à sa dague ; il lâcha la garde, et dit :

— Ne te moque pas de cet honneur, Lerrys, simplement parce que tu l'ignores totalement.

— Régis, dit Lerrys, cette fois avec sérieux, crois-moi, je n'insinue pas que tu n'es pas personnellement de la plus grande intégrité. Mais ce ne serait pas la première fois qu'un Hastur aurait assisté à un meurtre sans s'y opposer, parce que la victime dérangeait les plans du Conseil. Demande un jour à Jeff qui a assassiné sa mère, parce qu'elle osait dire qu'une Gardienne Comyn n'était pas une vierge sacro-sainte, qui devait rester recluse à Arilinn pour y être adorée. Lui-même a échappé de justesse à la mort deux ou trois fois, parce que le Conseil trouvait qu'il n'entrait pas commodément dans leurs plans à long terme. Nous ne pouvons même pas blâmer les Terriens – l'assassinat est une arme favorite de Ténébreuse depuis les Ages du chaos. Sais-tu ce que les Terriens pensent de nous ?

— Cela a-t-il de l'importance, ce qu'ils pensent de nous ? éluda Régis.

— Je crois bien ! Que ça te plaise ou non...

Il s'interrompt et reprit :

— Ah, pourquoi perdre mes paroles avec toi ? Tu ne vaux pas mieux que ton grand-père, et pourquoi devrais-je te faire le discours que je vais essayer de prononcer au Conseil, s'ils ne m'imposent pas le silence ?

Il voulut dépasser Régis pour entrer, mais celui-ci le retint par le bras.

— Mon grand-père n'a peut-être pas beaucoup pleuré Marius, dit-il, mais, la main dans les feux de Hali, je jure qu'il n'a rien à voir avec ce meurtre ! J'étais là quand la maison des Alton a brûlé. Marius a été tué par des hommes essayant de voler la matrice de Sharra – et ils y sont arrivés. Crois-tu que mon grand-père aurait aussi quelque chose à

voir là-dedans ?

Lerry le fixa un moment, puis dit avec dédain :

— Tu es pire que Lew – ou tu lui as parlé. Il voit Sharra sous tous les lits comme un croque-mitaine ! Sacrement commode, non ?

Il bouscula Régis et entra dans la Salle du Conseil.

Régis le suivit, pensif. La plupart des membres du Conseil étaient dans leurs enceintes, et son grand-père s'était déjà levé pour l'appel des Domaines. Il fit les gros yeux à Régis en le voyant entrer avec Lerrys Ridenow, mais ils se séparèrent et allèrent prendre place dans les enceintes de leurs familles.

Marius n'était-il pas mort accidentellement, comme il l'avait pensé, en défendant la maison de son père contre des bandits cherchant quelque chose dont il ignorait jusqu'à la présence en ce lieu ? Marius ne savait rien de la matrice de Sharra, il en était certain, sauf qu'elle était dangereuse – il repensa à la nuit où Marius était venu le chercher pour soigner son ami Rafe Scott.

Je me demande où il est. Peut-être que Lew le sait. Si j'étais le jeune Scott, je crois que j'irais me cacher dans la Zone Terrienne, sans jamais mettre le nez à l'extérieur tant que Kadarin rôde en liberté avec la matrice de Sharra ; et je trouve que Lew devrait en faire autant, s'il avait un peu de bon sens.

Mais ce n'est pas le genre de Lew. *Les Terriens sont des lâches*, se dit-il, son esprit achoppant sur une idée qu'il avait trouvée naturelle toute sa vie, son propre père ayant été tué au cours d'une bataille parce qu'un lâche s'était servi d'une des armes terriennes, qui tuent à distance. Puis il se mit à réfléchir.

Ils ne peuvent pas être tous lâches, pas plus que les Seigneurs Comyn ne sont tous dignes et honorables... pensa-t-il. Et, comme Derik commençait l'appel des Domaines, il pensa : *Il faudra que j'aille dans la Zone Terrienne demander à Rafe Scott ce qu'il sait de la matrice de Sharra. À moins qu'il n'ait uni ses forces à celles de Kadarin – mais ce n'est pas l'impression qu'il me fait !*

Un par un, de leurs enceintes, les Comyn des Sept Domaines répondirent pour leurs Maisons. Quand le nom d'« Alton » fut appelé, Régis vit Lew, en grande tenue aux couleurs de son Domaine, s'avancer et répondre :

— Je suis ici pour Alton d'Armida.

Régis s'était préparé à une contestation, qui ne vint pas, même de Dyan, assis près de Danilo sous la bannière des Ardaïs. La contestation serait-elle plus insidieuse, prenant simplement la forme de pressions exercées sur Lew pour rester tranquillement à Armida et adopter le fils Alton qu'ils avaient trouvé quelque part ? Lui permettrait-on de conserver le titre nominal de Chef d'Alton, en échange de quelque autre concession ? Régis découvrit qu'il n'en avait aucune idée. Et

pourquoi Dyan était-il si sûr que Lew ne pouvait pas avoir d'enfants ?

Dyan lui-même, qui aime les hommes, a un fils ; et il en a perdu un autre encore dans l'enfance. J'ai engendré plusieurs descendants. Pourquoi Lew ne pourrait-il pas se marier et avoir autant d'enfants qu'il le vaudrait ?

Il se retourna pour regarder Lew, et, quand Callina se leva pour répondre à l'appel de son Domaine, il vit Lew la fixer intensément, tellement qu'il semblait, malgré les amortisseurs télépathiques de la Chambre de Cristal, que, pendant un instant, il entendait les pensées de Lew.

Mais Callina est Gardienne. Pourtant, elle ne serait pas la première Gardienne à renoncer à sa haute charge pour se marier... ni la première, ni la dernière. Il faudrait d'abord qu'elle forme sa remplaçante, mais Lew n'est pas un impulsif il attendrait le temps qu'il faudrait. Je crois même qu'ils pourraient être heureux.

Ça lui ferait plaisir de revoir Lew heureux.

L'appel des Domaines s'était terminé sans référence à Aldaran. Régis eut l'impression qu'il y avait quelqu'un dans leur enceinte, et il se demanda qui c'était, mais Derik, sa tâche terminée, était retournée à sa place, et Hastur prenait son siège pour présider la séance. En principe, cette dernière session du Conseil devait régler toutes les affaires en cours. En fait, Régis le savait, n'importe quel minuscule différend pouvait tourner à la discussion interminable, jusqu'à ce que la fatigue, ou même la faim, mette un terme à la réunion ; après quoi, tour était reporté à l'année suivante. C'était sans doute pourquoi, supposa-t-il, Hastur n'avait pas contesté Lew quand il avait parlé pour Armida ; le problème de l'héritage Alton serait réglé discrètement par des pressions personnelles, non par une discussion au Conseil.

Il avait déjà vu employer cette tactique.

À ce moment, Hastur, ignorant le signal de Dyan, fit signe à Lerrys Ridenow qui s'était levé pour demander la parole.

Lerrys s'avança dans l'espace central où la lumière passant à travers les prismes du plafond colorait les murs et le sol de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il s'inclina, et, pensa Régis avec objectivité, ce jeune homme, roux, mince, souple, avec les traits délicats des Ridenow, était d'une beauté féline ; plus beau qu'aucune des femmes présentes. Il se demanda pourquoi il remarquait cela en ce lieu solennel.

— Seigneur, j'ai entendu bien des choses depuis le début de ce Conseil. Tous, tant que vous êtes, dit-il, embrassant vivement l'assemblée du regard de son gracieux mouvement de tête, vous avez discuté à perte de vue de graves questions, telles que mariages, héritages, et réparations du toit du Château – oh, peut-être par littéralement, mais cela revient au même – qui pourraient être réglées en trois minutes avec un peu de bon sens. Je voudrais savoir quand

nous commencerons à parler de choses sérieuses.

Cette fois, le regard dont il embrassa l'assemblée était dur et plein de défi.

— Par exemple, poursuivit-il, je voudrais bien savoir quand nous enverrons un représentant au Sénat de l'Empire ? Quand nommerons-nous un Sénateur dûment accrédité ? Je voudrais aussi savoir quand et si nous allons lancer une *véritable* enquête pour découvrir le véritable meurtrier de Marius Alton et l'incendiaire de la maison Alton ? Et je voudrais savoir quand nous siégerons au Sénat de l'Empire en égaux, cessant d'être un protectorat de Terra en qualité de monde primitif et barbare, comme si nous étions des sauvages encore au stade des bâtonnets qu'on frotte pour faire du feu et qui adorent le dieu du Feu qui produit l'étincelle ! termina-t-il avec un dédain souverain. Ils nous laissent tranquilles dans notre coin, alors qu'ils devraient nous honorer en tant que leur première et plus prestigieuse colonie !

— C'est un honneur dont nous pouvons nous passer ! lança Dyan.

Lerrys pivota vers lui et reprit :

— Que savez-vous des Terriens, par tous les diables ? Etes-vous seulement une fois allé vous promener à l'intérieur de la Zone Terrienne ? Avez-vous seulement visité l'un de leurs gratte-ciel ? Avez-vous fait quoi que ce soit, à l'intérieur de la Zone Terrienne, à part visiter leurs bordels exotiques ? Avec tout le respect que je vous dois – et je ne vous en dois guère, Seigneur Dyan – vous devriez vous taire sur les sujets dont vous ignorez tout !

— Je sais que vous essayez de nous transformer tous en Terriens, dit Dyan.

— Nous transformer en Terriens ? Mais nous sommes tous des Terriens, ou ce fait capital vous aurait-il été caché par votre père dément et par tous nos ancêtres ? S'il y a quelqu'un ici qui ignore encore que nous avons été autrefois une colonie terrienne, il est temps que cet idiot apprenne la vérité !

Danvan Hastur dit, fortement désapprobateur :

— Cette question a déjà été discutée par vos aînés, *Dom Lerrys*. Nous sommes tous d'accord pour rejeter la civilisation de Terra,...

— *Vous êtes tous d'accord*, répéta Lerrys avec dérision. Qui est d'accord – les quinze ou seize personnes présentes ici ? À combien se montait la population de Thendara au dernier recensement, à moins que nous soyons trop arriérés pour savoir la compter ? Que pensez-vous qu'ils diraient, eux, si vous leur demandiez s'ils désirent continuer à nous adorer, nous autres aristocrates, en notre qualité de *descendants d'Hastur, enfants des Dieux*, et autres fariboles ? Ou s'ils ne préféreraient pas être des citoyens libres de l'Empire, avec voix dans leur gouvernement et nul besoin de faire des courbettes aux nobles Comyn ? Posez-leur donc la question un de ces jours !

Edric Ridenow, Seigneur Serrais, se leva pesamment de son siège et dit :

— Nous gouvernons ces terres depuis des temps immémoriaux, et nous savons ce que désire notre peuple. Retourne à ta place, Lerrys, je ne t'ai pas autorisé à prendre la parole !

— Non, en effet, rétorqua Lerrys, pâle de fureur, et j'ai parlé quand même. Il fallait que ce soit dit ! Je suis citoyen de l'Empire, et je veux avoir de l'influence sur ce qui se passe !

— Croyez-vous vraiment que cela vous donnerait cette influence ? s'enquit le Seigneur Hastur, avec, pensa Régis, une sincère curiosité. Vous avez accusé le Seigneur Dyan de parler sans connaissance véritable des Terriens. Pouvez-vous porter la même accusation contre moi ? J'ai travaillé avec les Terriens pendant la plus grande part de ma longue vie, et je peux vous assurer, Lerrys, que nous n'avons rien à leur envier. Mais je ne peux pas vous laisser parler au Conseil avant que ce soit votre tour. Je vous en prie, asseyez-vous jusqu'à ce que votre frère et seigneur vous donne la parole.

— Par tous les enfers de Zandru, qui lui a donné autorité sur ma voix ? demanda Lerrys avec rage. Je suis Comyn, bien que vous ayez des réticences à l'admettre, et j'ai le droit d'être entendu...

— Gabriel, dit Hastur avec calme, faites votre devoir.

— Laisse-le parler, Grand-Père, dit Régis. Je veux entendre ce qu'il a à dire.

Mais il dut se taire sous les huées, et Gabriel, épée dégainée, s'avança vers Lerrys et dit posément :

— Asseyez-vous, *Dom* Lerrys. Silence.

— Au diable... commença Lerrys.

— Vous ne me laissez pas le choix. Pardonnez-moi.

Gabriel fit signe à des Gardes, qui prirent rudement Lerrys au collet ; il se débattit comme un beau diable, mais il était assez frêle, les Gardes étaient deux grands et solides gaillards qui n'eurent aucun mal à le maîtriser, et ils l'entraînèrent vers son siège. Brusquement, il se dégagea d'un ou deux coups de pieds bien placés, et se leva avec défi.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne troublerai plus votre cher Conseil d'imbéciles, dit-il. Vous n'en valez pas la peine. Maintenant, faites-moi assassiner comme Marius Alton, parce que je me trouve du mauvais côté de la barrière politique ! Maudits fous que vous êtes, et tous assassins, parce que vous avez peur d'entendre les faits ! Sacrés anachronismes que vous êtes, à faire joujou aux seigneurs et aux dames alors que vous avez un Empire Galactique à vos portes ! Eh bien, allez au diable à votre guise, et moi, je vous regarderai de loin !

Il eut un rire de dérision, pivota sur lui-même en faisant virevolter sa cape et ses longs cheveux blonds, et, leur tournant le dos,

sortit majestueusement de la Salle du Conseil.

Régis demeura immobile, atterré. Lerrys avait exprimé les pensées qu'il n'avait jamais osé formuler auparavant – et lui, Régis, avait écouté, la gorge serrée, sans oser le soutenir, sans s'opposer à Gabriel.

Que diable, j'aurais dû aller me placer à son côté et exiger les réponses qu'il demandait ! Je suis Héritier d'Hastur, et on n'aurait pas pu me réduire si facilement au silence !

Il se dit qu'il n'avait pas eu le choix ; que Lerrys avait été expulsé parce qu'il avait contrevenu à la coutume et à la courtoisie, pas à cause de ce qu'il avait dit.

Il les avait pratiquement tous accusés de meurtre, et aucune voix ne s'était élevée pour le nier, pensa Régis, frissonnant soudain. Est-ce parce qu'ils trouvaient l'accusation trop ridicule pour y répondre ? Il aimait mieux ne pas penser à l'alternative.

Un petit noble, un Di Asturien habitant sur les rives du Lac Mirien – Régis le connaissait un peu ; il avait eu une brève liaison avec une de ses filles – se leva et, du geste, demanda la parole au Seigneur Hastur, qui acquiesça de la tête. L'homme descendit et s'avança à la place de l'orateur.

— Seigneurs, dit-il, je ne doute pas de votre sagesse, mais je trouve qu'elle a besoin d'être expliquée. De nos jours, où nous sommes si peu nombreux au Conseil, pourquoi le Prince Derik épouse-t-il une Comyn ? Le loyalisme de leurs enfants sera divisé entre deux Domaines ; ne vaudrait-il pas mieux que le Prince Derik choisisse une épouse à l'extérieur du Conseil et nous amène ainsi une puissante alliance ? Linnell Lindir-Aillard, elle aussi, devrait épouser un homme qui apporterait du sang frais au Conseil. Je tiens aussi à souligner qu'ils sont très proches parents. Avec tout le respect que je vous dois, Seigneurs, je me permets de vous faire remarquer que le cercle intérieur des Comyn n'a été que trop décimé par la consanguinité. Je ne demande pas qu'on revienne aux anciennes coutumes, où l'on établissait des pédigrées pour le *laran*, Seigneurs, mais n'importe quel éleveur de chevaux vous dira que trop d'unions consanguines font ressortir les tares dans une lignée.

Il a raison, pensa Régis, regardant Callina, si frêle qu'il semblait qu'un souffle d'air pût la renverser, et le visage pâle et idiot de Derik. Javanne avait eu de la chance d'épouser un homme n'appartenant pas aux Comyn en ligne directe. Ses fils étaient tous sains et vigoureux. Derik – considérant le jeune prince, Régis se demanda si Derik pouvait engendrer autre chose que des débiles mentaux comme lui. Et soudain, son sang se glaça ; il regarda Derik, et ne vit rien, rien qu'une tête de mort qui souriait... *un crâne qui riait*... il se frotta les yeux, et Derik reprit son apparence habituelle de benêt bon enfant.

— C'est une bonne question, mon ami, dit Hastur. Mais le Prince

Derik et la *comynara* Linnell sont amoureux depuis leur enfance, et il serait cruel de les séparer maintenant. Il y en a d'autres qui peuvent apporter du sang frais au Conseil.

Régis se dit avec cynisme : *Cela justifie peut-être mon comportement, moi qui engendre des fils selon mon bon plaisir... les femmes ne s'en plaignent pas, non plus que leurs pères, puisque je suis un Hastur d'Hastur...* puis sa rêverie fut interrompue par Callina qui se leva, grande et majestueuse dans les voiles écarlates du Conseil.

— La décision n'est pas du ressort du Conseil, dit-elle, pâle comme la mort. Linnell est sous *ma* garde ! J'ai donné mon consentement à ce mariage, et cela suffit !

— Se mêler, Dame Callina ? s'étonna Di Asturien. C'est une étrange façon d'exprimer la chose. Les mariages entre Comyn sont censément conclus par le Conseil, n'est-ce pas ?

— Je suis Chef d'Aillard, et le Conseil n'a pas à donner son avis sur le mariage de Linnell.

— Mais peut-être que le Prince le peut, insista le vieillard. Je proteste contre cette union, et je suis sûr de ne pas être le seul !

Derik dit avec bonne humeur :

— Ne me faites-vous pas confiance pour choisir ma femme ? Ou devrais-je imiter les Séchéens et prendre une demi-douzaine d'épouses et de *baraganas* ? Même un prince doit avoir une certaine latitude pour les choix concernant sa vie privée.

— Qu'en dit la Dame ? demanda le vieux Di Asturien.

Linnell, assise dans l'ombre de Callina, rougit et se recroquevilla.

— Ce mariage a été approuvé par le Conseil il y a bien longtemps, murmura-t-elle. Si quelqu'un devait s'y opposer, il aurait dû le faire il y a des années. Nous avons été fiancés quand j'avais quatorze ans, et Derik douze. Il y a eu tout le temps pour protester avant ce jour – et avant que nos cœurs ne se soient promis l'un à l'autre.

— Cela se passait il y a longtemps, et le Conseil était plus fort alors, dit sèchement le vieillard. Il y a des tas de femmes de bonne famille dans les Domaines. Il n'avait pas à choisir la sœur du Chef d'un autre Domaine.

— Sans vous offenser, mon ami, dit Hastur, nous avons entendu ce que vous aviez à dire. Quelqu'un veut-il prendre la parole sur ce sujet ?

— Je ne le permettrai pas, dit Callina, livide de rage. J'ai donné mon consentement à ce mariage, et la loi n'a pas pouvoir pour le changer.

— Et si quelqu'un essayait, dit Derik, je le provoquerais en duel où que ce soit.

Il porta la main à la garde de son épée.

Un instant, Régis eut l'impression de voir le Conseil par les yeux

de Lerrys : des enfants qui se chamaillaient pour des joujoux ; il entendit de nouveau sa remarque dédaigneuse : *vous dégaineriez votre petite épée pour me découper en morceaux*. Derik avait parlé comme l'exigeaient l'honneur et la loi Comyn, et pourtant, ses paroles sonnaient ridicules. Derik était un idiot, certes, mais avait-il jamais eu l'occasion d'être autre chose ? Les Comyn étaient-ils tous des idiots comme lui ?

Mais Hastur continuait calmement selon la coutume. Il dit à Di Asturien :

— Mon ami, êtes-vous prêt à relever le défi du Prince Derik ?

Le vieillard flancha.

— Que les Dieux m'en préservent, Seigneur ! Moi provoquer en duel un Hastur d'Elhalyu et mon prince légitime ? Je ne faisais que poser la question, Seigneur Hastur, rien de plus.

IL s'inclina devant Derik en disant :

— *Su serva, Dom.*

Et, regardant le digne vieillard se retirer, presque servile, Régis repensa aux paroles de Lerrys... *jouer aux seigneurs et aux dames*... quoi, à cause de son lignage, un imbécile comme Derik pouvait humilier ainsi un honorable vieillard d'excellente famille qui avait toujours bien servi son pays ?

Moi aussi, j'ai été élevé de la même façon. Depuis mes dix ans, des Gardes me suivent partout comme des nounous, de peur que je me casse l'ongle d'un orteil – pourquoi, au nom du ciel ?

De nouveau préoccupé, il n'entendit pas les paroles suivantes d'Hastur, et se leva soudain, comme galvanisé par le choc, quand Hastur cria :

— Le Septième Domaine ! Aldaran !

Et Régis entendit une voix qu'il avait bien cru ne jamais réentendre, parlant de derrière le rideau ; puis les anneaux du rideau glissèrent avec un petit cliquetis métallique, et un homme de haute taille parut et s'avança jusqu'au garde-corps.

Il ressemblait à Lew ; il était plus âgé et n'avait pas de cicatrices, mais la ressemblance persistait ; il aurait pu être le frère aîné de Lew. Il dit :

— Je suis ici pour Aldaran ; Beltran-Kermiac, Seigneur d'Aldaran et de Scathfell.

Et le silence scandalisé de la Chambre de Cristal fut rompu par le cri de Lew :

— Je proteste !

RÉCIT DE LEW ALTON

chapitre VIII

Je ne savais pas que j'allais protester avant de m'entendre.

J'entendis appeler le nom d'Aldaran, et réalisai que c'était bien réel ; ce n'était pas un cauchemar. J'avais assez souvent entendu la voix de Beltran dans mes cauchemars. Il me ressemblait encore tellement que j'ai connu des jumeaux moins semblables ; bien que, maintenant, il n'y eût plus aucune chance que quiconque nous confonde... je fus submergé d'amertume. C'était lui qui avait voulu évoquer Sharra ; et il se dressait devant moi, indemne, tandis que moi, qui avais souffert pour éteindre les feux qu'il dut allumer, et pour maîtriser Sharra afin qu'elle ne puisse pas ravager notre monde de la Baie des Tempêtes jusqu'au Mur autour du Monde – j'étais balafré et mutilé, plus hors-la-loi que lui.

— Je proteste ! répétai-je, sautant d'un bond au milieu de la salle, face à lui.

Hastur dit avec douceur :

— Cela ne constitue pas encore un défi officiel. Vous devez énoncer les raisons de votre protestation.

Je fis effort pour contrôler ma voix. Quelle que fût ma haine – et j'avais l'impression qu'elle se dilatait pour m'engloutir – je devais parler calmement. L'hystérie ne pouvait que nuire à ma cause ; quelles que fussent les protestations, les accusations incohérentes qui se bouscuaient dans ma tête, je devais rester froidement rationnel pour plaider ma cause. Je me raccrochai à cette présence dans ma tête, aux souvenirs étrangers qui m'habitaient ; comment mon père aurait-il parlé ? En général, il arrivait à leur faire faire sa volonté.

— Je déclare, commençai-je, essayant de raffermir ma voix, je déclare – l'existence – d'une vendetta non terminée.

Dans les Domaines, la vendetta était tenue pour une obligation surpassant toutes les autres.

— Sa vie – m'appartient ; je la réclame.

Jusqu'à cet instant, nos yeux ne s'étaient pas rencontrés ; maintenant, il leva la tête, et me regarda, sceptique et inquiet. Je détournai le regard. Je ne voulais pas me souvenir du temps où j'appelais cet homme mon ami et mon frère. Dieux du ciel, comment cet homme pouvait-il rester serein, me regarder calmement dans les yeux et dire ce qu'il disait en ce moment :

— J'ignorais ces sentiments, Lew. Tu me rends donc responsable de tout ? Comment puis-je faire amende honorable ? Je ne me doutais pas qu'une telle querelle m'attendait.

Faire amende honorable ! J'étreignis mon moignon de ma main valide, pensant avec fureur : Peux-tu faire amende honorable pour ça ? Peux-tu me rendre six années de ma vie ? Peux-tu ramener... Marjorie ?

Pour une fois, je me félicitai de la présence des amortisseurs télépathiques, sans lesquels ces pensées auraient détonné dans la salle avec toute la force du rapport hyper-développé des Alton – mais je répétais, têtue :

— Ta vie m'appartient ; quand, où et comme je voudrais.

Beltran ouvrit les mains, comme pour dire :

« Je n'y comprends rien. »

Devant son air perplexe, je jure que je doutai un instant de ma raison. Était-ce un rêve ? Mes ongles s'enfonçaient dans mon moignon et je revins à moi ; ça, ce n'était pas un rêve.

Hastur dit d'un ton sévère :

— Vos paroles ne signifient rien ici, Seigneur Armida.

Choqué, je mis une seconde à comprendre ; c'était mon nom, pas celui de mon père ; maintenant, le Seigneur Armida, c'était moi.

— Vous avez oublié que la vendetta est interdite entre Comyn en tant qu'égaux, poursuivit Hastur.

Il jouait sur les mots ; *comyn* signifiait simplement, *égaux par le rang et le statut...*

— Et je déclare, dit calmement Beltran, que je n'ai aucune animosité envers mon cousin Alton ; s'il croit qu'il y a une vendetta entre nous, cela doit dater d'une époque de sa vie où il était...

... et j'entendais tous les membres du Conseil penser ce qu'il semblait, avec bonté, hésiter à exprimer : *d'une époque où il était fou...*

L'existence même des Comyn, les Sept Domaines des descendants d'Hastur, était basée sur le principe d'une alliance interdisant la vendetta et instituant l'immunité des Comyn. Dont Beltran, le diable l'emporte, se prévalait en ce moment. Que Zandru le fouette de ses scorpions ! N'y avait-il pas moyen d'arrêter cette farce ?

D'où je me trouvais, je ne la voyais pas ; mais Callina se leva et s'avança, ses voiles écarlates voletant comme sous une brise invisible. Je me tournai vers elle quand elle parla ; elle se tenait debout,

étrange, distante, lointaine, pas du tout semblable à la femme que j'avais tenue dans mes bras et fait serment de soutenir. Sa voix aussi sonnait lointaine et trop distincte, comme si elle ne venait pas d'elle, mais d'un autre parlant *à travers* elle.

— Seigneur Aldaran, en ma qualité de Gardienne des Comyn, j'ai le droit de vous demander ceci : avez-vous juré allégeance au Pacte ?

— Quand je serai réintégré parmi les Comyn, dit Beltran, je prêterai volontiers ce serment.

— Votre armée campe devant Thendara, équipée d'armes terriennes, au mépris du Pacte. Allons-nous vous permettre de revenir dans le sein des Comyn alors que vous n'avez pas encore juré d'observer la première loi des Comyn, en échange de votre retour parmi nous ?

— Quand je prêterai serment aux Comyn, dit Beltran d'un ton suave, ma Garde d'Honneur déposera ces armes entre les mains de ma future épouse.

Je vis Callina ciller à ces mots. Il y avait des amortisseurs télépathiques tout autour de la salle, mais il me sembla quand même entendre ses pensées.

Si je n'accepte pas ce mariage, ce sera la guerre. La dernière guerre entre les Domaines a décimé les Comyn. Beltran pourrait tous nous anéantir.

Elle leva les yeux sur lui et dit, ses paroles résonnant dans un silence de mort :

— Eh bien, Seigneur Aldaran, si vous vous contentez d'une épouse récalcitrante...

Elle hésita ; elle ne se retourna pas pour me regarder, mais je sentis son désespoir derrière ses paroles :

— ... alors j'accepte. Nous célébrerons les fiançailles à la Fête du Solstice.

— Qu'il en soit ainsi, dit Beltran en s'inclinant, avec ce sourire qui lui servait à masquer ses véritables sentiments.

Je restai immobile, comme si mes pieds s'étaient enracinés dans le sol. Allaient-ils vraiment aller jusqu'au bout ? Allaient-ils vendre Callina à Beltran pour prévenir une guerre ? Personne ne lèverait-il le petit doigt pour empêcher cette injustice ?

En une tentative finale, je criai :

— Le laisserez-vous siéger au Conseil ? Il est possédé par Sharra !

Il se tourna vers moi et dit :

— Toi aussi, mon cousin.

À cela, je n'eus rien à répondre. Un instant, j'eus envie d'imiter Lerrys et de quitter la salle en les maudissant tous.

Je n'ai jamais su exactement ce qui se passa ensuite. Je sais que j'avais fait quelques pas pour aller reprendre ma place dans l'enceinte

des Alton, quand j'entendis un cri, poussé par une voix de femme. Elle ressemblait tant à celle de Dio que je me pétrifiai sur place ; puis Derik cria, lui aussi, et, me retournant, je vis Beltran reculer, mains levées comme pour se protéger.

Puis des cris éclatèrent de toutes parts, des cris d'horreur et d'épouvante ; entrant à reculons dans mon enceinte, je la vis, suspendue en l'air au-dessus de nous, grandissante, menaçante...

La forme d'une femme enchaînée, secouant ses cheveux de feu qui flambaient, et flamboyaient, de plus en plus haut, avec le crépitement d'un incendie de forêt... Sharra ! La forme-feu de Sharra... Maintenant, je savais que c'était un cauchemar sorti de l'enfer, et je reculai devant les flammes qui nous léchaient, devant l'odeur de brûlé, le flot de terreur et de haine, ce coin d'enfer qui s'était ouvert pour moi six ans plus tôt...

J'essayai désespérément de retrouver mon sang-froid, afin de ne pas me remettre à crier et me déshonorer en hurlant comme une femmelette. La Forme de Feu était là, oui ; elle planait, vacillait et tremblait au-dessus de nous, la forme féminine, tête rejetée en arrière, trois fois plus grande qu'un homme de haute taille, des flammes embrasant ses cheveux. *Marjorie ! Marjorie brûlant, dominée par Sharra...* puis je retrouvai ma raison sur le point de s'envoler.

Non, ce n'était pas Sharra telle que je l'avais connue. Mon cœur battait de frayer, mais il n'y avait aucune véritable odeur de brûlé dans la salle, les rideaux des enclos ne fumaient pas et n'avaient pas pris feu aux endroits où les flammes les léchaient... c'était une illusion, rien de plus, et je demeurai immobile, serrant le poing, sentant mes ongles s'enfoncer dans ma chair, sentant la vieille brûlure fantôme dans la main que je n'avais plus... *douleur fantôme, de même que tout cela n'était qu'un fantôme, une image de Sharra... J'aurais reconnu la vraie Sharra, j'aurais sentis tout mon corps et toute mon âme possédés par cette entité monstrueuse...*

La Forme de Feu lança un bras en avant... un bras de femme léché de flammes... et Beltran craqua, recula... s'enfuit de la Chambre de Cristal. Maintenant que je savais ce que c'était, je restai sur mes positions et le regardai sortir, me demandant qui avait provoqué cet incident. Kadarin, où qu'il fût, tirant l'Epée et évoquant La Forme de Feu ? Non. J'étais possédé par Sharra, corps et âme ; si Kadarin, qui était aussi possédé de cette entité malfaisante, l'avait évoquée, j'aurais été consumé dans les flammes... Je serrai la main sur le garde-corps, perplexe. Les Comyn s'agitaient et criaient dans la plus grande confusion. Deux ou trois s'enfuirent en courant par les entrées privées au fond de leurs enceintes.

Callina ? Aucune Gardienne n'aurait profané ainsi son office, en s'en servant pour terrifier. J'aurais pu le faire – même en cet instant, je sentais la chaleur des flammes dans ma matrice inutile – mais je

savais que ce n'était pas moi. Beltran, qui était également possédé par Sharra ? C'est lui qui avait eu le plus peur, car il avait vu l'incendie de Caer Donn.

La Forme de Feu jeta ses derniers éclats, mourut et disparut, comme une chandelle soufflée par le vent.

Danvan Hastur, Régent des Comyn, n'avait pas bougé, mais il était pâle comme la mort, et il se retint à la barre devant lui pour prononcer les paroles rituelles maintenant presque dépourvues de sens :

— *Je déclare... la Saison du Conseil... terminée pour cette année, et toutes les questions à traiter ajournées jusqu'à l'année prochaine qui nous verra de nouveau réunis...*

Un par un, tous ceux qui ne s'étaient pas encore enfuis quittèrent la salle en silence, en état de choc et honteux de leur frayeur. Moi, qui avais affronté la vraie Sharra, je me demandai comment ils réagiraient en présence de la véritable déesse. Pourtant, j'avais toujours le cœur battant d'une peur qui me pénétrait jusqu'aux moelles, de cette porte à peine entrouverte entre les mondes pour laisser entrer cette ombre monstrueuse... J'avais déjà vu ces portes presque béantes, et je savais qu'elles ouvraient sur le feu et l'enfer, comme le cœur vivant d'un volcan.

Puis, derrière Danvan Hastur, je vis Régis debout, parfaitement immobile, la main sur sa matrice. Il ne me regarda pas, il ne regardait rien, mais je compris, aussi clairement que s'il avait parlé :

Régis ! Régis a évoqué cette image ! Mais pourquoi ? Pourquoi et comment ?

Régis baissa la tête. De fines gouttelettes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux, mais il parla d'une voix normale.

— Veux-tu prendre mon bras, Grand-Père ?

— Le jour où j'aurai besoin d'une béquille, grogna le vieillard, sera celui où je serai vêtu de mon linceul.

Et, rejetant la tête en arrière, il sortit. Je restai seul avec Régis dans la Chambre de Cristal.

— C'est toi qui as fait ça, dis-je avec amertume. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais je sais que c'est toi. Mon cousin – comment peux-tu prendre ces choses à la légère ?

Il lâcha sa matrice et laissa retomber son bras à son côté, sans force, comme s'il lui faisait mal. C'était peut-être le cas, mais j'étais trop perturbé pour m'en soucier. Il murmura enfin d'une voix contrainte :

— Ça nous donne... du temps. Une année de plus. Ils ne peuvent pas... contester tes droits sur le Domaine Alton, ni intégrer Beltran au Conseil avant un an révolu. On a clos la cession du Conseil.

Il chancela et se rattrapa au garde-corps devant lui. Je le forçai à

s'asseoir.

— Mets ta tête entre tes genoux, dis-je durement.

Et je le regardai, immobile, tête baissée, tandis qu'il reprenait peu à peu des couleurs. Enfin, il se redressa.

— Je suis désolé que... l'image... t'ait fait peur, dit-il. C'est la seule chose que j'aie pu trouver pour mettre fin à ce Conseil. À cette farce. Je voulais qu'ils sachent tous la grandeur du danger. Il y en a tellement qui ne le réalisent pas.

Je me rappelai les paroles de Lerrys, *Tu vois Sharra sous tous les lits comme un croque-mitaine...* non. Ce n'était pas à moi qu'il l'avait dit, mais à Régis. Je le regardai, abasourdi. Je dis :

— En principe, il y a des amortisseurs télépathiques dans cette salle. Je ne devrais pas pouvoir lire tes pensées, ni toi les miennes. Par les enfers de Zandru, Régis, que se passe-t-il ?

— Peut-être qu'ils ne fonctionnent pas, dit-il d'une voix un peu raffermie.

Maintenant, il était parfaitement rationnel, seulement encore effrayé, chose bien naturelle, comme je l'étais moi-même.

— L'image ne m'a pas fait peur, dis-je, sauf au cours des premiers instants. Je connais la réalité de Sharra. Ce qui m'effraie, maintenant, c'est que tu aies pu l'évoquer, avec des amortisseurs tout autour de la salle. Je savais que tu avais le *laran*, bien sûr, mais je ne savais pas qu'il était si puissant. Quel genre de *laran* peut provoquer cette sorte de phénomène ?

Je m'approchai de l'amortisseur le plus proche et l'éteignis ; les ondes arythmiques cessèrent. Je reçus de plein fouet l'agitation et la peur de Régis, ce dont je me serais bien passé. Il dit, d'une voix contrainte :

— Je ne sais pas comment j'ai fait. Vraiment pas. J'étais debout derrière Grand-Père, écoutant Beltran parler si calmement, souhaitant trouver le moyen de leur montrer ce que c'était, et alors...

Il s'humecta les lèvres, et termina d'une voix tremblante :

— ... et alors, elle était là. La... la Forme de Feu.

— Et elle a fait fuir Beltran, dis-je. Crois-tu qu'il sache que Kadarin est en possession de la matrice de Sharra ?

— Je n'ai pas pu lire dans son esprit. Je n'essayais pas, naturellement. Je...

De nouveau, sa voix se brisa.

— Je *n'essayais pas* de faire quelque chose. Ça s'est passé tout seul !

— Quelque chose que nous ignorons sur ton *laran* ? Nous savons si peu de choses sur le Don des Hastur, quel qu'il soit, dis-je, m'efforçant de le calmer. Tâche d'en conserver les bons aspects ; il a fait fuir Beltran de la salle. Je voudrais qu'il l'ait fait fuir jusque dans

les Heller ! Mais j'ai bien peur que nous n'ayons pas cette chance !

J'aurais voulu en rester là. Mais comme je me tournais vers la porte, Régis me rattrapa par l'épaule.

— Mais comment ai-je pu faire ça ? Je ne comprends pas ! Tu... tu m'as accusé de prendre la chose à la légère, de plaisanter ! Mais ce n'est pas ça, Lew, pas du tout ça !

Je n'avais pas de réponse. Je circulai au hasard dans la salle, éteignant au passage tous les amortisseurs. Je sentais sa peur s'amplifier jusqu'à la panique, à mesure que les amortisseurs m'interféraient plus avec le contact télépathique. Je me demandai même avec colère *pourquoi* il avait si peur. C'était moi, le possédé de Sharra, moi qui devais vivre nuit et jour dans la terreur que Kadarin tire un jour l'Épée de Sharra, et, par ce geste, me ramène de force à cette terrible porte entre les mondes, à ce coin d'enfer que j'avais une fois ouvert, et qui avait englouti ma main, mon amour – ma vie...

Fermement, je contrôlai ma panique croissante. Si je ne l'arrêtais pas immédiatement, ma peur et celle de Régis se renforceraient mutuellement, et on verserait dans l'hystérie. Faisant appel à mes souvenirs de formation d'Arilinn, je parvins à réguler ma respiration, sentis la panique refluer.

Mais pas Régis, il resta immobile, dans le fauteuil où je l'avais poussé, pâle comme la mort. Je me retournai, et m'étonnai d'entendre ma voix, la voix ferme, détachée d'un technicien des matrices, objective et apaisante, telle que je ne l'avais pas entendue depuis tant d'années.

— Je ne suis pas Gardien, Régis, et ma propre matrice est inutilisable pour le moment, comme tu le sais. Je pourrais essayer de te sonder en profondeur, et découvrir...

Il eut un mouvement de recul. Je le comprenais. On ne plaisante pas avec le Don des Alton, et j'ai connu des techniciens expérimentés, entraînés à la Tour pendant des années, qui refusaient d'affronter ce rapport. Je peux m'en servir, s'il le faut, mais jamais de gaieté de cœur. Cela doit ressembler, je suppose, à un viol, cette domination délibérée d'un esprit, cette soumission forcée à une autre personnalité qui est la violation ultime de la personne. Seul les Dieux sans doute inexistants de Ténébreuse devaient savoir pourquoi ce Don s'était transmis dans la lignée des Alton, ce don de forcer le rapport télépathique avec un autre, de paralyser sa résistance. Je savais que Régis craignait cette expérience, et je le comprenais. Mon père avait éveillé mon don de cette façon, quand j'étais adolescent – c'était la seule façon d'obliger le Conseil à m'accepter, de leur montrer que moi, étranger et à demi-Terrien, j'avais le Don des Alton – et après, j'en avais été malade pendant des semaines. L'idée de faire subir la même chose à Régis ne me réjouissait pas.

— Il se peut qu'on puisse te le dire dans une Tour, dis-je, qu'une Gardienne, peut-être...

Puis je me rappelai qu'il y avait une Gardienne ici même, au Château Comyn. J'avais tendance à l'oublier ; Ashara, de la Tour Comyn, devait être incroyablement vieille, à l'heure actuelle, et je ne l'avais jamais vue, ni mon père avant moi... mais maintenant Callina était auprès d'elle pour l'aider dans ses fonctions, et Callina était ma parente et celle de Régis.

— Callina pourrait te le dire, dis-je, si elle veut bien.

Il hocha la tête et je sentis sa panique refluer. Parler de son problème avec calme et détachement, comme d'une simple question de mécanique du *laran* avait atténué ses craintes.

Pourtant, j'étais mal à l'aise, moi aussi. Quand je quittai la Chambre de Cristal, tous les halls et corridors étaient vides ; les Comyn s'étaient dispersés, chacun allant de son côté. Le Conseil était terminé. Il ne restait plus que le Bal de la Fête du Solstice, prévu pour le lendemain soir. Sur le seuil de la salle, nous rencontrâmes le jeune Syrtis ; faisant à peine attention à moi, il se précipita vers Régis.

— Je suis revenu voir ce qui t'était arrivé ! s'exclama-t-il.

Et, comme Régis lui souriait, je m'éloignai discrètement, me sentant de trop. Tout en marchant, j'analysai mes émotions et j'en identifiai une ; étais-je jaloux de ce que Régis partageait avec Danilo ? Non, certainement pas.

Mais je suis seul, sans frère, sans ami, seul contre tous les Comyn qui me haïssent, sans personne pour me soutenir.

J'avais vécu toute ma vie dans l'ombre de mon père ; et maintenant que sa présence m'était enlevée, je ne supportais pas la solitude. Et Marius, qui aurait dû être à mon côté – Marius était mort sous la balle d'un assassin, et personne parmi les Comyn, à l'exception de Lerrys, ne s'était posé de question sur cet assassinat. Et – je me raidis en identifiant un autre élément du profond chagrin que provoquait en moi cette mort. C'était du soulagement ; soulagement de ne pas avoir à le tester comme mon père l'avait fait pour moi, de ne pas avoir à violer brutalement son esprit et le sentir mourir sous ce terrible assaut contre son identité. Il était mort, mais pas de mes mains, pas à cause de mon *laran*.

Je savais que mon laran pouvait tuer, mais je ne m'en étais jamais servi pour cela.

Je rentrai dans les appartements Alton, pensif. Ils représentaient mon foyer, ils avaient été mon foyer pendant la plus grande partie de ma vie, et pourtant, ils paraissaient vides, désolés. Il me semblait voir mon père partout, comme sa voix résonnait encore dans mon esprit. Andres s'affairait, supervisant les serviteurs qui installaient et rangeaient les affaires apportées de notre maison de ville ; il

interrompit ses activités et s'approcha vivement, me demandant ce qui m'était arrivé. Je ne savais pas que ça se voyait sur mon visage, mais je le laissai m'apporter un verre, et je m'assis pour le boire à loisir, réfléchissant à ce que Régis avait fait dans la Chambre de Cristal. Il avait effrayé Beltran. Mais sans doute pas assez.

À mon avis, Beltran n'avait pas l'intention de plonger les Domaines dans la guerre. Pourtant, je connaissais sa folle témérité, et je pensais qu'il ne fallait pas trop miser sur ses bonnes intentions ; pas quand son orgueil outragé était en jeu, l'orgueil des Aldaran.

— Tu entends les commérages des serviteurs, dis-je à Andres. Dis-moi, Beltran a-t-il emménagé dans les appartements Aldaran du Château Comyn ?

Andres hocha sombrement la tête ; et j'espérai que Beltran trouverait les lieux pleins de vermine et de poux ; ils étaient vides depuis les Ages du Chaos. On ne les avait jamais convertis à d'autres usages, et cela en disait long sur les Comyn.

Debout devant moi, Andres grommela :

— Vous n'avez pas l'intention d'aller lui faire une visite, j'espère !

Non. Jamais plus je ne me retrouverais à portée de mon cousin, sauf s'il me faisait amener devant lui, pieds et poings liés. Il m'avait trahi une fois ; mais il n'aurait pas une deuxième chance de le faire. Abîmé dans ces pensées déprimantes, je confesse à ma honte qu'un instant, je fus tenté d'accepter la proposition de Dan Lawton, de me réfugier dans la Zone Terrienne pour échapper à Sharra... mais ce n'était pas une solution, et cela laissait Régis et Callina à la merci des influences inconnues qui travaillaient les Comyn.

Je n'étais pas absolument seul. La pensée de Callina me réconforta ; j'avais juré de la soutenir. Et je n'avais pas encore parlé seul à seule avec ma cousine Linnell, sauf sur la tombe de mon frère. Nous étions à la veille de la Fête du Solstice, où, dans tous les Domaines, on fait des cadeaux de fleurs et de fruits à toutes les femmes de la famille. Les plus modestes foyers de Thendara ne laisseraient pas passer la matinée du lendemain sans offrir au moins quelques fleurs du jardin ou quelques poignées de fruits secs aux femmes de la maison ; et je n'avais pas pensé à Linnell. Vraiment, j'étais resté trop longtemps loin de Ténébreuse.

Il y aurait des vendeurs de fleurs et de fruits au marché de la Vieille Ville, mais, comme je franchissais le seuil, j'hésitai, répugnant à me montrer. Quand je vivais avec Dio, j'avais presque oublié mon visage couturé et ma main amputée, et maintenant, je me comportais comme si ces mutilations dataient d'hier – Dio ! Où était Dio ? Est-ce sa voix que j'avais entendue dans la Chambre de Cristal ? Quelle importance ? Que Dio fût ici ou ailleurs, si elle choisissait de ne pas venir à moi, elle était perdue pour moi. Mais je n'arrivai quand même

pas à me résoudre à descendre au rez-de-chaussée de l'immense Château, à aller dans la Vieille Ville, passant devant la *Garde d'Honneur* de Beltran, si mal nommée.

Certains pourraient m'avoir connu, pourraient me reconnaître...

Finalement, me reprochant ma lâcheté, je dis à Andres de faire envoyer des fleurs à Linnell le lendemain matin. Devais-je aussi en envoyer à Dio ? J'ignorais tout de l'étiquette imposée par la situation. Dans l'Empire, je le savais, des époux séparés peuvent se rencontrer courtoisement ; ici, sur Ténébreuse, c'était impensable. Eh bien, j'étais maintenant sur Ténébreuse, et si Dio ne voulait rien de moi, elle ne voudrait sans doute pas le cadeau traditionnel de la Fête du Solstice. Envahi d'une immense amertume, je pensai : *elle a Lerrys pour lui envoyer des fleurs et des fruits*. En cet instant, si Lerrys s'était trouvé devant moi, je crois que je l'aurais frappé. Mais qu'est-ce que ça aurait réglé ? Rien. Au bout d'un moment, je pris une cape, la jetai sur mes épaules, mais quand Andres me demanda où j'allais, je ne sus que répondre.

Mes pieds descendirent, traversèrent des cours et des jardins clos, m'emmenant dans des parties peu familières du Château. À un moment, je me trouvai dans une cour sous les appartements Aldaran déserts – déserts jusqu'à maintenant. Une partie de moi désirait y aller pour voir Beltran et lui demander – lui demander quoi ? Je ne savais pas. Une autre partie de moi-même désirait éperdument traverser la ville et aller chercher refuge dans la Zone Terrienne, et alors – et alors, quoi ? Je ne pouvais pas quitter Ténébreuse, pas tant que la matrice de Sharra s'y trouvait ; j'avais essayé. À plusieurs reprises. Cela signifiait la mort, et une mort ni rapide ni douce.

Peut-être valait-il mieux mourir, même de cette mort, car elle me libérerait de Sharra...

Et de nouveau, il me sembla que la Forme de Feu rageait devant mes yeux, excitait mon sang, terreur froide et dévorante qui coulait dans mes veines...

Non ; c'était réel. Me raidissant, je levai les yeux sur les montagnes derrière la ville.

Quelque part, d'étranges flammes brûlaient, une incroyable matrice du neuvième niveau déformait l'espace autour d'elle, une porte s'ouvrait, et le feu coulait dans mes veines... Il y avait du feu devant mes yeux, du feu dans mon cerveau...

Non ! Je ne suis pas sûr de n'avoir pas crié tout haut ce refus furieux ; si je criai, personne ne m'entendit, mais j'en entendis l'écho dans la cour où j'étais, et lentement, très lentement, je revins à la réalité. Quelque part là-bas, Kadarin était en liberté, et avec lui la matrice de Sharra, et Thyra, que j'avais haïe, aimée, désirée et crainte... mais je préférais mourir plutôt que me laisser de nouveau

entraîner dans leur jeu. Délibérément, luttant contre l'appel résonnant dans ma tête, je levai mon moignon et l'abattis, très fort, sur la pierre. La douleur fut incroyable ; j'en eus le souffle coupé et les larmes aux yeux, mais cette douleur était *réelle* ; réaction outragée des nerfs, des muscles et des os malmenés, et non pas feu fantôme faisant rage dans mon cerveau. Je serrai les dents, tournai le dos aux montagnes et à cet appel séduisant de sirènes résonnant dans mon esprit, et je rentrai dans le Château.

Callina. Callina pouvait chasser ces démons de mon esprit.

Je n'étais pas allé dans l'aile Aillard du Château Comyn depuis des années, depuis mon enfance. Un serviteur silencieux m'accueillit, parvint à ne pas ciller plus d'une fois devant mon visage ravagé. Il m'introduisit dans la salle de réception, où, dit-il, je trouverais *Domna* Callina en compagnie de Linnell.

La pièce était vaste et lumineuse, pleine de lumière et de rideaux soyeux, de plantes vertes et de fleurs poussant dans des niches, comme un jardin intérieur. De doux accords de harpe résonnaient dans la pièce ; Linnell jouait du *rryl*. Mais à mon entrée elle le posa, courut à moi, me serra dans ses bras, et, privilège d'une sœur adoptive, m'embrassa ; puis elle recula, hésitante, au contact de mon moignon.

— Ça ne fait rien, dis-je. Tu ne peux pas me faire mal. Ne t'inquiète pas, petite sœur.

Je la regardai en souriant. Elle était la seule personne à m'avoir accueilli à bras ouverts ; la seule qui n'avait pas pensé au sens de mon retour. Même Marius avait dû penser à ce qu'il signifiait en termes de droits au Domaine. Même Jeff ; il aurait pu être obligé de quitter Arilinn pour siéger au Conseil.

— Ta pauvre main, dit-elle. Les Terriens n'ont rien pu faire ?

Même avec Linnell, je n'avais pas envie d'en parler.

— Pas grand-chose, dis-je, mais j'ai une main mécanique que je porte quand je ne veux pas me faire remarquer. Je la porterai pour danser avec toi au bal de la Fête du Solstice, n'est-ce pas ?

— Seulement si tu en as envie, dit-elle avec sérieux. Ça m'est égal, ton apparence, Lew. Pour moi, tu es toujours le même.

Je la serrai contre moi, réconforté autant par son sourire qui m'acceptait, que par ses paroles. Je suppose que Linnell était belle ; je n'ai jamais pu la voir autrement que sous la forme de la petite fille qui galopait avec moi dans les montagnes ; à qui je donnais la fessée quand elle cassait mes jouets, ou les empruntait sans permission, que je consolais quand elle pleurait parce qu'elle avait mal aux dents. Je dis :

— Tu jouais du *rryl*... joues-en pour moi, veux-tu ?

Elle reprit l'instrument et se mit à chanter la Ballade d'Hastur et

Les étoiles se miraient sur le sable des rives ;
Obscure, obscure était la lande aux sortilèges ;
Muette comme le nuage, ou la vague ou la pierre,
Fille de Robardin, elle allait toute seule.

Un réseau d'or emprisonné entre ses mains flamboyait clair sur le fuseau resplendissant...

Dio la chantait parfois, bien qu'elle n'eût pas beaucoup de voix... je me demandai où était Callina. Il fallait que je lui parle...

Linnell fit un geste, et je vis, dans une niche au-delà de la cheminée, Callina et Régis Hastur assis sur un divan profond, et si absorbés dans leur conversation qu'ils ne m'avaient pas entendu entrer. J'eus un pincement de jalousie – ils semblaient si sereins, si à leur aise l'un avec l'autre – puis Callina leva les yeux et me sourit, et je sus que je n'avais rien à craindre.

Elle s'approcha ; j'avais envie de la prendre dans mes bras, en une étreinte qui n'aurait rien de fraternel, mais elle tendit la main et m'effleura le poignet, en un geste léger de Gardienne en fonctions, qui fit surgir entre nous la frustration comme une épée dégainée.

Gardienne. Que ne devait souiller aucun contact, aucun désir, aucune pensée profanatrice...

Je ressentis une amère frustration, et en même temps un étrange réconfort ; c'est ainsi qu'elle m'aurait accueilli si nous avions été tous deux à Arilinn, où j'avais été heureux... même si nous avions été publiquement amants depuis des années, elle ne m'aurait pas salué autrement.

Mais nos yeux se rencontrèrent, et elle dit gravement :

— Ashara te verra, Lew. Je crois que c'est la première fois en plus d'une génération qu'elle accepte de voir quelqu'un de l'extérieur. Quand je lui ai parlé de la matrice de Sharra, elle a dit que je pouvais t'amener.

— J'aimerais aussi lui parler, dit Régis. Elle saurait peut-être quelque chose sur le Don des Hastur...

Il se tut devant le regard désapprouvateur de Callina.

— Elle n'a pas demandé à te voir. Même moi, je ne peux lui amener personne qu'elle n'ait pas demandé.

Régis se décomposa, comme si elle l'avait frappé. Je battis des paupières, atterré par cette nouvelle Callina, avec son masque impassible, ses yeux et sa voix si froids, comme la statue de pierre d'une étrangère. Un instant plus tard, elle était redevenue la Callina que je connaissais, mais j'avais vu, et j'étais perplexe et décontenancé. J'aurais voulu ajouter quelque chose, ne fût-ce que pour assurer Régis

que nous demanderions à la vieille *leronis* de lui accorder une audience, mais Linnell réclama son attention.

— Tu ne vas pas me l'enlever tout de suite ? Alors que nous ne nous sommes pas vus depuis tant d'années ! Lew, tu vas tout me raconter sur Terra et sur tous les mondes de l'Empire.

— Nous avons tout le temps devant nous, dis-je en souriant, regardant la lumière déclinante. La nuit n'est pas encore tombée... mais il n'y a rien de bon à raconter sur Terra, *chiya* ; je n'en ai pas gardé de bons souvenirs. J'ai passé le plus clair de mon temps dans des hôpitaux...

Et ce disant, je me rappelai un autre hôpital où ce n'était pas moi le patient, mais Dio, et une certaine jeune infirmière brune.

— Savais-tu, Linnie... non, bien sûr, tu ne peux pas le savoir ; tu as un double parfait sur Vainwal ; elle te ressemble tellement que je lui ai dès l'abord donné ton nom, et pourtant, ce n'était pas toi !

— Vraiment ? Comment était-elle ?

— Oh, compétente, efficace – même sa voix sonnait comme la tienne, dis-je.

Puis je me tus, au souvenir de l'horreur de cette nuit, du monstre difforme qui aurait dû être mon fils... J'étais solidement barricadé, mais Linnell dut sentir quelque chose à la crispation de mon visage, et elle leva la main pour effleurer mes cicatrices.

— Frère adoptif, dit-elle, avec l'inflexion qui faisait de ce mot un terme de tendresse, ne parle plus d'hôpitaux, de maladie ni de souffrance. C'est fini maintenant, et tu es rentré chez toi. N'y pense plus.

— Et nous avons suffisamment de problèmes sur Ténébreuse pour te faire oublier ceux que tu peux avoir eus dans l'Empire, dit Régis, avec un sourire troublé, nous rejoignant à la fenêtre.

Le soleil s'était évanoui derrière les nuages du soir.

— Le Conseil n'a pas été ajourné dans les règles ; je doute qu'il n'en soit plus question. Et il est sûr que nous entendrons parler de Beltran...

Callina, à ce nom, frissonna. Elle dit, regardant les nuages avec impatience :

— Viens, ne faisons pas attendre Ashara.

Une servante l'enveloppa dans une cape qui fit d'elle une ombre grise. On sortit et on descendit l'escalier, mais au premier coude, quelque chose me poussa à me retourner ; debout sur le seuil, Linnell, le visage grave et souriant, se découpait sur la lumière, qui mettait des reflets cuivrés dans ses cheveux bruns ; un instant, cette distorsion du temps qui me hante, ce don de précognition qui me vient peut-être de mon sang Aldaran, me montra passé, présent et futur confondus, et je vis une ombre tombant sur Linnell ; une atroce conviction...

Linnell était condamnée... la même ombre qui avait obscurci ma vie tomberait sur Linnell, la couvrirait et l'anéantirait...

— Lew, qu'y a-t-il ?

Battant des paupières, je me tournai vers Callina, debout à mon côté. Déjà, cette certitude, cet instant révoltant où mon esprit était sorti des ornières du temps, s'estompait comme un rêve au lever du jour. La confusion, la prémonition d'une tragédie persistèrent ; j'aurais voulu remonter l'escalier en courant, serrer Linnell dans mes bras comme pour lui éviter cette tragédie ; mais quand je relevai les yeux, la porte était fermée et Linnell avait disparu.

On passa sous une arche et on traversa une cour. Il tombait une légère pluie d'été, qui ne tournerait pas à la neige en cette saison, mais qui contenait quelques flocons fondus. Déjà, les lumières s'estompaient dans la Vieille Ville, ou n'arrivaient pas à percer le brouillard ; mais au-delà, de l'autre côté de la vallée, les néons éclatants de la Cité du Commerce projetaient de vifs reflets rouges et orange sur le plafond des nuages. J'entrai dans une loggia donnant sur la vallée, ignorant la pluie qui m'inondait le visage. Deux cultures s'étendaient à mes pieds ; et pourtant, je n'appartenais à aucune. Existait-il un monde dans tout l'Empire galactique où je finirais par trouver ma place ?

— J'aimerais être en bas, ce soir, ou n'importe où sauf dans ce maudit château, dis-je avec lassitude.

— Même dans la Zone Terrienne ?

— Même dans la Zone Terrienne.

— Alors, pourquoi n'y es-tu pas ? Rien ne te retient ici, dit Callina.

À ces mots, je me tournai vers elle et l'attirai à moi, sa cape légère voletant au vent comme une brume impalpable. Un instant effrayée, elle se raidit dans mes bras ; puis elle se détendit et se serra contre moi. Mais ses lèvres restèrent scellées et froides sous mon baiser passionné, et cela me fit revenir à moi, avec le choc du *déjà-vu... quelque part, un jour, dans le rêve ou la réalité, cela s'était déjà produit, même la pluie tombant sur nos visages...* Elle aussi le sentit, et mit ses mains entre nous, se dégageant doucement. Mais elle posa sa tête sur mon épaule.

— Et maintenant, Lew ? Miséricordieuse Avarra – et maintenant ?

Je ne savais pas. Finalement, je montrai de la main les néons flous et écarlates de la Cité du Commerce.

— Oublie Beltran. Epouse-moi – maintenant – ce soir, dans la Zone Terrienne. Mets le Conseil en face du fait accompli, et laisse-les ruminer les conséquences – laisse-les résoudre leurs problèmes eux-mêmes, sans se cacher dans les jupes d'une femme en pensant qu'ils pourront les solutionner par des mariages !

— Si j’osais... murmura-t-elle.

Et, à travers la voix maîtrisée d’une Gardienne, je sentis les larmes qu’elle avait appris à ne pas verser. Mais elle soupira, s’écartant de moi à regret, et dit :

— Tu peux oublier Beltran, mais ce n’est pas parce que nous ne serons plus là qu’il s’en ira. Il a une armée aux portes de Thendara, équipée d’armes terriennes. Et en plus...

Elle hésita, et reprit à contrecœur :

— Pouvons-nous si facilement oublier... *Sharra* ?

Ces mots me tirèrent brusquement de mon rêve de paix. Pour la première fois depuis des années, Sharra n’avait même pas été un murmure dans mon esprit ; dans ses bras, je l’avais oubliée. Callina était peut-être liée à la Tour par ses vœux de Gardienne, mais je n’étais pas libre, moi non plus. Muet, je me détournai de la vue des cités jumelles étendues à mes pieds et la laissa me conduire à un autre escalier que nous descendîmes ; traversâmes une autre série de cours isolées, et je fus bientôt perdu dans le labyrinthe qu’était le Château Comyn.

Tous deux, perdus dans le dédale que nos ancêtres avaient construit pour nous...

Mais Callina trouvait son chemin sans hésiter dans ce dédale ; finalement, elle me fit franchir une porte, puis monter des escaliers qui semblaient sans fin, et enfin, après avoir passé une porte dérobée, nous nous trouvâmes dans un puits élévateur et commençâmes à monter lentement.

Cette Tour – nous apprend l’histoire – avait été construite pour les premières Gardiennes Comyn quand Thendara n’était encore qu’un village de huttes de roseaux à l’ombre de la Tour. Elle remontait loin, très loin dans notre passé, jusqu’aux jours où les pères des Comyn, s’étant unis à des *chieri*, avaient hérité d’étranges pouvoirs non humains, aux jours où les Dieux marchaient sur la face du monde parmi les humains, Hastur qui était fils d’Aldones qui était fils de la lumière... Je m’exhortai à ne pas être superstitieux. Cette Tour était certes très ancienne, et une partie de l’antique machinerie des Ages du Chaos y survivait encore, mais rien de plus. Les élévateurs, qui se déplaçaient par eux-mêmes, sans énergie que je pusse identifier, étaient communs dans la Zone Terrienne ; pourquoi m’auraient-ils terrifié ici ? L’odeur des siècles suintait des murs, dans les ombres qui défilaient, comme si, à mesure que nous montions, nous reculions plus loin dans le passé, jusqu’aux Ages du Chaos et avant... enfin, l’élévateur stoppa, et nous nous trouvâmes devant un petit panneau de verre qui était une porte, derrière laquelle luisaient des lumières bleues.

Je ne vis ni bouton ni poignée, mais Callina tendit la main et elle

s'ouvrit. Et nous entrâmes dans... dans du bleu.

Du bleu, comme le cœur vivant d'un joyau, comme les profondeurs d'un lac translucide, comme les profondeurs lointaines du ciel de Terra à midi. Du bleu autour de nous, derrière nous, au-dessous de nous. Les étranges lumières se reflétant dans des miroirs et des prismes semblaient ôter toutes dimensions à la salle, qui paraissait à la fois immensément grande et terriblement confinée. J'eus un mouvement de recul, sentant d'immenses espaces sous moi, autour et au-dessus de moi, la peur primitive de tomber ; mais Callina s'avança sans hésiter dans ce bleu.

— Est-ce vous, ma fille et mon fils ? dit une voix grave et claire, comme de l'eau coulant sous la glace. Approchez. Je vous attends.

Alors, et seulement alors, j'arrivai à accommoder suffisamment ma vision dans cette étrange lumière pour distinguer le grand trône de verre sculpté, et la pâle silhouette d'une femme assise dessus.

Pour cette audience officielle, je m'attendais obscurément à voir Ashara vêtue des voiles écarlates de la Gardienne. Mais elle portait une robe qui à la fois absorbait et renvoyait si bien la lumière qu'elle en était presque invisible, petite silhouette très droite, pas plus grande qu'une enfant de douze ans. Son visage était d'une pureté désincarnée, sans une ride, comme celui de Callina, comme si la main même du temps avait effacé sa marque. Les yeux, grands et bien fendus, étaient presque incolores, mais vus dans une lumière normale, ils devaient être bleus. Il y avait une légère ressemblance, indéfinissable, entre la jeune Gardienne et l'ancienne, comme si Ashara était une Callina incroyablement plus âgée, ou Callina un embryon d'Ashara, pas encore vieille, mais portant en germe sa propre invisibilité. Je commençai à croire que ce qu'on racontait était vrai, qu'elle était immortelle, qu'elle avait vécu là, inchangée, tandis que les mondes et les siècles passaient autour d'elle...

— Ainsi, tu es allé au-delà des étoiles, Lew Alton ?

Il serait injuste de dire que sa voix était hostile. Elle n'était pas assez humaine pour ça. Détachée, incroyablement lointaine, c'était tout. On aurait dit que l'effort de parler à une personne réelle, vivante, était trop pour elle, que notre arrivée avait perturbé la paix cristalline dans laquelle elle vivait.

Callina habituée à cela – du moins le supposai-je – murmura :

— Vous voyez tout, Mère Ashara. Vous savez ce que nous devons affronter.

Une imperceptible émotion passa sur son visage, et elle sembla se *solidifier*, devenir moins transparente et plus réelle.

— Même moi, je ne peux pas tout voir. Maintenant, je n'ai aucun pouvoir en dehors de ce lieu.

— Pourtant, aidez-nous de votre sagesse, Mère, murmura Callina.

— Je ferai ce que je dois, dit-elle, lointaine.

Elle fit un geste. Il y avait un banc transparent à ses pieds – verre ou cristal – que je n'avais pas remarqué jusque-là et je me demandai pourquoi. Peut-être qu'il n'était pas là et qu'elle venait de le faire apparaître ; maintenant, rien ne m'aurait étonné.

— Assieds-toi là et raconte-moi tout.

Montrant ma matrice, elle ajouta :

— Donne-la-moi, que je voie...

Maintenant, je me demande rétrospectivement si cela est arrivé, ou s'il s'agit d'un rêve bizarre cachant la réalité. Un télépathe, même entraîné à Arilinn, ne fait jamais ce que je fis alors ; sans même penser à protester, je glissai par-dessus ma tête la lanière de cuir à laquelle ma matrice était suspendue, enlevai gauchement les tissus isolants et la lui tendis, sans la moindre idée de résistance. Je la mis dans sa main, c'est tout.

Et c'est pourtant la première loi d'un télépathe : personne ne touche sa matrice, sauf sa propre Gardienne, et encore, seulement après une longue période d'harmonisation, pendant laquelle on accorde les résonances. Mais, assis aux pieds de l'antique magicienne, je posai la matrice dans sa main sans réfléchir, même si quelque chose en moi se raidit en prévision de l'incroyable agonie... Je me rappelai le jour où Kadarin m'avait dépouillé de ma matrice, et que j'étais tombé en convulsions... rien ne se passa ; la matrice aurait pu être encore suspendue à mon cou.

Et, assis à ses pieds, je la regardai sereinement.

Dans les profondeurs du bleu presque invisible de la matrice remuaient d'étranges lumières... Je vis la rougeur du feu, et une grande lueur rageuse... *Sharra* ! Pas la Forme de Feu qui nous avait terrifiés au Conseil, mais la Déesse elle-même, délirant dans les flammes – Ashara agita la main, et elle disparut.

— Oui, je connais depuis longtemps cette matrice, dit-elle. Et tu as été en contact avec elle, n'est-ce pas ?

— Vous avez vu, dis-je en baissant la tête.

— Que pouvons-nous faire ? Que pouvons-nous faire pour nous défendre... ?

Du geste, elle fit taire Callina.

— Même moi, je ne peux pas modifier les lois de l'énergie et de la mécanique, dit Ashara.

Regardant autour de moi, je n'en étais pas si sûr. Comme si elle avait entendu ma pensée, elle reprit :

— Je souhaiterais que tu connaisses moins les sciences des Terriens, Lew.

— Pourquoi ?

— Parce que maintenant, tu recherches des causes, des

explications, selon le raisonnement trompeur que tout effet doit avoir une cause... la mécanique des matrices est la première des sciences non causales, dit-elle, comme tirant cette expression technique du néant, ou de mon esprit. Ta recherche même de structure, de cause et de réalité, produit la cause que tu recherches, mais ce n'est pas la cause réelle... cela a-t-il un sens pour toi ?

— Assez peu, avouai-je.

J'avais été dressé à voir dans une matrice une machine, une machine simple mais efficace pour amplifier les impulsions psy et l'énergie électrique du cerveau et de l'esprit.

— Mais cela ne laisse aucune place à des choses comme Sharra, continua Ashara. Sharra est une Déesse très réelle... Non, ne secoue pas la tête. Peut-être appelles-tu Sharra un démon, quoiqu'elle ne soit pas plus un Démon qu'Aldones n'est un Dieu... Ce sont des entités, et qui n'appartiennent pas au monde tridimensionnel que tu habites. Ton esprit trouve plus facile de penser à eux comme à des Dieux et des Démons, et à ta matrice et à la matrice de Sharra comme à des talismans conjurant ces démons ou les bannissant... Ce sont des entités d'un autre monde, et la matrice est la porte par laquelle elles entrent. Tu le sais bien, ou tu l'as su autrefois, puisque tu es parvenu à refermer cette porte pour un temps. Mais quand elle est appelée, Sharra exige toujours un sacrifice, et ainsi, elle a pris ta main et la vie de Marjorie...

— Assez !

Je frissonnai.

— Mais il y a une arme meilleure que le bannissement, dit Ashara. Que dit la légende ?

Callina murmura :

— Sharra fut liée de chaînes par le fils d'Hastur, qui était le Fils d'Aldones, qui était le Fils de la Lumière...

— Sottises, m'écriai-je. Superstition !

— Crois-tu ?

Ashara sembla s'apercevoir qu'elle tenait toujours ma matrice ; elle me la rendit et je la renveloppai gauchement, puis la remis dans son sachet que je suspendis à mon cou.

— Et l'épée-fantôme ?

Cela aussi, c'était une légende ; Linnell nous l'avait chantée tout à l'heure, l'époque où Hastur cheminait sur les rives du lac et avait aimé la Bienheureuse Cassilda. La légende disait la jalousie d'Alar, qui avait façonné une épée-fantôme dans sa forge magique, destinée à bannir, non à tuer. Transpercé de cette épée, Hastur devait retourner dans son royaume de lumière... mais la légende racontait aussi comment Camilla, la maudite, avait pris la place de Cassilda dans les bras d'Hastur, et, le cœur percé de la lame-fantôme, était passée à jamais

dans ce royaume de lumière...

Je dis, hésitant :

— La matrice de Sharra est cachée dans la garde d'une épée... tradition, parce que c'est une arme, rien de plus...

— Qu'arriverait-il, d'après toi, à celui qui serait frappé de cette épée ? demanda Ashara.

Je ne savais pas. Il ne m'était jamais venu à l'idée que l'Épée de Sharra pouvait s'utiliser comme une arme ordinaire, bien que j'eusse charrié avec moi cette arme maudite à travers la moitié de la galaxie. Ce n'était que l'emballage imaginé par les forgerons pour dissimuler la matrice de Sharra. Et je réalisai que je préférerais ne pas penser à ce qui arriverait à quiconque se trouverait transpercé d'une épée possédée et dominée par la matrice de Sharra.

— Ainsi, tu commences à comprendre, dit-elle. Tes ancêtres en savaient long sur ces épées. As-tu jamais entendu parler de l'Épée d'Aldones ?

Encore une antique légende... oui.

— Elle repose parmi les objets sacrés à Hali, dis-je.

Sous la protection d'un charme qui empêche tout Comyn de s'en approcher ; elle ne sera dégainée que lorsque le temps des Comyn approchera de son terme, et ce sera la fin de notre monde...

— La légende a changé, oui, dit Ashara, avec quelque chose qui, dans un visage plus charnel, plus humain, aurait pu être un sourire. Je suppose que tu en sais davantage sur les sciences que sur les légendes... Dis-moi, qu'est-ce que la Loi de Cherilly ?

C'était la première loi de la mécanique des matrices ; elle stipulait que rien n'est unique dans le temps et l'espace, sauf une matrice ; que toute chose dans l'univers existait avec un seul et unique double *exact*, sauf une matrice ; une matrice était le seul objet à être unique, et par conséquent, toute tentative pour reproduire une matrice aboutirait à la destruction de la matrice et du double recherché.

— L'Épée d'Aldones est la seule arme contre Sharra, dit Ashara.

Mais j'en savais assez sur les objets sacrés de Hali pour savoir aussi que si l'Épée d'Aldones figurait parmi eux, elle aurait aussi bien pu se trouver dans une autre Galaxie ; et je le dis.

Il existe de telles choses sur Ténébreuse ; elles ne peuvent être détruites, mais elles sont si dangereuses qu'on ne peut en confier la garde ni aux Comyn ni même à une Gardienne ; et toute l'ingéniosité des grands esprits des Ages du Chaos avait tendu à les cacher de telle sorte qu'elles ne puissent mettre les autres en danger.

Le *rhu fead*, la sainte chapelle de Hali... seul vestige de la Tour de Hali, totalement détruite par les flammes pendant les Ages du Chaos... constituait une de ces caches. La Chapelle elle-même était gardée par un Voile semblable à celui d'Arilinn ; quiconque n'était pas de sang

Comyn ne pouvait le franchir. La chapelle est ensorcelée et gardée par des matrices et autres pièges magiques, de sorte que si un intrus qui ne serait pas de pur sang Comyn y pénétrait, son esprit serait mis à nu ; le temps qu'il ou elle arrive à l'intérieur, il serait transformé en idiot, qui n'aurait plus la force ni la mémoire de savoir ou de se rappeler la raison de sa présence en ce lieu.

Mais à l'intérieur de la Chapelle, les Comyn d'il y a mille ans ont mis à jamais ces armes hors de portée, mais par la méthode inverse. Un intrus pourrait s'en emparer librement ; mais l'intrus ne pourrait absolument pas pénétrer dans la Chapelle. Et aucun Comyn ne pouvait porter la main sur elle sans être frappé d'une mort instantanée.

— Tous les tyrans Comyn sans scrupule essaient depuis mille ans de résoudre cette difficulté, dis-je.

— Mais aucun n'avait une Gardienne à son côté, dit Ashara.

— Un Terrien ? demanda Callina.

— Pas quelqu'un d'élévé sur Ténébreuse, dit Ashara. Un étranger, peut-être, ne sachant rien des forces renfermées là-bas. Son esprit serait fermé et scellé contre ces forces, de sorte qu'il ne se douterait même pas de leur présence. Il passerait, gardé par son ignorance.

— Magnifique, dis-je, avec une emphase sarcastique. Tout ce qui me reste à faire, c'est d'aller sur une planète à trente ou quarante années-lumière d'ici, pour forcer ou persuader quelqu'un de revenir ici avec moi, sans lui dire de quoi il s'agit pour ne pas lui faire peur, puis de trouver le moyen de le faire entrer dans la Chapelle sans que les sortilèges ne réduisent son cerveau en marmelade, en espérant qu'il me donnera l'Epée d'Aldones quand il s'en sera emparé de ses petites mains enthousiastes !

Une lueur dédaigneuse passa dans les yeux incolores d'Ashara, et soudain, j'eus honte de mes sarcasmes.

— Es-tu jamais entré dans notre laboratoire des matrices ? As-tu vu l'écran ?

Je me rappelai, et tout à coup, je sus ce que c'était : l'un de ces transmetteurs psychocinétiques devenus presque légendaires... *translocation instantanée à travers l'espace, et peut-être le temps...*

— Cela n'a pas été fait depuis des siècles ?

— Je sais ce que peut faire Callina, dit Ashara avec son étrange sourire. Et je serai avec vous...

Elle se leva et nous tendit ses mains. Elle toucha la mienne ; elle était froide comme une morte, comme la surface d'une pierre précieuse...

— Callina... dit-elle à voix basse et presque menaçante.

Callina eut un mouvement de recul à ce contact, et, bien que son visage conservât l'immobilité impassible d'une Gardienne, il me sembla qu'elle pleurait.

— Non !

— Callina, répéta la voix, douce, inexorable.

Lentement, Callina tendit ses mains, se laissa toucher, unit ses mains aux nôtres...

La pièce disparut. Nous dérivions, dans un espace bleu, infini, insondable ; dans un vide absolu, comme l'espace sans étoiles, dans des abîmes de béant. À Arilinn, on m'avait enseigné à abandonner mon corps derrière moi, pour aller dans le surmonde où le corps n'existe pas, où n'existent que des pensées qui donnent forme au néant de l'univers, mais nous étions dans une partie du surmonde où je n'étais jamais venu. Je dérivais, désincarné, dans la brume. Puis, dans le vide entre les étoiles jaillit une étincelle, un flamboiement de force, un courant de vie, qui me chargeait ; je me sentais devenir un réseau de nerfs vivants, de forces vives. Je serrai la main que je n'avais plus et j'en sentis tous les nerfs et tous les tendons.

Puis, soudain, dans le vide, un visage se projeta sur l'écran de mon esprit.

Je ne peux pas le décrire, quoique je sache, maintenant, qui c'était. Je le vis trois fois en tout. Il n'existe pas de mots humains pour le décrire ; il était beau au-delà de toute expression, mais terrible au-delà de toute imagination. Ce n'était pas un visage malfaisant, au sens où peut l'être un visage humain ; il n'était pas assez humain pour cela. Il était – damné. Il ne brûla derrière mes yeux qu'une fraction de seconde, mais je sus que je venais de voir la porte de l'enfer.

Je revins à la réalité avec effort. J'étais de nouveau dans la pièce bleu glacé d'Ashara ; l'avais-je seulement jamais quittée ? Les mains de Callina étaient toujours serrées dans les miennes, mais Ashara avait disparu. Le trône de verre était vide, et, tandis que je le regardais, le trône lui-même disparut, s'évanouit dans les reflets lumineux de la pièce. Ashara était-elle seulement venue ? J'étais désorienté, pris de vertige, mais Callina s'affaissa contre moi, et je la rattrapai ; le contact de son corps évanoui dans mes bras me ramena à la réalité. La sensation de ses doux voiles, du bout de ses cheveux sur ma main, sembla toucher un nerf en moi. Je l'étreignis étroitement, enfouissant mon visage dans son épaule. Elle était tiède et parfumée d'une subtile fragrance, ne venant pas d'un parfum ou d'un cosmétique ; c'était juste la douce odeur de sa peau, et elle me donna le vertige ; j'aurais voulu continuer à l'étreindre, mais elle ouvrit les yeux, reprit immédiatement connaissance, se redressa et s'écarta de moi. Je baissai la tête. Je n'osais pas la toucher et ne la toucherais pas contre sa volonté, mais dans mon vertige, je la désirai un instant plus que je n'avais jamais désiré aucune femme. Est-ce seulement parce qu'elle était Gardienne et interdite ? Je me redressai, les muscles froids et douloureux, le visage glacé à l'endroit où il s'était posé sur son cœur,

mais j'avais repris mon sang-froid. Elle semblait inconsciente du torrent d'émotions qui faisait rage en moi. Bien sûr, elle était Gardienne, on lui avait appris à dépasser tout cela, à rester inaccessible à la passion.

— Callina, dis-je, pardonne-moi, ma cousine.

Un imperceptible sourire passa sur son visage.

— Ne t'inquiète pas, Lew. Je voudrais...

Elle laissa sa phrase en suspens, mais je réalisai qu'elle n'était pas aussi indifférente à mon tourment que je l'avais cru.

— Je ne suis qu'humaine, dit-elle, effleurant mon poignet, en ce contact impalpable de la Gardienne, et cela me rassura.

C'était comme une promesse, mais nous nous écartâmes, sachant qu'il devait demeurer une barrière entre nous.

— Où est Ashara ? demandai-je.

De nouveau, ce sourire imperceptible.

— Ne me le demande pas, murmura-t-elle. Tu ne me croirais pas.

Je fronçai les sourcils, et de nouveau, la mystérieuse ressemblance me troubla, la sérénité d'Ashara sur le visage de Callina – je ne pouvais faire que des conjectures sur les liens existant entre Gardiennes. Brusquement, Callina avança vers une porte invisible, et nous nous retrouvâmes dehors, sur le palier dallé, solide, et je me demandai si la salle bleue avait jamais existé, ou si toute cette scène n'avait été qu'un rêve bizarre.

Un rêve, car là où j'étais, je n'étais pas mutilé et j'avais mes deux mains.

Quelque chose s'était passé. Mais je ne savais pas ce que ce pouvait être.

Nous retraversâmes la Tour, et Callina me fit passer par la salle des relais, avant d'entrer dans la salle des étranges et mystérieux artefacts datant des Ages du Chaos. Il y faisait chaud ; j'ôtai ma cape et laissai la chaleur pénétrer mes muscles glacés et mon bras douloureux, tandis que Callina circulait dans le laboratoire, ajustant des amortisseurs spéciaux ; finalement, elle me montra de la main le grand panneau de verre scintillant, dont les profondeurs me rappelèrent la salle bleu glacé d'Ashara. Je fixai, en fronçant les sourcils, ses profondeurs nuageuses. Sorcellerie ? Lois inconnues, sciences non causales ? Tout se mêla et s'unit. Le Don que je portais dans mon sang, la fantaisie génétique qui m'avait fait Comyn, télépathe, *laranzu*, technicien des matrices... c'est pour cela que j'avais été élevé et formé ; pourquoi en avoir peur ? Pourtant, j'avais peur, et Callina le savait.

J'avais été entraîné à Arilinn, la plus ancienne et la plus puissante des Tours, et j'avais entendu parler – un peu – d'écrans tels que celui-

là. C'était un duplicateur – il transmettait un modèle désiré ; il capturait des images et les réalités qu'elles recouvraient – non, c'est impossible à expliquer, je n'en savais pas assez sur les écrans. Je ne savais pas même comment les faire fonctionner ; mais je supposai que Callina le savait ; j'étais là uniquement pour lui communiquer la force du Don des Alton, pour lui prêter de la puissance comme – et cette idée me glaça le sang – j'avais prêté ma puissance pour évoquer Sharra. Eh bien, c'était assez juste : puissance pour puissance, réparation pour trahison. Quand même, je me sentais mal à l'aise ; j'avais permis à Kadarin de se servir de moi pour évoquer Sharra sans en savoir assez sur les dangers possibles, et voilà que je répétais la même faute. La différence, c'est que j'avais confiance en Callina. Mais même cela m'effraya ; il y avait eu un temps où j'avais confiance en Kadarin, où je l'appelais ami, frère, *bredu*.

Je me ressaisis. Il fallait faire confiance à Callina ; il n'y avait pas d'autre issue. J'allai me placer devant l'écran.

Amplifiées par l'écran, je pouvais chercher, avec des forces télépathiques multipliées par cent, par mille, la personne qu'il nous fallait. Dans tous les millions et milliards de mondes existant dans le temps et l'espace, quelque part se trouvait l'esprit qu'il nous fallait, doué d'une conscience particulière, et aussi d'un certain *manque de* conscience. Avec l'écran, nous pouvions accorder les vibrations de cet esprit à cet endroit particulier dans le temps et l'espace ; ici et maintenant, entre les deux pôles de l'écran. L'espace annihilé par la matrice, nous pourrions déplacer les – nous, nous appelons cela des énérgons, d'un mot qui en vaut un autre – déplacer les énérgons de cet esprit particulier et du corps qu'il habitait, et les amener *ici*. Mon esprit jouait avec des mots comme transmetteur de matière, hyperspace, voyage dans d'autres dimensions ; mais ce n'étaient que des mots. L'écran était la réalité.

Je m'installai dans un fauteuil devant l'écran, tripotant un calibreteur qui me permettrait d'accorder les résonances entre Callina et moi – plus exactement, entre sa matrice et la mienne. Je dis, sans lever les yeux :

— Il faudra couper l'écran moniteur, Callina.

Elle acquiesça de la tête.

— Un branchement du relais passe par Arilinn.

Elle toucha des boutons et la surface du moniteur, un écran vitreux – grand, mais à peine la moitié de l'écran géant que j'avais devant moi – se mit à clignoter et s'obscurcit, coupant de ce relais toutes les matrices monitorées de Ténébreuse. Une grille grésilla, émettant un léger *staccato* ; Callina écouta attentivement un son que je n'entendais pas – le message n'était pas audible, et j'étais trop préoccupé pour m'immerger dans les relais. Callina écouta un

moment, puis parla – tout haut, peut-être par courtoisie pour moi, peut-être pour concentrer sa pensée sur le relais.

— Oui, je sais, Maruca, mais nous avons coupé les circuits principaux ici, à Thendara ; il faudra que tu monitors d'où tu es.

Nouveau silence attentif, puis elle ordonna sèchement :

— Elève une barrière du troisième niveau autour de Thendara ! C'est un ordre direct de Comyn ; exécution !

Elle se détourna en soupirant.

— Cette fille est la télépathe la plus *bruyante* de la planète ! Maintenant, quiconque a le moindre don télépathique saura qu'il se passe quelque chose ce soir à Thendara !

Nous n'avions pas eu le choix ; je le lui dis. Elle prit sa place devant l'écran, et je vidai mon esprit, me préparant à ce qu'elle allait exiger de moi. Quel genre de personne pouvait nous convenir ? Mais sans intervention de ma volonté, du moins de ma part, un modèle prit forme sur l'écran. Je vis les pâles symboles un instant, avant que mon nerf optique ne soit victime de surcharge et s'éteigne ; je fus aveugle et sourd en cet instant de surcharge, ce qui est toujours terrifiant, même si l'on y est habitué.

Peu à peu, sans mes sens externes, je m'orientai à l'intérieur de l'écran. Mon esprit, étiré à travers des distances astronomiques, traversa en quelques fractions de secondes des galaxies entières, des parsecs d'espace-temps subjectifs. De vagues touches de conscience, des fragments de pensées, des émotions qui flottaient comme des ombres – écume de l'univers mental.

Puis, avant de sentir le contact, je perçus l'éclair brûlant dans l'écran. Quelque part, un esprit s'était accordé au modèle, que nous avions jeté comme un filet, et quand nous avions trouvé l'intelligence qui nous convenait, elle avait été capturée.

Je changeai de direction, désincarné, divisé en un milliard de fragments subjectifs, étiré au-dessus d'un immense gouffre d'espace-temps. Si quelque chose arrivait, je ne pourrais jamais revenir dans mon corps, maintenant, mais je continuerais à dériver à jamais dans l'espace-temps.

Avec d'innombrables précautions, je me coulai dans l'esprit étranger. Il y eut une lutte courte mais terrible, l'esprit était enlacé et incrusté au mien. Le monde était un brasier de verre fondu et de couleurs. L'air sifflait. La lueur sur l'écran était une ombre, puis elle se solidifia, puis tout s'assombrit...

— Maintenant !

Je ne dis rien, lançait mentalement l'ordre à Callina, puis la lumière me déchira les yeux, un choc me déchira le cerveau, le sol tangua, et Callina fut projetée, chancelante, dans mes bras tandis que les énérgons brûlaient l'air et mon cerveau.

À demi assommé, mais conscient, je vis que l'écran était vide, sentis que l'esprit étranger s'était libéré du mien.

Affaissé en tas où elle était tombée à la base de l'écran, gisait une femme, frêle et brune.

Au bout d'un moment, je réalisai que je tenais toujours Callina dans mes bras ; je la lâchai à l'instant même où elle voulut s'écarter de moi. Elle s'agenouilla près de l'étrangère, et je la suivis.

— Elle n'est pas morte ?

— Bien sûr que non.

Avec l'instinct entraîné à Arilinn, elle lui tâtait déjà le pouls, bien que le sien fût encore faible et irrégulier.

— Mais cette... transition... a failli nous tuer, et nous savions ce qui nous attendait. Imagine ce que cela a pu être pour elle !

Ses cheveux bruns et soyeux, tombant sur son visage, cachaient ses traits. Je les repoussai doucement, et me pétrifiai de stupeur, la main toujours sur sa joue.

— Linnell... murmurai-je.

— Non, dit Callina. Elle dort dans sa chambre...

Mais sa voix défailloit quand ses yeux s'abaissèrent sur la jeune fille. Alors, je sus qui c'était ; la jeune infirmière que j'avais vue en cette nuit fatale à l'hôpital terrien de Vainwal. Même sachant, comme je le savais, ce qui s'était passé, je craignis de perdre la raison. Ce transfert m'avait beaucoup affecté moi aussi, et je dus prendre le temps de calmer mon pouls et ma respiration.

— Miséricordieuse Avarra ! murmura Callina. Qu'avons-nous fait ?

Naturellement, pensai-je. *Naturellement*. Sœur et sœur adoptive, Linnell était proche de tous deux. Nous lui avions encore parlé le soir même. Le modèle était là. Pourtant, je me demandai, quand même, pourquoi Linnell ; pourquoi pas un double de moi-même, ou de Callina ?

J'essayai d'exprimer cela simplement, plus pour moi que pour Callina.

— La Loi de Cherilly. Tout dans l'univers – toi, moi, cette chaise, la fontaine de l'astroport de Port Chicago – tout a un double parfait, et un seul. Rien n'est unique, sauf les matrices ; même les atomes ont d'imperceptibles différences dans les orbites de leurs électrons... il y a des équations pour calculer le nombre des variations possibles, mais je ne suis pas assez mathématicien pour les résoudre. Jeff pourrait sans doute te les réciter toutes.

— Alors, c'est... la jumelle identique de Linnell ?

— Plus que ça ; une seule fois sur un million ou plus, des jumeaux seront assez identiques pour vérifier la Loi de Cherilly. C'est sa jumelle *vraie* ; mêmes empreintes digitales, même distribution des cônes

rétiens, mêmes ondes cérébrales, mêmes bétagraphes et même groupe sanguin. Mais sa personnalité sera sans doute assez différente de celle de Linnell, parce que les doubles de l'*environnement* de Linnell se trouvent dans toute la galaxie.

Je lui montrai la petite cicatrice près du menton ; tournai le poignet abandonné pour lui montrer la marque des Comyn imprimée dans la chair.

— C'est sans doute une envie de naissance, dis-je, mais elle est identique au Sceau de Linnell, tu vois ? La chair et le sang sont identiques ; même groupe sanguin, et, si tu pouvais la monitorer assez en profondeur, même les chromosomes seraient identiques à ceux de Linnell.

Callina n'arrivait pas à en détacher les yeux.

— Alors, elle peut vivre dans ce... dans cet environnement étranger ?

— Puisqu'elle est identique, dis-je. Ses poumons respirent le même air que le nôtre, et ses organes internes sont habitués à la même gravité.

— Tu peux la transporter ? demanda Callina. Elle aurait un choc épouvantable si elle revenait à elle dans cette salle.

J'eus un sourire sans humour.

— Elle en aura un de toute façon.

Mais je parvins à la soulever d'un bras ; elle était frêle et légère, comme Linnell. Callina passa devant moi, tira des rideaux, et me la fit allonger sur un canapé dans une petite pièce – je supposai que les jeunes gens et les jeunes filles travaillant dans les relais y faisaient parfois un petit somme au lieu de retourner dans leur chambre. Je la couvris, car il faisait froid.

— Je me demande d'où elle vient ? murmura Callina.

— D'un monde qui a à peu près la même gravité que Ténébreuse, ce qui limite les possibilités, éludai-je.

Je n'arrivais pas à me rappeler le nom de l'infirmière, ces syllabes terribles barbares. Je me demandais si elle me reconnaîtrait. Il fallait tout expliquer à Callina. Mais son visage était creusé d'épuisement, la faisant paraître décharnée et le double de son âge.

— Laissons-la dormir pour se remettre du choc – et allons nous reposer, nous aussi.

On descendit au pied de la Tour. Callina resta sur le seuil avec moi, ses mains légèrement posées dans les miennes. Elle avait l'air hagard, épuisé, mais pour moi elle était belle après le danger partagé, l'intimité par le travail des matrices, intimité plus grande que celle de la famille, plus grande que celle des amants... Je me penchai et l'embrassai, mais elle tourna la tête, de sorte que mon baiser atterrit sur ses cheveux soyeux et doucement parfumés. Je baissai la tête et

n'insistai pas. Elle avait raison. Cela aurait été une folie ; nous étions épuisés tous les deux.

Elle murmura, comme finissant une phrase que j'avais commencée :

— ... et je dois aller voir si Linnell va bien... *Alors, elle aussi, elle avait eu ce pressentiment de malheur, de catastrophe ?*

Je m'écartai doucement et sortis de la tour, mais je ne regagnai pas ma chambre comme j'en avais eu l'intention. À la place, j'arpentai la cour comme un animal pris au piège, luttant contre des pensées insoutenables, jusqu'à ce que le soleil rouge se lève sur le jour de la Fête du Solstice.

CHAPITRE IX

Le jour de la Fête se leva, rouge et brumeux ; Régis Hastur, nerveux, regarda le soleil monter dans le ciel, et demanda à son serviteur de faire envoyer des fleurs à sa sœur Javanne.

Je devrais aussi envoyer des présents aux mères de mes enfants...

C'était assez simple de leur faire porter des paniers de fleurs et de fruits, mais il se sentait profondément déprimé, et, paradoxalement, seul.

Je n'ai aucune raison de me sentir seul. Grand-Père ne serait que trop heureux de m'arranger un mariage, et je pourrais choisir pour épouse n'importe quelle femme de Thendara, et avoir autant de concubines qu'un Séchéen, sans que personne ne me critique, même si je décidais d'avoir une ou deux favorites en plus.

Je suppose que je suis seul parce que je préfère être seul et n'avoir de comptes à rendre à personne...

... sauf à toute la maudite population des Domaines ! Je ne peux pas dire que ma vie m'appartienne... et je ne me marierai pas pour obtenir leur approbation !

Il n'y avait qu'une seule personne à Thendara à qui il aurait vraiment désiré envoyer des présents ; et il ne pouvait pas, à cause de la coutume. Il ne voulait pas dégrader ce qu'il y avait entre Danilo et lui en feignant de croire que c'était un lien conventionnel. Il s'assit à la fenêtre, considérant la ville, réfléchissant à la façon dont s'était terminé le Conseil, la veille, effrayé d'avoir fait ce qu'il avait fait, manifesté la Forme de Feu devant tous. D'une façon mystérieuse, sans plus que le minimum d'entraînement pour pouvoir utiliser son *laran* sans se rendre malade, il avait acquis un nouveau Don qu'il ignorait posséder et dont il ne savait pas quoi faire. Il savait si peu de choses sur le Don des Hastur, et il soupçonnait son grand-père de n'en savoir pas davantage.

Si seulement Kennard vivait encore, il aurait pu aller voir le bon vieillard qu'il avait appris à appeler « mon oncle », et lui exposer sa

perplexité. Kennard avait passé des années à Arilinn, et savait tout ce qui était connu sur les pouvoirs des Comyn. Mais Kennard était mort, sous un soleil étranger et lointain, et Lew lui-même ne semblait pas en savoir plus que lui. De plus, Lew avait ses propres problèmes.

À ce stade, on l'appela pour déjeuner avec son grand-père. Un instant, il eut envie de lui faire dire qu'il n'avait pas faim – il avait pris certaines distances avec son grand-père et ne voulait pas céder – puis il se dit que c'était le jour de la Fête et que les parents devaient oublier leurs querelles pour la journée. D'ailleurs, il serait obligé de voir son grand-père au grand bal du soir ; alors autant le voir d'abord en tête à tête.

Danvan Hastur salua son petit-fils, puis l'embrassa, et, en s'asseyant devant la table bien garnie, Régis remarqua que son grand-père avait commandé ses mets préférés. Il supposa que c'était pour le vieillard une façon de faire amende honorable et qu'il n'en obtiendrait pas d'autre. Il y avait du café de la Zone Terrienne, ce qui était en soi un grand luxe, différents gâteaux au miel et aux fruits, plus le porridge et le pain aux noix plus traditionnels. Danvan Hastur dit en se servant :

— J'ai fait porter à Javanne un panier de fruits et de bonbons en ton nom.

— Tu aurais pu me faire confiance pour y penser, dit Régis en souriant, mais avec sa nombreuse marmaille, les bonbons ne seront pas perdus.

Le nom de Javanne le fit repenser à cet étrange pouvoir qu'il avait acquis sur la matrice de Javanne quand elle était obscurcie par Sharra... Il ne comprenait pas, et il ne pouvait demander d'explications à personne. Devait-il solliciter d'Ashara l'audience que Callina lui avait déniée ? *La matrice de Lew était dominée par celle de Sharra ; peut-être que j'aurais pouvoir sur elle aussi...*

Mais il redoutait d'essayer et d'échouer. Et alors, il se souvint d'une autre matrice, et d'une matrice à sa portée, également dominée par celle de Sharra, quoique à plus grande distance que celle de Lew ; Lew s'était trouvé au cœur même des flammes de Sharra... Rafe Scott se cachait dans la Zone Terrienne, et Régis le comprenait. Mais Rafe savait-il seulement que Beltran était là et les menaçait tous ? Oui, il irait voir Rafe le matin même.

Il refusa une autre tasse de café... bien qu'il fut reconnaissant de son geste à son grand-père, il n'aimait pas vraiment le café... et repoussa sa chaise à l'instant même où un serviteur annonça :

— Seigneur Danilo, Gardien d'Ardais.

Hastur accueillit Danilo avec une affable courtoisie, et l'invita à déjeuner avec eux. Régis savait que son grand-père exagérait un peu son amabilité pour lui faire plaisir. Mais Danilo répondit en

s'inclinant :

— Je vous apporte un message du Seigneur Ardais. Beltran d'Aldaran a fait entrer sa garde d'honneur dans l'enceinte de Thendara, et vous invite à assister à la cérémonie au cours de laquelle il remettra toutes ses armes terriennes entre les mains de sa promise, Dame Aillard.

— Faites-lui répondre que je serai là dans quelques instants, dit Hastur en se levant. Régis, tu viens avec moi ?

— Je te prie de m'excuser, Grand-Père. J'ai affaire ailleurs, dit Régis.

Son grand-père eut l'air assez mécontent, mais ne fit aucune réflexion.

— Eh bien, je vous laisse seuls tous les deux, dit-il en se retirant.

Régis s'aperçut qu'il avait retrouvé l'appétit, et se servit le café qu'il avait refusé ; il en servit aussi à Danilo, et lui passa le plat de gâteaux au miel. Danilo en prit un et dit, buvant le café à petites gorgées :

— C'est un luxe Terrien, non ? Si le Seigneur Dyan peut faire à son idée, il n'y en aura bientôt plus...

— Je peux m'en passer, dit Régis.

Il prit une poignée de fruits confits et l'offrit à Danilo sans un mot. Danilo accepta les friandises en souriant et dit :

— Non, et je n'ai pas non plus de présent pour toi à l'occasion de la Fête... Je ne suis pas Dyan, qui envoie des présents à ses favoris comme j'en enverrais à ma sœur si j'en avais une.

Nous n'avons pas besoin de nous faire des cadeaux.

Quand même, c'est une marque d'affection que j'aimerais pouvoir te donner.

Régis dit tout haut, rompant ce moment d'intimité, plus intense que toute caresse physique :

— Il faut que j'aille dans la Zone Terrienne, Dani ; je veux voir si le Capitaine Scott sait ce qui se passe...

— J'irai avec toi, si tu veux, proposa Danilo.

— Merci, mais c'est inutile de mécontenter ton père adoptif, dit Régis, et si tu allais là-bas sans son accord, il le prendrait pour une provocation. Préserve la paix entre vous, Dani ; il y a suffisamment de querelles entre les Comyn, inutile d'en susciter une autre.

Il posa son gâteau au miel, perdant de nouveau l'appétit.

— Grand-père sera déjà assez furieux que je ne sois pas là pour voir les Aldaran livrer leurs armes Terriennes. Mais Beltran ne m'aimera jamais, quoi que je fasse, et je préfère ne pas assister à cette...

Il chercha l'expression juste, trouva et rejeta le mot « farce », puis haussa les épaules.

— Dyan a peut-être confiance en Beltran, mais pas moi.
Et il sortit.

Peu après, il donnait son nom et l'objet de sa visite au garde en uniforme de cuir noir posté aux grilles de la Zone Terrienne. L'homme de la Force Spatiale le regarda, stupéfait à juste titre – un puissant Hastur avec un unique Garde pour toute escorte ? Mais il transmit le message dans son communicateur, et, au bout d'un moment, répondit :

— Le Légat va vous recevoir dans son bureau, Seigneur Hastur.

Régis n'était pas le *Seigneur Hastur* – c'était le titre de son grand-père – mais les Terriens n'étaient pas obligés de connaître la courtoisie et le protocole. Dans le bureau du Légat, Lawton se leva pour l'accueillir, lui donnant son titre exact, et le prononçant même avec la bonne inflexion, ce qui n'était pas si facile pour un Terrien. Mais il faut dire que Lawton était à moitié ténébran.

— Vous m'honorez, Seigneur Régis, dit Lawton, mais je ne m'attendais pas à vous voir ici. Je suppose que je viendrai au bal ce soir – le Régent m'a adressé une invitation.

— C'est Rafe Scott que je viens voir, dit Régis, mais je ne voulais pas le faire derrière votre dos et être accusé d'espionnage, ou pire.

Lawton écarta ses scrupules du geste.

— Préférez-vous le voir ici ou dans ses quartiers ?

— Dans ses quartiers, je crois.

— Je vais vous faire accompagner, dit Lawton. Mais d'abord, une question. Connaissez-vous de vue un certain Kadarin ?

— Je crois que je le reconnaîtrais si je le voyais.

Régis se rappela l'image vue dans l'esprit de Lew le jour où la maison de ville des Alton avait brûlé.

— Quelles chances aurions-nous de le trouver si nous envoyions des Gardes Spatiaux dans la Vieille Ville ? Y a-t-il quelqu'un qui essaierait de le soustraire à la justice ?

— Il est également recherché par nos Gardes, dit Régis. Il est à peu près certain qu'il est responsable d'un incendie et d'une explosion avec des explosifs de contrebande...

Il résuma brièvement pour Lawton ce qu'il avait vu.

— La Force Spatiale pourrait le retrouver plus vite que vos Gardes, suggéra le Légat Terrien.

Régis secoua la tête.

— J'en suis sûr, dit-il. Mais croyez-moi, je ne vous le conseille pas.

— Nous pourrions au moins signer un traité nous permettant de poursuivre les criminels recherchés, dit sombrement Lawton. En l'état des choses, s'il met le pied dans la Vieille Ville, il est à l'abri de nos hommes – et s'il parvient à se glisser dans la Cité du Commerce, il est à l'abri des vôtres. J'aimerais savoir pourquoi nous ne pouvons pas au

moins coopérer dans ce domaine ?

Moi aussi. Si c'était moi qui gouvernais, vous auriez ce traité. Mais je ne suis rien, et Grand-Père n'est pas de cet avis. Régis réalisa soudain qu'il avait honte des vues de son grand-père. En fait, ils avaient bien souvent coopéré avec les Terriens ces dernières années, surtout après l'épidémie au cours de laquelle les services médicaux terriens leur avaient envoyé un spécialiste pour les aider. Mais maintenant, Kennard, qui avait inauguré ce genre de coopération, était mort, et il semblait que cette alliance officieuse se relâchait. Régis regrettait que Lawton n'eût pas assez de *laran* pour comprendre télépathiquement, ce qui lui aurait évité de recourir à des explications lentes et maladroites.

Il dit, cherchant ses mots :

— C'est... ce n'est pas le moment de parler de ça, M. Lawton. Les négociations prendraient trop de temps. Nous nous occuperons de Kadarin si nous le trouvons, et je suppose que vous ferez de même si vous l'arrêtez chez vous. Mais le moment est mal choisi pour demander une coopération officielle entre la Garde et la Force Spatiale. L'important, c'est d'arrêter ce Kadarin, et de le mettre hors d'état de nuire – non de discuter s'il devrait être sous votre juridiction ou la nôtre.

Lawton abattit son poing sur son bureau avec colère.

— Et pendant que nous en discutons, il se moque de nous, dit-il. Ecoutez ça. Il y a quelques jours, quelqu'un a pénétré par effraction dans l'Orphelinat de la Vieille Ville. Aucun enfant n'a été malmené, aucun n'a été enlevé, mais les enfants du dortoir ont eu une peur terrible, et ils ont décrit l'homme – il semble bien que ce soit Kadarin. Nous ne savons pas ce qu'il faisait là, mais il s'est arrangé pour s'échapper, et il se cache sans doute dans la Vieille Ville. Et maintenant, il paraît que Beltran d'Aldaran est descendu sur Thendara avec une armée...

C'était du ressort des Comyn ; Régis n'avait pas envie d'en discuter avec un Terrien, même ami. Il dit avec quelque raideur :

— En ce moment même, le Seigneur Aldaran prête solennellement serment d'observer le Pacte et livre toutes ses armes terriennes. Je sais que le vieux Kermiac d'Aldaran était un allié des Terriens, mais je crois que son fils pense différemment.

— Mais c'est Beltran, pas Kermiac, qui a incendié l'astroport de Caer Donn, et la moitié de la ville avec, dit Lawton. Comment pouvons-nous savoir si Beltran n'a pas amené ses hommes ici pour se joindre à Kadarin et perpétrer les mêmes méfaits à l'astroport de Thendara ? Je vous assure qu'il faut retrouver Kadarin avant que nous perdions le contrôle de la situation. Vous ne réalisez sans doute pas que l'Empire a autorité souveraine sur toutes ses colonies où existe

une menace sur l'astroport ; ils ne sont pas placés sous l'autorité locale, mais sous l'autorité interplanétaire du Sénat. Votre peuple n'a pas de représentant au Sénat, mais vous *êtes* une colonie terrienne, et j'ai autorité pour envoyer la Force Spatiale dans...

Ça ressemble à ce que disait Lerrys.

— Si vous voulez avoir de bons rapports avec le Conseil Comyn, Lawton, je ne vous le conseille pas, dit Régis. Des hommes de la Force Spatiale logés dans la Vieille Ville, cela serait considéré comme...

Un acte de guerre. Ténébreuse, avec ses Gardes armés d'épées, combattre la majesté interplanétaire de l'Empire ?

— Pourquoi croyez-vous que je vous parle ainsi ? demanda Lawton avec un soupçon d'impatience, et Régis se demanda s'il n'avait pas lu dans ses pensées. Il faut trouver Kadarin ! Nous pourrions arrêter Beltran et l'amener ici pour l'interroger. J'ai autorité pour remplir votre maudite cité de soldats et d'agents de renseignement, de sorte que Kadarin n'aurait pas plus de chance de durer qu'une allumette enflammée sur un glacier ! dit-il avec colère. J'ai besoin d'une certaine coopération de votre part, sinon, c'est exactement ce que je ferai ; l'une de mes responsabilités est de m'assurer que Thendara n'est pas anéantie comme l'a été Caer Donn.

— L'accord selon lequel vous respectez les gouvernements locaux...

— Mais si le gouvernement local abrite un dangereux criminel, je me verrai obligé de passer outre votre précieux Conseil ! Vous ne comprenez donc pas ? *Nous sommes sur une planète de l'Empire !* Nous vous avons laissé beaucoup de liberté ; la politique de l'Empire est de laisser les gouvernements locaux en faire à leur tête, aussi longtemps qu'ils ne nuisent pas aux décisions d'intérêt interplanétaire. Mais, entre autres choses je suis responsable de la sécurité de l'astroport !

Régis dit avec colère :

— Nous accusez-vous de protéger Kadarin ? Nous aussi, nous avons mis sa tête à prix.

— Vous avez été remarquablement inefficaces dans vos recherches, dit Lawton. Moi aussi, je subis des pressions, Régis ; j'essaie de faire patienter mes supérieurs qui ne comprennent pas pourquoi je me donne tant de mal pour faire plaisir à votre Conseil alors que Kadarin est en liberté et...

Il hésita et termina :

— ... et Sharra.

Ainsi, vous aussi, vous savez ce que peuvent faire les flammes de Sharra.

— Je fais de mon mieux, Seigneur Régis, dit Lawton avec colère, mais je suis dos au mur. Je subis autant de pressions que vous. Si vous voulez rester en bons termes avec nous, trouvez Kadarin, et livrez-le-

nous. Sinon... je n'aurai pas le choix. Si je refuse d'obéir, on me transférera simplement ailleurs, et un autre prendra ma place, qui se souciera beaucoup moins que moi de conserver la paix sur ce monde.

Il prit une longue inspiration.

— Désolé ; je ne voulais pas sous-entendre que tout cela est de votre faute, ou même que vous pouviez y porter remède. Mais si vous avez la moindre influence sur quiconque au Conseil, vous devriez en discuter. Maintenant, je vais vous faire accompagner aux quartiers du Capitaine Scott.

Régis frappa et Rafe répondit d'un « Entrez ! » insouciant. À sa vue, Rafe se leva d'un bond.

— Régis !

Puis il s'interrompit et reprit :

— Pardonnez-moi, Seigneur Hastur !

— Régis suffira, Rafe.

Après tout, ils s'étaient connus adolescents.

— Et oubliez le petit discours officiel sur l'honneur que je fais à votre maison.

Un sourire passa sur le visage de Rafe, et il fit signe à Régis de s'asseoir, ce qu'il fit, regardant autour de lui avec curiosité. Au cours de ses nombreuses visites à la Zone Terrienne, il était toujours resté dans les endroits publics et n'avait jamais vu un appartement privé. Les meubles lui parurent grossiers, mal faits et mal disposés, inconfortables. Bien sûr, c'était un appartement de célibataire, sans serviteur ni grand-chose de permanent.

— Je peux vous offrir un rafraîchissement, Régis ? Du vin ? Une boisson aux fruits ?

— Il est trop tôt pour du vin, dit Régis, réalisant que sa longue conversation avec le Légat lui avait donné soif.

Rafe s'approcha d'une console, enfonça quelques boutons, un gobelet d'une matière artificielle lisse et blanche se matérialisa, et un filet de liquide jaune pâle tomba dedans. Il tendit le gobelet à Régis, recommença l'opération pour lui et revint s'asseoir.

Régis dit, buvant à petites gorgées le liquide frais et acidulé :

— J'ai vu ce qui était arrivé à votre matrice. Je...

Soudain, il n'avait plus la moindre idée de la façon de présenter la chose.

— J'ai découvert, presque par hasard... que j'ai un... un pouvoir bizarre sur... pas sur Sharra, juste sur... les matrices qui ont été... contaminées... par Sharra. Voulez-vous me laisser essayer sur la vôtre ?

Rafe fit la grimace.

— Je suis venu ici pour pouvoir oublier tout ça. Cela paraît

étrange d'entendre parler de matrices *ici*, dit-il, embrassant la pièce du geste.

— Vous n'êtes peut-être pas autant en sécurité que vous le pensez, l'avertit sobrement Régis. Kadarin a été vu dans la Zone Terrienne.

— Où ? demanda Rafe.

Quand Régis le lui dit, il se renversa dans son fauteuil, pâle comme la mort.

— Je sais ce qu'il voulait. Il faut que je vois Lew...

Il s'arrêta pile. Il sortit maladroitement la matrice suspendue à son cou, enleva la soie protectrice et la posa dans sa paume ouverte. Régis la regarda fixement, et la vit s'enflammer et briller de cette évocation terrifiante, la Forme de Feu envahissant leurs deux esprits, l'odeur et la terreur d'une cité en flammes...

Il essaya de rappeler le souvenir de ce qu'il avait fait à la matrice de Javanne ; se retrouva, après une brève lutte, en train de réduire lentement la Forme de Feu à une ombre, à un fil, à rien...

La matrice brillait, bleue et innocente. Rafe respira bruyamment, reprenant lentement ses couleurs.

— Comment avez-vous fait ? demanda-t-il.

Excellente question, pensa Régis avec détachement.

Dommage qu'il n'eût pas une réponse tout aussi excellente.

— Je ne sais pas. Cela a peut-être quelque chose à voir avec le Don des Hastur – quel qu'il soit. Je suggère que vous essayiez de vous en servir.

Rafe eut l'air effrayé.

— Je n'ai pas pu... même seulement essayer... depuis...

Mais il prit le cristal dans ses mains. Au bout d'un moment, un globe de lumière froide parut entre ses mains jointes, flotta lentement dans la pièce, et disparut. Il soupira en disant :

— Elle a l'air libérée...

Maintenant, peut-être que je pourrai faire la même chose pour Lew...

Rafe regarda Régis, les yeux dilatés, et murmura :

— Fils d'Hastur !

Et, retrouvant les gestes archaïques, il s'inclina presque jusqu'au sol.

— Laissons cela, dit Régis avec impatience. Que savez-vous sur Kadarin ?

— Je ne peux pas vous le dire maintenant, dit Rafe, partagé entre un respect archaïque et une exaspération des plus ordinaires. Je jure que je ne peux pas ; il s'agit d'une chose que je dois d'abord dire à Lew. C'est...

Il hésita et poursuivit :

— Ce ne serait ni juste ni honorable. Me commandez-vous de

vous le dire, Seigneur Hastur ?

— Bien sûr que non, dit Régis, fronçant les sourcils. Mais je voudrais comprendre de quoi il retourne.

— Je ne peux pas. Il faut que je parte...

Il s'arrêta et soupira, puis il reprit :

— Beltran est dans la ville. Je n'ai pas envie de le rencontrer. Puis-je venir au Château Comyn ? Je promets qu'alors je vous expliquerai tout. C'est une...

Nouvelle hésitation.

— C'est un problème de famille. Pouvez-vous demander à Lew de me recevoir dans ses appartements du Château ? Il... il n'aura peut-être pas envie de me voir. J'ai fait partie de... de la rébellion de Sharra. Mais j'étais l'ami de son frère aussi. Demandez-lui de me recevoir, pour l'amour de Marius.

— Je le lui demanderai, dit Régis, plus perplexe que jamais.

Quand il sortit de la Zone Terrienne, le Garde qui marchait sur ses talons vint insolemment se mettre à son niveau et dit :

— Je peux vous poser une question, Seigneur Régis ?

— Allez-y, dit Régis, de nouveau contrarié par la déférence archaïque.

J'ai été cadet sous les ordres de cet homme ; c'était un officier d'expérience alors que je ne connaissais encore rien au service ! Pourquoi doit-il demander la permission de me parler ?

— Que se passe-t-il dans la cité ? On a appelé tous les Gardes pour je ne sais quelle cérémonie...

Brusquement, Régis se souvint ; sa visite à la Zone Terrienne l'avait tenu à l'écart des événements, et pourtant, ce jour compterait peut-être parmi les plus importants de l'histoire des Domaines. Le Septième Domaine d'Aldaran allait rentrer officiellement dans le sein des Comyn, et en reconnaissance, Beltran allait jurer d'observer le Pacte... il aurait dû être présent. Non qu'il crût Beltran capable de respecter son serment un instant de plus qu'il n'était nécessaire pour s'assurer des avantages !

— Allons jusqu'à l'enceinte de la ville ; de là, vous verrez une partie de la cérémonie.

— Merci, Seigneur, dit le Garde avec déférence.

Il y avait des escaliers dans les murailles ; ils purent monter sur le chemin de ronde, passer devant les Gardes de service, dont chacun salua Régis à mesure. Déployés sous lui, il vit la soi-disant Garde d'Honneur de Beltran. *Ils doivent être des centaines, c'est une véritable armée, suffisante pour investir Thendara... il n'a rien laissé à notre bonne volonté...*

Devant les troupes se tenait un petit groupe où il distingua Beltran et des silhouettes richement vêtues ; des Seigneurs Comyn,

venus assister à la cérémonie. Sans réaliser ce qu'il faisait, Régis renforça sa vue par le *laran*, et soudain, ce fut comme s'il était à quelques pas de son grand-père, mince et droit dans la tenue cérémonielle bleu et argent des Hastur. Edric de Serrais était là également, le Seigneur Dyan d'Ardais, le Prince Derik et Merryl. Et Danilo au côté de Dyan, tous deux dans la tenue cérémonielle des Ardais ; et Merryl, portant l'habit gris et écarlate des Aillard, assistait Callina, debout un peu à l'écart, enveloppée de sa cape gris nuage, le visage partiellement voilé comme il convient à une Dame Comyn parmi des étrangers.

Un par un, les hommes de Beltran s'avançaient, et déposaient leurs désintégrateurs terriens aux pieds de Callina, s'agenouillant et prononçant une brève formule remontant à l'époque du Roi Carolin de Hali, lors de l'instauration du Pacte ; qu'aucun homme ne devait posséder une arme de portée dépassant son bras, afin que l'homme qui tuait risquât lui-même la mort... Callina avait l'air froide et mécontente.

— Pouvons-nous nous approcher un peu, Seigneur ? Je ne peux ni les voir ni les entendre, dit le Garde.

— Allez-y si vous voulez. Moi, je vois assez bien d'ici, répliqua distraitement Régis.

Quant à lui, il se trouvait à quelques pas de Callina. Il la sentait rager intérieurement ; elle n'était qu'un pion dans cette histoire, et, comme Régis, à la merci du Conseil, sans même le pouvoir de se rebeller comme lui.

Voilà bien longtemps, Régis s'était insurgé contre le destin des fils Comyn, qui devaient toute leur vie rester sur la voie toute tracée pour eux à leur naissance... mais les forces liant les filles Comyn étaient encore plus contraignantes. Il devait avoir pensé cela avec plus de force qu'il ne le réalisait, car il vit Callina tourner un peu la tête, et regarder, perplexe, l'endroit où il se trouvait par la pensée, et, ne le voyant pas, froncer les sourcils ; mais il suivit sa pensée : *Ashara pourrait m'éviter cette épreuve, mais le prix à payer est trop fort... Je ne veux pas être un pion entre ses mains...*

La cérémonie s'éternisait ; Beltran l'avait prévue ainsi, sans aucun doute, pour impressionner les Comyn par sa puissance. Il y avait une montagne d'armes terriennes, désintégrateurs et disjoncteurs neuronaux, aux pieds de Callina. Au nom d'Aldones, qu'est-ce que Beltran a en tête ? Croit-il que nous allons les remettre aux Terriens ? D'ailleurs, il peut très bien en avoir encore autant à Aldaran !

Beltran a fait une démonstration de sa force. Il espère nous impressionner. Maintenant, il nous faut lui faire une contre-démonstration, pour qu'il ne s'en aille pas en pensant qu'il a fait volontairement ce que nous n'avions pas le pouvoir de l'obliger à faire...

Son regard rencontra celui de Dyan Ardaïs. Dyan se retourna, levant la tête vers l'endroit où Régis se trouvait sur le chemin de ronde, et Régis, sans y penser, fit une chose qu'il n'avait jamais faite et qu'il ne savait pas faire consciemment : il entra en rapport mental avec Dyan, sentit sa force et son exaspération à cet étalage de puissance.

Fortifiez-moi, Dyan, en vue de ce que je dois faire ! Il perçut les pensées de Dyan, sa surprise à ce contact soudain, une émotion dont il n'avait pas bien conscience... *su serva Dom, a veis ordenes emprézi...* avec l'inflexion qui le mettait aux ordres de Régis, maintenant et à jamais, à la vie à la mort, à la disposition d'Hastur... une fois, pendant sa première année d'officier de la Garde, il était allé avec Dyan combattre un incendie de forêt dans les Monts de Venza derrière Thendara, et il s'était retrouvé un moment côte à côte avec lui, tous deux partageant les mêmes efforts jusqu'à la limite de leurs forces. Il avait l'impression de revivre cette expérience, épées dégainées, chacun gardant le dos de l'autre, comme seigneur et écuyer... il sentit la force de Dyan soutenir la sienne lorsqu'il déchaîna aveuglément toute sa puissance télépathique...

RECULEZ ! Ce fut un cri d'avertissement, non pas vocal mais mental, pourtant, chacun dans la foule le reçut, et tout le monde recula. La montagne d'armes se mit à luire, à rougeoyer, vira au blanc...

Les armes disparurent, vaporisées ; une puanteur écœurante emplît l'air un moment, puis s'évanouit également. Callina fixait, pâle comme la mort, le trou calciné où elles se trouvaient un moment plus tôt. Régis sentit le contact mental de Dyan presque semblable à une accolade de parents ; puis ils se séparèrent.

Il était seul, observant de son poste de guet isolé sur la muraille l'endroit où la montagne d'armes avait disparu. Il entendit la voix de son grand-père, qui enchaînait après cet intermède comme s'il l'avait lui-même provoqué :

— À genoux maintenant, Beltran d'Aldaran, et jurez d'observer le Pacte devant vos égaux assemblés, dit-il, utilisant le mot *Comyn*.

Encore étourdi de la destruction éclipsant la reddition spectaculaire de ses armes, Beltran s'agenouilla et prononça les paroles rituelles.

— Et maintenant, dit-il, s'approchant de Callina et s'inclinant pour lui baiser la main, je réclame ma promesse.

Raïde, elle ne lui avait donné que le bout de ses doigts, et elle dit d'une voix presque inaudible :

— Ce soir, j'accepterai de lier ma main à la vôtre. Je le jure.

Régis ne la voyait plus, il était trop loin, mais il la sentait glacée de rage, et il la comprenait.

Puis il reçut une pensée égarée qu'il reconnut à peine.

Je n'ai pas besoin de ces armes, car j'en ai une à ma disposition, plus puissante que toutes celles des Terriens.

Etait-ce Dyan ?

Il ne reconnut pas le contact. Et il ne pouvait pas reconnaître celui de Beltran ; quand il avait été emprisonné au Château Aldaran, il était encore adolescent, son *laran* était à peine éveillé, et il ne pouvait pas reconnaître la « voix » mentale de Beltran.

Mais un frisson glacé le parcourut quand il comprit de quelle arme il s'agissait. Beltran était-il insensé au point de vouloir se servir de... ça ?

Et si j'ai pouvoir sur Sharra, est-ce moi qui devrai la combattre ?

Il avait un certain pouvoir sur la Forme de Feu, du moins quand elle se manifestait à l'intérieur d'une matrice. *Mais ni Rafe ni Javanne n'avait été totalement possédé par Sharra.* Il ne pensait pas pouvoir libérer la matrice de Lew comme il avait libéré la leur. Lew était étroitement possédé par Sharra... et Régis eut un mouvement de recul à cette pensée.

Pourtant il devait prendre le risque... mais il fallait d'abord transmettre le message de Rafe. Une brève et rapide recherche lui apprit que Lew ne se trouvait pas dans la foule à ses pieds, et il réalisa qu'il se passait quelque chose dans son *laran* : il s'en servait sans y penser, sans effort.

Est-ce donc ça, le Don des Hastur ?

Il écarta de force cette pensée, cette crainte, et partit à la recherche de Lew Alton. Le temps de le trouver, Rafe risquait de l'avoir rejoint, et Régis sentait que Lew n'aurait pas envie de rencontrer Rafe à l'improviste.

Et Régis n'était pas non plus préparé à voir Lew comme il le vit quand le vieil Andres l'introduisit dans les appartements Alton. Pendant un moment, il ne lui sembla pas que c'était Lew, que c'était une personne, mais juste un tourbillon mouvant de forces, une présence coléreuse, le contact d'une voix familière... Kennard ? *Mais il est mort...* puis l'apparition fulgurante de la terrifiante Forme de Feu. Régis battit des paupières, puis, au prix d'un gros effort, parvint à voir le corps physique de Lew, à contrôler cette nouvelle et effrayante dimension de son propre *laran*. Qu'est-ce qu'il lui arrivait ? Il ne s'était jamais servi ainsi de son *laran*, qu'il utilisait d'ailleurs rarement... mais maintenant, s'il relâchait le moins du monde son contrôle mental, son *laran* s'envolait comme un faucon, planait, répugnant à revenir se faire encapuchonner par son maître... Il maîtrisa son *laran*, se força à voir Lew, excluant le contact mental. Mais ce contact s'établit quand même ; il y reconnut quelque chose de ressenti

pendant le contact avec Dyan, et il se surprit à dire tout haut :

— Mais bien sûr, c'était le cousin de ton père, étroitement apparenté aux Alton. Lew, ne savais-tu pas que Dyan possédait le Don des Alton ?

Bien sûr, c'est ainsi qu'il avait pu forcer le rapport avec Danilo, c'est ainsi qu'il faisait connaître et exécuter sa volonté...

Mais cela constitue un abus de pouvoir... il s'en sert pour imposer sa volonté... et c'est le plus grand crime que puisse perpétrer quiconque doué de laran...

Il n'a jamais reçu de formation... Il a été renvoyé de la Tour... Le Don des Alton peut tuer, et ils l'ont renvoyé dans le monde, sans formation, ignorant son propre pouvoir...

Peut-être comme le mien, s'éveillant tard et grandissant soudain comme le mien, comme je grandissais trop vite pour mes vêtements quand j'étais petit... et je ne suis pas assez fort ni assez grand pour contenir cette chose monstrueuse qu'est le Don des Hastur...

Régis interrompit de force ce courant de pensées et dit d'une voix mal assurée :

— Lew, peux-tu brancher un amortisseur ? Je ne suis pas... pas habitué à ça.

Lew acquiesça de la tête, tourna vivement un bouton, et, un instant plus tard, Régis perçut les vibrations apaisantes qui brouillaient la réception des pensées. De nouveau, il était seul, maître de son propre esprit. Epuisé, il se laissa tomber dans un fauteuil.

Dyan n'est pas à blâmer. Le Conseil n'a pas fait son devoir envers lui, mais l'a lâché dans la société sans lui donner de formation pour canaliser son Don... Comme moi !

De nouveau, Régis interrompit ce courant de pensée, se disant, indigné et consterné, que cela aurait dû être le rôle de l'amortisseur. Mais avant qu'ils aient eu le temps de se parler, la porte s'ouvrit et Rafe entra sans être annoncé.

Le visage de Lew s'assombrit.

— Mon cousin... dit Rafe, d'un ton si suppliant que Lew s'adoucit et lui adressa un sourire hésitant.

— Entre, Rafe. Rien de tout cela n'est de ta faute. Toi aussi, tu es une victime.

— Il m'a fallu du temps afin de trouver le courage de venir te prévenir, dit Rafe. Mais il faut que tu saches. Ce matin, le Légat a dit quelque chose, et j'ai compris que je ne pouvais pas tarder plus longtemps. Viens avec moi, Lew. J'ai quelque chose à te montrer.

— Tu ne peux pas me dire ce que c'est ? dit Lew. Rafe hésita, puis dit, regardant Régis avec gêne :

— J'aimerais mieux te le dire en particulier...

— Quoi que ce soit, je n'ai pas de secrets pour Régis, dit Lew d'un

ton brusque.

Je ne mérite pas cette confiance, se dit Régis. Puis il abaissa violemment ses barrières, désirant interrompre ces fuites télépathiques qu'il semblait soudain incapable de contrôler.

— Il n'y a pas de femmes ici, dit Rafe. Alors, je l'ai confiée à ta sœur adoptive qui a accepté de s'occuper d'elle.

— De qui, au nom du ciel ? demanda Lew, son esprit ayant déjà sauté aux conclusions. Cet enfant présumé dont toute la Garde parle à mots couverts ?

Rafe hocha la tête et sortit le premier. Toutefois, ce n'est pas Linnell qui les accueillit, mais Callina.

— Je savais, dit-elle à voix basse. Ashara me l'avait dit... il y a peu de fillettes des Domaines qui peuvent subir l'entraînement que j'ai reçu, et je crois... je crois qu'Ashara la voudrait...

Elle s'interrompt, sa voix s'étranglant dans sa gorge.

— Elle est là, reprit-elle, montrant une porte du geste. Elle avait peur en ces lieux étrangers, alors je l'ai fait dormir.

Sur un divan, une petite fille de cinq ou six ans dormait. Ses cheveux roux comme le cuivre pur cachaient partiellement son petit visage triangulaire, légèrement parsemé de pâles taches de rousseur. Elle murmurait dans son sommeil.

Régis sentit Lew secoué d'un choc électrique.

Je l'ai déjà vue... un rêve, une vision, un songe prémonitoire... elle est à moi ! Ce n'est pas l'enfant de mon père, ni de mon frère mort, mais le mien... mon sang me le dit...

Régis, sentant la stupéfaction de Lew à ces retrouvailles, dit à voix basse :

— Oui, c'est comme ça.

La première fois qu'il avait vu son fils *nedesto*, il l'avait reconnu immédiatement, sans qu'il y eût place pour le moindre doute, *c'est mon propre fils, né de ma propre semence...* il n'y avait jamais eu le moindre doute dans son esprit ; il n'avait pas eu besoin de le faire monitorer pour savoir que c'était son fils.

— Mais qui était sa mère ? demanda Lew. Oh, j'ai eu quelques femmes dans ma vie, mais pourquoi la mère ne m'a-t-elle jamais rien dit ?

El se tut comme la petite ouvrait les yeux.

Des yeux dorés, ambrés, d'une étrange couleur qu'il n'avait vue qu'une seule fois... Régis entendit le cri étouffé qu'il ne put réprimer.

— Non ! s'écria-t-il. C'est impossible ! Marjorie est morte... morte, et notre enfant avec elle... Miséricordieuse Evanda, est-ce que je deviens fou ?

Les yeux de Rafe, si semblables aux yeux que Lew se rappelait, se tournèrent sur eux avec compassion.

— Pas Marjorie, Lew. C'est l'enfant de Thyra. Thyra était sa mère.

— Mais... mais c'est impossible, dit Lew, atterré. Je ne l'ai jamais... jamais touchée... je n'aurais pas voulu toucher ce tigre de l'enfer seulement du bout des doigts...

— Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, dit Rafe. J'étais très jeune, et Thyra... ne me disait pas tout. Mais pendant un certain temps à Aldaran, tu étais drogué... et inconscient de ce que tu faisais...

Lew enfouit son visage dans ses mains, et Régis, incapable de maintenir ses barrières, reçut de plein fouet la violence de ses pensées.

Miséricordieuse Evanda, je croyais que ce n'était qu'un rêve... brûlant, brûlant de rage et concupiscence... Marjorie dans mes bras, mais, comme il arrive dans les rêves, se transformant en Thyra sous mes baisers... Kadarin m'avait fait ça... et je me rappelle Thyra qui pleurait dans mon rêve, qui pleurait comme elle n'avait pas même pleuré son père... Elle n'avait pas agi de sa libre volonté, Thyra aussi était un pion entre les mains de Kadarin...

— Elle est née quelques saisons après l'incendie de Caer Donn, dit Rafe. Quelque chose est arrivé à Thyra à sa naissance ; je crois qu'elle est devenue folle, un certain temps... je ne me rappelle pas bien ; j'étais très jeune, et j'avais été longtemps malade après le... l'incendie. Je croyais, bien sûr, que c'était la fille de Kadarin, lui et Thyra étaient amants depuis si longtemps...

Et Régis suivit aussi la pensée de Rafe, terrifiante image d'une femme folle de rage, se retournant contre l'enfant qu'elle n'avait pas désirée, conçue à la suite d'un honteux stratagème... avec un homme inconscient et drogué. Une enfant qu'il fallait lui enlever de temps en temps pour la mettre à l'abri de sa fureur...

La fillette, maintenant réveillée, s'était assise et les regardait de ses grands yeux ambrés. Elle sourit à Rafe, qu'à l'évidence elle reconnut. Puis elle regarda Lew, et, Régis le sentit, éprouva un choc à la vue de ce visage ravagé, couturé de cicatrices. Lew fronçait les sourcils. *Je le comprends – découvrir de cette façon qu'il a été drogué, exploité...* Régis n'avait vu Thyra qu'une ou deux fois, et encore, brièvement, mais il avait senti la tension régnant entre elle et Lew, provoquée par la colère et le désir. *Et, ensemble, ils avaient été possédés par Sharra...*

La petite fille était tendue comme un jeune animal effrayé. De nouveau, Régis sentit le choc qu'éprouva Lew devant cette ressemblance terrifiante avec Marjorie.

— N'aie pas peur, *chiya*, dit Lew d'une voix étranglée. Je ne suis pas beau, mais, crois-moi, je ne mange pas les petites filles.

Un sourire illumina le charmant visage triangulaire de l'enfant, révélant une petite incisive blanche.

— On dit que tu es mon papa.

— Oh, je suppose, dit Lew.

Je suppose ! J'en suis sûr, par tous les diables !

Son esprit était largement ouvert, et Régis ne put exclure cette pensée. Lew s'assit gauchement au bord du divan.

— Comment t'appelles-t-on, *chiy'lla* ?

— Marja. Je veux dire – *Marguerida*. Marguerida Kadarin, dit-elle timidement, avec le doux zézaïement des montagnes.

Le nom de Marjorie !

— Mais j'aime mieux Marja tout court.

Elle se mit à genoux face à lui.

— Où est ton autre main ?

Par ceux de Javanne – et les siens – Régis avait assez l'expérience des enfants pour savoir comme ils étaient directs ; mais Lew sembla déconcerté par cette franchise. Il battit des paupières et répondit :

— Elle était blessée, alors, on me l'a coupée.

Ses grands yeux ambrés se dilatèrent ; Régis l'entendit réfléchir.

— Pauvre... papa, dit-elle, comme prononçant le mot pour la première fois.

Levant le bras, elle caressa sa joue meurtrie de sa petite main. Lew déglutit avec effort, et, baissant la tête, la serra très fort contre lui ; Régis sentit qu'il était bouleversé, au bord des larmes, et, de nouveau, reçut les pensées de Lew.

J'ai vu cette enfant une fois, avant même de posséder Marjorie, j'ai une vision, et j'ai pensé que c'était l'enfant que me donnerait Marjorie, et que tout irait bien entre nous... J'ai vu l'avenir ; mais je n'ai pas vu que Marjorie serait morte depuis des années avant que je rencontre cette fille de mon sang...

— Où as-tu été élevée, Marja ?

— Dans une grande maison, avec beaucoup d'autres garçons et filles. Eux, c'étaient des orphelins, mais moi, je suis autre chose. C'est un vilain mot, disait la maîtresse, que je ne dois jamais, jamais prononcer, mais je vais te dire à l'oreille.

— Inutile, dit Lew.

Il devinait ; et Régis se rappela que certains le traitaient encore de bâtard alors qu'il avait déjà été accepté comme Héritier d'Alton par le Conseil. Maintenant, la petite était sur ses genoux, blottie dans ses bras.

Si j'avais su, je serais revenu – je serais revenu plus tôt. D'une façon ou d'une autre, je me serais arrangé pour réparer auprès de Thyra une chose que je ne savais pas avoir faite...

Devant le regard interrogateur de Régis, Lew releva la tête et dit d'un ton sinistre :

— J'étais drogué à l'aphrosone. C'est une drogue pernicieuse ; on

vit normalement – mais on oublie ce qu'on fait d'une minute à l'autre ; on ne se rappelle rien, sauf des rêves symboliques... Il paraît que si l'on raconte à un psychiatre ce dont on se souvient de ces rêves, il peut vous aider à vous rappeler ce qui s'est réellement passé. Je ne voulais pas le savoir...

Et sa voix s'étrangla dans la gorge.

Ce devait être après leur fuite d'Aldaran, *pensa Régis. Marjorie et Lew se sont enfuis ensemble, Kadarin les a rattrapés, et a drogué Lew, le forçant à devenir le pôle de la puissance de Sharra... Pas étonnant qu'il n'ait pas eu envie de se le rappeler !*

— Aucune importance, dit Lew, lisant les pensées de Régis, et serrant l'enfant contre lui si fort qu'elle gémit. Maintenant, elle est à moi.

Il est laid, mais il est bon ; je suis contente que ce soit mon papa...

Tous la fixèrent, stupéfaits ; elle avait contacté leurs esprits. *Mais les enfants n'ont jamais le Don*, pensa Régis.

— Il paraît que Thyra était pour moitié de sang *chieri*, dit Lew. À l'évidence, Marja a le Don. Ce n'est pas commun, quoique cela se soit déjà vu. Ton Don s'est éveillé de bonne heure, n'est-ce pas, Rafe – vers neuf ou dix ans ?

Rafe acquiesça de la tête et dit :

— Je me rappelle ce que notre père adoptif, le Seigneur Aldaran, nous disait de notre mère. Elle était fille du peuple de la forêt. Et Thyra...

Il hésita.

— Allez, dis-le, quoi que ce soit, l'encouragea Lew.

— Tu ne savais pas... mais Thyra... elle était... comme les *chieri*. *Emmasca* ; personne ne savait si c'était un garçon ou une fille. Je me rappelle, vaguement, qu'elle était comme ça quand j'étais petit. Puis Kadarin est arrivé – et peu après, elle a commencé à s'habiller en femme et à se considérer comme une femme... c'est alors qu'on s'est mis à l'appeler Thyra ; avant elle avait un autre nom... tu ne savais pas qu'elle était plus âgée que Beltran ? Elle avait plus de vingt ans à la naissance de Marjorie.

Lew secoua la tête, abasourdi. Régis perçut sa pensée : je croyais qu'elle avait trois ou quatre ans de plus que Marjorie, pas davantage...

Puis il reçut une grande abondance d'images, empreintes de désir et de ressentiment, Thyra jouant de la harpe, levant les yeux sur Lew, furieuse et passionnée, le visage de Thyra se fondant soudain avec celui de Marjorie... Marjorie qui disait doucement : « Tu étais un peu amoureux de Thyra, n'est-ce pas, Lew ? »

Lew posa l'enfant par terre.

— Il faut que je lui trouve une nurse ; chez moi, il n'y a pas de femmes pour s'occuper d'elle.

Se baissant, il embrassa la petite joue rose et reprit :

— Reste ici avec ma cousine Linnell, ma chérie.

Elle lui prit la main et demanda d'une voix mal assurée :

— Je vais vivre avec toi maintenant ?

— Oui, dit Lew d'un ton ferme, faisant signe à Rafe et Régis de le suivre.

— Ils vont se servir d'elle pour te spolier, l'avertit Régis.

— Ils essaieront, ça ne fait pas de doute, dit sombrement Lew. Ce serait la marionnette idéale, docile entre les mains des Hastur – je ne parle pas de toi, Régis, mais de ton grand-père, et de Dyan, et de ce cher parent à moi, Gabriel – le Conseil n'a jamais eu trop confiance en les Alton mâles. Alors, ils m'exileront à Armida, ou dans une Tour, et élèveront cette petite selon leurs principes.

Il avait le visage tiré, et il serra si fort sa main valide que Régis se félicita de ne pas être l'objet de son courroux.

— Qu'ils essayent, dit-il, et sa main frémit comme s'il la resserrait sur le cou d'un ennemi. Qu'ils essaient, par tous les diables ! Elle est à moi – et s'ils croient qu'ils peuvent me l'enlever une fois de plus, je leur conseille d'essayer !

Régis et Rafe échangèrent un regard, à la fois soulagé et consterné. Régis espérait depuis longtemps que quelque chose surviendrait pour, d'une façon ou d'une autre, tirer Lew de sa mortelle apathie, pour qu'il retrouve de l'intérêt pour quelqu'un ou quelque chose. Eh bien, c'était fait. Le vent était levé – mais quel prix auraient-ils à payer avant la fin de la tempête ?

RÉCIT DE LEW ALTON

CHAPITRE X

Le jour baissait. Regardant par la fenêtre, je vis les rues s'emplir des foules joyeuses et masquées de la Fête du Solstice, jetant des fleurs sur leur passage. Je devrais faire une apparition au grand bal du Château Comyn, pour représenter le Domaine Alton ; cela faisait partie de mes obligations, et, bien qu'aucune démarche officielle ne fût encore en cours pour me déposer, je ne voulais pas leur donner une seule occasion de dire que je négligeais mes devoirs. Maintenant, entre autres choses, je devais m'organiser pour l'éducation de Marja. Andres la protégerait au prix de sa vie, s'il savait qu'elle était ma fille, mais une enfant de cet âge avait besoin d'une femme pour s'occuper d'elle, l'habiller, la baigner, et veiller à ce qu'elle ait des compagnons de jeux et des jouets convenant à son âge. Régis m'avait proposé de la confier à Javanne ; sa sœur avait des jumelles à peu près du même âge que Marja. Je l'avais remercié, mais j'avais aussi refusé. Javanne Hastur ne m'avait jamais aimé, et son mari, Gabriel Lanart-Hastur, était l'un des principaux candidats au Domaine. Lui confier cette enfant était bien la dernière chose à faire.

Je pensai à Dio avec regret. Je m'étais trop pressé de dissoudre notre mariage. Elle avait désiré mon enfant, et, bien que notre fils fût mort, peut-être qu'elle aurait permis à Marja de prendre sa place... mais non ; c'était trop demander, qu'elle considère l'enfant d'une autre comme le sien, Pensant à elle, mon ancienne souffrance et ma vieille rancune refirent surface. En tout cas, si elle était là, j'aurais pu la consulter sur la façon d'élever une fillette... Je me demandai si Callina accepterait. Puis je me souvins qu'elle avait juré d'épouser Beltran.

Pas à moins de me passer sur le corps, jurai-je à part moi. Je laissai Marja à la garde d'Andres (il dit qu'il connaissait une brave femme, épouse d'un écuyer de mon père, qui s'occuperait d'elle si je l'emmenais à Armida) et je sortis voir Callina.

Elle avait l'air lasse et angoissée.

— La jeune fille s'est réveillée, dit-elle. Elle était hystérique en sortant de son sommeil, et nous avons dû lui donner un sédatif. Elle s'est un peu calmée, mais naturellement, elle ne parle pas notre langue et elle a peur dans une maison étrangère. Lew, qu'allons-nous faire ?

— Je ne le saurai pas avant de la voir. Où est-elle ?

Il s'était passé tant de choses au cours de ces dernières heures que j'avais presque oublié le plan d'Ashara et la jeune femme que nous avions amenée ici à travers l'Ecran. On l'avait installée dans une chambre spacieuse des appartements Aillard ; à notre entrée, elle était couchée en travers du lit, et, le visage enfoui dans les couvertures, elle semblait pleurer ; mais c'est un visage sec et provocateur qu'elle leva vers moi. C'était toujours le double de Linnell ; peut-être encore davantage, maintenant qu'elle portait ce que je supposai – correctement – être des vêtements de Linnell.

— Je vous en prie, dites-moi la vérité, me dit-elle d'une voix ferme. Est-ce qu'on m'a enfermée parce que je suis folle ?

Elle parlait un dialecte que je connaissais parfaitement... naturellement ; je lui avais longuement parlé sur Vainwal, le soir où mon fils était né, puis mort. Et quand ce souvenir me traversa l'esprit, je vis sur son visage qu'elle se souvenait aussi.

— Mais je vous connais ! s'écria-t-elle. Le manchot – le père de ce... de ce...

Mon visage dut involontairement trahir mes sentiments, car elle s'interrompit.

— Où suis-je ? reprit-elle. Pourquoi m'avez-vous enlevée et amenée ici ?

— N'ayez pas peur, dis-je doucement.

Je me souvins avoir dit la même chose à Marja ; elle aussi avait eu peur de moi. Mais je ne pouvais pas la rassurer avec les mêmes paroles qu'un enfant de cinq ans.

— Permettez-moi de me présenter : Lewis-Kennard Montray-Lanart, *z'par servu*...

— Je sais qui vous êtes, dit-elle avec assurance. Ce que je ne sais pas, c'est comment je suis arrivée ici. Un soleil rouge...

— Calmez-vous, et je vous expliquerai tout, dis-je. Désolé, je ne me rappelle pas votre nom...

— Kathie Marshall.

— *Terranan* ?

— Oui. Mais je sais que nous ne sommes pas sur Terra, ni sur Vainwal, dit-elle.

Sa voix tremblait un peu, mais sinon elle n'affichait aucun signe de crainte.

— Les Terranan nomment cette planète l'Etoile de Cottman. Nous,

nous l'appelons Ténébreuse. Nous vous avons amenée ici parce que nous avons besoin de votre aide...

— Vous devez être fou, dit-elle. Comment pourrais-je vous aider ? Et si je le pouvais, qu'est-ce qui vous fait croire que je le ferais, après que vous m'auriez enlevée ?

C'était sans doute une bonne question. J'essayai de contacter son esprit ; elle ne comprenait pas notre langue, mais je pouvais au moins l'assurer ainsi que nous ne lui voulions aucun mal.

— Nous vous avons amenée ici, dit Callina, parce que vous êtes la jumelle spirituelle de ma sœur Linnell...

Elle recula.

— Jumelle spirituelle ? C'est ridicule ! Vous pensez que je crois à ces sottises ?

— Si ce n'est pas le cas, dit doucement Callina, comment se fait-il que vous compreniez soudain ce que je dis ?

— Eh bien, parce que vous parlez le terrien... non !

Et, de nouveau, je sentis la terreur envahir son esprit.

— Alors, quelle langue est-ce que je parle... ?

Si elle était le double de Linnell selon la Loi de Cherilly, il était normal qu'elle possédât un *laran* potentiel ; au moins, elle nous comprenait maintenant. Callina dit :

— J'espérais que nous pourrions vous persuader de nous aider ; pourtant nous ne vous y contraindrons pas par la force.

— Mais où suis-je ?

— Au Château Comyn de Thendara.

— Mais c'est à l'autre bout de la Galaxie... murmura-t-elle, se tournant nerveusement pour regarder par la fenêtre le soleil rouge qui se couchait.

Je vis sa main blanche se crispier sur un pli du rideau.

— Un soleil rouge, murmura-t-elle. Oh, j'ai parfois des cauchemars comme ça quand je n'arrive pas à me réveiller...

Elle était si pâle que je craignais qu'elle ne perde connaissance ; Callina l'entoura de son bras, et cette fois, Kathie ne la repoussa pas.

— Essayez de nous croire, mon enfant, dit Callina. Vous êtes sur Ténébreuse. C'est nous qui vous y avons amenée.

— Et qui êtes-vous ?

— Callina Aillard, Gardienne du Conseil Comyn.

— J'ai entendu parler des Gardiennes, dit Kathie, qui ajouta d'une voix tremblante : c'est insensé ! On ne peut pas enlever comme ça un citoyen terrien, par-dessus la moitié de la Galaxie ! Mon... mon père va remuer ciel et terre pour me retrouver...

Elle enfouit son visage dans ses mains.

— Je... je veux rentrer chez moi !

Je regrettais de m'être embarqué dans cette histoire. Je me

rappelai l'aura de catastrophe et de mort que j'avais vue autour de Linnell... miséricordieuse Evanda, était-ce seulement hier soir ? Je me demandai si j'avais mis la vie de Linnell en danger ; que se passait-il quand des doubles de Cherilly se rencontraient ? Je n'avais pas même une légende pour me guider. Il me revint un vieux conte des Monts de Kilghard, sur un brigand, ou un seigneur de la guerre – à l'époque, il ne devait pas y avoir grande différence – qui avait localisé son double pour pouvoir commander son armée en deux endroits en même temps ; mais j'avais oublié la fin. Je ne me rappelais absolument pas ce qu'était devenu le double, sa mission terminée. Sans doute que le chef de bande l'avait laissé pendre à sa place. En tout cas, j'étais sûr qu'il avait mal fini.

La présence de cette femme mettait-elle la vie de Linnell en danger ? Il y avait une précaution que je pouvais prendre ; je pouvais dresser une barrière protectrice autour de son esprit, pour protéger son invulnérabilité, son inconscience totale des forces ténébranes. J'espérais qu'en contactant son esprit pour lui communiquer la connaissance de la langue, je n'avais pas déjà détruit cette inconscience ; au moins, je pouvais empêcher tout autre d'en faire autant. En fait, j'allais entourer son esprit d'une barrière telle que toute tentative de contact télépathique serait immédiatement renvoyée sur moi, par une sorte de circuit de dérivation télépathique.

Inutile d'expliquer mes intentions. Il faudrait commencer par exposer la nature même du *laran* et, en sa qualité de double parfait de Linnell, elle risquait d'être perméable et vulnérable aux forces ténébranes. Je la contactai aussi doucement que possible et établis le rapport.

Douleur fulgurante ébranlant tous les nerfs, puis le calme revint ; Kathie sanglotait convulsivement.

— *Qu'est-ce que vous avez fait ?* Je vous ai senti – c'était horrible – mais non, c'est de la folie – ou est-ce moi qui suis folle ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu ne pouvais pas attendre qu'elle soit en état de comprendre ? demanda Callina.

Mais j'avais fait ce que je devais, parce que je désirais que Kathie soit solidement barricadée avant que quiconque la voie et devine. Pourtant, ça me fit mal de la voir pleurer ; je n'ai jamais pu supporter les larmes de Linnell. Callina leva les yeux, l'air impuissant, essayant de la calmer.

— Va-t'en, je vais m'occuper d'elle. Va-t'en, Lew, répéta Callina comme les sanglots de Kathie redoublaient.

Je fus pris d'une colère soudaine. Pourquoi Callina ne me faisait-elle pas confiance ? Je m'inclinai cérémonieusement et dis de mon ton le plus froid et ironique :

— *Su serva.*

Sur quoi, je tournai les talons et sortis.

Et à l'instant où je quittai Callina en proie à la colère, je refermai sur nous la trappe.

À mesure que la nuit tombait, toutes les lumières du Château Comyn s'allumaient les unes après les autres ; une fois à chaque révolution de Ténébreuse autour de son soleil, lors de la Fête du Solstice, tout le monde se mêlait avec de grandes démonstrations de cordialité : Comyn, roturiers de Thendara, seigneurs montagnards ayant affaire dans les basses terres, consuls et ambassadeurs d'outre-planète, et Terriens de la Cité du Commerce. Maintenant, quiconque avait quelque importance sur notre monde participait à la Fête et les réjouissances s'ouvraient par des danses dans la grande salle de bal.

Des siècles de tradition en avaient fait un bal masqué, pour que Comyn et roturiers puissent se rencontrer sur un pied d'égalité. Me conformant à la coutume, je portais un loup, mais je ne m'étais pas autrement déguisé ; j'avais quand même mis ma main artificielle, pour ne pas me faire remarquer. Mon père, pensai-je avec ironie, m'aurait approuvé. Debout à une extrémité de la salle, je parlai distraitemment avec deux Terriens du service spatial, et, dès que je le pus sans impolitesse, je m'éclipsai et m'approchai d'une fenêtre, par laquelle je regardai les quatre lunes, presque en conjonction.

Derrière moi, la grande salle fourmillait de couleurs et de costumes, témoins de toutes les régions de Ténébreuse et d'une grande partie de notre histoire. Derik portait un costume criard et compliqué remontant aux Ages du Chaos, mais n'était pas masqué – l'un des devoirs d'un prince est d'être visible pour ses sujets. Je reconnus Rafe Scott, avec le masque et le fouet d'un duelliste *kifirgh*, sans oublier les gants terminés par des serres.

Dans le coin que la tradition réservait aux jeunes filles, le masque pailleté de Linnell était une parodie de déguisement. Ses yeux étincelaient de bonheur de se savoir le point de mire de tous ; en tant que *comynara*, tout le monde la connaissait – au moins dans les Domaines – mais elle avait peu de contacts en dehors du cercle de ses cousins et des amis soigneusement sélectionnés permis à une Dame du Domaine Aillard. Aujourd'hui, masquée, elle pouvait parler, et même danser, avec de parfaits inconnus, et cette excitation était presque trop pour elle.

À son côté, et également masquée, je vis Kathie, et me demandai si c'était là une autre brillante idée de Callina. Enfin, il n'y avait pas de mal à cela ; avec le circuit de dérivation que j'avais établi dans son esprit, elle était solidement barricadée ; et c'était le meilleur moyen de lui prouver qu'elle n'était pas une prisonnière, mais une hôtesse

d'honneur. On la prendrait sans doute pour une femme de petite noblesse appartenant au clan Aillard.

Linnell éclata de rire à mon approche.

— Lew, je suis en train d'apprendre certaines de nos danses à notre cousine de Terra. Elle n'en connaissait aucune, tu te rends compte !

Ma cousine de Terra. Je supposai que c'était une autre idée de Callina. Eh bien, cela expliquait qu'elle parlât le ténébran avec quelques légères hésitations.

— Je n'ai jamais appris à danser, Linnell, dit doucement Kathie.

— Jamais ? Mais alors, qu'est-ce que tu as étudié ? Lew, on ne danse pas sur Terra ?

— La danse, dis-je avec ironie, fait partie intégrante de toutes les cultures. C'est une activité de groupe qui nous vient des oiseaux et des anthropoïdes, et aussi un moyen de canaliser le comportement d'accouplement chez les primates supérieurs, l'homme compris. Parmi les cultures quasi humaines, telles que celle des *chieri*, la danse culmine en une extase assez semblable à l'ivresse. Oui, on danse sur Terra, Megaera, Samarra, Alpha Dix, Vainwal, et, en fait, d'un bout à l'autre de la Galaxie. Pour plus ample informé, des conférences d'anthropologie ont lieu en ville ; je ne suis pas d'humeur.

Je me tournai vers Kathie, me comportant, espérais-je, en véritable cousin.

— Si nous dansions au lieu de discourir ?

Je l'entraînai sur la piste, ajoutant :

— Vous ne pouvez pas savoir que la danse est un des principaux sujets d'étude des enfants ténébrans. Linnell et moi avons appris à danser dès que nous avons su marcher. Je n'ai reçu que l'instruction de base – après, j'ai été instruit dans les arts martiaux – mais Linnell a continué à étudier.

Je jetai un regard affectueux à Linnell, qui dansait avec Régis Hastur.

— J'ai dansé une ou deux fois sur Vainwal. Nos danses sont-elles si différentes ?

En parlant, j'étudiais attentivement la Terrienne. Kathie était intelligente et courageuse. Sinon, elle n'aurait pas pu venir, après le choc qu'elle avait éprouvé, et jouer le rôle qui lui avait été tacitement assigné. De plus, Kathie avait une autre qualité rare : elle semblait ne pas remarquer que le bras encerclant sa taille ne se terminait pas par une main. Ce n'était pas courant ; même Linnell l'avait regardée à la dérobée. Enfin, Kathie était infirmière, et elle avait sans doute vu pire.

Apparemment à brûle-pourpoint, Kathie dit :

— Et Linnell est votre cousine, votre parente...

— Ma sœur adoptive ; elle a été élevée chez mon père. Nous ne

sommes pas apparentés par le sang, sauf dans la mesure où tous les Comyn ont un ancêtre commun.

— Elle est très... enfin, on dirait que c'est ma *vraie* jumelle. J'ai l'impression de l'avoir toujours connue. Je l'ai aimé dès que je l'ai vue. Mais j'ai peur de Callina. Non qu'elle ait manqué d'attentions – personne n'aurait pu être plus gentille – mais elle semble si lointaine, pas tout à fait humaine !

— Elle est gardienne, dis-je. On leur enseigne à ne pas manifester leurs émotions, c'est tout.

Mais je me demandai s'il n'y avait pas autre chose.

— Je vous en prie... dit Kathie, me touchant le bras, arrêtons de danser. Sur Vainwal, je suis assez bonne danseuse, mais ici, je me fais l'effet d'un éléphant pataud !

— Vous n'avez simplement pas reçu un enseignement aussi poussé.

Pour moi, c'était la chose la plus étrange de Terra, le dédain pour ce talent qui distingue l'homme du quadrupède. Un proverbe ténébran dit : *seul l'homme rit, seul l'homme danse, seul l'homme pleure*. Une femme qui ne sait pas danser – comment peut-elle être vraiment belle ?

Je ramenai Kathie dans le coin des jeunes filles, et, en me retournant, je vis Callina entrer dans la salle de bal. Et pour moi, la musique s'arrêta.

J'ai vu la nuit interstellaire, constellée de millions d'étoiles. Callina l'évoquait, enveloppée d'impalpables voiles noirs qui semblaient arrachés à l'espace, ses cheveux noirs étoilés de paillettes. Ébaubis, bien des gens en restèrent bouche bée.

— Comme elle est belle, me souffla Kathie, mais qu'est-ce que représente ce costume ? Je n'en ai jamais vu un semblable...

— Je n'en ai aucune idée, dis-je.

Mais je mentais. La légende était racontée dans la *Ballade d'Hastur et Cassilda*, la plus ancienne légende des Comyn. Camilla, transpercée de l'épée-fantôme à la place de sa brillante sœur, s'était réfugiée dans les royaumes de la nuit, sous l'ombre d'Avarra, Sombre Dame de la Naissance et de la Mort...

Je ne comprenais pas pourquoi une femme à la veille de son mariage, même d'un mariage aussi peu désiré, avait choisi ce costume. Je me demandai ce qui se passerait si Beltran d'Aldaran en comprenait le sens ? Difficile pour elle de trouver une insulte plus directe, à moins de s'afficher dans le costume du bourreau !

Je m'excusai rapidement auprès de Kathie et me dirigeai vers Callina. Je convenais que ce mariage n'était qu'une farce de mauvais goût, pourtant elle n'avait pas le droit d'embarrasser ainsi sa famille. Mais Merryl l'avait rejointe avant moi, et j'entendis la fin de sa

diatribe.

— ... belle démonstration de mépris – qui nous embarrasse tous devant nos hôtes, alors que Beltran a fait un geste si généreux...

— En ce qui me concerne, il peut garder sa générosité pour lui, dit Callina. Mon frère, je refuse une tenue et un comportement hypocrites. Cette robe me plaît ; et elle s'accorde parfaitement à la façon dont les Comyn m'ont traitée toute ma vie ! dit-elle avec un rire amer et pourtant musical. Beltran supporterait bien davantage pour jouir des droits du *laran* au Conseil Comyn ! Attends, et tu verras !

— Crois-tu que je vais danser avec toi en cette tenue...

La voix lui manqua ; il était vert de rage.

— Quant à ça, à ton aise, dit Callina. Je veux bien me comporter de façon civilisée. Si tu ne veux pas, c'est toi le perdant.

Se tournant vers moi, elle ajouta, presque sur le ton du commandement :

— Le Seigneur Alton me fera danser.

Elle me tendit les bras, et je l'enlaçai ; mais cette hardiesse ne lui ressemblait pas et me mit mal à l'aise. Callina était gardienne ; en public, elle avait toujours été timide, effacée, et modeste. Cette nouvelle Callina, qui attirait tous les regards par son costume choquant, me stupéfia. Et qu'allait penser Linnell ?

— Désolée pour Linnell, dit Callina, mais cette robe convient à mon humeur Et... elle me va bien, n'est-ce pas ?

Elle lui allait bien, en effet, mais la coquetterie du regard qu'elle leva sur moi me surprit et me confondit ; on aurait dit qu'une statue peinte avait pris vie et flirtait avec moi. Mais enfin, elle m'avait posé la question.

— Tu es très belle, dis-je d'une voix rauque.

Puis je l'entraînai dans une niche et écrasai sauvagement sa bouche sous la mienne.

— Callina, Callina, tu ne vas pas faire ce mariage insensé, n'est-ce pas ?

Un instant étonnée, elle resta passive dans mes bras, puis elle se raidit, arquant le corps en arrière, et me repoussa frénétiquement.

— Non ! Pas ça !

Je la lâchai et la regardai, rougissant peu à peu de fureur.

— Ce n'est pas ce que tu disais hier soir – ou tout à l'heure ! Qu'est-ce que tu veux au juste, Callina ?

Elle baissa la tête et dit avec amertume :

— Qui s'inquiète de ce que je veux ? Qui me l'a jamais demandé ? Je ne suis qu'un pion dans le jeu, qu'ils déplacent à leur guise !

Je pris sa main dans la mienne, et elle ne la retira pas. Je dis d'un ton pressant :

— Callina, tu n'es pas obligée de te marier ! Beltran est désarmé,

et n'est plus une menace...

— Voudrais-tu que je sois parjure ?

— Parjure ou morte, plutôt que mariée à Beltran, dis-je, de plus en plus rageur. Tu ne le connais pas !

— J'ai donné ma parole, dit-elle. Je...

Elle leva les yeux sur moi, et soudain, son visage se décomposa et elle se mit à pleurer.

— Ne peux-tu pas m'épargner ça ?

— As-tu jamais pensé qu'il y a des choses que tu aurais pu m'épargner ? demandai-je. Qu'il en soit ainsi, Callina ! Je souhaite bien du plaisir à Beltran !

Je lui tournai le dos, ignorant son cri étouffé, et m'éloignai.

Je rie savais pas où j'allais. N'importe où hors d'ici. Un télépathe n'est jamais à son aise dans les foules, et j'ai toujours du mal à les supporter. Je sais que les danseurs s'écartèrent devant moi ; puis, inopinément, une voix s'écria :

— Lew !

Je me pétrifiai sur place devant Dio.

Elle portait une robe vert pâle bordée de blanc ; ses cheveux doucement ondulés encadraient son visage, et elle n'avait rien fait pour dissimuler les taches de rousseur de ses joues. Elle était rose et en bonne santé ; ce n'était plus la femme pâle, épuisée et hystérique que j'avais vue pour la dernière fois à l'hôpital de Vainwal. Elle attendit une minute, puis dit, comme la première fois que nous nous étions vus :

— Allez-vous m'inviter à danser, *Dom Lewis* ?

Je battis des paupières. Je la regardai bouche bée, l'air idiot, sans doute.

— Je ne savais pas que tu étais à Thendara !

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-elle. Me prends-tu pour une invalide ? Où voudrais-tu que je sois à la saison du Conseil ? Pourtant, tu ne m'as même pas fait une visite de politesse, et tu ne m'as pas envoyé de fleurs le matin de la Fête ! Es-tu donc si furieux que j'aie déçu tes espoirs ?

Un couple de danseurs tituba à un demi-pas, et la femme dit avec irritation :

— N'embarrassez pas la piste ! Si vous ne dansez pas, libérez au moins la place !

Je saisis Dio par le coude, assez rudement, et l'entraînai à l'écart.

— Je suis désolé – je ne savais pas que tu désirais des fleurs de ma part. Je ne savais pas que tu étais à Thendara.

Soudain, mon amertume déborda.

— Je ne sais pas encore comment me comporter poliment avec une épouse qui m'a abandonné !

— Moi, je t'ai abandonné...

Elle s'interrompt et me regarda. Elle dit, essayant manifestement de raffermir sa voix :

— Moi, je t'ai abandonnée ? Je croyais que tu avais divorcé parce que je n'avais pas pu te donner un fils...

— Qui t'a dit ça ? demandai-je, lui serrant si fort les épaules qu'elle fit la grimace.

Je relâchai ma prise, mais poursuivis d'un ton pressant :

— Je suis retourné à l'hôpital ! On m'a dit que tu étais partie avec tes frères...

Peu à peu, le sang reflua de son visage, et ses taches de rousseur ressortirent encore plus sur sa pâleur. Elle dit :

— Lerrys m'a embarquée sur l'astronef avant que je puisse marcher... Il a été obligé de me porter dans ses bras. Il m'a dit qu'en tant que Chef d'un Domaine, tu ne pouvais pas épouser une femme incapable de te donner un Héritier...

— Que les scorpions de Zandru le fouettent ! m'écriai-je. Il est venu me trouver juste après mon retour – il m'a menacé de me tuer – il a dit que tu avais assez souffert... Dio, je te jure que je croyais que c'était ce que tu voulais...

Elle avait les yeux pleins de larmes et se mordit les lèvres ; Dio ne supportait pas de pleurer en public. Elle me tendit la main, puis la retira et dit :

— Je suis venue à la Fête – espérant te voir – et je te trouve dans les bras de Callina !

Elle me tourna le dos et commença à s'éloigner. Je la retins par l'épaule.

— Lerrys nous a fait assez de mal, dis-je. Nous allons lui demander des comptes, et tout de suite ! Il est là, ce maudit menteur ?

— Comment oses-tu parler ainsi de mon frère ? demanda Dio, illogique. Il a fait ce qu'il pensait le mieux dans mon intérêt ! À l'époque, j'étais hystérique, je ne voulais plus te revoir...

— Et moi, je pensais respecter ton désir, dis-je, prenant une profonde inspiration. Dio, à quoi bon tout ça ? Ce qui est fait est fait. Je croyais que je respectais ta volonté.

— Je suis venue ici pour te retrouver, et voir si c'était ce que tu voulais, me lança-t-elle, et je te trouve en train de te consoler avec ce glaçon de Gardienne ! J'espère qu'elle te frappera de la foudre quand tu la toucheras – tu le mérites !

— Ne parte pas comme ça de Callina, dis-je sèchement.

— Elle a prêté le serment de Gardienne ; pourquoi veut-elle séduire mon mari ?

— Tu m'as bien fait comprendre que je *n'étais pas* ton mari...

— Est-ce pour cette raison que c'est à moi qu'on a signifié le

divorce ? Comme je vais avoir l'air bête !

De nouveau, elle parut sur le point de pleurer. Je lui entourai les épaules de mon bras, essayant de la réconforter, mais elle s'écarta avec colère :

— Si c'est ce que tu veux, à ton aise ! Toi et Callina...

— Ne sois pas stupide, Dio ! Callina sera fiancée à Beltran d'ici une heure ! Je n'ai pas pu la dissuader...

— Je ne doute pas que tu aies essayé, rétorqua Dio. Je t'ai vu !

Je soupirai. Dio était résolue à faire une scène. Je trouvais toujours que nous devions régler cette affaire en privé, mais j'étais aussi sur mes gardes. C'est elle qui m'avait ridiculisé, et pas le contraire ; et elle avait eu tous les droits de me quitter après les souffrances que je lui avais fait subir ; mais je ne voulais pas qu'on me rappelle cette tragédie, la blessure était encore à vif.

— Dio, ce n'est ni le temps ni le lieu !

— Tu as mieux à proposer ?

Elle était furieuse, et je la comprenais. Si Lerrys avait été là, je crois que je l'aurais tué. Tout compte fait, elle ne m'avait pas quitté de sa libre volonté. Pourtant, devant son visage furieux, je réalisai que nous ne pouvions pas reprendre la vie où nous l'avions laissée.

On commençait à nous regarder bizarrement. Ça ne m'étonnait pas. Moi, au moins, je devais diffuser partout mes émotions – qui se résumaient essentiellement à une grande confusion. Je dis en lui touchant le bras :

— Nous ferions mieux de danser.

Ce n'était pas une danse par couples, ce dont je me félicitai ; je ne désirais pas tant d'intimité, pas maintenant, pas ici, pas avec tout ce qu'il y avait entre nous. Je me plaçai dans la file des hommes, et Dio dans celle des femmes, à côté de Linnell. Curieux, pensai-je, que Linnell, ma plus proche parente, ne sût rien de mon bref mariage ni de sa fin désastreuse. Mais ce n'était pas une histoire à raconter à une jeune fille à la veille de son mariage. Je vis comme elle regardait Derik en l'attirant dans la danse. Puis la musique commença, et je m'y abandonnai, m'inclinant cérémonieusement devant Dio quand les figures la ramenaient vers moi, puis m'éloignant. Enfin, la danse se termina, et, face à face, on se salua une dernière fois. Je vis Derik glisser son bras sous celui de Linnell, et je me retrouvai seul avec Dio.

— Puis-je vous apporter un rafraîchissement ? demandai-je.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Pourquoi es-tu si cérémonieux ? Ce n'est donc qu'un jeu pour toi ?

Je secouai la tête, la pris par le bras et l'entraînai vers le buffet. Sa tête m'arrivait à peine à l'épaule. J'avais oublié comme elle était petite ; elle était toujours plus grande dans mon souvenir. Peut-être à

cause de son port, libre et indépendant, ou peut-être parce que, sur Vainwal, elle portait des hauts talons comme la plupart des femmes, et qu'aujourd'hui elle avait repris les sandales souples des Domaines. Le vert pâle de sa robe rehaussait l'or cuivré de ses cheveux.

Notre séparation n'est peut-être pas définitive. Dio, en qualité de Dame Alton, et moi, nous pourrions vivre à Armida... je revis mes montagnes natales, les ombres au crépuscule, le soleil rouge se levant au-dessus des arbres derrière la Grande Maison, et, un instant, je fus paralysé par le mal du pays... Je pouvais encore jouir de tout cela, et avec Dio.

Les longues tables du buffet étaient chargées de tous les mets imaginables. Je lui servis une coupe de jus de fruits rouges ; j'en bus une moi-même, m'apercevant alors qu'on l'avait corsé d'un alcool blanc et fort, car un seul verre me fit un peu tourner la tête. Dio, me regardant boire, posa sa coupe sans y toucher et dit :

— Je ne veux pas m'enivrer ce soir. Il y a quelque chose ici – je ne sais pas quoi, mais j'ai peur.

Je pris ces paroles très au sérieux. L'instinct de Dio était sûr ; elle faisait partie des Ridenow hypersensibles. Je dis néanmoins :

— Que se passe-t-il ? Ce sont les Terriens et les hors planète qui te gênent ?

Lawton était là, avec plusieurs fonctionnaires du QG terrien, et je me demandai soudain si Kathie allait les voir, en appeler à leur protection et nous accuser d'enlèvement ou pire. La plupart des Terriens ne savent rien de la technologie des matrices et certains sont prêts à croire n'importe quoi. Et j'étais à peu près sûr que ce que nous avions fait, Callina et moi, contrevenait à une loi ou une autre.

Dio était en rapport léger avec moi, et, se retournant, elle dit d'un ton acide :

— Tu ne peux pas t'ôter Callina de la tête une minute quand tu parles avec moi ?

J'en croyais à peine mes oreilles ; Dio, jalouse ?

— Est-ce que cela t'importe, *preciosa* ?

— Ça ne devrait pas, mais c'est pourtant ainsi, dit-elle, levant le visage vers moi, soudain grave. Je crois que ça ne me ferait rien si elle te désirait... mais je ne veux pas qu'on te fasse du mal. Je ne crois pas que tu saches tout sur Callina.

— Et naturellement, toi, tu sais tout ?

— C'est moi qui aurais dû aller à la Tour Comyn, dit-elle, pour devenir l'assistante d'Ashara. Je ne voulais pas... n'être qu'un pion dans le jeu d'Ashara. J'avais connu... l'une de ses Gardiennes adjointes. Et je me suis arrangée pour être... disqualifiée.

Je la comprenais. De nos jours, une Gardienne n'a plus aucune raison d'être une vierge jurée, isolée, consacrée, presque adorée. Pour

d'excellentes raisons, elles continuent d'observer la chasteté tant qu'elles sont en fonctions, mais pas pour les raisons superstitieuses et rituelles d'autrefois. Il y avait eu une époque où une Gardienne acceptait la chasteté, la réclusion à vie. Plus maintenant. Pourtant, pour une raison à elle, Ashara continuait à choisir ses assistantes parmi celles entraînées à l'ancienne ; et Dio avait choisi un moyen aussi bon qu'un autre pour échapper à cette détention.

Je compris soudain pourquoi Callina m'avait repoussé. Son mariage politique avec Beltran resterait une cérémonie rituelle vide de sens ; Callina n'avait pas l'intention d'abandonner sa place de Gardienne auprès d'Ashara. J'aurais dû me sentir flatté – elle savait que je n'aurais pas accepté cette situation. Je ne lui étais pas indifférent ; et elle me l'avait laissé entendre. Et pour cette raison même, elle n'osait pas me laisser l'approcher.

Folie, double folie d'aimer une femme interdite. Pourtant, l'idée qu'elle allait bientôt tomber sous la coupe de Beltran m'effrayait. Se contenterait-il d'un mariage blanc, où il aurait le nom de mari et rien d'autre ? Callina était belle, et Beltran n'était pas de bois...

— Lew, tu es aussi lointain que si tu étais retourné sur Vainwal, dit Dio avec irritation, prenant la coupe de jus de fruits que je lui avais remplie.

Je la regardai, me demandant ce qui allait se passer. J'étais fou de penser, même un instant, à Callina, qui m'était interdite, qui s'était mise hors de ma portée... Gardienne ou non, la femme de Beltran me serait interdite. J'avais prêté le serment des Comyn, et les Comyn lui avait rendu l'immunité Comyn. C'était un fait, que je ne pouvais ni surmonter ni contourner. Et ce que j'avais vécu avec Dio m'interdisait toute tentative pour refaire ma vie. Je reconnus, avec un sentiment d'humiliation, que je ne pouvais plus dire « je veux telle femme ou telle autre » ; la décision appartenait à celle qui voudrait bien de moi. Je n'avais plus le choix, et d'ailleurs, je n'étais pas une conquête de choix pour une femme. *Possédé, mutilé, damné...* Avec effort, je me forçai à ne plus m'apitoyer sur moi-même et regardai Dio.

— Je dois aller payer mes respects à ma sœur adoptive. Veux-tu venir avec moi ?

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? dit-elle en me suivant.

Un malaise, en partie télépathique, me tourmentait. Je vis Callina danser avec Beltran, et je détournai les yeux. Si ça lui plaisait, à son aise. Méchamment, je souhaitai qu'il essaie de l'embrasser. Lerrys, Dyan ? S'ils étaient là, ils étaient masqués et impossibles à reconnaître. La moitié de la colonie terrienne pouvait assister au bal sans que je puisse les repérer.

Linnell dansait avec un homme que je ne connaissais pas et je me

tournai vers Merryl et Derik qui bavardaient dans un coin. Derik avait le visage congestionné et l'élocution embarrassée.

— 'soir, Lew.

— Derik, as-tu vu Régis Hastur ? Quel est son costume ?

— Sais pas, dit Derik d'une voix pâteuse. Je suis Derik, c'est tout ce que je sais. J'ai déjà assez de mal à m'en souvenir. Essaie, et tu verras.

— Joli spectacle, grommelai-je. Derik, tu oublies qui tu es ! Merryl, tu ne peux pas l'emmener quelque part jusqu'à ce qu'il soit un peu dessaoulé ? Derik, réalises-tu le spectacle que tu donnes aux Terriens et aux Comyn ?

— Je crois... que c'est toi qui t'oublies. Ce que je fais, ça ne te regarde pas... je suis complètement saoul...

— Linnell doit être fière de toi, dis-je sèchement. Merryl, tu ne peux pas lui donner une douche froide ou autre chose, non ?

— Linnell est furieuse contre moi, larmoya Derik de sa voix d'ivrogne. Veut même pas danser avec...

— Je la comprends, grommelai-je, me retenant pour ne pas le frapper.

C'était déjà assez regrettable de vivre sous une Régence à une époque pareille, mais l'héritier présomptif de la couronne se donnant en spectacle devant la moitié de Thendara, c'était encore pire. Je résolus de prévenir Hastur, qui avait sur Derik une autorité et une influence que je n'avais pas – du moins je l'espérais. J'examinai la foule des costumes, cherchant Danvan Hastur ou même Régis. Ou peut-être que je pourrais retrouver Linnell qui, par la honte ou la persuasion, arriverait à lui faire quitter le bal.

Soudain, un costume accrocha mon regard. J'avais vu de tels arlequins sur de vieux livres de Terra ; bariolé, avec une casquette au bec recourbé surmontant un visage masqué, creux et avec quelque chose d'horrible. En soi, le costume n'était que grotesque, mais il s'en dégageait quelque chose... je m'exhortai à ne pas lâcher la bride à mon imagination.

— Non, il ne me plaît pas non plus, dit doucement Régis à mon côté. Et je n'aime pas l'atmosphère de cette salle – ni de toute la Fête.

— Je n'arrête pas de me dire que je l'ai déjà vu quelque part, dis-je, surpris moi-même de mes paroles. J'ai l'impression... l'impression que l'enfer va se déchaîner !

Régis hocha gravement la tête.

— Tu possèdes partiellement le don Aldaran, non ? La précognition...

Puis, avisant Dio, toujours près de moi, il s'inclina.

— Je vous salue, *vai*. Vous êtes la sœur de Lerrys, n'est-ce pas ?

Je regardai de nouveau vers l'arlequin masqué. J'étais sûr que je

devais le connaître et j'avais son nom sur le bout de la langue. En même temps, une étrange peur me nouait bizarrement l'estomac ; pourquoi n'arrivais-je pas à me rappeler, à le reconnaître ?

Mais avant que j'aie pu chercher davantage, toutes les lumières de la salle s'éteignirent. Immédiatement, la lumière argentée du clair de lunes emplît la salle, arrachant un « À-a-a-h » admiratif à la foule, devant le spectacle enchanteur des quatre lunes en conjonction : Liriel la violette, Idriel vert d'eau, Kyrrdis et son chatonnement multicolore, et le doux gris perle de Mormallor. Je sentis Dio me toucher le bras.

Je n'avais pas imaginé que nous reviendrions chez nous ensemble de cette façon...

Un instant, je me demandai si c'était sa pensée ou la mienne. Les couples se dirigeaient déjà vers la piste pour la danse du clair de lunes, traditionnellement réservée aux fiancés. Je vis Linnell s'approcher de Derik – saoul ou pas, elle devait se sentir obligée de danser avec lui. Soudain, je me trouvai incapable de résister à l'ancienne attraction ; je pris Dio dans les bras et l'entraînai vers la piste. Par-dessus son épaule, je vis Régis, seul à l'écart, le visage froid et détaché, malgré les femmes qui s'étaient commodément postées tout près pour le cas où il en choisirait une. Le corps de Dio était tiède et familier dans mes bras. Est-ce cela qui m'avait manqué depuis notre séparation ? Je m'aperçus que je lui en voulais de son sourire qui semblait trouver normales nos retrouvailles. Pourtant, le rythme de la musique accélérât mon sang. J'avais oublié cette impression d'union parfaite, accordée à la musique, comme un unique corps évoluant au son des instruments, et, comme elle le faisait autrefois, presque sans le vouloir, elle contacta mon esprit, et nous nous retrouvâmes unis plus étroitement que par une étreinte physique... tendresse, foyer, plénitude. Au dernier accord, je la serrai contre moi et l'embrassai passionnément.

Le silence rompit le charme. Dio se dégagea, et je me retrouvai seul et transi. Les lumières se rallumèrent, la surprenant à me regarder avec un étrange sourire.

— Ainsi, j'aurais au moins eu cela de toi, dit-elle doucement. Mais je n'ai donc jamais été rien de plus pour toi, Lew – une femme pour adoucir ta solitude – et ton désir ? Il n'y a donc jamais eu autre chose ?

— Je ne sais pas, Dio. Je te jure que je ne sais pas, dis-je avec lassitude. On ne peut pas en rester là pour le moment, et en reparler plus tard, quand la moitié de Thendara ne sera pas là à nous observer ?

Elle dit inopinément, le visage très grave :

— Je ne sais pas si ce temps nous sera donné. J'ai peur, Lew. Il y a quelque chose de bizarre. À la surface, tout est comme d'habitude,

mais il y a quelque chose – quelque chose qui ne devrait pas être là, et je ne sais pas ce que c'est...

Dio avait le Don des Ridenow et était hypersensible ; j'avais confiance en son instinct. Mais que pouvais-je faire ? Ici, personne ne pouvait nous nuire ni frapper l'un d'entre nous, devant la Cité et tous nos hôtes assemblés. Quand même, Régis avait dit à peu près la même chose, et j'étais moi-même mal à l'aise.

Me frayant un chemin dans la foule à la recherche de Linnell ou Callina, je revis l'étranger en costume d'arlequin. Parmi mes connaissances, qui était ainsi grand et dégingandé, pourquoi me semblait-il étrange et pourtant très familier ? Il était trop grand pour être Lerrys, mais l'hostilité qui rayonnait vers moi ressemblait beaucoup à celle que j'avais sentie chez Lerrys quand il m'avait averti de me tenir à l'écart de Dio.

Et Dio était à mon côté. Lerrys allait-il mettre sur-le-champ sa menace à exécution ?

Je me remis à fendre la foule. J'avais vu Régis et oublié de lui parler de Derik – j'avais trop de choses en tête, il me semblait que je circulais au hasard dans cette maudite foule depuis le début de la soirée, et mes barrières commençaient à faiblir ; je ne pourrais plus endurer très longtemps ce tumulte télépathique. Quelques cadets se bousculaient près des tables chargées de mets délicats, ravis de ce changement d'ordinaire. Parmi eux, je reconnus les deux fils de Javanne, Rafaël et le jeune Gabriel. Je supposai que l'un d'eux continuait à se considérer comme mon Héritier...

Je n'ai pas de fils et je n'en aurai jamais ; mais j'ai une fille, et je lutterai pour son droit à conserver Armida après moi...

Puis un terrible sentiment de futilité m'envahit. Resterait-il quelque chose à conserver quand Beltran aurait pris sa place au Conseil et nous aurait tous détruits ? Ne vaudrait-il pas mieux emmener Marja – et Dio si elle voulait venir – sur Terra ou Vainwal, ou sur une planète aux limites de l'Empire où nous pourrions recommencer une nouvelle vie ?

Je ne suis pas un lutteur ; je peux me battre, en cas de nécessité, et depuis le jour où j'avais été assez grand pour refermer la main sur la poignée d'une épée, mon père avait fait de son mieux pour que je sache m'en servir, et j'avais appris parce que je n'avais pas le choix. Mais ça ne m'avait jamais plu, malgré tous ses efforts pour que je devienne un escrimeur et un soldat accomplis.

Que le diable l'emporte, même ses dernières paroles parlaient de combat... je les entendais en ce moment, resurgissant dans ma tête non sous forme de souvenir mais comme s'il était en train de les prononcer : Retourne sur Ténébreuse, lutter pour les droits de ton frère et les tiens...

— Comme tu as l'air grincheux, Lew, dit Linnell gentiment

désapprobatrice. En principe, c'est une fête !

J'essayai de sourire. Parfois, j'aimerais mieux me trouver dans le neuvième et le plus froid enfer de Zandru que dans une foule comme celle-là où il faut se montrer sociable, et c'était un de ces jours-là, mais je ne voulais pas gâcher la joie de Linnell. Je dis :

— Désolé ; ma trogne est déjà assez laide sans l'empirer encore.

— Tu n'es pas laid pour moi, mon frère adoptif, dit-elle avec cette inflexion qui faisait de ses paroles une caresse. Si je regrette que ton visage soit si marqué, c'est seulement une façon de regretter que tu aies tant souffert. Tu m'as envoyé des fleurs magnifiques, ajouta-t-elle. Regarde, j'en porte quelques-unes sur ma robe.

Je souris, un peu penaud, et dis :

— C'est Andres qu'il faut remercier ; c'est lui qui les a choisies. Effectivement, elles te vont très bien.

Je pensai que Linnell, elle aussi, avait l'air d'une fleur, fraîche et rose, et qui me souriait.

— Je t'ai vue danser avec Derik ; j'espère que tu as dit à ce maudit Merryll de l'emmener pour le dégriser !

— Oh, mais il n'est pas saoul, Lew, dit-elle avec sérieux, posant la main sur mon bras. Simple malchance qu'il ait une de ses crises juste le soir de la Fête... Il en a de temps en temps et quand il était petit, on le gardait au lit pour qu'on ne le voie pas – il ne boit pas du tout, parce que cela aggrave son état, il ne touche même pas au vin aux repas. J'étais en colère parce qu'il a bu de l'alcool – un jus de fruits corsé au *firi* qu'il n'a pas osé refuser à Merryll...

— C'est un mauvais tour ; j'en ai bu moi-même, dis-je. Je me demande qui a fait ça, justement pour que Derik en boive ?

J'avais quelques suspects. Lerrys, par exemple, ne serait pas fâché de voir notre roi présomptif, pauvre diable, se ridiculiser plus que jamais devant tout le monde.

— Oh, c'était sûrement un accident, Lew, dit Linnell, choquée. Personne n'aurait fait une chose pareille à dessein ! Et c'est très bon, je me suis à peine aperçue que c'était corsé ; j'aurais très bien pu en boire une autre coupe, et bien sûr, mon pauvre Derik n'est pas assez familiarisé avec les alcools pour s'apercevoir qu'une boisson au seul goût de fruit pouvait le mettre dans cet état...

Ainsi, quelqu'un ayant intérêt à prouver que Derik était totalement incompetent avait veillé à ce qu'une boisson en apparence inoffensive accentue ses nombreux manques et lui brouille complètement les idées. Merryll ? Mais Merryll était son ami, censément. Lerrys ? Il était capable de n'importe quoi qui puisse nous jeter dans les bras des Terriens, et il avait l'esprit assez tortueux pour s'amuser à ce genre de farce. Je me demandai comment, dans une telle famille, Dio avait fait pour être si franche et si directe.

— Enfin, il avait l'air fin saoul, dis-je, et j'ai bien peur que la plupart des gens aient cru qu'il l'était.

— Quand nous serons mariés, dit-elle avec un doux sourire, je veillerai à ce que personne ne lui joue plus de tours pareils. Derik n'est pas idiot, Lew. Non, il n'est pas brillant, et il aura besoin de quelqu'un comme Régis – ou toi, Lew – pour le conseiller en politique. Mais il sait qu'il n'est pas très intelligent, et il se laissera guider. Et je m'assurerai que ce ne sera pas par quelqu'un comme Merryl.

Linnell avait l'air d'une fleur fragile et délicate, mais derrière cette façade, elle était pratique et pleine de bon sens.

— Dommage que tu ne sois pas Chef du Domaine, petite sœur, dis-je. On n'aurait jamais pu te marier à Beltran.

Me retournant, je vis Kathie qui venait de danser avec Rafe Scott et j'espérai qu'elle avait eu le bon esprit de ne rien lui dire. Un peu plus loin se tenait l'arlequin qui me perturbait tant... *qui diable pouvait-il bien être ?*

— Lew, qui est Kathie, réellement ? Quand je suis près d'elle, je me sens toute drôle. Ce n'est pas tant qu'elle est mon sosie – c'est plutôt qu'elle semble faire partie de moi-même. Je sais ce qu'elle va faire avant qu'elle le fasse... Je sais, par exemple, qu'elle va se retourner – tiens, tu vois ? Et elle vient vers nous... et alors, je ressens comme une sorte de douleur, comme si j'étais obligée de la toucher, de l'embrasser. Je n'arrive pas à rester éloignée d'elle ! Mais quand je la touche, je suis contrainte de m'écarter, je ne peux pas le supporter...

Linnell se tordait les mains, au bord de l'hystérie, et elle n'était pas fille à s'inquiéter pour des broutilles. Si cela l'affectait, ce devait être sérieux. Que se passait-il, me demandai-je, quand des doubles de Cherillys se trouvaient face à face ?

Eh bien, j'allais bientôt le savoir. Kathie termina sa danse et se dirigea vers Linnell, qui, presque sans intervention de sa volonté, s'avança dans sa direction. Kathie jouait-elle un tour télépathique à ma petite cousine ? Mais non, Kathie n'avait pas conscience des pouvoirs ténébreux, et même si elle avait un *laran* potentiel, rien ne pouvait franchir la barrière mentale que j'avais élevée autour d'elle.

Linnell toucha la main de Kathie, presque timidement ; en réaction immédiate, Kathie lui entoura la taille de son bras et elles marchèrent enlacées une ou deux minutes ; puis, soudain, Linnell se dégagea nerveusement et revint vers moi.

— Voilà Callina, dit-elle.

La Gardienne, lointaine en ses sombres voiles étoilés, se frayait un chemin dans la foule des danseurs qui se dirigeaient vers le buffet.

— Où étais-tu, Callina ? lui demanda Linnell, regardant la tenue de sa sœur avec une douloureuse perplexité.

Mais Callina n'essaya pas de s'expliquer ou de se justifier. J'essayai de contacter son esprit ; mais je sentis seulement cette présence dure et glacée que j'avais perçue une ou deux fois près de Callina ; une porte fermée et verrouillée, froide et gardée.

— Oh, Derik m'a obligée à écouter une longue histoire d'ivrogne – je croyais que tu m'avais dit qu'il ne buvait jamais, Linnie ? Il n'est pas arrivé à la terminer... le vin a eu raison de lui. Je lui souhaite de ne jamais connaître de plus grand ennemi. J'ai ordonné à Merryl de le faire porter dans sa chambre par son serviteur. Tu devras donc te trouver un autre cavalier pour la danse de minuit, ma chérie.

Elle embrassa la salle du regard, avec indifférence.

— Je suppose que je danserai avec Beltran. Hastur me fait signe. Il veut sans doute commencer la cérémonie.

— Alors, je dois venir avec toi ?

Callina répondit, avec la même indifférence glaciale :

— Je ne veux pas donner à cette farce toute la solennité d'un mariage, Linnie. Ni obliger ma famille à y assister... pourquoi crois-tu que j'ai fait en sorte d'éloigner Merryl ?

— Oh, Callina ! dit Linnell lui tendant les bras.

Mais Callina s'écarta, laissant Linnell blessée et désespérée.

— Ne me plains pas, Linnie, dit-elle, très tendue. Je... ne veux pas.

J'étais sûr qu'elle voulait dire : *Je ne le supporte pas.*

À cet instant, je ne sais pas ce que j'aurais dit ou fait si elle s'était tournée vers moi, mais elle s'éloigna, les yeux sombres et glacés comme ceux d'Ashara, et passa près de moi en silence. Amer et impuissant, je la regardai traverser la foule dans cette robe qui était un présage de mort et de catastrophe.

J'aurais dû tout deviner alors, quand elle nous quitta sans un mot, muette et lointaine comme Ashara elle-même, îlot de tragédie dans la mer des danseurs, l'esprit fermé à tous. Je vis Beltran, au côté d'Hastur, s'avancer et la saluer, et je vis qu'elle le saluait froidement, sans l'embrasser ; j'entendis les bracelets claquer autour de leurs poignets.

— Séparés dans votre chair, puissiez-vous ne l'être jamais dans votre esprit, dit Hastur.

Tout autour de la salle, maris et femmes, amants et amantes s'étreignirent, échangeant le baiser rituel. Callina était l'épouse de Beltran ; le mariage serait légal dès qu'Hastur lui aurait lâché la main. Je ne me retournai pas pour voir si Dio était près de moi. La vérité, c'est qu'à ce moment j'avais oublié son existence, tant j'étais gagné par l'angoisse de Callina.

La danse suivant un mariage *di catenas* est traditionnellement une

danse réservée aux couples et aux fiancés. Callina, usant de son privilège de nouvelle mariée, conduisit Beltran sur la piste, mais seuls les bouts de leurs doigts se touchaient. Je vis Javanne et Gabriel, se souriant l'un à l'autre, rejoindre les danseurs ; le Régent s'inclina devant une vieille douairière, lointaine parente de Callina, et ils se mirent à danser posément.

— Régis, dit gaiement Linnell, vas-tu encore décevoir toutes les filles à marier des Domaines ?

— Mieux vaut les décevoir maintenant que plus tard, ma cousine, dit Régis en souriant. Et je remarque que tu ne dances pas – où est donc notre royal cousin ?

— Il est malade – quelqu'un lui a donné du punch trop corsé, dit Linnell, et Merryl l'a emmené, de sorte que je n'ai ni parent ni amant pour danser avec moi – à moins que tu ne m'invites, Lew ? Pour moi, tu es plus un frère que Merryl ne l'a jamais été, ajouta-t-elle avec un soupçon de contrariété.

— Pardonne-moi, Linnell, mais j'aimerais mieux pas, dis-je, me demandant si j'étais encore un peu saoul.

Je me sentais mal à mon aise, presque écoeuré. S'agissait-il seulement du malaise qui s'empare de tous les télépathes dans une telle foule ?

— Regarde, même Dyan danse avec la veuve du vieux maître d'armes, dit Linnell, et Dio avec Lerrys – regarde, n'est-il pas un merveilleux danseur ?

Suivant son regard, je les vis dans les bras l'un de l'autre, enlacés plus comme des amants que comme frère et sœur, et un instant, j'eus envie de rejoindre la piste en fureur pour rappeler à Lerrys que Dio était *mienn*e mais j'étais incapable de bouger. Si j'essayais de danser, je tomberais certainement. Pourtant, je n'avais pas bu beaucoup de ce jus de fruits corsé.

Régis s'inclina devant Linnell en disant :

— Je danserai avec toi pour remplacer Derik, si tu veux, ma cousine. Il paraît que je suis l'héritier de Derik – puisse-t-il régner longtemps, ajouta-t-il avec un sourire ironique.

— Non, j'aimerais mieux pas, dit-elle, une main sur le bras de Régis, mais tu peux bavarder avec moi pendant cette danse... Lew, tu connais cet homme en costume d'arlequin ? Qui est la femme qui l'accompagne ?

Un instant, je ne vis pas l'arlequin remarqué plus tôt ; puis je le vis, qui dansait avec une femme de haute taille aux cheveux de cuivre sombre cascasant en boucles épaisses jusqu'au milieu de son dos. La danse les amena soudain face à moi et – bien que la femme fût masquée – je la reconnus immédiatement, je les reconnus tous les deux, malgré le masque hideux d'arlequin.

Thyra ! Aucun masque n'aurait pu la dissimuler à mes yeux... un moment, il me sembla que ma matrice brûlait à mon cou des feux de Sharra. En état de choc, incapable de bouger, je regardai mon ennemi juré, me demandant avec désespoir ce qui les amenait ici, en plein cœur de Thendara, alors que la tête de Kadarin était mise à prix par les Terriens et les Comyn, assortie d'une sentence de mort immédiate ! Je saisis ma dague de ma main valide, regrettant de m'être encombré de ma prothèse. Kadarin et Thyra, dansant audacieusement ensemble au bal masqué des Comyn...

Mais à la fin de cette danse, tout le monde ôtait son masque ; j'arrachai le mien de ma main artificielle, l'autre fermement refermée sur la poignée de ma dague. Croyait-il que je ne l'attaquerais pas au milieu d'un bal ?

Je vis que Régis l'avait reconnu, lui aussi. Je fis un pas ; Régis me retint fermement par le bras.

— Du calme, Lew, murmura-t-il. C'est ça qu'il désire, que tu te rues sur lui sans réfléchir...

À mon cou, ma matrice s'était soudain enflammée et une voix murmurait dans mon esprit :

... Je suis là ! Je suis là... toute ta rage, toute ta concupiscence frustrée, tourne-les contre eux pour me servir, et brûler, brûler...

Sharra ! La voix de Sharra murmurant frénétiquement dans mon esprit, fantomatique, la fureur de ma frustration resurgissant en moi pour me trahir... les yeux brûlant de Thyra rencontrant les miens, la flamme rouge de ses cheveux semblant flamber autour d'elle ! Et soudain, tout parut s'allumer autour de Thyra, elle sembla grandir, s'élever jusqu'au plafond de la salle, nous dominant tous, et je vis la longue main fine de Kadarin, une main de *chieri*, saisir et dégainer une épée. *L'épée...*

Elle m'appelait. Je l'avais traînée à contrecœur dans toute la Galaxie, parce que je ne pouvais pas la laisser derrière moi, et maintenant elle m'appelait, m'appelait... à demi inconscient, je rengainai ma dague ; ma place était au côté de Kadarin, pour prêter ma force à la Déesse, pour déverser en elle ma rage, ma terreur et ma frustration... Je portai la main à ma matrice. Je vis une femme, dont je ne me rappelais plus le nom, me fixer de ses yeux bleus dilatés... Je l'entendis murmurer un nom que je n'associais plus avec moi, mais elle n'était rien pour moi, et un jeune homme qui avait le visage d'un ennemi mortel... Hastur, il était Hastur... l'ennemi mortel, le premier à abattre ! Je sentis sa main me saisir le bras, et je le repoussai avec une force incroyable qui lui fit fléchir les genoux et le projeta à terre de tout son long ; et pendant toute cette scène, haine et terreur, amour et horreur se mêlaient dans mon esprit... Je fis un pas, puis un autre, vers l'endroit où la Déesse flambait au-dessus de moi.

Je dois retourner... retourner à Sharra, retourner à l'immortelle éveillée en moi à jamais, me brûler dans le feu purificateur... elle était là, Marjorie, qui m'appelait dans les flammes de Sharra, ses irrésistibles yeux ambrés, sa cascade de cheveux roux projetant flammes et étincelles, et l'odeur de brûlé, comme j'avais brûlé pour elle avec concupiscence et terreur...

Celui que je savais mon ennemi mortel m'avait saisi à deux mains tandis que je luttais pour avancer, pas à pas, à travers les cris de la foule hurlante, vers l'endroit où brûlait Sharra...

— Non, Lew, par tous les diables, tu n'iras pas, même si je dois te tuer d'abord pour que tu meures sans douleur... haleta-t-il, me frappant de son épée et faisant jaillir un filet de sang de mon bras valide.

La douleur me fit hésiter, me ramena un peu à moi, me redonna conscience de ce qui se passait.

— Régis – au secours, m'entendis-je murmurer.

— Ta matrice ! Laisse-moi...

Avant que j'aie pu l'arrêter, il trancha de sa dague le cordonnet la retenant à mon cou ; je me raidis, en anticipation de l'agonie insoutenable...

Une fois, Kadarin m'avait arraché ma matrice, et j'étais entré en convulsions...

Mais même à travers le sachet de cuir et la soie isolante, je sentis le toucher de Régis...

La forme de Sharra vacilla, s'affaissa... Je ne savais pas ce que faisait Régis, mais brin à brin, il semblait que Sharra desserrait son emprise. J'entendais toujours son appel assourdi dans ma tête.

Reviens à moi, reviens, tire vengeance de tous ceux qui t'ont dédaigné et méprisé... retourne, retourne...

... sur Ténébreuse lutter pour les droits de ton frère et les tiens...

Mais maintenant, c'était la voix de mon père ; je n'aurais jamais cru que je serais heureux de réentendre cette voix obsédante, mais elle me rappela à moi, comme un plongeon dans l'eau glacée. Puis elle aussi se tut, et, immobile, je contemplai Kadarin, l'épée de Sharra à la main, et Thyra, les cheveux toujours agités des dernières étincelles jetées par les flammes mourantes.

Gabriel s'éloigna de Javanne, fit un pas vers Kadarin, l'épée dégainée. Peut-être ne vit-il que l'homme recherché ; je ne sus jamais si la Forme de Feu avait été réelle ou si j'avais été seul à la voir. Kadarin pivota sur lui-même, poussant Thyra devant lui, tandis que Gabriel appelait la Garde et que de jeunes cadets surgissaient de toutes parts. Je tirai ma dague et voulus moi aussi me diriger vers lui, mais j'étais paralysé...

Une lumière chatoyante emplissait l'air. Kadarin et Thyra étaient

paralysés, eux aussi, et je vis Kathie prise entre eux deux.

Ils ne la touchèrent pas physiquement, mais quelque chose la secoua comme la poigne invisible d'un être pourvu de serres, la jeta de côté et saisit Linnell, qui resta dans ces griffes comme pieds et poings liés. Je crois qu'elle hurla, mais l'idée même de cri était morte dans la nuit terrifiante qui s'était faite autour de Kadarin et Thyra. Linnell s'affaissa, hideusement maintenue en l'air par une puissance invisible, puis elle tomba, heurtant le sol avec un bruit navrant, comme si quelque chose l'avait secouée et jetée. Je voulus la rejoindre, jurant sans émettre un son, mais je ne pouvais pas bouger, je ne pouvais pas vraiment voir.

Kathie se jeta à genoux près de Linnell. Je crois qu'elle était la seule à pouvoir se mouvoir librement dans la salle. Quand elle prit Linnell dans ses bras, je vis que son visage torturé avait retrouvé sa douceur et sa sérénité ; un instant, Linnell demeura immobile, apaisée, puis un spasme affreux la convulsa, et elle se détendit, petite chose molle et brisée, la tête roulant sur le sein de sa jumelle.

Et au-dessus d'elle, la monstrueuse Forme de Feu recommença à grandir, les visages de Kadarin et Thyra flamboyant en son centre... puis tout s'estompa, et un instant, le masque froid et effrayant que j'avais vu dans la Tour d'Ashara flamba et flotta devant mes yeux...

... puis disparut. Il y eut un faible remous dans l'air, et Kadarin et Thyra disparurent, eux aussi ; les lumières se rallumèrent, j'entendis Kathie hurler, et j'entendis les cris de la foule au milieu de laquelle je jouais sauvagement des coudes pour rejoindre Linnell.

Elle était morte, bien sûr. Je le savais, avant même de poser ma main sur celle de Kathie en une tentative déçue pour sentir son pouls. Elle gisait, petit tas pathétique, en travers des genoux de Kathie. Derrière elle, les panneaux calcinés et noircis indiquaient la déformation et le gauchissement de l'espace par lesquels Kadarin et Thyra s'étaient enfuis. Callina se fraya un chemin dans la foule, et se pencha sur Linnell. Autour de moi, j'entendis les bruits de la Fête diminuer. Gabriel envoya la garde à leur recherche, tentative que je savais vouée à l'échec – Kadarin n'avait pas quitté le Château par des moyens ordinaires, et fouiller les alentours ne donnerait aucun résultat, même si le Légat Terrien joignait ses forces aux nôtres pour arrêter l'homme que nous recherchions tous. Les assistants s'attroupaient lentement autour de nous, et j'entendis cet horrible murmure d'horreur et de curiosité qui parcourt les foules quand frappe la tragédie.

Hastur dit quelque chose, et les gens commencèrent lentement à quitter la salle de bal. Je pensai : *C'est la première fois depuis des siècles que la Fête du Solstice est interrompue.*

Debout comme un des piliers du Château, Régis restait immobile,

pâle, la main toujours crispée sur sa matrice. *Le Don des Hastur*. Nous ne savions pas ce qu'il était, mais nous avions maintenant été deux fois témoins de son pouvoir.

Callina n'avait pas versé une larme. Elle s'appuyait à mon bras, tellement assommée par le choc qu'il n'y avait pas même de la douleur dans ses yeux ; elle avait l'air absent, c'est tout. Maintenant, mon principal souci était de la soustraire à l'inquisition des rares assistants qui restaient. Curieusement, je ne pensai pas une seule fois à Beltran, bien qu'elle eût toujours au poignet le bracelet rituel du mariage.

Ses lèvres remuèrent.

— Ainsi, c'est cela qu'avait prévu Ashara, murmura-t-elle.

Et elle s'effondra dans mes bras.

LIVRE TROIS
LE DON DES HASTUR

CHAPITRE PREMIER

Quand Lew eut quitté la salle de bal, portant Callina dans ses bras, la première pensée de Régis fut pour son grand-père. Il se hâta vers l'endroit où il l'avait vu pour – la dernière fois, en train de regarder les danseurs ; il l'y trouva, pâle, secoué, mais indemne.

— Linnell est morte, dit Régis.

Danvan porta la main à son cœur et dit :

— Et le prince, et Derik ?

Il essaya de se lever mais retomba sur son siège.

— Ne bouge pas, Grand-Père, dit Régis... Je vais m'occuper de tout.

Il fit signe à Danilo, qui traversa la salle en courant.

— Reste ici, dit-il. Veille à ce qu'il n'arrive rien au Seigneur Hastur...

Danilo ouvrit la bouche pour protester, se ravisa et dit :

— *À veis ordenes...*

Régis se fraya un chemin dans la foule, remarquant que Gabriel se dirigeait vers Beltran, immobile et bouche bée.

— Seigneur Aldaran, dit Gabriel Lanart-Hastur, donnez-moi votre épée je vous prie.

— Moi ? Je n'ai rien fait...

— Néanmoins, vous faisiez partie de ceux qui ont amené Sharra parmi nous, dit Gabriel d'une voix égale. Votre épée, Seigneur.

Une demi-douzaine de Gardes, épées dégainées, firent cercle autour de lui, et Beltran, prenant une profonde inspiration, les regarda l'un après l'autre, à l'évidence calculant ses chances ; puis il haussa les épaules et tendit son épée à Gabriel, poignée en avant.

— Emmenez-le aux appartements Aldaran, dit Gabriel, et veillez à ce qu'il ne les quitte sous aucun prétexte jusqu'à ce que le Régent lui ait parlé et jugé s'il est innocent. Assurez-vous qu'il n'a pas...

Il hésita et reprit :

— ... de visiteurs non autorisés.

Le Prince. Je dois voir ce qui est arrivé à Derik. Il n'était pas dans la salle de bal, mais si ses barrières étaient relevées – au nom de tous les Dieux, où Merryll l'a-t-il emmené ?

Régis monta l'escalier en courant, puis enfila au pas de course les longs couloirs et corridors. Toutes les lumières étaient allumées dans les appartements Elhalyn, et il entendit un long gémissement, strident et plaintif. Il sut alors qu'il arrivait trop tard. Dans la chambre principale, Derik gisait, à moitié sur un divan, à moitié par terre. Merryll s'était jeté sur son corps comme si, au dernier moment, il avait essayé de protéger son seigneur et ami de quelque menace invisible. Il sanglotait, mais Derik était inanimé, et quand Régis le toucha, il était déjà froid. Les gémissements venaient de la vieille nourrice de Derik qui s'occupait de lui depuis sa naissance. Régis considéra douloureusement le cadavre du jeune homme.

Merryll se leva, essayant d'arrêter ses larmes, et dit :

— Je ne sais pas... il s'est mis à crier tout d'un coup comme s'il combattait quelque chose, et il est tombé comme ça...

— C'est toi, Merryll, qui a trouvé comique d'enivrer le prince ce soir ?

— L'enivrer ?

Merryll le regarda, ahuri.

— Il n'était pas saoul – il n'a bu que du jus de fruits, tellement sucré que je n'ai pas pu y toucher ! Il n'était pas...

Puis il comprit, et, commençant seulement à réaliser la vérité, son visage se décomposa.

— Alors, c'est pour ça – *Dom* Régis est-ce que quelqu'un a corsé cette boisson par malice ?

— Leur malice a fait plus de mal qu'ils ne croyaient, dit sombrement Régis, se demandant une fois de plus qui avait joué ce tour cruel.

Lerrys, peut-être, espérant que Derik se ridiculiserait en se donnant en spectacle devant les Comyn et les hôtes terriens – pour souligner une fois de plus que le Domaine Elhalyn était dans des mains incompetentes ? Si oui, il en avait trop fait et il avait commis un meurtre. Non que Lerrys se fût sali les mains en versant lui-même l'alcool dans la boisson, mais un pourboire judicieux à l'un des serveurs aurait fait l'affaire.

— Si les barrières de Derik avaient été ne serait-ce qu'à moitié normales, il aurait combattu, et peut-être vaincu, comme moi, et Lew...

Merryll s'était remis à sangloter sans honte. Régis avait toujours cru que Merryll fréquentait et flattait Derik par intérêt ; maintenant, il réalisait que le jeune homme avait une sincère amitié pour le prince. Et Régis devait lui annoncer une autre mauvaise nouvelle.

— Désolé d'avoir à te l'apprendre – Linnell est morte, elle aussi.

— La petite Linnie ?

Merryl s'essuya les yeux, l'air accablé et douloureux.

— Ça ne semble pas possible. Ils étaient si heureux tous les deux ce soir – que s'est-il passé, Régis ?

Régis s'aperçut qu'il avait du mal à prononcer le nom.

— Le Château a été envahi. Quelqu'un a essayé d'évoquer...

Il força ses lèvres à former le mot, qu'il ne put que murmurer ; la Forme de Feu était encore trop présente à son esprit.

— Sharra.

— Encore un coup de ce bâtard d'Alton ! dit Merryl, d'une voix dure et venimeuse. Je jure de le tuer cette fois !

— Tu n'en feras rien, dit Régis. Les... envahisseurs... Kadarin et sa bande – ont essayé d'attirer Lew dans leurs filets, mais il a lutté et a été... blessé.

De nouveau, il repensa au sang coulant de la blessure qu'il avait lui-même infligée à Lew ; mais il n'avait pas de regret. Cela avait été nécessaire pour que Lew revienne à lui, pour qu'il rassemble ses forces afin de résister à Sharra.

Il semble que j'aie un certain pouvoir sur la Forme de Feu. Mais sans Lew, je ne pouvais rien faire.

— Merryl, il faut que j'aille annoncer la mort du Prince Derik à mon grand-père. Tu ne peux plus rien faire pour lui maintenant, mon garçon, ajouta-t-il avec compassion, ne trouvant pas étrange de qualifier Merryl de « garçon », bien que Merryl n'eût qu'un ou deux ans de moins que lui. Tu devrais aller voir tes sœurs.

— Je ne suis pas le Chef du Domaine, dit Merryl. Elles n'ont pas besoin de moi...

Brusquement, son visage s'emplit de respect et il tomba à genoux.

— Le Prince Derik est mort. Puissiez-vous régner longtemps, Prince Régis d'Hastur et Elhalyn !

— Par les enfers de Zandru ! murmura Régis.

Tout s'était passé si vite qu'il ne l'avait pas réalisé ; ce qu'il avait toujours craint était sur lui. Derik était mort, jeune et sans enfant, et lui, Régis, était le plus proche du trône. Il resta muet devant les implications de ce fait ; maintenant, il était de rang supérieur même à son grand-père, car une Régence n'avait plus de raison d'être. *Je suis Seigneur des Comyn, moi, Régis Hastur.*

Il couvrit son visage de ses mains. C'était trop, et il réalisa soudain que la bataille avec Sharra l'avait laissé sans force. Il eut l'impression qu'il allait tomber par terre ; ses jambes ne le portaient plus. *Et je ne suis pas encore accoutumé au laran dont je me suis servi ce soir. Je l'ai utilisé pour libérer Lew de Sharra, sans savoir comment ni pourquoi. Seigneur de la Lumière ! Comment tout cela finira-t-il ?*

Il dit, hésitant et cherchant ses mots :

— Va... chercher le Seigneur Hastur, Merryll. Il faut que je lui annonce la mort de Derik...

Et une partie de lui-même aurait voulu s'enfuir, se cacher comme un enfant, car dès que son grand-père apprendrait la nouvelle, le processus inexorable se mettrait en route, et l'écraserait comme une de ces grandes machines à remuer la terre qu'il avait vues à l'astroport terrien. *Moi, gouverner les Comyn ?*

— Laisse-moi d'abord le couvrir, dit Merryll.

De nouveau, il considéra le cadavre du prince, se pencha pour l'embrasser sur le front, puis ôta sa cape et l'étendit doucement sur Derik, lui couvrant aussi le visage et le bordant comme on borde un petit enfant endormi.

— Derik était plus normal qu'on le pensait, dit-il d'une voix mal assurée, et Régis se dit que Derik aurait pu tomber plus mal en fait d'építaphe.

Tant de morts ! Seigneur de la Lumière, où cela finira-t-il ? Marius Alton. Linnell. Derik. Sharra va-t-elle se déchaîner et détruire ce qui reste des Comyn ?

— Je suis à vos ordres, Prince, dit Merryll, et il sortit.

Quand le soleil rouge se leva sur Thendara le lendemain de la Fête, Derik et Linnell reposaient déjà côte à côte dans la chapelle du Château Comyn, ensemble dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie. Danvan Hastur avait refermé sur leurs poignets les bracelets de mariage, les *catenas* qui les auraient unis dans quelques jours. Régis était en proie à un chagrin poignant ; ils étaient si jeunes, et destinés à être Roi et Reine des Comyn. Il aurait été plus juste de donner à Derik la couronne qui lui avait été déniée si longtemps.

Je n'en veux pas. Mais on ne m'a jamais demandé ce que je voulais.

On avait proclamé dans Thendara la mort de Derik et l'accession de Régis à la couronne, mais le couronnement proprement dit n'aurait lieu que dans quelque temps, ce dont Régis se félicitait. Il lui fallait du temps pour assimiler les événements.

Je suis Seigneur des Comyn – quel que soit le sens que cela puisse avoir en cette époque de destruction !

— Il faut que tu nommes des conseillers, lui avait dit immédiatement son grand-père, et Régis avait pensé : *Je regrette que Kennard ne soit plus là.*

Danvan Hastur avait peu de *laran*, mais assez pour recevoir cette pensée. Il dit avec bonté :

— Moi aussi, mon garçon, mais il faudra te débrouiller sans lui. L'homme le plus fort des Comyn est le Seigneur Ardaïs, et il a toujours été ton ami ; il était ton maître d'armes chez les cadets. Si tu as la moindre sagesse, tu le nommeras conseiller parmi les premiers.

Oui. Je suppose que Dyan est mon ami. En tout cas, je préfère l'avoir comme ami que comme ennemi, pensa Régis. Il répéta quelque chose d'approchant à Danilo quand ils furent seuls, ajoutant :

— J'espère que tu ne vois pas d'inconvénients à être écuyer d'un prince, Dani ?

Dix jours plus tôt, Danilo aurait pris cela à la plaisanterie. Maintenant, il regarda Régis avec sérieux et dit :

— Tu sais que je ferai tout ce que je pourrai pour toi. Je regrette seulement que les choses en soient arrivées là. Je sais que tu n'as jamais désiré cette charge.

— J'ai demandé à grand-père d'organiser les funérailles d'État de Derik et... et Linnell, dit sombrement Régis. Mon devoir, c'est de m'occuper des vivants. Je suppose que Gabriel et ses hommes n'ont pas pu retrouver Kadarin – la Force Spatiale non plus ?

— Non, mais il y a des émeutes en ville, parce que la Force Spatiale s'est mise à fouiller les quartiers ténébrans, dit Danilo. Si tu ne leur ordonnes pas d'en sortir, il y aura la guerre civile.

— L'important c'est de trouver Kadarin, protesta Régis.

Mais Danilo secoua la tête.

— L'important pour le moment, c'est la paix à Thendara, Régis, et tu le sais aussi bien que moi. Dis à Lawton de rappeler ses chiens, ou Gabriel ne pourra plus contenir les Gardes. S'ils ont rendu Thendara trop dangereuse pour Kadarin pendant quelques décades, tant mieux – s'il ne peut pas mettre le nez dehors sans se faire arrêter par un Garde ou un homme de la Force Spatiale, il ne pourra pas nuire. Mais il faut faire sortir ces Terriens de la Vieille Ville, ou, je te le dis, ce sera la guerre !

Régis dit en soupirant :

— Il me semble que Ténébrans et Terriens devraient être capables d'unir leurs forces contre un ennemi commun, comme nous l'avons fait lors de la dernière épidémie de la fièvre des Hommes des Routes et des Arbres. Quelques soldats terriens à la recherche de Kadarin ne font de mal à personne...

— Mais ils sont là, contesta Danilo, et la population de Thendara ne veut pas d'eux !

Régis trouvait toujours que la première priorité était d'arrêter Kadarin, afin d'écarter la menace qu'il essaie une fois de plus d'évoquer Sharra. Il savait pourtant aussi que Danilo disait vrai.

— Je suppose que je devrais présenter une requête personnelle au Légat, dit-il avec lassitude, mais il faut que je reste ici pour régler les affaires courantes. Grand-père...

Il se tut, sachant que Danilo suivait la pensée qu'il ne se résignait pas à exprimer tout haut.

Grand-Père a vieilli du jour au lendemain ; je l'ai toujours connu très

vieux, mais jusqu'à cette Fête, il ne paraissait pas son âge.

— Peut-être a-t-il porté cette charge si longtemps parce qu'il savait que Derik ne pouvait pas gouverner à sa place s'il renonçait à la Régence, dit doucement Danilo. Mais maintenant, il te fait confiance pour diriger les Comyn à sa place.

Régis baissa la tête, comme accablé d'un nouveau fardeau. J'ai toujours su que ce jour viendrait ; je souhaitais que mon grand-père ne me traite pas comme un enfant ; et maintenant qu'il me traite en homme, j'ai peur d'assumer des devoirs d'adulte et de commander à moi-même et aux autres. Maintenant, c'était à lui de prendre une décision. Il dit :

— Adresse un message au Légat, lui demandant comme une faveur personnelle à mon égard – souligne bien ce point, Dani, *une faveur personnelle à mon égard* – de retirer ses hommes de la Vieille Ville, et de limiter leurs recherches à la Cité du Commerce. Ou mieux, écris et je signerai, et je ferai porter le billet par le messager le plus prestigieux que je pourrai trouver.

Danilo dit, avec un sourire hésitant :

— Nous n'avions jamais pensé à ça quand nous étions à Nevarsin et que j'avais une plus belle écriture que la tienne. Maintenant, tu peux me garder près de toi comme secrétaire particulier.

Régis savait, ce que Danilo voulait dire sans l'exprimer en paroles. En sa qualité d'Héritier d'Hastur, Régis avait toujours vécu sous l'œil du public. Mais il avait fait son devoir pour assurer des Héritiers au Domaine, et pour le reste, il s'était toujours dit farouchement : *je ne suis pas le premier des Domaines à aimer les hommes !* Mais maintenant, en tant que Prince des Comyn, sa vie publique allait prendre encore plus d'importance. Des siècles plus tôt, les fils d'Hastur avaient séparé les Domaines d'Hastur et d'Elhalyn, attribuant à ceux-ci, avec la couronne, toutes les fonctions publiques et cérémonielles.

— Une couronne au bout d'un bâton, voilà ce qu'ils veulent, dit-il sombrement. Quelque chose qu'ils peuvent suspendre au marché et saluer en passant !

Il pensa sans le dire, que les Domaines n'avaient pas eu de Roi pendant les vingt-deux ans qu'avait durés la Régence, depuis le jour où le Prince Derik encore nourrisson avait perdu son père, et les Domaines ne s'en étaient pas plus mal portés.

— Nous ferions bien de veiller à ce qu'il reste des Domaines à gouverner, dit-il quand le message fut écrit. Derik n'est peut-être pas le seul qui soit mort. Et qui portera ce message ?

— Lerrys ? suggéra Danilo. Il connaît personnellement le Légat...

Régis secoua la tête.

— Lerrys sympathise trop avec les Terriens – je ne suis pas certain qu'il remettrait le message, dit-il. Selon Lerrys, les Terriens ont tous

les droits d'être là puisque nous sommes une colonie terrienne. Merryll ?

— J'aurais peur qu'il ne garde pas son sang-froid, dit vivement Danilo.

— J'enverrais bien Lew Alton, dit Régis avec hésitation, mais il a été blessé à la Fête...

Et il est personnellement concerné par cette affaire de Sharra...

— Danilo, et si je demandais au Seigneur Ardaïs de...

— Je crois qu'il serait très satisfait de porter un message au Légat, dit Danilo, car il sait ce qui se passera si des Terriens en uniforme continuent à déambuler dans la ville, et il est grand ami de l'ordre.

— Je ne lui ordonnerai pas d'y aller, dit Régis. Je sais qu'il n'aime pas se trouver parmi des Terriens, mais il acceptera peut-être si je le lui demande en ma qualité de Seigneur Elhalyn...

Et de nouveau, le tragique de la situation le frappa ; Derik était plus âgé que lui, et pourtant Derik était mort sans même un fils *nedesto* pour perpétuer son nom. Il aimait Linnell et attendait leur mariage, pour que Linnell porte son Héritier, et maintenant, ils étaient morts tous les deux.

Moi, je ne me suis jamais beaucoup intéressé aux femmes. Et j'ai deux fils et une fille, car je n'avais pas de scrupules à me servir d'une femme à cette fin. Dieux, quelle ironie !

Pourtant, je ne partagerai mon trône avec aucune femme, du moins pendant un certain temps, tant que je n'en aurai pas trouvé une avec qui je puisse agréablement partager ma vie.

— Je vais aller moi-même le demander à Dyan, dit-il, regardant le soleil qui montait dans le ciel, et réalisant soudain qu'il ne s'était pas couché et qu'il avait sommeil.

— Il doit dormir encore, mais je pense qu'il ne m'en voudra pas, étant donné la mission.

Mais il n'y avait que les serviteurs aux appartements Ardaïs, et l'un d'eux dit à Danilo que le Seigneur Ardaïs était sorti de bonne heure.

— Sais-tu où il est ?

— Par les enfers de Zandru, non, Seigneur ! Croyez-vous que le Seigneur Ardaïs me tienne au courant de ses allées et venues ?

— C'est fâcheux ! Maintenant, je vais être obligé de le chercher dans tout le Château, dit Régis, se demandant si Dyan était allé au Hall de la Garde pour voir si, officier d'expérience, il pouvait être d'une aide quelconque pour Gabriel, ou s'il avait quitté le bal de bonne heure pour des raisons personnelles et était encore au lit quelque part avec un nouveau favori.

Dans ce cas, il ignorait peut-être encore les morts survenues parmi les Comyn !

Est-ce seulement la veille qu'il discutait de cette même possibilité – envoyer la Force Spatiale dans la Vieille Ville pour rechercher Kadarin ? Il s'était déclaré contre, mais Lawton avait l'autorité de passer outre, et maintenant que Kadarin avait reparu chez les Comyn, essayant de rétablir sa domination sur Lew... avait-il le droit d'empêcher Lawton de trouver cet homme recherché pour meurtre et autres crimes, à la fois par les Terriens et les Ténébrans ?

— Gabriel saura peut-être où il est, dit-il. Et il y a des Gardes aux portes des appartements Aldaran ; ils pourront peut-être nous dire où est Gabriel – au Hall de la Garde, ou dehors, à la chasse à l'homme !

Les appartements Aldaran du Château Comyn étaient restés vides aussi loin que remontât le souvenir de Régis ; ils étaient situés dans une aile où Régis n'était encore jamais allé. Deux gardes étaient postés devant la porte verrouillée de l'extérieur. Ils saluèrent Régis, qui leur rendit poliment leur salut.

— Darren, Ruyven – il faut que je parle à mon beau-frère. Savez-vous si *Dom* Gabriel est au Hall de la Garde ou en ville ? Je cherche aussi à localiser le Seigneur Ardaïs...

— Oh, je peux vous dire où est le Seigneur Ardaïs, Seigneur, dit le Garde Ruyven. Ici même, en conférence avec le Seigneur Aldaran.

Régis fronça les sourcils et dit :

— J'ai entendu moi-même le Capitaine Lanart-Hastur interdire toute visite au Seigneur Aldaran...

— Je ne sais pas, Seigneur, je n'ai pris mon tour de garde qu'à l'aube, dit Ruyven, et d'ailleurs...

Il ne termina pas et s'absorba dans la contemplation de ses bottes, mais Régis savait parfaitement ce qu'il pensait : comment pouvait-il donner des ordres à un Seigneur Comyn, qui, de plus, avait été son officier supérieur pendant des années ?

— Ça ne fait rien, Ruyven, dit-il, mais il faudra nous laisser entrer nous aussi pour le voir.

Quand Régis était petit, ces appartements vides l'intriguaient. En entrant, il remarqua une odeur de renfermé et de moisi qui semblait émaner des murs et des tapisseries ornées de l'aigle à deux têtes des Aldaran. Ils trouvèrent Beltran dans la salle d'audience ; on lui avait apporté son déjeuner et, un plateau posé sur les genoux, il mangeait du porridge et du pain aux noix. Dyan, assis non loin de lui dans un fauteuil, buvait une boisson chaude.

Il leva des yeux interrogateurs sur ses cadets, mais Beltran leur fit un grand sourire. Régis avait oublié comme il ressemblait à Lew en dépit de ses cicatrices.

— Eh bien, Régis, nous voilà enfin quittes, dit-il. Tu es venu chez moi en qualité de parent et je t'ai emprisonné – et maintenant je viens à toi en parent et tu m'emprisonnes. Il est normal, je suppose, que tu

aies ta revanche.

Ça ressemblait bien à Beltran, se dit Régis, de le mettre immédiatement sur la défensive. Il dit avec raideur :

— Je voudrais vous parler en particulier, Seigneur Ardaïs.

Pas question de discuter d'affaires Comyn en présence de Beltran !

— Le Seigneur Aldaran fait partie intégrante des Comyn, lui rappela Dyan.

— Pas en ce qui concerne cette affaire, dit froidement Régis. Savez-vous, Seigneur Ardaïs, que le Prince Derik est mort cette nuit ?

— Bon débarras, dit Dyan.

— Mon père ! protesta Danilo, et Dyan se tourna vers lui et dit avec véhémence :

— Par les enfers de Zandru, comment peux-tu être si hypocrite ? Nous savons tous que Derik était un débile, tout aussi fait pour gouverner que mon fils qui n'a que trois ans ! Maintenant, peut-être que les Comyn seront gouvernés avec fermeté et que nous pourrons parler aux Terriens comme ils le méritent !

— C'est à moi qu'il appartiendra de conférer avec les Terriens, Seigneur Dyan, dit Régis avec raideur. C'est pour cela que je suis ici. Je souhaiterais que vous soyez mon ambassadeur pour leur porter un message...

Dyan l'interrompit avec emportement :

— Il n'y a qu'un seul message que je porterai aux Terriens, Seigneur Régis, et, en votre qualité d'Hastur, vous en connaissez parfaitement le contenu : *dehors !* Hors de notre monde, de notre planète, et emportez votre Empire avec vous !

Seigneur de la Lumière ! C'est encore pire que je ne le craignais !

— Nous avons fait un pas dans la bonne direction, vous et moi, Régis, quand nous avons détruit les armes terriennes, reprit Dyan avec véhémence. Maintenant, ayons le courage de faire suivre ce premier message d'un autre encore plus fort, concernant cette fois Thendara !

Croit-il vraiment que j'ai détruit les armes de Beltran pour transmettre un message aux Terriens ?

— Seigneur Dyan, ce n'est pas le lieu de discuter de la politique à long terme des Comyn. Pour le moment, le Légat a envoyé la Force Spatiale dans la cité ; je lui ai écrit une requête officielle pour qu'il retire ses hommes, afin que les Gardes puissent faire leur devoir et arrêter un criminel recherché, meurtrier de surcroît – à moins que vous ignoriez que l'attaque de Kadarin hier soir a coûté la vie au Prince Derik et à Linnell, et a bien failli tuer Lew Alton ?

— Ce ne serait pas une grande perte, dit froidement Dyan. Derik disparu, nous avons l'occasion de montrer notre force. Votre grand-père a trop longtemps joué le double jeu, Régis, et les Alton l'ont

toujours soutenu. Il est temps de faire savoir aux Terriens ce que nous – pensons, et maintenant que nous avons Beltran de notre côté, nous pouvons leur transmettre un message plus puissant qu'aucun autre...

Régis réalisa qu'il aurait dû prévoir cela depuis longtemps. Il dit en un murmure – sa voix s'étranglant dans sa gorge :

— Mon cousin, conseillez-vous sérieusement que nous utilisions *Sharra* contre les Terriens ?

— Ce n'est pas un conseil, c'est un fait. Ceux qui ne seront pas avec nous, dit Dyan, avec un regard dur et sans équivoque à Régis, sont des traîtres aux Comyn et devront être réduits au silence, dans l'intérêt de notre monde et de la survie de Ténébreuse ! Par les enfers de Zandru, Régis, ne comprenez-vous pas que c'est la seule chance que Ténébreuse survive sans devenir ce qu'ils nous croient – simplement une colonie de plus pour Terra ?

— L'existence des Comyn, dit doucement Régis, essayant de dissimuler l'horreur qu'il ressentait, est basée sur le Pacte. L'utilisation de *Sharra* en tant qu'arme contrevient au Pacte...

— Et pendant que vous observerez ce maudit Pacte, dit Dyan d'un ton farouche, ils nous circonvieront, ils nous enterreront. Nous sommes comme des agneaux devant une meute de loups – et vous restez tranquillement à bêler pendant que les loups ouvrent leurs mâchoires ! Croyez-vous vraiment que nous pouvons combattre l'Empire avec nos épées et à peine six douzaines de Gardes ?

— Pourquoi présumez-vous que nous devons combattre l'Empire ?

— Régis, je n'arrive pas à croire que vous, un Hastur, puissiez parler ainsi ! Allez-vous docilement nous livrer aux Terriens ?

— Bien sûr que non, dit Régis, mais il n'y a pas eu de véritable guerre sur notre monde depuis des générations. Mon père est mort, tué par des armes terriennes au cours d'une guerre illégale...

— N'est-ce pas une raison suffisante pour les chasser de notre monde ?

Régis prit une profonde inspiration et serra les poings pour garder son calme et ne pas hurler son désaccord. Il se demanda si Dyan était devenu fou ou s'il croyait vraiment ce qu'il disait. Dyan le regarda et son visage s'adoucit un peu. Il dit :

— Vous n'avez pas dormi et il s'est passé beaucoup de choses cette nuit. Ce n'est ni le temps ni le lieu de discuter de ce que nous devons faire à propos des Terriens. Avez-vous mangé quelque chose depuis hier soir ?

Régis secoua la tête et Beltran dit :

— Asseyez-vous et déjeunez avec nous. Nous discuterons politique plus tard. Rogan, ajouta-t-il, faisant signe à son serviteur, des

plateaux pour le Seigneur Hastur et le Seigneur Danilo.

Avant qu'ils aient eu le temps de le réaliser, ils étaient assis devant une table et on leur servait du porridge et du lapin cornu rôti. Régis n'avait pas faim, mais il savait qu'après la bataille de la veille avec Sharra, ses forces étaient épuisées. Il mangea avidement, tandis que Beltran, mettant toute hostilité de côté, jouait les hôtes aimables.

Les Terriens partis, et une fois débarrassés de leur exemple pernicieux, nous pourrions recommencer à faire observer le Pacte...

Mais si nous nous servons de Sharra contre eux, nous devons lutter, non seulement contre les Terriens présents sur Ténébreuse, mais contre tout l'Empire Terrien et sa multitude de mondes...

Et Sharra n'étant pas maîtrisée se tournera contre ceux qui l'auront utilisée et détruira...

Beltran dit à voix haute :

— Je ne souhaite aucun mal à mon cousin Alton. J'aimerais faire la paix avec lui. Son Don est nécessaire à l'utilisation de Sharra, et il a été entraîné dans une Tour ; son contrôle et sa force constituent le facteur de sécurité dans l'utilisation de Sharra. Pouvez-vous m'arranger une entrevue avec lui afin d'en discuter, Régis ?

— Je crois que ce serait inutile, dit doucement Régis. Je pense qu'il aimerait mieux mourir.

— Alors, ce serait son choix, pas le nôtre, dit durement Dyan. Mais s'il choisit le parti des Terriens, il doit en accepter les conséquences...

— Non, dit Beltran, il est seul à posséder le Don des Alton...

— Non, dit Dyan, il y a un enfant Alton. La fille de Lew.

Beltran écarta cette éventualité du geste.

— Une fillette. C'est un homme qu'il nous faut, et qui possède la force des Alton.

Je dois donc garder le secret. Dyan, non-entraîné dans une Tour, ne connaît pas la nature de son propre Don. Il sait qu'il n'a pas le Don des Ardaïs... il a adopté Danilo parce qu'il a découvert qu'il avait hérité du Don des Ardaïs par l'intermédiaire d'une fille nedesto de son père. Mais il ne sait pas, et ne doit jamais savoir, qu'il possède lui-même le Don des Alton...

Impuissant, Régis considéra Dyan, prenant seulement conscience de ce que Dyan signifiait pour lui. Il connaissait la cruauté de Dyan, et pourtant, il n'avait jamais pu le condamner complètement, sachant quelles passions puissantes l'animaient, sachant que c'était un possédé, désespérément malheureux.

Dyan, c'est moi, moi tel que j'aurais facilement pu devenir. Comment puis-je le condamner ? Mais je ne peux pas lui laisser détruire les Domaines en déchaînant cette folle Guerre Sainte sur les Terriens, même si je dois me résoudre à le tuer...

Hier, contraint par l'amère nécessité, j'ai frappé Lew, qui est pour moi plus qu'un ami, plus qu'un frère. Maintenant, il semble que je doive condamner Dyan, qui n'est rien de pire que ce que j'aurais pu être, à une mort de fou. De quel droit fais-je tout cela ?

Il posa sa fourchette, pensant que l'hospitalité de Beltran allait l'étouffer. Il continua à solidement barricader son esprit, pour que ses deux aînés ne puissent pas recevoir ne serait-ce qu'une bribe de ses pensées.

— Pardonnez-moi, *vai dom'yn*, j'ai à faire ailleurs. Danilo, suis-moi.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Nous reparlerons de cela en temps voulu, Seigneur Dyan, ajouta-t-il avant de sortir.

Il faut que je voie ce qui reste des Comyn après l'attaque d'hier soir. Peut-être ne me reste-t-il rien à gouverner !

RÉCIT DE LEW ALTON

CHAPITRE II

La morne clarté d'un crépuscule rougeâtre s'éteignait quand je m'éveillais, la tête pleine d'élancements douloureux de la blessure que Kadarin m'avait faite, le bras en feu où Régis l'avait tailladé. Immobile, je me demandai un moment si tout n'avait pas été un cauchemar né de la commotion cérébrale. Puis Andres entra, et son visage creusé par la douleur m'apprit que tout était bien réel. Lui aussi aimait Linnell. Il entra, fronçant les sourcils, ôta le bandage de ma tête pour regarder les points de suture, puis inspecta ma blessure au bras.

— Je suppose que vous êtes le seul homme de Ténébreuse à pouvoir revenir d'un bal dans un état pareil, grommela-t-il. Quel genre de bataille a eu lieu, au juste ?

Ainsi donc, il savait seulement que Linnell était morte – il ignorait la monstrueuse apparition de Sharra. J'avais mal au bras, mais la blessure était superficielle. Je serais gêné dans mes mouvements pendant quelques jours, mais je n'en voulais pas à Régis ; il avait fait la seule chose possible pour me soustraire à l'appel de Sharra. Je dis :

— C'est un accident ; il ne voulait pas me faire mal, et le laissai penser ce qu'il voulait. Va me chercher à manger et des vêtements propres. Il faut que je découvre ce qui s'est pass...

— À votre air, vous auriez plutôt besoin de passer une décade au lit, dit-il, bourru.

Puis, ne pouvant plus refouler son inquiétude, il dit durement :

— J'ai déjà perdu deux enfants, mon garçon ! Ne suivez pas le même chemin que Marius et Linnell ! Que se passe-t-il qui ne puisse pas attendre jusqu'à demain ?

Je cédaï et me calmaï. Quelque part dehors, Sharra rageait, supposai-je... mais je saurais si l'un d'eux entraït au Château Comyn (étais-je totalement libéré ? Je n'osais pas regarder ma matrice pour

m'en assurer) et il n'y avait rien à gagner à sortir au-devant des problèmes. Je regardai Andres s'affairer dans la chambre en grommelant, bruit apaisant qui me rappela mon enfance. Quand Marius et moi, galopant ventre à terre, tombions de cheval, nous cassant un doigt ou une omoplate dans notre chute, il grommelait exactement de la même façon.

Marius et moi, nous n'avions jamais eu les chamailleries et les batailles de la plupart des frères ! nous avions une trop grande différence d'âge. Le temps qu'il soit sorti des langes et capable de s'affirmer, j'étais déjà adolescent et engagé dans le corps des cadets. Je commençais seulement à le connaître quand il m'avait été enlevé, mettant entre nous la plus grande distance qui existe. Lui aussi, je l'avais entraîné dans le destin inexorable qui me poursuivait. Mais au moins, il avait eu mort propre, une balle dans la tête, et non la mort dans le feu qui m'attendait.

Car, maintenant que Kadarin était libre et en possession de l'épée de Sharra, je savais comment j'allais mourir, et j'y préparais mon esprit. Le plan d'Ashara, avec l'aide du Don nouveau et surprenant de Régis Hastur, qui semblait avoir un pouvoir sur Sharra, pouvait détruire la matrice de la Déesse ; mais je savais parfaitement que je serais détruit avec elle.

Eh bien, c'était ce qui m'attendait depuis tant d'années, ce qui m'avait ramené sur Ténébreuse au moment prédéterminé, vers la mort prédestinée que j'aurais dû partager avec Marjorie.

Nous avons projeté notre mort... Je me remémorai cette matinée au Château Aldaran quand, otages des destructions que Sharra répandait dans toute la région et sur l'astroport terrien de Caer Donn, on m'avait tiré du sommeil de drogué qui me maintenait passif et prisonnier, complice de ces destructions par l'énergie que je déversais en Sharra. Je n'avais jamais su pourquoi on m'avait laissé reprendre conscience ; ce n'était certainement pas à cause d'un reste de tendresse de Kadarin à notre égard. Mais Marjorie et moi étions préparés à mourir... savions que nous devions périr en refermant la porte menant au monde de Sharra. Et ainsi, elle et moi, ensemble, avions refermé cette porte...

Mais alors, faisant appel à toute la puissance de cette matrice, j'avais réussi à nous transporter corporellement, avec l'Épée – les Terriens nomment cela téléportation, chose que je n'avais jamais faite avant et n'ai jamais refaite depuis – à Arilinn, où Marjorie était morte de ses terribles brûlures, et moi...

... J'avais survécu, ou quelque partie de moi avait survécu, et je me méprisais depuis parce que je ne l'avais pas suivie dans la mort. Maintenant, je savais pourquoi j'avais été épargné. Kadarin et Thyra vivaient encore, ils avaient repris possession de la matrice et allaient

ravager Ténébreuse de ses feux. Cette fois, il n'y aurait pas de quartiers ; et quand Sharra serait détruite, aucun d'entre nous ne vivrait encore. Je devais donc mettre de l'ordre dans mes affaires.

Je rappelai Andres et dis :

— Où est la petite fille ?

— Relia – c'est l'aide-cuisinière – s'est occupée d'elle aujourd'hui et l'a couchée dans la chambre qu'occupait Marius quand il était petit, dit Andres.

— Si je survivais, je pourrais peut-être l'emmener à Armida, dis-je. Mais s'il devait m'arriver quelque chose – non, mon père adoptif, écoute – rien n'est certain en cette vie. Maintenant que mon père et mon frère nous ont quittés... tu nous sers fidèlement depuis un quart de siècle... Si quelque chose m'arrivait, quitterais-tu Ténébreuse ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé, dit le vieillard. Je suis venu avec *Dom* Kennard quand nous étions jeunes tous les deux, et je suis content de ma vie ; mais je retournerai peut-être sur Terra pour mourir.

Il ajouta, avec un sourire sans joie :

— Je me suis parfois demandé quel effet cela me ferait de me retrouver sous mon ciel bleu, avec une lune telle que doit être une lune, et non pas ces petites choses.

Il montra par la fenêtre le pâle visage de Liriel, scintillant de reflets verts comme une gemme à travers de l'eau.

— Apporte-moi de quoi écrire.

Quand il se fut exécuté, je remplis une page de ma bonne main, pliai la feuille et la scellai.

— Je ne peux pas te laisser Armida, dis-je. Je suppose qu'après moi, elle reviendra à Gabriel ; elle fait partie du Domaine Alton. Je te la laisserais si je pouvais, crois-moi. Mais si tu portes cette feuille au Légat Terrien, il te donnera un passage pour Terra. Plutôt que de confier Marja à la femme de Gabriel, j'aimerais mieux te la laisser en tutelle.

Domna Javanne ne m'avait jamais aimé ; sans aucun doute, elle ferait l'impossible pour un parent de Gabriel, mais ce serait au mieux par devoir ; Andres, au moins, aimerait ma fille, par amour pour mon père et pour Linnell sinon par amour pour moi.

— Ma mère, et mon père après elle, ont acheté des propriétés sur Terra ; je te les lègue.

Il battit des paupières pour refouler ses larmes, mais dit simplement :

— Dieu me préserve d'avoir à m'en servir, *vai dom*. Mais je ferai de mon mieux pour la petite s'il arrivait quelque chose. Vous savez que je donnerais ma vie pour elle.

— Ce sera peut-être nécessaire, dis-je gravement.

Je ne savais pas pourquoi, mais mon sang se glaça dans mes veines, un frisson glacé me parcourut, et, un instant, aux lueurs mourantes du jour qui coloraient d'écarlate toute la chambre, j'eus l'impression de voir du sang autour de moi. *Etait-ce donc le lieu de ma mort ?* Cela ne dura qu'un instant, puis disparut.

Andres alla à la fenêtre et ferma brusquement les rideaux.

— Le soleil sanglant ! dit-il, comme prononçant une malédiction.

Puis, sans le regarder, il fourra dans sa poche le papier que je lui avais donné et sortit.

Voilà une chose réglée. Il ne restait plus qu'à affronter Sharra. Eh bien, elle viendrait quand elle voudrait. Demain, nous irions à Hali, Kathie et moi, nous emparer de l'Epée d'Aldones pour anéantir Sharra, et notre plan réussirait ou échouerait. Mais dans l'un et l'autre cas, je ne serais sans doute pas là pour voir un nouveau coucher de soleil. Ma blessure au front me mettait la tête en feu. Nouvelle cicatrice pour compléter celles que Kadarin m'avait faites... eh bien, comme dit le proverbe, au ciel, les morts sont trop heureux pour se soucier si leur cadavre fut beau ou laid, et ceux qui sont en enfer trop malheureux pour s'en inquiéter ! Moi, je n'avais jamais cru ni au ciel ni à l'enfer ; la mort n'était pour moi qu'un néant éternel.

Pourtant, il me semblait encore entendre les dernières paroles de mon père directement dans mon esprit : *Retourne sur Ténébreuse lutter pour les droits de ton frère et les tiens ! C'est ma dernière volonté...* Et puis, juste au moment où la vie le quittait, son dernier cri de joie et de tendresse :

Yllana ! Ma bien-aimée...

En ses derniers instants, avait-il vu quelque chose au-delà de cette vie, ma mère à demi oubliée qui l'attendait au seuil d'une autre vie ? Les *cristoforos* le croient ; je sais que Marjorie y croyait, Marjorie m'attendrait-elle, au-delà des feux de Sharra ? Je ne pouvais pas, je n'osais pas y penser. Et s'il en était ainsi – je souris à part moi, avec quelque amertume – que ferions-nous quand Dio nous rejoindrait ? Mais elle avait renoncé à ses droits sur moi... si l'amour était le critère de ces réunions, peut-être rechercherait-elle Lerrys, une fois franchies les portes de la mort. Et qu'advenait-il des maris et des femmes qui se haïssaient, mariés par devoir, intérêt ou politique, de sorte que leur vie conjugale avait été un enfer et la mort une bienheureuse délivrance ? Un dieu sensé ou juste exigerait-il qu'ils restent liés aussi dans l'après-vie ? J'écartai ces sottises de mon esprit, et, malgré les élancements de ma tête et la douleur de mon bras, essayai de m'endormir.

La lumière verdâtre de la lune passait par la fente des rideaux, éclairant mon lit d'une lumière froide, qui rafraîchirait ma fièvre... bruit de pas, froufrou, murmure.

— Lew, tu dors ?

— Qui est là ?

Le clair de lune brilla sur des cheveux blonds, et Dio, pâle comme Liriel, se dressa près de mon lit. Se retournant, elle rouvrit les rideaux qu'Andres avait fermés ; les lunes parurent derrière la fenêtre et leur lumière inonda la chambre.

Cette froide clarté sembla rafraîchir mon visage fiévreux. Je me demandai même, avec indifférence, si je m'étais endormi et si je rêvais qu'elle était là ; elle était si immobile, si muette. Elle avait les yeux rouges et gonflés.

— Lew, tu as le visage brûlant, murmura-t-elle.

Une minute plus tard, elle me posa quelque chose de froid sur le front.

— Pourquoi t'a-t-on laissé tout seul comme ça ?

— Ça va, Dio, dis-je. Que se passe-t-il ?

— Lerrys est parti, murmura-t-elle, parti chez les Terriens où il a pris un astronef, en jurant de ne jamais revenir... Il a essayé de m'emmener avec lui... il a essayé de me forcer, mais cette fois, j'ai refusé... il dit que rester ici, c'est la mort assurée avec ce qui attend les Comyn...

— Tu aurais dû partir avec lui, dis-je, maussade.

Je ne pouvais plus protéger Dio ni m'occuper d'elle, maintenant, avec Sharra qui rageait, et Kadarin qui rôdait comme une bête sauvage, Thyra à son côté, prêt à m'entraîner de nouveau en enfer...

— Je ne partirai pas alors que d'autres doivent rester et combattre. Je ne suis pas si lâche... dit-elle, mais elle pleurait. S'il pense vraiment que nous faisons partie de l'Empire, il aurait dû rester et lutter pour ça...

— Lerrys n'a jamais été un lutteur, dis-je.

Moi non plus, d'ailleurs, mais je n'avais pas eu le choix ; j'avais déjà perdu ma vie. Pour le moment, je n'avais rien de réconfortant à dire à Dio.

— Ce n'est pas ton combat non plus, Dio. Tu n'aurais pas dû être entraîné dans cette affaire. Tu peux refaire ta vie ailleurs. Il n'est pas trop tard.

Lerrys était Ridenow, et donc hypersensible ; le Don des Ridenow avait été introduit dans leur lignée pendant les Ages du Chaos, pour détecter les horreurs venues d'autres dimensions ; Don devenu obsolète, maintenant que les Comyn avaient cessé d'explorer l'espace et le temps comme, selon la légende, ils le faisaient à la grande époque des Tours. Tels les oiseaux en cage qu'on amène sur le front du feu lors des incendies de forêts, pour prévenir du moment où les fumées et les gaz délétères deviennent trop dangereux pour les êtres vivants – car l'oiseau mourra asphyxié avant que l'homme ne prenne conscience

du danger – tels les Ridenow servaient à avertir les Comyn moins sensibles de la présence de forces intolérables. Je ne m'étonnais pas qu'il eût fui Ténébreuse...

Je regrette seulement de ne pas pouvoir en faire autant !

— Dio, tu ne devrais pas être là, à cette heure...

— Ça m'est bien égal, dit-elle, d'une voix étranglée par les larmes. Ne me renvoie pas, Lew. Je ne... je ne... je ne te demande rien, mais laisse-moi rester avec toi cette nuit...

Elle s'allongea près de moi, sa tête bouclée sur mon épaule, et chaque fois que je l'embrassais mes baisers avaient un goût de sel. Je réalisai soudain que, si j'avais changé, Dio avait changé au moins autant que moi. La tragédie de cette chose qui aurait dû être notre fils était aussi sa tragédie ; davantage la sienne que la mienne, même, car elle l'avait porté dans son sein pendant des mois ; pourtant, je m'étais laissé aveugler par mon propre chagrin, sans penser au sien. Elle était arrivée dans ma vie quand je croyais que tout était fini pour moi, elle m'avait donné un an de bonheur, et je lui devais de me rappeler ce bonheur avant l'horreur et la tragédie qui y avaient mis fin.

Je murmurai, l'étreignant étroitement contre moi :

— Je regrette que ça n'ait pas été différent. Je voudrais... t'avoir donné davantage.

Elle embrassa ma joue couturée avec une tendresse qui nous rapprocha plus que la passion la plus débridée.

— N'y pense plus, Lew, dit-elle dans l'obscurité. Je sais. Dors, mon amour, tu es blessé et fatigué.

Au bout d'un moment, je sentis qu'elle s'était endormie dans mes bras, mais je continuai à veiller, les yeux brûlants de regret. J'avais brûlé pour Marjorie de tous les feux du premier amour, tout passion et désir ; nous n'avions jamais su ce que notre couple serait devenu par la suite, car nous n'avions pas eu le temps. Mais Dio était venue à moi lorsque j'étais un homme, mûri par les épreuves et capable d'un véritable amour. Et je n'avais pas compris, je l'avais laissée partir à la première difficulté. La tragédie partagée aurait dû nous rapprocher, mais je l'avais laissée nous séparer.

Si je vivais, je pourrais essayer de me réconcilier avec Dio, si seulement j'avais le temps de lui faire savoir à quel point je l'aimais...

Mais il est trop tard ; je dois la laisser partir, pour qu'elle ne me pleure pas trop...

Pourtant ce soir, je vais faire comme si la vie devait continuer au-delà du matin, comme si elle et moi et Marja avions la possibilité de trouver notre place dans un monde, quelque part, et comme si les feux de Sharra allaient devenir inoffensifs après la rencontre de l'Epée d'Aldones et du Don des Hastur...

J'avais vaguement conscience que je rêvais déjà, mais je

continuai à tenir Dio endormie dans mes bras jusqu'au moment où, peu avant l'aube, je m'endormis à mon tour.

Le soleil rouge me réveilla, et le bruit d'une porte se refermant quelque part dans les appartements Alton. Dio – était-elle vraiment venue ? Je n'en étais pas sûr ; mais les rideaux qu'elle avait ouverts au clair de lune étaient ouverts au soleil, et il y avait un fin cheveu blond-roux sur l'oreiller. La douleur de mon bras et de ma tête s'était atténuée ; je m'assis, sachant qu'il était temps de passer à l'action.

En revêtant ma tenue d'équitation, je réfléchis. Sans aucun doute, aujourd'hui ou demain, tout ce qui restait des Comyn se rendrait à Hali pour les funérailles officielles de Derik et Linnell. Peut-être vaudrait-il mieux me joindre à eux pour ne pas attirer l'attention, puis m'éclipser discrètement vers le *rhu fead*...

Non. Le temps pressait. Linnell était ma sœur adoptive et je l'aimais, mais je n'avais pas le temps d'attendre pour prononcer des paroles de tendresse et de regret sur sa tombe. Je ne pouvais plus rien faire pour elle, et elle était partie trop loin pour se soucier si j'assistais ou non à ses obsèques. Pour Linnell, je pouvais seulement veiller à ce que la terre qu'elle avait aimée ne fût pas ravagée par les feux de Sharra. Il était peut-être possible, également, de faire quelque chose pour Callina ; Beltran, qui avait fait partie du cercle originel qui avait éveillé Sharra, mourrait sans doute avec nous quand nous refermerions la porte infernale pour la dernière fois. Et alors, Callina serait libre.

Je partis à la recherche de Callina et la trouvai dans la salle où j'avais vu Linnell jouer du *rryl* la veille du jour où nous étions allés à la Tour d'Ashara. Callina était assise devant sa harpe, les mains sur ses genoux, si pâle et immobile que je dus l'appeler deux fois avant qu'elle ne m'entendît ; et alors, elle tourna vers moi un visage mort, froid et distant, si semblable à celui d'Ashara que j'en fus choqué et horrifié. Je la secouai vigoureusement, et finalement la giflai, et la vie et la colère retinrent enfin sur son visage.

— Comment oses-tu ?

— Excuse-moi, Callina – tu étais partie si loin que tu ne m'entendais pas – tu étais en transe...

— Oh non...

Bouche bée de consternation, elle se couvrit vivement la bouche de sa main.

— Oh non, ce n'est pas possible...

Elle déglutit avec effort, refoulant ses larmes.

— J'avais l'impression de ne pas pouvoir porter ma douleur, et il me semblait qu'Ashara pouvait me rendre la paix, me débarrasser de mon chagrin... douleur et remords, parce que si je n'avais pas... pas

utilisé l'écran avec toi, pas trouvé cette... cette Kathie, Linnell serait encore vivante...

— Je ne sais pas, dis-je durement. Impossible de savoir ce qui aurait pu arriver quand Kadarin a tiré... cette épée. Kathie aurait pu mourir à la place de Linnell ; ou elles auraient pu mourir toutes les deux. Dans un cas comme dans l'autre, tu n'as rien à te reprocher. Où est Kathie ?

— Je ne veux pas la voir, dit Callina d'une voix mal assurée. J'ai l'impression... l'impression de voir le fantôme de Linnell... et je ne peux pas le supporter...

Un instant, je craignais qu'elle ne reparte dans sa transe.

— Nous n'avons pas de temps pour ça, Callina ! Nous ne savons pas ce que Beltran ou Kadarin manigancent, dis-je. Nous n'avons pas beaucoup de temps ; tout pourrait recommencer d'un instant à l'autre.

Comment avais-je pu dormir la nuit dernière avec cette menace suspendue au-dessus de nous ? Mais au moins, j'étais maintenant assez fort pour faire ce que j'avais à faire.

— Où est Kathie ?

Callina soupira enfin et me conduisit au lit de Kathie. Allongée à demi nue sur sa couche, elle était éveillée, les yeux baissés sur les dalles, mais elle sursauta à mon entrée, et ramena sur elle une couverture.

— Sortez ! Oh... c'est encore vous ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Pas ce que vous semblez attendre, dis-je, ironique. Je veux que vous vous habilliez pour venir avec nous. Vous savez monter à cheval ?

— Oui, bien sûr. Mais pourquoi...

Je fouillai derrière un panneau, et trouvai quelques vêtements de Linnell. Soudain, à la vue de ces tissus, de ces broderies qui gardaient encore dans leurs plis le parfum de ma sœur adoptive, je fus indigné de les voir encore intacts alors que le cadavre refroidi de Linnell reposait dans la chapelle au côté de celui de son fiancé mort. Je les jetai sur le lit, presque avec colère.

— Ceux-ci feront l'affaire. Enfilez-les.

Je m'assis pour l'attendre, puis, devant son regard courroucé, je me rappelai les tabous de Terra. Je me levai en rougissant ; comment les Terriennes pouvaient-elles être si impudiques à l'extérieur et si pudiques à l'intérieur ?

— J'avais oublié. Appelez-moi quand vous serez prête.

Un son étranglé me fit tourner la tête. L'air impuissant, elle tournait et retournait les vêtements dans ses mains.

— Je n'ai pas la moindre idée de la façon de les enfiler.

— Après ce que vous venez de *penser* de moi, dis-je avec raideur, je ne vais certainement pas vous offrir mon aide.

Elle rougit à son tour.

— Et d'ailleurs, comment voulez-vous que je monte à cheval en jupe longue ?

— Par les enfers de Zandru, mon enfant, que voulez-vous porter d'autre ? C'est la tenue d'équitation de Linnell ; si elle montait avec, vous le pouvez aussi.

Linnell portait ces vêtements pour les funérailles de Marius.

— Je n'ai jamais rien porté de semblable pour monter, et je ne vais pas commencer maintenant, dit-elle avec emportement. Si vous voulez que je monte à cheval, il faudra me donner des vêtements convenables !

— Ces vêtements appartenaient à ma sœur adoptive ; ils sont parfaitement convenables !

— Alors, trouvez-m'en qui soient inconvenants !

J'éclatai de rire. Je ne pus m'en empêcher.

— Je vais voir ce que je peux faire, Kathie.

Les appartements Ridenow étaient presque déserts à cette heure matinale, à part une servante qui lavait les dalles, et je m'en félicitai ; je n'avais aucune envie de rencontrer le Seigneur Edric. Je pensai soudain que Dio et moi, nous nous étions mariés sans la permission du Chef de son Domaine.

Un mariage libre ne peut pas être dissous après que la femme a donné le jour à un enfant, sauf par consentement mutuel.

Mais c'était la loi ténébrane. Dio et moi, nous nous étions mariés sous les lois de l'Empire... pourquoi pensais-je à cela, comme si nous avions encore le temps de revenir en arrière et de réparer ce qui s'était brisé entre nous ? Au moins, je la reverrais une fois. Je demandai à la servante si *Domna* Diotima pouvait me recevoir, et, au bout d'un moment, Dio, en longue robe de chambre de laine, vint me rejoindre dans la grande salle, encore à moitié endormie. Son visage s'éclaira à ma vue, mais je n'avais pas le temps. Je lui dis l'embarras où j'étais, et elle dut comprendre le reste à mon visage et à mes manières.

— Kathie ? Oui, je me rappelle... à l'hôpital, dit-elle. J'ai toujours mes vêtements d'équitation terriens, ceux que je portais sur Vainwal ; ils devraient lui aller.

Elle éclata de rire, puis se ressaisit.

— Je sais que ce n'est pas vraiment drôle. Mais je n'ai pas pu me retenir, en pensant... aucune importance. Je vais aller l'aider à les enfiler.

— Et je vais aller voir si je nous trouve des chevaux, dis-je.

Je descendis vivement, par un vieil escalier peu fréquenté ; au Hall de la Garde. Heureusement, il s'y trouvait un Garde qui m'avait connu dans les cadets.

— Hjalmar, pouvez-vous trouver des chevaux ? Je dois aller à

Hali.

— Certainement, Seigneur. Combien ?

— Trois, dis-je après avoir réfléchi, dont un avec une selle de dame.

Kathie montait peut-être comme Dio, à califourchon et en culottes comme une Amazone Libre, mais certainement pas Callina. Je lui indiquai où les amener, et je remontai trouver Katie, qui portait maintenant la tunique et les culottes de cheval de Dio.

J'étais heureux alors. Mais je ne le savais pas, et maintenant, il est trop tard – maintenant et à jamais.

La porte s'ouvrit brusquement et Régis entra et dit :

— Où allez-vous ? Il vaut mieux que je vienne aussi.

Je secouai la tête.

— Non. Si quelque chose arrivait – si nous ne réussissons pas – tu es le seul ayant la force de combattre Sharra...

— C'est exactement pour ça que je dois venir, dit Régis. Non, laisse les femmes ici...

— Kathie doit venir, au moins, dis-je. Nous allons à Hali, au *rhu fead*.

Voyant sa confusion, j'ajoutai :

— Il est possible que Kathie soit la seule personne au monde à pouvoir s'emparer de l'Épée d'Aldones.

Ses yeux se dilatèrent.

— Il y a quelque chose que je devrais savoir... Grand-père m'a dit un jour... non, je ne me rappelle pas, dit-il, plissant le front, consterné. Ce pourrait être important, Lew !

En effet. L'Épée d'Aldones est l'arme ultime contre Sharra. Et dernièrement, Régis semble avoir un curieux pouvoir sur la Déesse.

Mais quoi que ce fût, nous n'avions pas le temps d'attendre qu'il se souvienne.

— Si Dyan te voit, m'avertit Régis, il t'arrêtera. Et Beltran a le droit légal – même si c'est le seul – d'arrêter Callina. Comment allez-vous sortir du Château ?

Je les conduisis aux appartements Alton. Des générations et des générations plus tôt, les Alton avaient dessiné cette partie du Château, et ils y avaient inclus deux passages secrets. Je me demandai pourquoi ils avaient pris cette précaution contre leurs frères Comyn, puis je souris. Ce n'était certainement pas la première fois que les puissants clans Comyn se combattaient entre eux.

Mais ce sera peut-être la dernière.

De force, j'écartai cette idée de mon esprit, et me concentrai pour chercher certains dessins sur le parquet marqueté. Mon père m'avait montré un jour ce passage secret, mais il n'avait pas pris la peine de me montrer les dessins. Je fronçai les sourcils, essayant de sonder,

délicatement, la serrure-matrice menant à l'escalier dérobé.

Quatrième niveau, au moins ! Je commençai à me demander si je devrais aller chercher mon équipement de mécanicien des matrices pour exécuter l'équivalent mental d'un crochetage de serrure. Je déplaçai ma concentration, juste un peu.

... Retourne sur Ténébreuse... lutter pour les droits de ton frère et les tiens...

La voix de mon père ; pourtant, pour la première fois, je ne lui en voulus pas. En ce rapport final qu'il m'avait imposé, j'étais sûr qu'il m'avait transmis certains de ses souvenirs – sinon, comment expliquer l'émotion soudaine qui m'avait saisi en face de Dyan ? Maintenant, les pieds correctement disposés, et, sans réfléchir, je *poussai* contre quelque chose d'invisible.

... jusqu'à la deuxième étoile, de côté, et à travers le labyrinthe...

Mon esprit cherchait le dessin ; à mi-chemin, le souvenir falot qui ne m'appartenait pas s'évanouit, mais j'étais maintenant si possédé par le dessin que je pus remonter tout seul jusqu'au dernier blocage de la serrure. Sous moi, le sol s'inclina ; je sautai de côté au moment où une section du parquet s'enfonça dans le sol, révélant un escalier secret qui descendait.

— Ne restez pas en arrière, dis-je. Je n'ai jamais emprunté ce passage, quoique je l'aie vu ouvert une fois.

Je leur fis signe de s'engager sur l'escalier poussiéreux ; Kathie fronça le nez à l'odeur du moisi, et Callina ramassa ses jupes autour d'elle, mais elles commencèrent à descendre. Régis et Dio nous suivirent. Derrière nous, l'ouverture se referma et le rectangle de lumière disparut.

— Je regrette que mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père n'ait pas pensé à la lumière, dis-je. Il fait aussi noir que dans...

Je réprimai la grossièreté de salle de garde qui me montait aux lèvres, et terminai.

— ... dans les poches de Zandru.

J'entendis Dio pouffer, et je sus qu'elle avait été en rapport avec moi.

— Je peux faire de la lumière si vous voulez, dit doucement Callina.

Kathie poussa un petit cri de frayeur en voyant une boule de feu vert croître dans la paume de Callina et étendre sa phosphorescence sur sa main à six doigts. Je connaissais bien la lumière du surmonde, mais c'était quand même étrange de voir cette luminescence nous guider par les doigts de la Gardienne.

Je descendais bras tendus et mes doigts rencontraient des toiles d'araignée ; une fois, je crus même distinguer des yeux luisants qui nous suivaient dans les ténèbres, mais je fermai mes yeux et mon

esprit à leur présence, et me concentraï sur les marches. Nous nous pressions tant sur les talons de Callina qu'elle fut obligée de nous avertir, d'un ton préoccupé :

— Faites attention de ne pas me toucher.

Une fois, Kathie glissa sur les surfaces étrangement visqueuses, et dégringola une ou deux marches avant que je la rattrape. Ignorant ce qui pouvait s'accrocher aux parois, je suivais le mur de ma main valide, et détectai un tournant à droite ; sans la lumière de Callina, nous aurions continué tout droit et nous serions tombés dans l'abîme – qui sait dans quelles profondeurs ? D'ailleurs, l'un de nous délogea un petit caillou, qui tomba longtemps et finit par frapper le sol, très loin au-dessous de nous. Nous continuâmes ; le sang battait à mes tempes. Par tous les diables, pensai-je, j'espère bien n'avoir jamais à repasser par là. J'aimerais mieux affronter Sharra et la moitié des démons de Zandru.

On descendait, on descendait toujours, et j'avais l'impression que nous avions passé la moitié de la journée à descendre cet escalier et le dédale auquel il nous avait conduit ; mais Callina nous guidait, à petits pas précautionneux, comme sur une piste de danse.

Enfin, le couloir se termina devant une porte lourde et solide. Callina l'effleura de la main et la lumière disparut. Je bataillai contre la barre fermant le battant, mais je ne pus la retirer d'une seule main, et Dio vint m'aider et poussa la porte ; elle s'ouvrit en grinçant, et la lumière assaillit nos yeux dilatés par l'obscurité de ce misérable tunnel. Je plissai les yeux et découvris que nous nous trouvions dans la Rue des Chaudronniers, exactement où j'avais demandé à Hjalmar de nous amener les chevaux. La rue résonnait du bruit des petits marteaux tapant sur le cuivre, et au coin, il y avait un atelier où l'on ferrait les chevaux et réparait les outils de fer, et je vis que Hjalmar s'y trouvait avec les montures.

Il reconnut Callina, malgré sa grossière cape noire – je me demandai si elle l'avait empruntée à une servante ou si elle avait simplement pris la première qui lui était tombée sous la main au quartier des domestiques.

— *Vai*, permettez-moi de vous aider à monter...

Elle l'ignore, se tournant vers moi, et je l'aidai gauchement d'une main, à se mettre en selle. Kathie sauta toute seule sur son cheval, et je me tournai vers Dio.

— Sais-tu où nous sommes ? Comment vas-tu rentrer ?

— Pas par le même chemin, dit-elle avec ferveur. Aucune importance, je trouverai bien ma route.

De la main, elle montra le Château, qui nous dominait de très haut ; nous en étions assez loin.

— Je trouve toujours que je devrais venir avec vous...

Je secouai la tête. Je ne voulais pas entraîner Dio dans cette aventure. Elle me tendit les bras, mais je fis semblant de ne pas les voir. Je ne pouvais pas supporter des adieux, pas maintenant. Je dis à Régis :

— Veille à ce que Dio rentre sans encombre !

Puis je leur tournai le dos à tous deux. Je me mis gauchement en selle et m'éloignai sans regarder en arrière, me concentrant pour guider ma monture dans la rue pavée.

On quitta la Rue des Chaudronniers, on franchit les portes de la ville, sans être remarqués ni reconnus ; on monta la route menant au col. Je baissai les yeux une fois, et je vis sous moi le QG Terrien et le Château Comyn, face à face, séparés par la Vieille Ville et la Cité du Commerce, qui étaient comme des troupes massées autour de deux géants antagonistes.

Ils représentaient mon héritage, tous les deux, et malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à concevoir la bataille proche comme une lutte entre Terriens et Comyn, mais entre Ténébreuse et Ténébreuse, conflit entre ceux qui, pour le service des Comyn, voulaient lâcher les anciens maux sur notre monde, et ceux qui voulaient le protéger de ces mêmes maux.

Je m'étais allié à l'antique malédiction de Sharra. Peu importait que j'aie essayé de refermer la porte ; c'était moi, le premier, qui avais évoqué Sharra, mésusant du *laran* qui était mon héritage, trahissant Arilinn qui m'avait formé à l'usage de ce don. Maintenant, j'allais détruire cette malédiction, même si je devais me détruire avec elle.

Pourtant, pour le moment, respirant l'air glacé tombant du col, le vent chargé de neige qui soufflait des sommets, j'oubliais que c'était peut-être ma dernière chevauchée. Kathie à mes côtés frissonnait, et, ôtant ma cape, je la posai sur ses épaules. Elle protesta :

— Vous allez geler !

Mais j'éclatai de rire et secouai la tête.

— Non, non – vous n'êtes pas habituée au climat ; pour moi, c'est un temps à sortir en bras de chemise ! insistai-je, l'enveloppant dans la cape qu'elle resserra autour d'elle, toujours frissonnante. Je dis :

— Nous allons bientôt passer le col, et il fait plus chaud sur les rives de Hali.

Le soleil rouge approchait de son zénith ; le ciel clair et sans nuages était d'un mauve magnifique ; temps idéal pour la promenade. J'aurais voulu avoir un faucon sur ma selle et être à Armida, en train de chasser des oiseaux pour le dîner. Je regardai Callina qui me sourit, partageant mes rêves, car elle fit le petit geste de lancer un faucon *verrin* vers le ciel. Même Kathie, avec ses boucles brunes, me fit penser aux jours où je chevauchais dans les Monts de Kilghard avec Linnell quand nous étions enfants. Un jour, nous étions allés jusqu'à

Edelweiss, et au retour, mon père nous avait vigoureusement battus ; maintenant, je réalisais que cette effrayante correction s'était réduit à quelques tapes enjouées, et que mon père riait, moins furieux que soulagé que nous ayons échappé aux bandits ou aux banshees. Je me rappelais maintenant qu'il ne nous avait jamais battus très fort. Tout au plus m'avait-il menacé de me priver de dîner et de me laisser coucher dans mes vêtements humides, au lieu de jouir d'un bon bain et d'un bon repas, un jour que je n'avais pas bouchonné mon cheval en rentrant et l'avais confié aux soins d'un palefrenier.

Il avait été dur – je l'avais haï par moments – mais je réalisais seulement, en face de ma propre mort, combien il nous avait aimés et comme nous l'avions déçu. J'ouvris la bouche pour dire : « Linnell, tu te rappelles... », puis je me souvins que Linnell était morte, et que la jeune fille qui chevauchait près de moi, resserrant ma cape autour d'elle du même geste que Linnell, était une étrangère, une Terrienne.

Par-dessus sa tête, je regardai Callina. Celle-là était réelle, elle était tout le passé d'Arilinn, elle était l'époque où j'étais heureux et où je faisais un travail que j'aimais à la Tour. Le bracelet de cuivre qu'elle portait au poignet, signe de son mariage avec Beltran, était une farce, une obscénité, une incongruité. Je me laissai aller à rêver au jour où je pourrais le lui arracher et le jeter à la tête de Beltran...

Callina était Gardienne, intouchable, au-delà de toute pensée concupiscente... Mais maintenant, elle chevauchait à mon côté, et elle leva la tête vers moi, pâle et souriante. Et je pensai : elle n'est plus Gardienne ; les Comyn l'ont mariée à Beltran comme ils auraient fait saillir une jument, et ils ne pourront pas se plaindre si, devenue veuve (car, tant que je vivrais, Beltran ne l'aurait jamais pour femme), elle se donnait à moi.

Et alors... Armida et les Monts de Kilghard... et notre propre monde qui nous attendait.

Elle me sourit, et, au bout d'un moment, ce sourire me chavira le cœur. Puis je me forçai à revenir à la réalité. L'issue passait par Sharra ; et il était douteux que je sois encore en vie pour voir le soleil se coucher. Mais au moins, Beltran, qui, comme moi, avait été consacré à Sharra, sombrerait avec moi dans les ténèbres. Les yeux de Callina cherchaient toujours les miens, et de nouveau, contre toute raison, je fus heureux.

Maintenant, les pâles rives de Hali s'étendaient au-dessous de nous, avec la longue ligne d'arbres estompée dans la brume. Ici, selon la légende, le Fils d'Aldones était tombé sur la Terre et était resté allongé sur la rive, dont les sables demeuraient scintillants depuis lors... Je regardai le pâle miroitement des sables, sachant que leur brillant venait des roches originelles, mica ou grenat, réduites en poudre par les vagues de la grande mer intérieure qui déferlait ici

longtemps avant que cette planète naisse à la vie. Mais l'émerveillement demeurait ; Hastur avait reposé sur ces rives chatoyantes, et là étaient venus Camilla la Damnée, et la Bienheureuse Cassilda, mère des Comyn, qui l'avait soigné.

Les ombres s'allongeaient ; le jour s'avavançait, et l'une des lunes, la grande Liriel violette, venait de se lever au-dessus du lac, presque pleine. Il nous restait environ deux heures avant le coucher du soleil, et je m'aperçus que l'idée de revenir à Thendara en pleine nuit ne me plaisait pas. Enfin, nous monterions ce poulain quand il serait assez grand pour porter la selle ; pour le moment, notre tâche était d'entrer dans le *rhu fead*, l'antique chapelle qui était le sanctuaire sacré des Comyn.

Elle se dressait devant nous, luisant de toutes ses pierres blanches. Autrefois, il y avait eu une Tour en ce lieu ; elle s'était écroulée pendant les Ages du Chaos, incendiée jusqu'aux fondations par une arme du *laran* auprès de laquelle la matrice de Sharra n'était qu'un jouet d'enfant. Nous arrê tâmes les chevaux au bord du Lac, où des volutes de brumes blanches frangeaient les rives. L'herbe rougeâtre se fit plus rare dans les sables. Je donnai un coup de pied dans une pierre qui sombra lentement dans la surface ouatée.

— Ce n'est pas de l'eau, non ? dit Kathie, bouleversée. Qu'est-ce que c'est ?

Je ne le savais pas. Hali était le plus proche d'une demi-douzaine de lacs nuageux, remplis non d'eau, mais de quelque gaz inerte... il peut même entretenir la vie ; une fois, j'avais marché au fond quelque temps, et j'avais vu d'étranges créatures, ni poissons ni oiseaux, qui nageaient ou volaient dans cette eau-nuage. La légende disait qu'autrefois ces Lacs contenaient de l'eau ordinaire, et que, pendant les Ages du Chaos, un sorcier, travaillant avec le *laran* de cette époque, avait créé ces structures gazeuses, et les étranges oiseaux-poissons mutants qui y nageaient ou volaient... Cela était aussi vraisemblable, pensai-je, que la ballade selon laquelle les larmes de Camilla, tombées dans l'eau, l'avait transformée en brume quand Hastur avait choisi Cassilda pour épouse.

Ce n'était pas le moment de penser à des ballades et à des contes pour enfants !

— Mais... je suis sûrement déjà venue ici... dit Kathie, en proie à la plus grande confusion.

Je secouai la tête.

— Non. Vous avez reçu certains de mes souvenirs, c'est tout.

— Tous ! dit-elle, au bord de l'hystérie.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je, lui tapotant gauchement la main. Venez, suivez-moi.

Deux piliers se dressaient devant nous, entre lesquels chatoyait

une brume multicolore ; le Voile, destiné, comme le Voile d'Arilinn, à interdire l'accès à tout non-Comyn. Si les gênes de Kathie étaient identiques à ceux de Linnell, elle devait pouvoir franchir ce Voile – pourtant le test n'était pas seulement physique, mais mental ; quiconque ne possédait pas un *laran* Comyn... et Kathie était là précisément à cause de son immunité à tout mental Comyn.

— Même bloqué comme il l'est, dis-je à Kathie, votre esprit pourrait être anéanti. Il faut qu'il soit totalement sous la domination du mien.

Je parlais avec une étrange assurance, sachant avec précision ce que je devais faire, mais tout au fond de moi, une partie de mon esprit s'étonnait. Au premier contact mental, elle eut un mouvement de recul, mais je l'avertis :

— Il le faut. Le Voile est une sorte de champ de force réglé sur les esprits Comyn ; seule, vous ne pourriez pas survivre deux secondes.

Je me penchai et la soulevai dans mes bras.

— Moi, je ne crains rien ; laissez-vous aller.

J'établis le contact avec son esprit, l'envahis, forçai sa résistance – me rappelant involontairement comme j'avais craint de faire subir ce traitement à Marius. C'était une forme de viol et j'y répugnais ; mais je me dis que, sans cela, elle n'avait aucune chance de survivre...

La première loi du télépathe est de ne jamais entrer de force dans un esprit...

Mais elle avait consenti, me dis-je, et, sans plus attendre, je surmontai sa dernière résistance et son esprit disparut, totalement recouvert par le mien. Puis je m'avançai dans l'arc-en-ciel frémissant...

Un million de petits picotements m'assaillirent, comme une petite pluie pénétrante... J'étais à l'intérieur, de l'autre côté du Voile. Je remis Kathie sur ses pieds et retirai mon esprit, aussi doucement que je pus, mais elle s'effondra par terre, sans connaissance. Callina s'agenouilla près d'elle, lui frictionna les mains, et, au bout d'un moment, Kathie ouvrit les yeux.

Devant nous s'étendaient de longs couloirs percés de portes et pleins de brume, comme si les nuages du Lac pénétraient aussi le *rhufead* ; je n'aurais pas été surpris d'y voir aussi les mêmes oiseaux-poissons. Ici et là, des niches contenaient des objets si étranges que je ne pouvais pas même en imaginer l'usage ; derrière un arc-en-ciel lumineux, je vis une bière où reposait un corps de femme – cadavre ou effigie de cire – aux longs cheveux roux clair ; il me sembla que ce corps était trop réaliste pour ne pas être vrai, et j'eus l'impression que la poitrine se soulevait et s'abaissait lentement au rythme de la respiration. Pourtant, le chatolement de l'arc-en-ciel restait inchangé ; elle devait dormir là, incorruptible et immuable, depuis des

millénaires. Derrière un autre arc-en-ciel, une épée reposait sur un antique bouclier – mais la garde et le bouclier scintillaient de mille couleurs, et je sus que ce n'était pas une arme ordinaire, mais pas celle que nous cherchions.

Régis aurait dû venir avec nous. Comment reconnaitrai-je l'Epée d'Aldones quand je la verrai ?

— Je la reconnaitrai, dit doucement Callina. Elle est là.

Brusquement, le couloir tourna à angle droit, et déboucha dans une chapelle voûtée ; au fond se dressait quelque chose ressemblant à un autel, surmonté d'une mosaïque représentant la Bienheureuse Cassilda, une fleur-étoile à la main. Dans une niche du mur, chatoyait un autre arc-en-ciel, mais en approchant, je ressentis de petits picotements douloureux, et je sus que c'était un de ces endroits entièrement protégés des Comyn... Le moment était venu de voir si Kathie pouvait toucher ces objets interdits. Curieuse, Callina tendit les mains, qui furent repoussées par une force invisible. Comme si elle entendait mes pensées – et peut-être les entendait-elle – Kathie demanda :

— Vous êtes toujours en contact avec mon esprit ?

— Un peu.

— Sortez. Complètement.

C'était logique ; si le champ de force était réglé pour repousser les Comyn, le moindre contact avec mon esprit pouvait la mettre en danger. Je me retirai totalement, et elle s'avança vivement vers l'arc-en-ciel, le traversa.

Elle disparut dans une brume qui s'assombrissait. Puis des flammes jaillirent vers la voûte – j'aurais voulu lui crier de ne pas avoir peur, que ce n'était qu'une illusion, mais ma voix ne portait pas à travers le champ de force. Une silhouette floue reparut qui traversa le feu ; peut-être ne l'avait-elle pas remarqué.

Puis le tonnerre retentit, roulant à travers la chapelle et secouant le sol comme un tremblement de terre. Kathie repassa l'arc-en-ciel en courant, une épée à la main.

Ainsi, l'Epée d'Aldones était une véritable épée, longue, luisante, mortelle, et d'une trempe si fine que la mienne à côté semblait un jouet de plomb. Dans la garde, isolée par une mince couche de soie, scintillaient des gemmes bleues.

Elle était si semblable à l'Epée de Sharra que je ne pus réprimer un frisson à sa vue. Mais maintenant, l'Epée de Sharra paraissait un faux grossier, une mauvaise copie de l'arme magnifique que j'avais sous les yeux. Elle était protégée par un fourreau de cuir fin, orné d'inscriptions brodées au fil de cuivre.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda Kathie.

Je me penchai pour lire, mais c'étaient des mots en un dialecte *casta* si ancien que je ne les compris pas moi non plus. Callina y jeta un coup d'œil et traduisit :

Cette épée ne sera dégainée que lorsque tout sera terminé pour les enfants d'Hastur, et alors, la déchaînée sera de nouveau liée.

Eh bien, d'une façon ou d'une autre, le monde que nous avions connu arrivait à son terme ; et Sharra était déchaînée. Mais je ne pris pas le risque de dégainer l'épée. Je me rappelai ce qui était arrivé à Linnell quand elle avait été confrontée à sa copie et – j'avais été lié à la matrice de Sharra ; même en ce moment, je ne pensais pas en être libéré, pas entièrement.

Ainsi, nous étions en possession de l'Epée d'Aldones, mais je ne savais toujours pas comment nous en servir. *La déchaînée sera de nouveau liée.* Mais comment ?

Un picotement de puissance, pas déplaisant du tout, remonta dans mon bras, comme si l'épée désirait être dégainée, sortir de son fourreau.

— Non, m'avertit Callina, et je me détendis, expirant lentement et repoussant dans son fourreau l'épée que je n'avais tirée que de quelques pouces.

— Je vais la prendre, dit-elle, et je soupirai de soulagement.

Callina était Gardienne et savait comment manipuler les matrices étranges. Et, alors que l'épée de Sharra n'était que l'écrin d'une grosse et puissante matrice, l'Epée Aldones était – je le sentais sans savoir comment je le savais – elle-même une matrice, dangereuse à manier. Si Callina se sentait capable de prendre ce risque, je n'allais pas discuter.

— C'est fini, dis-je. Sortons.

Le soleil se couchait quand nous sortîmes du *rhu fead*. Les femmes passèrent devant moi ; inutile maintenant que je protège Kathie. Le Voile servait seulement à empêcher *d'entrer* quiconque ne fût pas de sang Comyn. Mes ancêtres des Ages du Chaos n'avaient jamais pensé à interdire la sortie. Je m'attardai un peu en arrière, regrettant de ne pouvoir examiner à loisir toutes ces choses étranges.

Puis Kathie poussa un cri, et je vis luire une lame d'acier aux derniers rayons du soleil. Deux silhouettes, sombres sur le rouge du ciel, se dressèrent, floues, devant mes yeux ; et je reconnus Kadarin, l'épée à la main, et, à son côté, une femme, mince et vibrante comme une flamme noire.

Maintenant, elle ne ressemblait guère à Marjorie, mais je reconnus quand même Thyra. Kathie voulut se blottir contre moi, mais je l'écartai doucement pour affronter mon ennemi juré.

— Que veux-tu ?

Je cherchais à gagner du temps. Kadarin ne pouvait vouloir

qu'une seule chose de moi ; mon sang se glaça à l'horreur de ce souvenir, et, à mon cou, ma matrice se mit à puiser et flamber...

Viens à moi, reviens dans mon feu... et je te délivrerai de ta haine et de ta concupiscence, de toutes tes peurs et angoisses qui brûleront dans mes flammes, déchaînées, brûlantes, brûlantes...

— Alors, on se cache encore derrière les femmes ? dit Kadarin sarcastique. Eh bien, donne-moi ce que porte la Gardienne, et je te laisserai peut-être partir... *si tu peux !*

Rejetant la tête en arrière, il éclata de rire, de cet étrange rire ressemblant au cri du faucon. Il n'avait plus rien d'un homme, ni rien d'humain ; ses yeux pâles étaient froids, presque métalliques, et ses cheveux incolores avaient poussé et volaient au vent autour de sa tête ; les mains posées sur son épée ressemblaient plutôt à des serres qu'à des doigts. Et pourtant, debout, la tête rejetée en arrière, et riant de ce rire de dément, il avait une étrange beauté.

— Pourquoi ne pas te faciliter la vie, Lew ? Tu sais qu'à la fin tu feras ce que nous voulons. Donne-moi ça, dit-il montrant l'Epée d'Aldones, et je laisserai les femmes partir librement. Tu n'auras pas à te reprocher leur mort...

— Plutôt te voir geler dans l'enfer le plus froid de Zandru, espèce de... m'écriai-je, tirant ma dague.

À une époque, j'aurais sans doute pu le vaincre à l'escrime ; maintenant, d'une seule main, et blessé au bras et à la tête, je ne pensais pas avoir une chance. Mais je pouvais au moins le forcer à m'infliger une mort propre.

— Non, attends, Lew, dit doucement Callina. C'est... Kadarin ?

Le ton n'exprimait qu'une aversion infinie, mais pas la moindre peur. Je vis la consternation passer sur le visage de Kadarin, mais il n'était plus assez humain pour réagir à ces paroles. Il dit, affreuse parodie de son ancienne courtoisie :

— Robert Raymond Kadarin, *para servirti, vai dornna*.

Elle leva légèrement l'Epée d'Aldones dans sa main.

— Viens la prendre – si tu peux, dit-elle, la lui tendant d'un air encourageant.

— Callina, non... m'écriai-je.

Même Thyra poussa un cri, mais Kadarin gronda :

— Bluffer ne servira de rien.

Bondissant, il lui arracha l'épée...

Des flammes bleues jaillirent de la main de Callina, et Kadarin fut projeté en arrière, chancelant dans la lueur bleutée ; l'Epée d'Aldones s'enflamma, et retomba entre nous, tandis que Kadarin, assommé et presque inconscient, se relevait péniblement, lâchant une bordée de jurons.

Callina dit doucement :

— Je ne peux plus la prendre maintenant qu'elle a touché Sharra. Kathie...

Lentement, hésitante, elle s'agenouilla et tendit le bras, comme craignant de se voir anéantir par les flammes bleues. Mais sa main se referma sur la poignée sans incident ; peut-être n'était-ce qu'une épée, pour elle. Elle prit une profonde inspiration.

— Laisse-moi, s'écria Thyra.

— Non, oiseau sauvage.

Un instant, à travers l'être monstrueux qu'il était devenu, je revis l'homme que j'avais aimé comme un frère juré, je revis son ancienne tendresse quand il prit doucement Thyra dans ses bras pour la calmer.

— Tu ne peux pas la toucher – mais le petit Alton non plus. Nous faisons match nul. Laissons-les partir. Le moment viendra...

Il me foudroya, toute son humanité disparue.

— Et alors, rien ne te protégera ; qui a été touché par la Déesse aux cheveux de flamme lui appartiendra toujours. Et alors, les enfers mêmes brûleront dans les feux de Sharra...

Dieux du ciel ! Autrefois, cet être avait été un homme et mon ami !

Je n'arrivais même pas à le haïr ; il n'était plus assez humain pour ça.

Il était Sharra, qui avait pris la forme d'un homme, autrefois humain... et il l'avait voulu, il avait abandonné sa volonté à la chose monstrueuse qu'il était devenu !

Je voyais à peine Thyra près de lui, à travers les flammes illusoires qui faisaient rage entre nous...

— Non, s'écria Thyra, non, pas maintenant ! Pas maintenant !

Et les flammes moururent. Je la voyais clairement maintenant ; il n'y avait jamais eu de feu. Elle vint vers moi, mains tendues, frêle femme au squelette d'oiseau. Elle était en tenue d'équitation masculine, mais ses cheveux étaient du même roux flamboyant que ceux de Marjorie, ses yeux d'ambre clair étaient ceux de Marjorie, et elle me regarda avec la même expression moqueuse qu'autrefois. Et je me rappelai que je l'avais aimée, désirée...

Elle dit, rétablissant entre nous le rapport mental presque oublié :

— Qu'as-tu fait de ma fille ? De notre fille ?

Marja ! Un instant, je sentis le contact d'un doux souvenir, Marjorie se transformant en Thyra dans mes bras, flamme vivante, esprit d'enfant...

Thyra était en rapport avec moi et son visage changea.

— Tu l'as donc ?

Je dis doucement :

— Tu ne la désirais pas, Thyra. C'était un tour cruel joué à un homme drogué, et tu mérites toute la souffrance que tu en as ressentie...

Mais j'avais oublié un instant de la surveiller, oublié qu'elle n'était plus rien, que le pion de Kadarin... et en cet instant, un éclair de douleur fulgura dans mon épaule, mon cœur ressentit l'agonie de la mort et je sus que la dague de Thyra venait de me blesser...

Je chancelai sous le choc. Callina me reçut dans ses bras ; à travers ma souffrance et mon désespoir, je pensai : *C'est la fin, et Sharra rage encore. Je suis mort trop tôt, je suis mort...*

La force avec laquelle Callina me soutint m'étonna. Kadarin bondit, écarta Thyra de force.

— Non ! Ce n'est pas comme ça... nous avons encore besoin de lui... ah, qu'as-tu fait, Thyra... tu l'as tué...

Je me sentis défaillir, sombrer dans les ténèbres, avec un bruit affreux puisant dans mes oreilles... était-ce cela, la mort, souffrance et bruit et lumière aveuglante ? Non, c'était un hélicoptère terrien, qui planait au-dessus de nous puis descendait lentement dans une cacophonie de cris et d'appels, et soudain, une voix claire domina les autres :

— Robert Raymon Kadarin, je vous arrête au nom de l'Empire sous inculpation de... Dame, lâchez cette dague ; je tiens un désintégrateur, et je peux vous anéantir sur place. Vous aussi – abaissez cette épée.

À travers la brume qui me brouillait la vue, je distinguai des silhouettes de soldats en uniformes noirs de la Force Spatiale. J'aurais dû savoir qu'ils retrouveraient Kadarin, d'une façon ou d'une autre. Mais avec des armes terriennes, ici, dans les Domaines, je pouvais porter plainte contre eux, pensai-je vaguement, ils n'avaient pas le droit d'être là. Pas comme ça. Pas avec des désintégrateurs hors de la Cité du Commerce. C'est moi qui aurais dû les arrêter, au lieu du contraire.

Puis je sombrai dans des ténèbres semblables à la mort, et je ne ressentis qu'un immense regret pour tout ce que je laissais inachevé. Enfin, même cela disparut.

CHAPITRE III

Dio suivit les chevaux des yeux, et, quand ils tournèrent le coin de la Rue des Chaudronniers, Régis eut l'impression qu'elle pleurait ; elle secoua la tête, et quelques gouttes brillantes s'envolèrent. Elle le regarda, presque avec défi, et dit :

— Eh bien, Seigneur Hastur ?

— J'ai promis de vous ramener à bon port au Château, dit-il en lui offrant son bras.

Elle rit, et ce fut comme l'arc-en-ciel brillant après la pluie.

— Je vous remercie, Seigneur, mais ce n'est pas nécessaire. Je me suis promenée toute seule dans des lieux bien pires que celui-là !

— C'est vrai, vous avez vécu hors planète, dit Régis repris par son ancienne nostalgie, son ancien désir.

Malgré toutes ses souffrances, Lew était plus libre que lui, avec tous les mondes d'un Empire interstellaire à sa disposition. Oh, aller au-delà des cieux étroits de son propre monde, voir les étoiles... Il savait maintenant qu'il ne partirait jamais. Pour le meilleur et pour le pire, sa vie était ici, quelle qu'elle fût, avec une couronne qu'il n'avait pas désirée, et un *laran* si lourd à porter qu'il avait parfois peur d'éclater comme le cocon sous la pression du papillon. Il était Hastur, et il pouvait renoncer à tout le reste, à ses vieux rêves, comme aux toupies et aux ballons de son enfance. Arrivés au bout de la Rue des Chaudronniers, ils tournèrent pour prendre la route menant au Château Comyn, suivis de murmures et d'une foule respectueuse qui commençait à s'attrouper.

— Comyn...

— C'est le Seigneur Hastur lui-même... le Prince...

— Non, sûrement pas, qu'est-ce que ferait quelqu'un comme lui, tout seul dans la rue, sans escorte...

— Mais oui, c'est le Prince Hastur, je l'ai vu le soir de la Fête du Solstice...

Il ne pouvait pas sortir sans provoquer un attroupement. Lew, qui

était un homme marqué et défiguré, ayant sacrifié une main dans les feux de Sharra, était encore plus libre que lui... Si on regardait Lew, c'était par pitié ou curiosité, pas avec cette confiance, cette certitude qu'un Hastur pouvait protéger Ténébreuse de tous les malheurs possibles.

Comme mon laran, c'est trop pour moi... trop pour n'importe quel mortel... il faudrait être un Dieu !

Il ramena un pli de sa cape sur ses cheveux roux, mais ne put s'isoler des émissions mentales de la foule, surprise, émerveillement, curiosité...

Je ne peux pas danser ou me promener dans la rue avec une femme sans qu'on lie son nom au mien...

— Désolé, Dio, dit-il, s'efforçant de plaisanter, mais j'ai bien peur qu'ils ne vous aient déjà désignée pour ma Reine ; dommage d'être obligé de les décevoir. Maintenant, je suppose que je vais être contraint d'expliquer une fois de plus à mon grand-père que je n'ai pas l'intention de vous épouser !

Elle eut un petit sourire ironique.

— Je n'ai aucun désir d'être Reine, dit-elle, et même si vous désiriez m'épouser, je crains que le Seigneur Danvan ne fût scandalisé...

Je me suis avilie en me donnant à d'autres hommes sur Vainwal ; et maintenant, je suis la sœur d'un traître qui a fui Ténébreuse pour se réfugier dans l'Empire...

Il dit avec bonté :

— Je ne savais pas que Lerrys était parti. Mais je ne le blâme pas d'avoir fui, Dio. Je voudrais pouvoir en faire autant.

Au bout d'un moment, il ajouta :

— Et si vous êtes la sœur d'un traître, cela ne fait pas de vous une traîtresse ; et vous avez encore plus de mérite à rester alors que d'autres s'enfuyaient.

Maintenant, ils se trouvaient devant les grilles du Château Comyn ; il vit un Garde le fixer avec insistance, car il arrivait, seul et sans escorte, avec Dame Dio Ridenow, et, sans essayer de lire dans l'esprit de cet homme, il perçut sa stupéfaction ; *le Seigneur Régis, ici et sans même un garde du corps, et accompagné d'une femme...*

... et le plaisir secret qu'il aurait à raconter ça à ses camarades. Eh bien, tout ce que faisait Régis suscitait les commérages ; il en était parfaitement écœuré.

Il traversa la cour, cherchant un mot gentil à dire à Dio avant de la quitter. Il avait trop de problèmes pour les partager avec une femme, même s'il en existait une avec qui il aurait pu partager autre chose qu'un bref moment de plaisir ou de passion. Et brusquement, regardant Dio, son désespoir le bouleversa.

— Qu'y a-t-il, Dio ? demanda-t-il gentiment.

Et tout le désespoir de la jeune femme déferla sur lui.

Il était tellement sûr d'aller à la mort ! Tout ce qu'il voit, c'est sa propre mort... J'aurais voulu aller à la mort avec lui... mais il ne voit que Callina...

L'intensité de sa douleur le pétrifia. Aucune femme ne l'avait jamais aimé ainsi, aucune ne lui avait manifesté autant de fidélité et d'attachement...

Il est parti pour mourir, pour se jeter dans la mort en s'emparant de l'arme contre Sharra...

Régis réalisa qu'il aurait dû accompagner Lew, ou au moins libérer sa matrice comme il l'avait fait pour celle de Rafe. Qu'est-ce qui lui donnait cet étrange pouvoir, non pas sur Sharra, mais sur la Forme de Feu ? Kadarin était quelque part, avec la matrice de Sharra, et Lew pouvait tomber entre ses mains...

Il aurait dû partir avec Lew, ou libérer sa matrice. Ou au moins demander à Callina de le conduire à Ashara, pour que la vieille Gardienne des Comyn lui explique ce Don des Hastur, nouveau et monstrueux pour lui.

Au moins Lew a été entraîné dans une Tour, il connaît ses forces... et ses faiblesses ; il affronte la mort en toute connaissance de cause, pas aveuglé par l'ignorance, comme moi !

À quoi servait d'être Hastur et Seigneur des Comyn s'il ne pouvait même pas connaître les possibilités de ce nouveau *laran* ?

Dio essayait de refouler ses larmes. Une part de lui aurait voulu la rassurer, mais il n'avait aucun réconfort à lui offrir, et d'ailleurs, Dio ne se contenterait pas de vains mensonges ; Ridenow et hypersensible, elle le percerait à jour immédiatement. Il dit doucement :

— Nous allons peut-être tous mourir, Dio. Mais si j'en avais l'occasion, j'aimerais mieux mourir pour empêcher Sharra de détruire Ténébreuse – Comyn et Terriens confondus. Et Lew aussi, je crois ; et il a le droit de choisir sa propre mort... et de faire amende honorable...

— Je suppose.

Elle se tourna vers lui, sans essayer de retenir ses larmes, et il réalisa que c'était sa façon d'accepter l'inévitable.

— C'est étrange ; je le connais si bien ; je connais ses faiblesses, ses tendresses, j'oublie toujours comme il est fort. Il ne se réfugierait jamais chez les Terriens par peur, même si on devait lui brûler son autre main...

— Non, dit Régis, se sentant soudain plus proche d'elle que de sa propre sœur, il ne fuiera jamais.

— Vous non plus, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, souriant à travers ses larmes.

Il est Hastur... et il restera au côté des Comyn... et puis, même chez Dio, la question curieuse et inévitable : je me demande pourquoi il ne s'est jamais marié ? Il pouvait sans aucun doute choisir la femme qu'il voulait... ce n'est sûrement pas vrai qu'il est, comme Lerrys, comme Dyan, un amoureux des hommes ; il a eu des femmes, il a des enfants nedesto...

Puis, Régis sentit chez elle un retour de désespoir : *notre fils, à Lew et à moi, cette chose terrifiante, et je l'ai rejeté... c'était seulement parce que j'étais faible et malade. Je n'avais pas à le blâmer ou à le haïr, mais Lerrys m'a emmenée avant que j'aie pu le lui dire... Miséricordieuse Avarra, il a tant souffert, et je l'ai fait souffrir aussi ; toute cette horreur, alors que j'avais promis qu'il n'aurait jamais à se cacher de moi...*

...et il va mourir en pensant que je l'ai rejeté à cause de cette tragédie...

Soudain, Régis se surprit à envier Lew.

Comme il a été aimé ! Je n'ai jamais su ce que c'était que d'aimer une femme ou d'en être aimé ainsi... et je mourrai sans savoir si je suis capable d'un tel amour...

Oh oui, il avait eu des femmes. Il était capable de soudaines bouffées de passion, capable de les prendre avec un plaisir réciproque ; mais passé cette flambée mutuelle de désir, parfois avant que la femme se sache enceinte, il n'avait que trop conscience de ce qu'elle recherchait chez lui ; plaisir de sa beauté physique, fierté d'avoir attiré l'attention d'un Hastur, intérêt pour le statut et les privilèges qui lui reviendraient si elle portait un enfant Hastur. N'importe laquelle de ses cinq ou six maîtresses l'aurait volontiers épousé pour ce statut ; mais il n'avait jamais rien ressenti pour elles, à part cette brève flambée de désir et de passion ; et un vague dégoût, proche de la révulsion, à l'idée que leurs sentiments pour lui étaient uniquement inspirés par l'orgueil ou la cupidité !

Mais jamais cet amour désintéressé... mourrai-je sans même savoir si je suis capable d'inspirer ce genre d'amour à une femme ? Personne ne m'a jamais aimé ainsi pour moi-même, sauf Danilo, et encore, cela est différent, c'est un amour de camarades, une amitié partagée... et même cela, tous les hommes semblent le mépriser... comme une habitude à abandonner avec l'adolescence... l'avenir ne me réserve-t-il rien de plus ? Pourquoi Lew arrive-t-il à inspirer ce genre d'amour, et pas moi ?

Mais avec la menace suspendue au-dessus d'eux, il n'avait pas le temps de penser à ça. Il se tournait pour prendre congé de Dio quand un hurlement de terreur déchira leurs esprits, un cri inarticulé de désespoir et de frayeur, de panique et de douleur. *Un enfant, un enfant crie d'effroi...* Régis ne savait pas si cette pensée appartenait à lui ou à Dio, mais il sut brusquement qui était cet enfant et, poussant Dio devant lui, il se mit à courir comme un fou vers les appartements Alton.

Marja ! Mais qui pourrait ainsi terrifier cette fillette ?

La porte à double battant des appartements Alton était entrouverte, et oscillait encore sur ses gonds. Le vieil Andres, baignant dans son sang, gisait sur le seuil où on l'avait abattu.

Il a donné sa vie pour elle, comme il l'avait juré... pensa Régis, atterré ; lui aussi avait été élevé et soigné par le vieux *coridom*. Puis il réalisa qu'Andres bougeait encore faiblement, bien qu'incapable de parler. Il s'agenouilla en pleurant près du vieillard, et Andres, rassemblant ses dernières forces, murmura :

— Dom Régis... garçon...

Régis savait qu'Andres ne le voyait pas ; ses yeux mourants étaient déjà vitreux. Il voyait seulement l'enfant de dix ans, pupille de Kennard, ami juré de Lew. Et, dans un dernier sursaut d'énergie, Andres forma une image dans l'esprit de Régis...

Puis l'image disparut, et il n'y eut plus personne de vivant dans la pièce, sauf Régis, accablé de douleur. *Beltran !* Mais par les enfers de Zandru, comment a-t-il pu venir ici, alors que je l'ai quitté, prisonnier dans ses appartements...

La réponse était évidente. Il l'avait laissé avec le Seigneur Dyan, et Dyan était tombé d'accord avec Beltran que Sharra constituait l'arme ultime contre les Terriens... Lew était hors de leur atteinte. Mais un enfant Alton demeurait...

Un enfant Alton demeurait ; et qui possédait le Don, malgré ses cinq ans, et le *laran* de sa maison... et son sang *chieri*. Régis en était malade ; comment pouvait-on s'abaisser à mettre une fillette au service de *Sharra* ? Il avait de bonnes raisons de savoir que Dyan pouvait être cruel et sans scrupules, mais *ça* ?

Il réalisa que, pendant toute cette scène, il n'avait pas cessé d'entendre les cris terrifiés de l'enfant, quelque part dans son esprit, de voir l'embrasement soudain de la Forme de Feu... puis cela disparut, si brusquement que Régis en resta choqué, craignant que Marja ne soit morte de peur, ou ait été réduite au silence par quelque terrifiante cruauté...

Quelle était cette folie ? Autour de lui, un silence de mort régnait dans les appartements Alton, où seuls résonnaient les halètements horrifiés de Dio, debout sur le seuil. Mais quelque part, il entendait une voix qu'il connaissait, ou était-ce, plutôt qu'une voix, un contact télépathique ?

Imbécile, ce n'est rien pour une fillette ! J'ai la force, et je ne suis pas un couard... Je ne suis pas de vos eunuques des Tours, laisse-moi me mettre à cette place, plutôt qu'un autre à qui tu ne peux pas te fier... puis, presque un rire, un rire silencieux et moqueur. *Non, elle n'est pas morte, elle est au-delà de votre atteinte, c'est tout... prends-t'en à un adversaire à ta taille, Beltran !*

— Seigneur de la Lumière ! murmura Régis, en état de choc, comprenant soudain ce qui s'était passé.

Dyan avait *choisi* Sharra, malgré les avertissements ; il s'était jeté volontairement dans ce cauchemar qui avait coûté à Lew sa main et sa raison, qui même en ce moment, paralysait Régis de crainte et d'horreur...

Cela signifie-t-il que Lew est libre ? Non, jamais, jamais, il est toujours lié à Sharra...

— Seigneur Hastur ! Seigneur Régis...

Un serviteur haletant arriva à sa recherche, se figea, consterné, devant le corps du vieux *coridom* gisant par terre.

— Grand Dieu, Seigneur, que s'est-il passé ?

Régis dit, se raccrochant à des réflexes quotidiens :

— Cet homme est mort en défendant son maître – les biens et la fille de son fils adoptif. Il doit avoir des funérailles de héros. Trouvez quelqu'un qui les organisera, voulez-vous ?

Il se releva lentement, les yeux fixés sur le mort et sur les serviteurs assemblés à la porte des appartements Alton. Puis il vit l'homme qui le cherchait.

— Seigneur, le Seigneur Hastur – votre grand-père – il a ordonné...

Confus, l'homme se balançait d'un pied sur l'autre.

— ... il demande que vous veniez le voir...

Régis soupira. Il s'y attendait ; quelles exigences conflictuelles son grand-père allait-il encore lui imposer ? Il vit Dio, sachant qu'on ne pouvait pas lui dissimuler les événements à venir. Elle avait le droit de savoir.

— Venez, dit-il. Lew et moi étions *bredin* autrefois, et cela vous donne aussi des droits sur moi.

Il trouva son grand-père dans la petite salle d'audience des appartements Hastur.

— Aldones soit loué, tu es là ! dit Danvan Hastur. Le Légat Terrien t'a adressé un message personnel concernant un certain Capitaine Scott et l'autorisation d'utiliser des armes terriennes...

Il considéra son petit-fils, et tenta de parler avec son ancienne assurance, mais ce ne fut qu'une parodie pathétique de son autorité passée.

— Je ne sais pas comment tu as fait pour te mettre dans une situation où les Terriens te font aller et venir à leur guise, mais je suppose que c'est ton affaire...

Il est vieux, et je suis le vrai pouvoir des Hastur maintenant, et nous le savons tous les deux, mais il ne l'avouera jamais, pensa Régis. Il répondit à la pensée inexprimée de son grand-père.

— Ne t'inquiète pas, Grand-Père ; je vais m'en occuper.

Soudain, il ressentit une profonde compassion pour le vieillard, qui avait passé tant d'années à maintenir le pouvoir des Comyn sans même le secours du *laran*.

Il a eu tous les problèmes d'un Hastur, sans aucune des récompenses, se dit-il, puis cette pensée le surprit et le choqua. Récompense ? Ce monstrueux *laran* indésiré qui menaçait de le détruire, de sorte qu'il vivait avec la conscience terrible d'un pouvoir dont il n'imaginait même pas les forces ?

Le Don des Hastur ? La malédiction des Hastur, plutôt ! Il avait l'impression que ses bras et ses jambes étaient trop grands pour lui, qu'il marchait entre ciel et terre, ses pieds touchant à peine le sol, et sans savoir pourquoi. Il désirait désespérément avoir Danilo à son côté, mais il n'avait pas le temps d'envoyer un message à son écuyer, et d'ailleurs, si Dyan s'était follement jeté dans le service et la terreur de Sharra, Danilo était Seigneur Ardaïs, car Dyan était pratiquement mort, de même qu'eux tous ; mieux valait laisser Danilo hors de tout ça, si possible. Il dit brusquement au soldat de la Force Spatiale qui lui avait apporté le message :

— Je viens immédiatement.

Dio se retourna pour le suivre, et il lui dit :

— Non, restez ici.

Il ne pouvait pas s'encombrer d'une femme en ce moment, certainement pas alors qu'on avait dénié à Danilo le privilège de l'assister.

— J'irai quand même, dit Dio avec véhémence. Je suis citoyenne terrienne ; vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Ça ne valait pas la peine de discuter. Il fit signe au soldat de la laisser venir et, ensemble, ils montèrent dans la voiture de surface. C'était la première fois que Régis empruntait un véhicule terrien ; il se cramponna, haletant, tandis qu'ils filaient à tombeau ouvert, dispersant devant eux hommes, femmes et chevaux, rugissant et rebondissant sur les galets ; il pensa machinalement : *nous devons interdire cela, c'est trop dangereux dans des rues si étroites et encombrées.*

Une fois franchies les portes de la Cité du Commerce, les rues devinrent un peu moins cahotantes, et il se raidit, ne voulant pas montrer sa peur devant Dio, apparemment habituée à cette vitesse folle.

Le chauffeur s'arrêta à peine aux grilles du Q.G., juste le temps de montrer un laissez-passer au planton, puis fila de plus belle sur un terrain anormalement lisse jusqu'aux portes mêmes du gratte-ciel, d'où ils passèrent immédiatement dans un ascenseur, les emmenant directement au bureau de Lawton, sans que Dio le lâche d'une semelle.

Rafe Scott, pâle comme la mort, était là, et Lawton ne perdit pas

son temps en courtoisies. Il fit un signe, et Rafe se mit à parler.

— Kadarin est allé à Hali ! J'ai soudain découvert que je lisais les pensées de Thyra... Je ne sais pas pourquoi...

Régis savait. Il *sentait* Sharra, dans et autour de Rafe, flamme monstrueuse et obscène, désincarnée, incohérente... et Rafe faisait partie du lien ancien.

Kadarin, portant l'Epée, Thyra, Beltran...

Dyan, qui s'était imprudemment jeté dans le volcan.

Et Lew, quelque part, quelque part... lié, possédé, damné...

— Eh bien, dit sèchement Lawton. M'autoriserez-vous à envoyer un hélicoptère et des hommes armés de désintégrateurs pour arrêter Kadarin là-bas ? Ou allez-vous adhérer à la lettre de votre Pacte, pendant qu'ils travaillent avec une arme qui viole ce même Pacte bien davantage qu'une bombe à anéantir une planète, sans parler de simples désintégrateurs ?

Si je vais autoriser... pour qui me prend-il ? Puis, soudain en proie à l'humilité de la puissance reconnue et redoutée, il sut qu'il ne pouvait plus éluder ses responsabilités. Il dit :

— Oui, je vous y autorise.

Sa main tremblait, mais il parvint à écrire son nom sur un formulaire que lui tendit Lawton. Puis Lawton dit quelques mots dans un communicateur.

— Parfait ; Hastur autorise la mission. Faites décoller l'hélicoptère.

— Je veux...

Je devrais partir avec l'hélicoptère. Peut-être que je peux encore faire quelque chose pour Lew... ou pour sa matrice si elle est toujours possédée par Sharra...

Lawton secoua la tête.

— Trop tard. Ils ont déjà décollé. Il ne vous reste plus qu'à attendre.

Ils attendirent, tandis que le soleil disparaissait lentement derrière les montagnes. Ils attendirent interminablement, et enfin, Régis vit l'hélicoptère, petit point noir planant au-dessus du col, et qui se rapprochait rapidement.

Dio se leva en s'écriant :

— Il est blessé ! Je... Il faut que je le voie...

Et elle courut à l'ascenseur. Au même instant, Lawton répondit à un clignotant, écouta, et son visage se décomposa.

— Eh bien, j'ai attendu trop longtemps, ou vous, ou quelqu'un, dit-il sombrement à Régis. Ils ont bien arrêté Kadarin, mais on dirait qu'il s'est arrangé pour commettre un nouveau meurtre en pleine vue de tout le monde. On va l'emmener au Service Médical. Venez.

Régis le suivit à travers les couloirs stériles du Service Médical.

Un ascenseur s'arrêta dans un soupir pneumatique, et des soldats firent sortir les prisonniers. Dio n'avait d'yeux que pour Lew, transporté par deux hommes en uniforme. Régis ne pouvait dire s'il était mort ou vivant ; le visage effrayant, sa tête ballottait mollement, sans vie, et tout le devant de sa chemise était couvert de sang.

Bredu ! pensa Régis, choqué et consterné. Dio s'accrochait à la main inanimée de Lew, pleurant maintenant sans retenue. Derrière eux, Kadarin, les mains emprisonnées dans des menottes, marchait entre deux gardes. Régis eut du mal à le reconnaître, tant il avait vieilli, tant il était hagard, comme consumé de l'intérieur. Thyra aussi avait les menottes. Kathie suivait, l'air pâle et effrayée, et un garde portait Callina qui s'était évanouie ; il la posa dans un fauteuil, fit signe à quelqu'un d'apporter des sels, et, au bout d'une minute, Callina ouvrit les yeux, mais elle chancela, et dut se retenir aux accoudoirs. Kathie s'approcha vivement pour la soutenir. Un membre du service lui dit quelque chose, et elle fronça les sourcils en disant :

— Je suis infirmière, je vais m'occuper d'elle. Vous feriez mieux d'examiner M. Montray-Alton ; cette femme l'a poignardé et elle pourrait bien l'avoir achevé – il était encore en vie quand l'hélicoptère a atterri, mais ça ne veut pas dire grand-chose.

Cependant, Régis était tombé en contemplation devant la longue épée que Kathie avait laissé glisser à terre ; et quelque chose en lui, quelque chose dans son sang s'éveilla et hurla :

C'EST À MOI !

Il alla la ramasser, la trouvant tiède et confortable dans sa main. Callina ouvrit les yeux et le fixa, d'un étrange regard, froid et bleu.

À l'instant même où Régis prit l'épée dans sa main, où il regarda les lettres brodées sur le fourreau, il lui sembla immédiatement être partout à la fois, comme si ses limites corporelles s'étaient dilatées pour englober tout ce qui se trouvait dans la pièce. Il *toucha* Callina, et la vit avec une étrange double vue : c'était la femme qu'il connaissait, la discrète et timide Gardienne, douce et pudique, et en même temps autre chose, comme une présence froide, bleue et vigilante, glacée et dure comme de la pierre. Il *toucha* Dio, et il sentit le flot de son amour, de son inquiétude et de sa frayeur ; il *toucha* Kadarin, et se retira immédiatement. LUI, C'EST L'ENNEMI, C'EST LA BATAILLE... PAS ENCORE ! PAS ENCORE ! Il *toucha* Lew.

Douleur. Froid. Silence. Peur et flamme consumante...

Douleur. Douleur au cœur, douleur fulgurante... Régis se dilata dans cette douleur – c'était la seule façon d'exprimer ce qu'il fit – sentit les cellules déchirées, le sang qui s'en allait avec la vie... NON ! JE NE LAISSERAI PAS FAIRE ÇA ! Le silence de mort qu'était Lew fut soudain submergé d'une douleur terrible, puis d'une onde de chaleur et de vie, et Lew ouvrit les yeux, s'assit, et regarda Régis. Remuant à

peine les lèvres, il murmura :

— Qui... qui êtes-vous ?

Régis s'entendit répondre, comme d'une grande distance :

— Hastur.

Et ce nom ne signifiait rien pour lui. Mais la blessure béante s'était refermée, et autour de lui, les médecins terriens regardaient, médusés ; et dans sa main était l'épée qui semblait maintenant être plus que la moitié de lui-même.

Soudain, Régis, terrifié, remit l'épée dans son fourreau, et immédiatement le monde reprit sa forme habituelle et il fut de retour dans son corps. Il tremblait si fort qu'il tenait à peine debout.

— Lew ! *Bredu* – tu es vivant !

RÉCIT DE LEW ALTON. CONCLUSION

CHAPITRE IV

Je ne me suis jamais rien rappelé de ce voyage en hélicoptère jusqu'au QG Terrien, ni de la façon dont je me retrouvai dans le bureau du Légat ; mon premier souvenir conscient, c'est une douleur infernale qui cessa brusquement.

— Lew ! Lew, tu m'entends ?

Comment ne pas l'entendre ? Elle me hurlait dans l'oreille ! J'ouvris les yeux et vis Dio, le visage inondé de larmes.

— Ne pleure pas, mon amour, dis-je. Je suis là. Cette tigresse de Thyra m'a donné un coup de poignard, mais elle ne m'a pas fait grand mal.

Kathie, voyant Dio se pencher sur moi, dit avec une franchise toute professionnelle :

— Il y a un instant, son poulx était sur le point de s'arrêter.

Elle prit un instrument que je ne pus voir, découpa ma chemise, et étouffa un cri.

À l'endroit où le couteau de Thyra s'était enfoncé – dangereusement proche du cœur – il n'y avait plus qu'une mince cicatrice, qui semblait refermée depuis longtemps, plus pâle et discrète que celles de mon visage.

— C'est impossible, protesta-t-elle. Je le vois de mes yeux, et je n'arrive pas à y croire.

Elle prit un linge froid et humide et lava les traces de sang poisseux collant encore à ma peau. Je considérai avec regret ma chemise hors d'usage.

— Donnez-lui une chemise d'uniforme ou autre chose, dit Lawton.

On m'en apporta une en papier, ou en quelque étoffe non tissée. Elle avait une texture froide et lisse qui me déplut, mais je n'étais pas en situation de faire le difficile ; de plus, les odeurs médicales me

rendaient fou. Je dis :

— Est-ce que je suis vraiment obligé de rester là ? Je ne suis pas blessé...

Alors seulement, je vis Régis, l'Epée d'Aldones à la ceinture, l'air à la fois impressionné et incrédule. Par la suite, j'appris ce qu'il avait fait ; mais pour le moment – tout était déjà si démentiel – j'acceptai simplement la situation, content que l'Epée soit tombée entre les mains de la seule personne habilitée à s'en servir. À l'origine, j'avais dû penser que Callina, ou peut-être Ashara, veillerait sur elle en sa qualité de Gardienne. Mais, la voyant entre les mains de Régis, je me dis simplement : *oh oui, bien sûr, il est Hastur.*

— Où est Thyra ? Elle s'est enfuie ?

— Ça m'étonnerait, dit Lawton. Elle est en bas dans une cellule ; et elle y restera.

— Pourquoi ? demanda Kadarin d'une voix calme.

Je le regardai, n'en croyant pas mes yeux ; sur les rives de Hali, il m'avait paru à peine humain ; maintenant, je retrouvais avec stupéfaction l'homme que j'avais connu autrefois, courtois et civilisé, sympathique même.

— De quoi pourrez-vous l'inculper ?

— Tentative de meurtre sur la personne de Lew Alton ici présent !

— Ce sera difficile à prouver, dit Kadarin. Où est la prétendue blessure ?

Lawton regarda avec irritation la chemise sanglante qu'on m'avait ôtée, et dit :

— J'ai des témoignages. En attendant, nous garderons Thyra – que diable ! – pour effraction, violation de propriété, port d'arme illégal, trouble sur la voie publique – et même attentat à la pudeur s'il le faut ! Le principal, c'est que nous la gardons, et vous aussi ; nous avons besoin de vous poser quelques questions sur un certain meurtre et l'incendie d'une maison de ville à Thendara...

Kadarin me regarda droit dans les yeux et dit :

— Crois-moi si tu veux, Lew, mais je n'ai pas tué ton frère. Je ne le connaissais même pas de vue ; j'ignorais son identité avant d'entendre dans la rue le nom de la victime. Pour moi, c'était juste un jeune Terrien que je ne connaissais pas ; et, quoique ça n'ait guère d'importance, ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais un de mes hommes. Et j'en suis désolé ; je n'avais pas donné ordre de tuer quiconque. Tu sais pourquoi j'étais venu, et pourquoi je devais venir.

Je le regardai, et réalisai que je ne pouvais pas le haïr. Moi aussi, j'avais été contraint de faire des choses que je n'aurais pas même imaginé pouvoir faire en possession de toutes mes facultés ; et je savais ce qui l'avait contraint, lui. C'était ce qu'il portait à la ceinture ; mais malgré cette présence, je voyais l'homme qui avait été mon ami.

Je détournai la tête. Il y avait trop de malheurs entre nous. Je n'avais pas le droit de le condamner, pas maintenant, pas alors que je sentais ma propre matrice animée des vibrations maléfiques de cet objet infernal.

Reviens à moi et vis à jamais dans le feu éternel et vivifiant... et derrière mes paupières se leva la Forme de Feu, s'interposant entre moi et ce que je voyais avec mes yeux physiques. Sharra, et j'étais encore lié à elle, encore damné. Je fis un pas vers lui ; encore aujourd'hui, je ne sais pas si c'était pour le frapper ou pour unir mes mains aux siennes sur la garde de l'Épée de Sharra dissimulant la matrice.

Amour et haine se confondirent, comme ils s'étaient confondus dans mes sentiments pour mon père, dont la voix se mit à résonner dans mon esprit : *Retourne... retourne...*

Puis Kadarin haussa les épaules et le charme fut rompu.

— Si vous voulez me jeter en prison, dit-il, je n'y vois pas d'inconvénient, mais il n'est que juste de vous prévenir que je n'y resterai sans doute pas longtemps. J'ai...

Il toucha la poignée de l'épée de Sharra et termina avec désinvolture :

— ... un rendez-vous urgent ailleurs.

— Emmenez-le, dit Lawton. Au quartier de sécurité maximum, et voyons s'il arrivera à en sortir.

Kadarin leur épargna la peine de l'entraîner de force ; il se leva et s'en alla de bonne grâce avec les gardes.

— Donnez-moi votre épée, lui dit l'un d'eux.

— Prenez-la si vous voulez, rétorqua Kadarin avec un grand sourire.

J'avais envie de crier un avertissement. Le garde tendit la main... et fut projeté violemment à travers la pièce ; sa tête alla percuter le mur, et il s'effondra sans connaissance. Médusé, l'autre regarda alternativement Lawton et Kadarin. Je le comprenais.

— Ce n'est pas une épée, Lawton, dis-je. C'est une arme-matrice.

— C'est une... ? dit Lawton, le regard fixe.

Je confirmai d'un signe de tête.

Il n'existait aucun moyen de l'enlever à Kadarin, à moins de le tuer ; et je n'étais même pas sûr qu'on pouvait le tuer tant qu'il la portait, pas par des armes ordinaires, en tout cas. Je les avertis :

— Ne les mettez pas dans la même cellule, lui et Thyra.

Non que la distance comptât beaucoup, quand cette épée était dégainée... M'en irais-je avec eux ?

Je fus quand même bien aise de le voir disparaître avec son arme. Je voulus me lever, mais le jeune docteur me força à me rasseoir.

— Vous n'allez nulle part, pour le moment !

— Je suis donc prisonnier ?

Le docteur regarda Lawton, qui dit, fronçant les sourcils :

— Diable non ! Mais si vous vous levez, vous allez vous étaler de tout votre long. Restez, et laissez le Docteur Allison vous examiner. Qu'est-ce qui vous presse ?

J'essayai de me lever, mais, pour une raison qui m'échappait, je constatai que j'étais faible comme un lapin cornu nouveau-né. Mes jambes ne me soutenaient pas.

Je laissai le jeune docteur m'examiner avec tous ses instruments. Je déteste les hôpitaux, et les odeurs médicales me rappelaient d'autres hôpitaux sur d'autres mondes, souvenirs que j'aurais préféré oublier. Mais il n'y avait rien à faire. Je remarquai Kathie qui parlait à l'un des docteurs, et, comme le soir de la Fête du Solstice, je me demandai si elle allait nous accuser de l'avoir enlevée ou pire. Dans ce cas, personne ne la croirait : Vainwal était à une demi-Galaxie de Ténébreuse !

Il y avait des moments où je n'y croyais pas moi-même...

Avant que le docteur ait fini de m'ausculter et de vérifier toutes mes fonctions organiques – il me fit même enlever ma main artificielle et me demanda si elle fonctionnait correctement –, Régis était revenu dans la pièce, l'air grave et lointain, accompagné de Rafe Scott.

— J'ai vu Thyra, dit-il brusquement.

Moi aussi, pensai-je, *et j'aurais préféré ne pas la voir*. Bien qu'elle eût échoué à me tuer, je m'aperçus que je ne supportais pas de penser à elle. Tout n'était pas de sa faute ; elle était la victime de Kadarin autant que moi, seulement un peu plus consentante, plus impatiente de s'attribuer la puissance de Sharra. Mais elle me fit penser à l'enfant, et je vis le visage de Régis changer. Je n'étais pas habitué à ça : Régis n'avait jamais été un télépathe aussi sensible... mais je commençais à réaliser que ce nouveau Régis, ouvert depuis peu au Don des Hastur, était un Régis différent du jeune homme que j'avais connu toute ma vie.

— J'ai des nouvelles pour toi, Lew, dit Régis. La pire : Andres...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge, et je sus. Pendant mon insouciance jeunesse à Armida, Andres avait été pour moi comme un père, et pour lui aussi.

Mon père, Marius, Linnell... et maintenant, Andres.

Plus que jamais, j'étais totalement seul. Je craignais de savoir, mais je posai la question quand même :

— Marja ?

— Elle... il a donné sa vie pour elle, dit Régis. Beltran... l'aurait liée à Sharra ; elle a le Don des Alton. Mais Dyan...

J'étais préparé à entendre que Dyan avait pris part à cette action, mais je n'étais pas préparé à la suite.

— D'une façon ou d'une autre... il a dû la projeter... *quelque part*. Je n'ai retrouvé d'elle aucune trace, même télépathiquement. Je ne sais pas où il l'a cachée, mais elle est hors d'atteinte de Sharra. Et Dyan... tu savais qu'il a le Don des Alton, Lew ?

Dans la confusion, je l'avais oublié. Mais je le savais, bien sûr. Pouvoir d'imposer sa volonté à un autre esprit... et Dyan avait du sang Alton ; la mère de mon père était la propre sœur du père de Dyan, et il y avait d'autres liens consanguins, remontant à des générations.

Une fois, soumis à une pression terrible, j'avais utilisé un pouvoir peu connu des Alton, je m'étais téléporté d'Aldaran à la Tour d'Arilinn. Dyan avait pu en faire autant pour Marja – mais il pouvait l'avoir envoyée n'importe où sur Ténébreuse, d'Armida au Château Ardaïs dans les Heller – aussi bien qu'à l'Orphelinat de l'Espace de Thendara, où elle avait été élevée.

Quand j'aurai le temps, il faudrait que je la recherche, physiquement et télépathiquement ; je ne pensais pas que Dyan pût me la cacher éternellement, ni même qu'il le voulût. Mais pour le moment, Kadarin pouvait sortir la matrice de Sharra, et, dans ce cas, je savais que je ne serais pas maître de moi. J'essayai de mettre Régis en garde. L'air sombre, il toucha l'Épée d'Aldones.

— C'est l'arme contre Sharra. Depuis que je l'ai ceinte... il y a bien des choses que je sais, dit-il d'un ton étrange, des choses que je n'avais jamais apprises. Je sais que je possède un étrange pouvoir sur Sharra, et maintenant, avec ça...

On aurait dit que quelque chose parlait *derrière* et *à travers* le Régis que je connaissais. Il avait l'air hagard, épuisé, et beaucoup plus vieux que son âge. Mais de temps en temps reparaissait dans ses yeux le jeune Régis familial. Il semblait effrayé. Je le comprenais.

— Montre-moi ta matrice, dit-il.

Je protestai. Il fallait qu'une Gardienne soit présente.

— Si Callina est ici... dis-je.

— Elle s'était évanouie, dit Kathie. Je l'ai fait allonger dans une cellule de repos. C'était peut-être la vue de tout ce sang.

Je compris le danger. Les Ténébranes ne s'évanouissent pas pour des vétilles ou à la vue du sang. Je fus obligé de crier et de faire une scène avant qu'on me la laisse voir. Je la trouvai assise dans une petite cellule, immobile comme une statue, pâle et le regard lointain comme Ashara elle-même, fixant quelque chose que nous ne pouvions pas voir.

Régis hurla son nom, et moi aussi, mais elle demeura immobile, les yeux perdus à des distances incommensurables. Enfin, j'essayai de contacter son esprit – je la sentis, très loin, et, au-delà, une autre présence glacée... puis elle soupira, me regarda et revint à elle.

— Tu étais en transe, Callina, lui dis-je.

Elle nous regarda, consternée. Je crois que, même à ce moment, si elle nous avait mis dans sa confiance, les choses auraient pu tourner autrement... mais elle traita cette transe avec désinvolture, disant d'un ton léger :

— Je me reposais, c'est tout... à moitié endormie. Qu'est-ce que vous voulez donc ?

— Je veux voir si je peux libérer Lew et sa matrice... de celle de Sharra, dit doucement Régis. Je l'ai fait pour Rafe. Je crois que j'aurais pu le faire pour Beltran s'il me l'avait demandé.

Je reçus mentalement le non-dit : Beltran désirait toujours se servir de Sharra qu'il considérait comme l'arme ultime contre la domination des Terriens... le chantage pour les chasser à jamais de notre monde.

Et Dyan, avec un entêtement pervers et le désir désespéré du pouvoir que le Conseil Comyn affaibli ne voulait pas lui abandonner, l'avait suivi dans la sujétion à Sharra...

Je sentis le chagrin qu'en éprouvait Régis, et soudain, je vis un instant Dyan par ses yeux : *l'aîné, jeune et élégant, que le jeune Régis avait aimé et admiré... puis redouté, mais avec une fascination proche de l'amour... le seul parent qui l'avait totalement accepté...*

J'avais toujours vu Dyan cruel, menaçant, dur, intraitable sur la discipline, avide de pouvoir et s'en servant avec brutalité, sadique dans l'abus de son autorité sur les cadets et sur les jeunes Comyn. Je n'avais jamais vu l'autre face de sa personnalité, et cela me fit réfléchir. M'étais-je trompé sur lui ?

Non, sinon, même son amour du pouvoir ne l'aurait pas égaré jusqu'à tenter cette ultime perversion des pouvoirs Comyn : *le feu de Sharra...* Ce feu m'avait brûlé, et Dyan en avait vu les cicatrices. Mais dans sa suprême arrogance, il pensait pouvoir réussir là où j'avais échoué, contraindre Sharra à le servir, devenir le maître et non l'esclave du feu... et Dyan n'avait même pas reçu l'enseignement d'une Tour !

— Raison de plus pour te libérer, Lew, dit Régis.

Au bout d'un moment, je passai la lanière de cuir par-dessus ma tête et bataillai gauchement avec la soie isolante de ma matrice, qui roula finalement dans ma main, ses chatoyantes profondeurs bleutées disparaissant peu à peu sous un embrasement écarlate...

Callina concentra son attention sur moi, accordant nos résonances, jusqu'au moment où elle put prendre ma matrice dans sa main, contact entraîné d'une Gardienne, peu douloureux. Puis je sentis quelque chose comme un tiraillement dans mon esprit, l'appel réveillé de Sharra : *Reviens, reviens et vis dans la vie de mes feux...* et au-delà, je sentais Marjorie... ou était-ce Thyra ? *Dans mes embrassements, tu*

brûleras à jamais d'une passion toujours intacte...

En même temps, je sentais Régis, comme s'il était en contact direct avec mon esprit, tout en sachant qu'il touchait seulement ma matrice, la libérant brin à brin... mais plus il travaillait, plus l'appel redoublait, la pulsion de Sharra battant dans mon esprit, jusqu'au moment où je me levai, en proie à une douleur brûlante...

La porte s'ouvrit brusquement, et Dio entra en courant, se rua sur moi, écartant violemment Callina.

— Qu'est-ce que vous lui faites ? ragea-t-elle.

Les flammes diminuèrent et moururent. Régis, chancelant, s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber.

— Jusqu'où croyez-vous qu'il pourra supporter ça ? Vous trouvez qu'il n'a pas assez souffert ?

Soulagé, je m'effondrai sur une chaise et dis :

— Ils essayaient seulement...

— De remuer ce qu'il vaut mieux laisser tranquille, s'emporta Dio. Je le sentais jusqu'au huitième étage... Je les sentais qui coupaient quelque chose en toi...

Elle me passa les mains sur le corps, comme s'attendant à me trouver couvert de sang.

— Ce n'est rien, Dio, dis-je en un murmure épuisé. J'ai été entraîné à endurer...

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu es capable d'endurer ça en ce moment ? demanda-t-elle avec colère.

Et Régis dit avec désespoir :

— Si Kadarin dégainé l'épée de Sharra...

— S'il la dégaîne, dit Dio, Lew devra la combattre ; mais vous ne pouvez pas lui laisser d'abord reprendre des forces ?

Je ne savais pas. Rafe avait toujours été confiné au cercle extérieur que nous avions formé autour de Sharra ; moi, j'étais en son cœur même, contrôlant la force et le flux de la déesse. J'étais condamné, et je le savais. Je savais ce qu'avaient tenté Régis et Callina, et je leur en étais reconnaissant, mais pour moi, il était trop tard.

Mes yeux s'arrêtèrent sur Callina, et je vis tout avec une nouvelle clarté. Pour moi, elle était tout le passé, Arilinn et mon propre vécu ; Marjorie était morte dans ses bras, et j'avais trouvé en elle mon premier oubli. Cousine, Gardienne, tout le passé... et je fus tourmenté du regret de ne pas survivre pour l'emmener avec moi à Armida, reprendre possession de mon propre passé et de mon propre monde. Mais cela ne devait pas être. Un amour plus sombre me réclamait, le feu sauvage de Sharra surgissant dans mes veines, les terribles liens m'attachant à Thyra qui s'était faite la Gardienne de ce monstrueux cercle de Sharra, feu et concupiscence et flammes et tortures

éternelles... Callina pouvait m'appeler à elle, mais il était trop tard, à jamais. Dio me parla, mais j'étais reparti à une époque où elle n'était pas encore entrée dans ma vie, et je me rappelais à peine son nom.

Que faisons-nous là entre ces murs blancs ?

Quelqu'un entra dans la pièce. Je ne reconnus pas l'homme, mais à la façon dont il me parla, je sus que j'étais censé le connaître. Un de ces maudits Terriens, qui mourraient dans les flammes de Sharra le moment venu. Ses paroles n'étaient pour moi que des sons dénués de sens, et je ne les compris pas.

— Cette Thyra ! Nous l'avions enfermée dans une de nos cellules les plus sûres, et elle a disparu – comme ça, disparu d'une cellule de sécurité maximum ! C'est vous qui l'avez fait évader par magie ?

Imbécile, qui pensait pouvoir retenir la Prêtresse et la Gardienne de Sharra, née du Feu...

L'espace tangua autour de moi ; le tonnerre retentit, et je me retrouvai sur les galets de la cour du Château Comyn, campé sur les symboles enlacés sur le sol... et je savais que Kadarin avait dégainé l'Epée. Kadarin était là, les cheveux agités par un vent invisible, les mains sur les épaules de Thyra, les yeux menaçants, et Thyra...

Thyra ! Des flammes s'élevaient de ses cheveux cuivrés, des étincelles tremblaient au bout de ses doigts. Dans ses mains, elle tenait l'Epée nue de Sharra, parcourue de flammes froides de la garde à la pointe. Thyra ! ma maîtresse, mon amour – que faisais-je là, loin d'elle ? Elle leva une main et me fit signe, et, dépourvu de volonté, je m'avançai, inconscient de mon mouvement. Elle me souriait quand je m'agenouillai à ses pieds, sentant toute ma force couler en elle et dans ce feu qui puisait et brûlait dans ses mains...

Puis les flammes s'animèrent, bleues maintenant, et montèrent jusqu'au sommet du Château, et je sus que Régis avait dégainé l'Epée d'Aldones. Ils étaient là, physiquement là, debout devant moi, Régis et Callina, et elle contacta mon esprit, m'enveloppant dans le bleu froid des limbes glacés d'Ashara ; puis nous ne fûmes plus dans la cour du Château, mais dans les espaces gris du surmonde... loin au-dessous de moi, je voyais nos corps comme des jouets minuscules, mais la seule réalité subsistant dans le monde, c'étaient ces deux épées, l'une de flammes écarlates, l'autre d'un bleu de glace, qui se croisaient et s'entrechoquaient et je...

J'étais une marionnette, un atome de pouvoir dans le monde astral, quelque chose d'étiré entre eux à se rompre...

La voix de Callina me rappelant Arilinn et tout mon passé, et celle de Thyra, enjôleuse, séductrice, avec ses souvenirs de passion, de feu et de puissance... J'étais déchiré, et en même temps que je sentais être le lien entre les deux cercles, Régis et Callina avec l'Epée d'Aldones, Thyra et Kadarin, chaque couple me tirant violemment vers lui pour

emprunter ma force...

Puis une autre force surgit dans les cercles liés... quelque chose de froid, d'arrogant et de brutal, le dur contact de la force de mon père, le Don des Alton qui avait ouvert mon propre *laran*, mais ce n'était pas le contact de mon père... *Dyan ! Et il ne m'avait jamais aimé... et j'étais à sa merci...*

Ça ne me faisait rien de mourir, mais pas comme ça... De nouveau retentit dans mon esprit le cri ultime de mon père, et nous étions si étroitement en rapport que je voyais Dyan regarder Régis derrière moi, avec affection et regret de se trouver dans des camps différents à la fin.

J'aurais voulu être à vos côtés quand vous seriez le Roi de Ténébreuse, mon galant cousin Hastur...

Et puis, à travers moi, je sentis Dyan percevoir le souvenir du dernier appel de mon père, la dernière pensée de son esprit mourant...

Et Dyan, en un instant d'angoisse et de chagrin :

Kennard, mon premier et unique ami... mon cousin, mon parent, mon bredu... et aucun autre vivant ne porte plus ton sang, et si je frappe maintenant, je t'aurai tué par-delà la mort...

Puis une dernière pensée, presque désinvolte, presque rieuse : *ton fils n'a jamais été fait pour ce genre de pouvoir...*

Et brusquement, je fus libre, libéré de Sharra, totalement dégagé, et dans cet instant de liberté retrouvée, enlacé dans un étroit rapport avec Régis et Callina, le cercle scellé de pouvoir...

La forme-feu recula et grandit, haut, très haut, jusqu'à la taille du Château, des montagnes, avec une noirceur calcinée à la place du cœur... mais Régis, devenu gigantesque, leva l'Epée d'Aldones et un éclair frappa Sharra en plein cœur...

Sharra fut enchaînée par le Fils de Lumière...

Aldones au manteau de vivante lumière !

Maintenant, on ne voyait plus rien, aucune forme humaine, seul le feu bondissant de plus en plus haut, l'étincelle de la matrice de Sharra flamboyant au centre des ténèbres, et traversant les voiles habillant la forme du Dieu, semblable à Régis, mais un Régis gigantesque, non plus le descendant d'Hastur, mais le Dieu lui-même...

Deux matrices identiques ne peuvent exister dans le même espace-temps, et une fois déjà, selon la légende, Sharra avait été enchaînée par le Fils d'Aldones qui était le Fils de la Lumière...

Je ne peux pas expliquer la légende, même maintenant, bien que je l'ai vue en action. J'avais senti le toucher infernal de Sharra. Le bien absolu est aussi terrifiant, à sa façon, que le mal absolu. Ce n'étaient pas Régis et Kadarin qui combattaient avec des épées identiques, l'une étant la copie de l'autre. Ce n'était pas même une matrice en lutte

contre une matrice déformant l'espace, pas tout à fait. Quelque chose de tangible et de réel combattait derrière chaque épée, capable de se manifester et de se maintenir dans notre dimension par ce canal. Des éclairs fulguraient entre elles, enveloppés dans l'aura arc-en-ciel qu'était Régis Hastur, perçant les flammes au cœur desquelles Thyra luisait comme un brandon.

Puis, un moment, je sentis le contact de cette folle arrogance, Dyan brillant à travers l'espace, avec son profil de faucon ardent et curieux. Un instant, je crus que le lien était rompu, que les épées n'étaient plus que des épées, et pendant une fraction de seconde nous nous retrouvâmes dans la cour du Château, les galets inconfortables sous nos pieds. Je sais qu'à ce moment il aurait pu nous contacter mentalement et tuer l'un des deux combattants au choix.

Une seconde, Thyra se dressa devant moi, redevenue une simple femme, bien que la Forme de Feu flamboyât toujours autour d'elle dans l'air empli d'odeur de brûlé, et sa gorge s'offrait nue à ma dague...

J'avais juré leur mort pour venger ma main. Mais en cet instant, je me souvins seulement qu'à une époque elle n'avait été pour moi qu'une jeune fille effrayée, terrifiée par ses pouvoirs grandissants. Si les Dieux eux-mêmes m'avaient mis une dague dans la main en cet instant, je n'aurais pas pu la frapper, et il me sembla qu'une question capitale vibrerait dans le surmonde et dans ce monde et à travers tous les univers de mon esprit.

Auras-tu l'amour du Pouvoir ou le pouvoir de l'Amour ?

Et tout en moi se porta vers Kadarin que j'avais aimé comme un frère, et vers la jeune et belle Thyra que j'avais tant contribué à détruire. Je n'ai jamais pu l'expliquer, mais je sus en cet instant d'épreuve que je mourrais moi-même dans les feux de Sharra plutôt que de leur nuire davantage. Tout en moi hurla un *Non !* définitif.

Puis nous fûmes de nouveau dans les limbes gris du surmonde, les deux épées se croisant et flamboyant comme des éclairs enlacés...

Enfin les flammes s'affaissèrent et moururent, et une terrible obscurité flamboya au cœur de la matrice de Sharra. Je vis l'embrasement du feu éternel, et la flamme brûlante se retourner sur elle-même et disparaître dans un tourbillon de vide. Kadarin et Thyra furent aspirés par le néant, deux minuscules silhouettes tourbillonnantes qui s'éloignaient, disparaissaient... un grand cri inarticulé de souffrance et de désespoir, et, au dernier instant, si faible que je ne sus jamais si je l'avais entendu, un autre cri de joie et de redécouverte qui ressuscita dans mon esprit les derniers mots de mon père :

— *Ma bien-aimée... !*

Silence, néant et ténèbres... et le grand visage maudit que j'avais

vu dans le surmonde bleu glacé d'Ashara...

Puis je me retrouvai dans la grisaille de l'aube, dans la cour du Château Comyn, en face de Régis, redevenu le jeune homme hésitant que je connaissais, avec l'Epée d'Aldones à demi levée dans sa main, et Callina, pâle comme la mort auprès de lui. Pas trace de Kadarin et de Thyra, mais, gisant devant nous sur les pavés, disloqué et mourant, le corps de Dyan Ardaïs, comme noirci par des flammes, l'Epée brisée de Sharra à la main. Les gemmes ornant sa garde n'étaient plus que des cailloux calcinés par le feu, qui, aux premiers rayons du soleil, s'évaporèrent en volutes de fumée noire et disparurent à jamais... comme le pouvoir de Sharra avait quitté ce monde à jamais.

Régis rengaina l'Epée d'Aldones et s'agenouilla près de Dyan en pleurant sans honte. Le mourant ouvrit des yeux où je vis un instant la conscience de notre présence et une douleur si grande qu'elle n'avait plus de sens. Si Régis avait espéré un dernier mot, il fut déçu ; les yeux de Dyan brillèrent sur lui un instant, puis se détournèrent, fixés sur quelque chose n'appartenant pas à ce monde. Mais pour la première fois depuis que je le connaissais, il avait l'air serein et pacifié.

S'il avait eu la volonté de nous tuer tous, Sharra aurait triomphé...

Je m'agenouillai aussi près de lui, reconnaissant qu'il était mort en héros, tandis que Régis étendait sur lui sa cape. Il tenait toujours l'Epée d'Aldones, mais tout éclat et toute puissance l'avaient désertée, elle aussi ; la lame était noircie sur toute la longueur, comme par l'étrange feu où elle s'était trempée. Au bout d'un moment, Régis posa l'Epée d'Aldones sur la poitrine de Dyan, comme l'épée du héros tombé est enterrée avec lui. Nul ne protesta. Puis Régis se releva, et les rayons du soleil levant éclairèrent ses cheveux... blancs comme la neige.

C'était fini, et, contre tout espoir, j'étais libre et vivant... en dépit des innombrables ravages, je me trouvais délivré. Je me tournai vers Callina, et enfin, sachant que nous étions libres, je la pris pour la première fois dans mes bras et pressai avidement mes lèvres contre les siennes.

Et tout désir mourut dans mon cœur et dans mon esprit quand mon regard rencontra les yeux glacés d'Ashara.

J'aurais dû le savoir depuis le début.

Un instant plus tard, elle était redevenue Callina, qui s'accrochait à moi en pleurant, mais j'avais vu. Je m'écartai avec horreur... et quand mes bras la lâchèrent, Callina s'affaissa lentement sur les pavés et s'immobilisa, inanimée, près de Dyan.

Je m'agenouillai de nouveau, la retournai, la pris dans mes bras, mais elle resta immobile, sans vie, déjà froide. Maintenant, je savais...

Des générations plus tôt, une puissante Gardienne de la lignée des Hastur avait possédé tout le pouvoir des Comyn et, en vieillissant, elle

avait répugné à y renoncer ; elle avait concentré sa puissance dans la lignée Aillard, et beaucoup de leurs femmes avaient été ses Gardiennes adjointes, donnant leurs forces à Ashara ; celle-ci avait quitté son corps défaillant et vivait à l'intérieur de la matrice, sortant désormais revêtue du corps et de la personnalité de sa jeune Gardienne..., et ma jeune cousine avait été la dernière. Je m'étais demandé pourquoi je n'arrivais jamais à contacter son esprit, à l'approcher, sauf de temps en temps, pour un instant fugitif...

Et de nouveau, la terrible question du surmonde surgit au fond de moi : *L'Amour du Pouvoir ou le Pouvoir de l'Amour ?*

Je jurerais jusqu'à mon dernier jour que Callina m'avait aimé...

Sinon, cette antique sorcière Hastur aurait-elle risqué la fin de son esprit immortel et toute sa puissance pour me libérer de la servitude de Sharra ? Seuls, Régis et moi, nous n'aurions pas pu affronter ce dernier embrasement des feux de la déesse. Mais Callina avait audacieusement jeté tous les pouvoirs d'Ashara dans la bataille, les canalisant dans le corps du jeune Hastur, qui était son lointain parent, de sorte que la force du premier Hastur, quel qu'il ait été, s'était incarnée dans l'Epée d'Aldones... Régis avait pris la majesté et la puissance du Fils de la Lumière, comme celui qui tenait Sharra avait pris l'apparence de la Forme de Feu...

Dyan aussi, à la fin, n'avait pu se résoudre à utiliser Sharra pour anéantir ses parents. Toute sa vie, il avait lutté pour l'honneur des Comyn, même s'il avait parfois utilisé d'étranges moyens, et à la fin, il avait agi d'abord pour protéger ma fille, puis pour me protéger, et finalement, il n'avait pas pu frapper Régis...

L'Amour du Pouvoir ou le Pouvoir de l'Amour ? Je me demandai si cette question était présente à mon esprit aux derniers moments de cette bataille ?

Quelque part dans le Château, j'entendis un son, pas avec mes oreilles physiques, mais au plus profond de mon esprit ; maintenant libéré de la brûlante présence de Sharra, j'en pris pleinement conscience dans tout mon corps ; des pleurs d'enfant, d'un enfant télépathe, seul, affamé, effrayé, appelant sa mère qui était morte et le père qu'elle craignait et aimait à la fois. Et je sus qui c'était. Je vis Régis, les épaules courbées sous le poids de son terrible et nouveau fardeau, les cheveux blanchis au cours de cette bataille épuisante, je le vis se tourner avec lassitude vers le Château. Son grand-père avait-il survécu à ce dernier combat qui avait dû se répercuter dans les esprits de tous les Comyn ?

Oui, Danilo lui a tenu compagnie et s'est occupé de lui, lui a prêté sa force...

Régis entendit l'enfant pleurer, lui aussi, et se tourna vers moi avec un sourire las.

— Va t'occuper de ta fille, Lew ; elle a besoin de toi et...

Incroyablement, il sourit de nouveau et reprit :

— ... elle est assez grande pour avoir le Don, mais pas assez pour le maintenir dans des limites raisonnables. Si tu ne vas pas la consoler, ses pleurs vont rendre fous tous les habitants du Château – tous les habitants de la Cité !

Et je partis en courant, montant sans hésiter l'escalier menant au seul endroit connu de Dyan où il était sûr que je n'irais pas chercher Marja et où elle serait en sécurité : les appartements Ridenow que partageaient Lerrys et Dio. Et quand je surgis par la grande porte, me hâtant vers sa chambre, je vis Dio qui tenait Marja sur ses genoux. Elle cessa de gémir et de se débattre quand, me penchant sur elles, je les serrai toutes les deux dans mes bras.

Marja, s'arrêtant de pleurer, se tourna vers moi, et les gémissements télépathiques s'interrompirent soudain ; seuls subsistèrent quelques derniers sanglots convulsifs quand elle se blottit contre moi.

— Papa ! Papa ! j'avais peur, et tu ne venais pas et j'étais toute seule, et il y avait du feu, alors j'ai crié, crié, et personne ne m'a entendue à part cette dame qui m'a prise sur ses genoux...

Je la serrai contre moi, calmant sa réaction hystérique.

— Tout va bien, *chiya*, roucoulai-je, la tenant d'un bras et Dio de l'autre. Tout va bien, papa est là...

Je ne pouvais pas donner un enfant à Dio, mais cette fille de mon sang avait survécu à tous les holocaustes ayant décimé les Comyn... et jamais plus je ne sous-estimerai le pouvoir de l'amour qui nous avait sauvés tous les deux. J'avais voulu mourir, mais j'étais vivant, et miraculeusement, malgré tout, j'étais heureux de l'être et la vie était belle.

Riant, je mis Marja par terre et repris Dio dans mes bras. Elle ne posa pas une seule question sur Callina. Peut-être qu'elle savait, peut-être avait-elle participé à cette grande bataille dont, déjà, je commençais à douter – avait-elle vraiment eu lieu, à part dans mon esprit ? le ne le sus jamais.

— Nous avons juste le temps d'arrêter l'action en divorce sur Terra, dis-je. Je crois que les dix jours ne sont pas encore écoulés – ou ai-je perdu la notion du temps ?

Elle sourit, d'un sourire hésitant.

— Dix jours ? Non, pas tout à fait.

Marja nous interrompit, faisant sonner bien haut ses exigences télépathiques. *J'ai faim ! J'ai peur ! Arrêtez de vous embrasser et occupez-vous de moi !*

Dio l'attira entre nous.

— Tu vas avoir tout de suite un énorme déjeuner, *chiya*, dit-elle

doucement, et puis il faudra qu'on t'apprenne les bonnes manières à observer dans une famille de télépathes. Si tu cries comme ça chaque fois que j'embrasse ton père – ou pour toute autre raison, mon petit – j'ai peur de me mettre à gronder comme une méchante marâtre de conte de fées ! Alors, il va falloir que tu apprennes très vite à te tenir mieux que ça !

Incroyable : ces paroles nous firent éclater de rire tous les trois. Puis nous retournâmes dans la Zone Terrienne, pour annuler une demande de divorce devenue inutile. Quelque part en chemin – j'ai oublié où – nous nous arrê tâmes pour manger du pain frais et du porridge, et tous les gens qui nous virent trouvèrent naturel de me voir déjeuner avec ma femme et ma fille. Et je découvris que cela me plaisait. Je n'avais plus l'impression qu'on me regardait à cause de mes cicatrices.

Si Dio n'avait pas accepté Marja... mais ce n'était pas dans sa nature. Elle avait désiré mon enfant, et maintenant, je lui confiais ma fille. Cette chose monstrueuse, qui aurait dû être notre fils, lui avait infligé une blessure qui mettrait longtemps à se refermer, mais Dio ne vivait jamais dans le passé. Et maintenant, nous avons tout l'avenir devant nous.

Nous entrâmes dans la Zone Terrienne, tenant chacun Marja par une main. Je regardai en arrière, une seule fois, le Château Comyn que je laissais derrière moi.

Je savais que nous ne reviendrions jamais.

Pourtant, j'y revins, une seule fois, quelques jours plus tard, mais Marja avait déjà commencé à appeler Dio « maman ».

ÉPILOGUE

— Couronne Roi ? Roi *de quoi* ? dit Régis, secouant doucement la tête à l'adresse de son grand-père. Avec tout le respect que je te dois, les Comyn ont cessé d'exister. Lew Alton survit, mais il ne veut pas rester à Armida – et je ne vois pas ce qui pourrait l'y obliger. Les Ridenow se sont déjà résignés à l'inévitable, et ont demandé le statut de citoyens terriens. Dyan est mort – et son fils n'a que trois ans. Dame Aillard est morte, de même que sa sœur ; personne ne reste de la lignée Aillard, à part Merryll... et sa sœur jumelle qui est la mère du fils de Dyan. Les Elhalyn sont éteints... crois-tu toujours que nous devons traiter les Terriens en ennemis ? Je trouve qu'il est temps d'admettre que nous sommes ce qu'ils disent – une de leurs colonies perdues – et que nous demandions le statut de monde protégé, pour que notre planète reste telle qu'elle doit être... à l'abri des excès de la technologie terrienne, mais partie intégrante de l'Empire.

Danvan Hastur baissa la tête et dit :

— Je savais qu'on en arriverait là à la fin. Qu'est-ce que tu veux faire, Régis ?

Avec cette nouvelle et terrible sensibilité, Régis savait ce que ressentait son grand-père et parla au vieillard d'une voix très douce.

— J'ai demandé à Lawton de venir te voir, Grand-Père. N'oublie pas qu'il est apparenté aux Ardaïs et aux Syrtis ; il aurait pu faire partie des Comyn.

Dan Lawton entra, et, à la surprise de Régis, salua profondément Danvan Hastur puis s'agenouilla devant lui.

— *Z'par servu, vai dom*, dit-il doucement.

— Quelle farce est-ce là ? demanda Hastur.

— Ce n'est pas une farce, Seigneur, dit Lawton sans se relever. Je suis ici pour vous servir de toutes les façons que je pourrai, Seigneur Hastur, afin de réassurer que vos anciennes coutumes ne souffriront pas.

— Je croyais que nous n'étions plus maintenant qu'une colonie

terrienne...

— Je crois que vous ne comprenez pas ce que c'est que d'être un monde de l'Empire, *vai dom*, dit tranquillement Lawton. Cela signifie que vous avez le droit de décider ce que deviendra Ténébreuse ; et vous êtes les seuls, habitants de Ténébreuse. Vous pourrez ou non partager vos domaines d'étude avec nous – mais j'espère toutefois que nous serons autorisés à apprendre quelque chose de la technologie des matrices, afin qu'un épisode tel que celui de Sharra ne puisse plus se reproduire sans que nous en soyons avertis. Vous seuls déterminerez combien de Terriens pourront travailler ou émigrer ici et à quelles conditions. Et parce que vos intérêts doivent être protégés au sein de la Fédération de mondes qu'est l'Empire, vous aurez le droit de désigner un représentant au Sénat de l'Empire.

— Bonne idée, dit Danvan Hastur avec lassitude, mais qui reste-t-il à qui nous puissions nous fier, après la mort de tous les Comyn ? Croyez-vous que je vais nommer ce vaurien de Lerrys Ridenow, simplement parce qu'il connaît les coutumes terriennes ?

— Je vous servirais volontiers moi-même, dit Lawton, parce que j'aime mon monde natal – car je suis né aussi sous le Soleil Sanglant, et j'ai du sang Comyn dans les veines, Seigneur Hastur, quoique j'aie choisi de vivre en Terrien. Ma tâche est ici, pour qu'il y ait une voix ténébreuse à la Cité du Commerce Terrienne. Mais Régis a trouvé un candidat.

Il montra la porte, et Lew Alton entra.

Maintenant, son visage ravagé était calme, sans les tensions et les tourments qui l'avaient habité si longtemps ; Régis, le regardant, pensa : *voilà un homme qui a renoncé à ses fantômes. Je voudrais pouvoir en faire autant des miens !* En lui, les souvenirs se brouillèrent : *une époque où il était plus qu'humain, allant du centre du monde jusqu'aux cieux, brandissant un pouvoir monstrueux...* et maintenant, il était redevenu un simple humain, et il se sentait petit, impuissant, renfermé à l'intérieur d'un seul esprit et d'un seul crâne...

— Voilà un homme qui connaît aussi bien Terra que Ténébreuse, dit doucement Régis. Lewis-Kennard Montray-Alton d'Armida, premier représentant au Sénat Impérial de Cottman Quatre, plus connue sous le nom de Ténébreuse.

Et Lew vint s'incliner devant le Seigneur Hastur.

— Avec votre permission, Seigneur, j'embarquerai avec ma femme et ma fille sur l'astronef qui décollera au coucher du soleil. Je servirai volontiers le temps d'un mandat, après quoi vous aurez éduqué le peuple de Ténébreuse à choisir leurs propres représentants...

Danvan Hastur leva la main et dit :

— J'aurais été heureux de voir votre père remplir cette charge,

Dom Lewis. Le peuple de Ténébreuse – et moi-même – avons bien des motifs de gratitude envers les Alton.

Lew s'inclina et dit :

— J'espère vous servir avec honneur.

— Tous les Dieux vous bénissent et vous conduisent à bon port, dit Hastur.

Régis laissa son grand-père parler avec Lawton – le temps viendrait où ils se respecteraient mutuellement – et sortit dans l'antichambre avec Lew. Il lui donna l'accolade de parent.

— Reviendras-tu à la fin de ton mandat, Lew ? Nous avons besoin de toi sur Ténébreuse...

Un instant, le visage de Lew se fit douloureux, puis il dit :

— Je ne crois pas. Là-bas... aux confins de l'Empire... il y a des mondes nouveaux. Je... je ne peux pas regarder en arrière.

Il y a eu trop de morts ici...

Régis avait envie de crier : « Pourquoi devrais-tu retourner en exil ? » Il déglutit avec effort, baissa la tête, la releva au bout d'un moment et dit :

— Qu'il en soit ainsi, *bredu*. Et quoi qu'il arrive, que tous les Dieux soient avec toi. *Adelandeyo*.

Il savait qu'il ne reverrait jamais Lew, et tout son cœur le suivit quand il sortit. *L'Empire est à lui, et mille millions de mondes au-delà de tous les mondes.*

Mais mon devoir est ici. Je suis Hastur.

Et cela suffisait. Presque.

Le soleil se couchait derrière le sol quand Régis sortit avec Danilo sur un balcon dominant la Zone Terrienne, pour regarder les grands astronefs qui décollaient, en partance pour les étoiles.

Où je n'irai jamais. Et il emporte avec lui le dernier de mes rêves de liberté, et de puissance...

Est-ce que je désire l'amour du Pouvoir ou le pouvoir de l'Amour ?

Et soudain, il sut qu'il n'enviait pas vraiment Lew. Il n'avait jamais été aimé comme Lew l'avait été, non. Mais, dans la mort, Dyan lui avait laissé le legs lumineux d'un autre genre d'amour ; quelque chose qu'il avait entendu, et presque oublié, pendant les années passées à Saint-Valentin-des-Neiges, resurgit dans son esprit.

— Dani, qu'est-ce qu'ils disent, les *cristoforos*... personne n'a un si grand amour...

Danilo reprit, dans le plus ancien dialecte *casta*, le seul parlé au monastère :

— Personne n'a un si grand amour, que de donner sa vie pour ceux qu'il aime.

Dyan avait donné sa vie pour eux tous, et dans sa mort, il avait donné une grande leçon à Régis ; l'amour était l'amour, d'où qu'il vînt,

sous quelque forme que ce fût. Un jour, peut-être aimerait-il une femme de cette façon ; mais si ce jour ne venait jamais, il accepterait l'amour qui était le sien sans honte ni regret.

— Je ne serai pas Roi, dit-il. Je suis Hastur ; et cela suffit.

Un écho se leva dans son esprit, un souvenir qui ne ferait jamais complètement surface.

Qui es-tu ?

Hastur...

L'écho se tut, comme se calment les rides à la surface d'un lac immobile.

— J'aurai besoin de... de beaucoup d'aide, Dani, dit-il.

Et Danilo répondit, toujours dans le plus ancien dialecte de Nevarsin :

— Régis Hastur, je suis votre écuyer, à la vie à la mort.

Régis s'essuya le visage de la main... le brouillard du soir se condensait en pluie fine, mais il se sentait plein d'espoir.

— Viens, dit-il. Il ne faut pas laisser mon grand-père seul trop longtemps, et nous devons prendre conseil pour l'éducation de nos fils – Mikhail, et le jeune fils de Dyan. Nous n'allons pas rester là toute la nuit.

Se retournant, ils rentrèrent côte à côte dans le Château. Les dernières lueurs du soleil couchant s'éteignirent dans le ciel, et le grand astronef en partance pour l'Empire ne fut plus qu'une étoile parmi les myriades d'étoiles de l'univers.

FIN